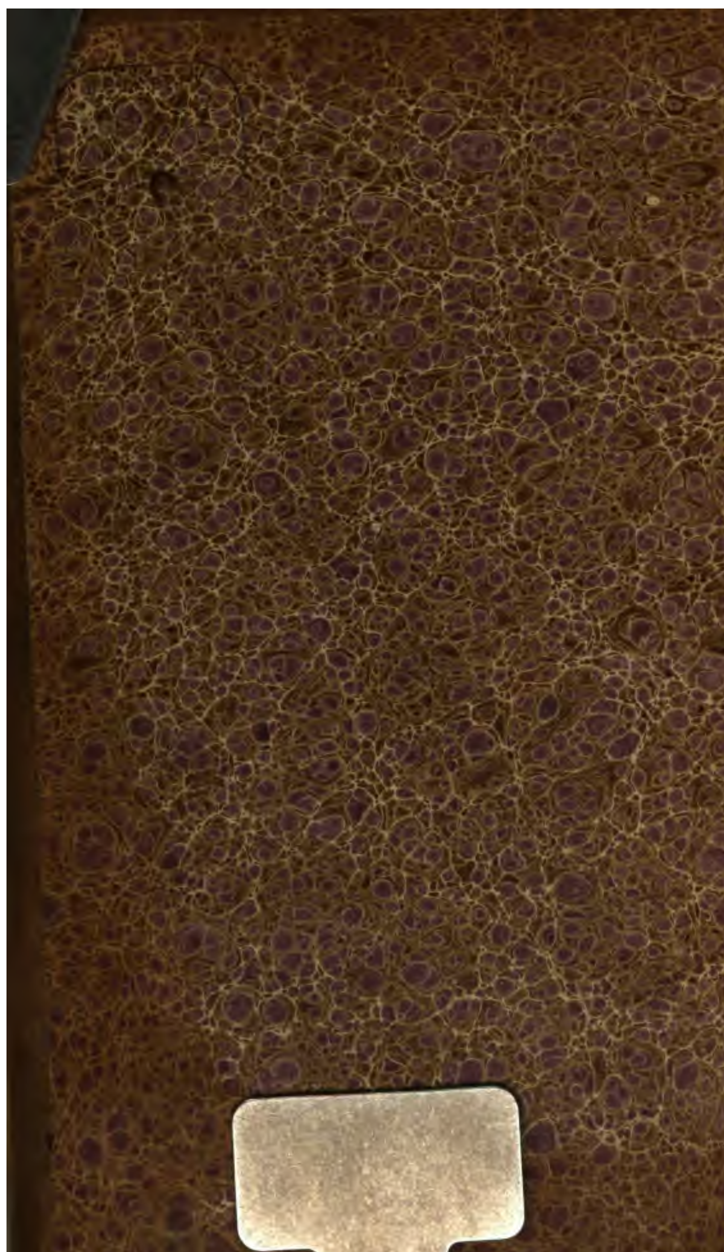
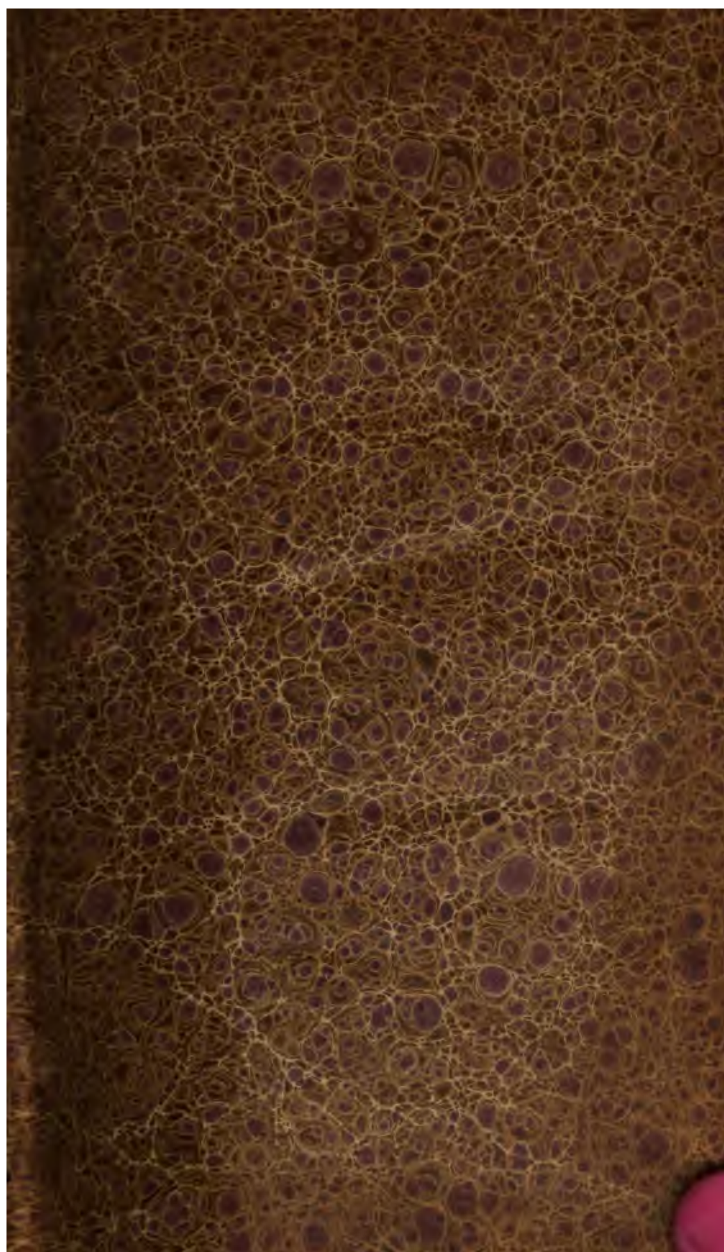
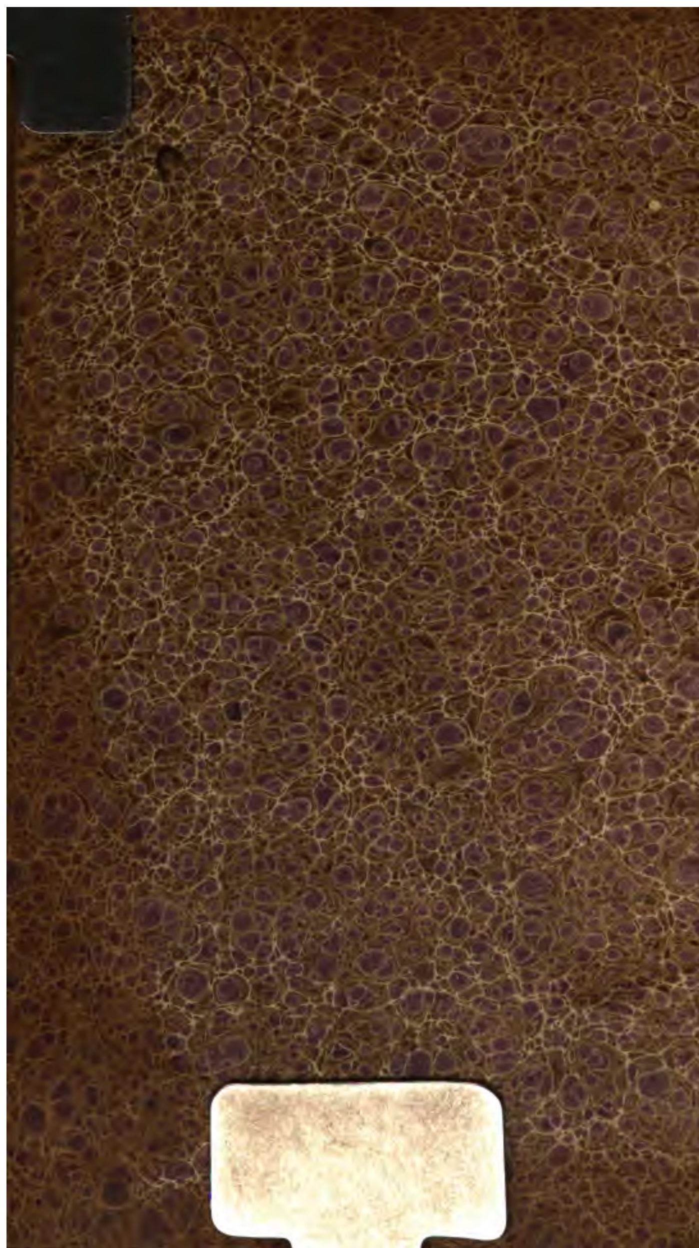
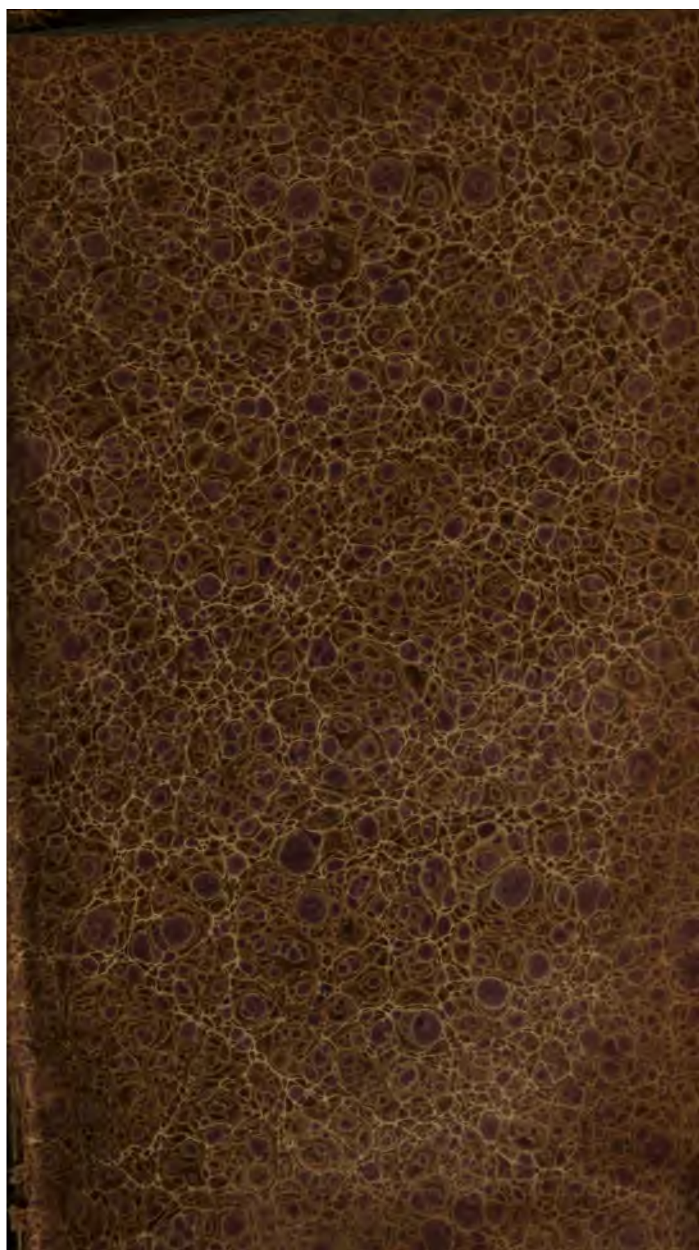
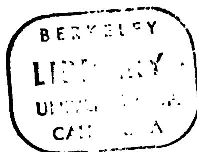












Revd. J. J. Lacoste

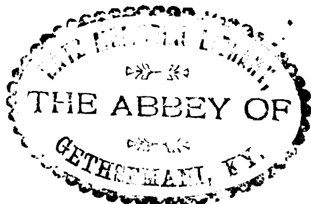
1867

ANNÉE PASTORALE,

OU

PRÔNES NOUVEAUX

EN FORME D'HOMÉLIES.



*Jusqu'ici l'*Année pastorale *ou les* Prônes nouveaux *de* Reyre, *ont été publiés en* cinq *volumes. Nous avons cru faire une chose utile et d'une économie bien entendue, en les réduisant à* trois, *sans toutefois y avoir rien supprimé, et tout en donnant une bonne édition.*

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
A Saint-Germain-en-Laye.

ANNEE PASTORALE,

OU

PRÔNES NOUVEAUX

EN FORME D'HOMÉLIES,

CONTENANT

UNE EXPLICATION COURTE ET FAMILIÈRE
DE L'ÉVANGILE DE TOUS LES DIMANCHES DE L'ANNÉE,
DE CELUI DE TOUS LES JOURS DE CARÊME;

ET

DES INSTRUCTIONS COURTES ET FAMILIÈRES
SUR LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE;

PAR L'ABBÉ REYRE,
De la Compagnie de Jésus.

TOME TROISIÈME.





A PARIS,
CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR,
LIBRAIRE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE,
Rue des Grands-Augustins, n° 9.

1835

PETIT CARÊME

EN FORME D'HOMÉLIES.

(SUITE.)

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

Comme on était déjà au jour du milieu de la fête, Jésus monta au temple, où il se mit à enseigner; et les Juifs en étant étonnés, disaient : Comment cet homme sait-il l'Ecriture, lui qui ne l'a point étudiée ? Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il connaîtra si ma doctrine est de lui, ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de son propre mouvement, cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est digne de foi; et il n'y a point en lui d'imposture. Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi? et cependant nul de vous n'accomplit la loi. Car pourquoi chercheriez-vous à me faire mourir ? Le peuple répondit ? Vous êtes possédé du démon. Qui cherche à vous faire mourir ? Jésus leur répondit : J'ai fait une guérison parmi vous qui vous jette tous dans la surprise. Cepen-

dant, parce que Moïse vous a ordonné la circoncision, quoiqu'elle vienne des patriarches et non de Moïse, vous ne laissez pas de circoncire même le jour du sabbat. Si un homme peut recevoir la circoncision le jour du sabbat, sans que la loi de Moïse soit violée, pourquoi vous irritez-vous contre moi parce que j'ai guéri un homme incommodé dans tout son corps au jour du sabbat ? Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice. Alors quelques-uns de Jérusalem commencèrent à dire : N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent pour le faire mourir ? et cependant le voilà qui parle devant tout le monde, sans qu'ils lui disent rien. N'est-ce pas que les principaux de la nation ont reconnu qu'il est véritablement le Christ ? Car nous savons d'où est celui-ci, au lieu que lorsque le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. Jésus cependant continuait à les instruire, et criait à haute voix dans le temple : Vous me connaissez, et vous savez, dites-vous, d'où je suis. Je ne suis pas venu de moi-même; mais celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connaissez point. Pour moi, je le connais, parce que je suis de lui, et qu'il m'a envoyé lui-même. Ils cherchaient donc les moyens de l'arrêter, mais personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. Cependant plusieurs du peuple crurent en lui. *S. Jean, chap.* 7.

HOMÉLIE.

Comme on était déjà au jour du milieu de la fête des Tabernacles, *Jésus monta au temple, où il se mit à enseigner; et les Juifs en étant étonnés, disaient : Comment cet homme sait-il l'Ecriture, lui qui ne l'a point étudiée?* C'est surtout pendant

les fêtes que Jésus-Christ s'attachait à instruire ses disciples, et que ses disciples s'empressaient d'aller dans le temple entendre ses instructions, parce qu'ils savaient que les jours de fête doivent être consacrés par les exercices de religion, et qu'il n'y en a point de plus important et de plus utile que d'apprendre, en écoutant la parole divine, les vérités que nous devons croire, et les devoirs que nous sommes obligés de remplir, pour nous rendre dignes des récompenses qu'elle nous promet. Ce sont ces devoirs et ces vérités que le Sauveur du monde enseignait aux Juifs, et ses discours étaient si solides et si bien appuyés sur les oracles des livres saints, qu'étonnés de les lui entendre citer, ceux qui l'écoutaient et qui savaient qu'il n'avait eu pour maître qu'un humble artisan, se disaient les uns aux autres : *Comment cet homme sait-il l'Ecriture, lui qui ne l'a point étudiée ?* Mais pour faire cesser leur surprise et leur apprendre à connaître la source des divines leçons qu'il leur donnait, Jésus-Christ leur dit : *Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé.* C'est-à-dire, la doctrine que je vous annonce comme homme, n'est point la production de mon esprit ou le fruit de mon étude : je ne l'ai point inventée moi-même ; mais je l'ai puisée dans le sein de mon Père céleste qui m'a envoyé pour l'enseigner aux hommes. C'est de là en effet que vient la doctrine que ce divin Sauveur prêchait aux Juifs, et que nous vous prêchons encore à vous-mêmes. Elle est trop sublime et trop sainte, pour qu'elle ait pu être imaginée par les hommes, dont les enseignemens se ressentent toujours de la faiblesse de leur esprit et de la corruption de leur cœur ; et quand même Jésus-

Christ ne nous aurait pas assuré qu'elle nous vient de Dieu, la sublimité de ses mystères et la pureté de sa morale suffiraient pour nous convaincre qu'elle ne peut avoir pour auteur que celui qui est la sagesse et la sainteté même.

Pour nous apprendre à en connaître la céleste origine, Jésus-Christ nous dit encore : *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine est de lui, ou si je parle de moi-même.* Ce n'est en effet que lorsque l'on cherche la vérité de bonne foi et avec un désir sincère de la suivre, qu'on peut la trouver. Ce n'est qu'en réglant son cœur et en réprimant ses passions qu'on peut sentir toute l'excellence et tous les avantages de la doctrine que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre; et si les incrédules et les libertins ne la regardent que comme une loi impraticable, ce n'est que parce qu'ils n'ont pas le courage de la pratiquer; ce n'est que parce que, pour s'y conformer, il faudrait qu'ils sacrifiassent la volupté qui les flatte, l'orgueil qui les domine; et ce sont ordinairement les vices de leur cœur qui produisent les erreurs de leur esprit. Les amis de la vertu ne voient rien dans cette doctrine qui ne les éclaire, qui ne les anime, qui ne les console, qui ne soit glorieux à Dieu, avantageux à l'homme, utile à la société tout entière, et elle ne peut être rejetée ou censurée que par les amateurs du vice et de la licence.

Mais, pour découvrir la vérité, il ne suffit pas de la chercher avec un cœur pur et droit, il faut encore savoir distinguer ceux qui l'enseignent réellement, de ceux qui se vantent seulement de l'enseigner; et voici comment Jésus-Christ nous apprend à en faire le discernement.

Celui, dit-il, *qui parle de son propre mouvement, cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est digne de foi, et il n'y a point en lui d'imposture.* Défions-nous donc, M. F., de tous ceux *qui parlent de leur propre mouvement*, c'est-à-dire, de tous ceux qui, abondant en leur propre sens, préfèrent leurs idées à la doctrine de l'Eglise, et voudraient substituer leurs opinions particulières à celles de tous les Pères et tous les docteurs. Ce n'est point la gloire de Dieu que cherchent ces novateurs; c'est leur propre gloire. Ce n'est point le zèle qui les fait parler ou écrire; c'est la vanité, c'est le désir de se distinguer et de passer pour des hommes que leurs lumières et leur génie ont élevés au-dessus des autres hommes.

Oui, M. F., tel est le secret mobile de la conduite des incrédules et des hérétiques. C'est l'orgueil qui, pour l'ordinaire, les entraîne dans l'incrédulité ou dans l'hérésie; et dès qu'une fois ils y sont tombés, c'est l'orgueil qui les y retient. En vain se voient-ils condamnés par l'autorité légitime; en vain leur démontre-t-on que leur doctrine n'a rien en effet que de condamnable; ils ont trop d'amour-propre pour avouer humblement qu'ils se sont trompés, et ils aiment mieux persévérer dans l'erreur, que de reconnaître qu'il y sont tombés. *Ils ne sont donc pas dignes de foi,* dit Jésus-Christ, *et il n'y a en eux qu'imposture.* Les seuls que nous devons croire sont ceux qui ne cherchent que la gloire de celui qui les a envoyés, n'enseignent que la doctrine de l'Eglise, soumettent leurs sentimens à ses décisions, et vont même jusqu'à sacrifier leur amour-propre et leur vanité à l'obéissance et à la soumission qui lui sont dues.

Tel fut en particulier l'illustre Fénélon, ce prélat qui, par son génie et par ses vertus, a fait la gloire de la France et de la religion. Il avait eu le malheur d'avancer quelques erreurs pernicieuses, en croyant n'enseigner que les maximes des saints. Mais dès qu'il sut que le chef de l'Eglise avait proscrit ces erreurs, il fut le premier à les condamner, et il monta même dans la chaire de vérité, pour exhorter son peuple à les anathématiser comme lui, et à s'en préserver. Grand exemple qui aurait suffi pour étouffer toutes les hérésies dans leur naissance, s'il eût été toujours imité ! Mais il aurait fallu pour cela que les auteurs de ces hérésies ne cherchassent que la gloire de Dieu et de l'Eglise, par qui tout ministre de la religion doit être envoyé ; et ils ne cherchaient que leur propre gloire ; et ils n'avaient d'autre mission que celle qu'ils s'étaient donnée eux-mêmes.

C'est ce désordre que Jésus-Christ voulait empêcher, en disant aux Juifs que celui-là seul est digne de foi, qui cherche uniquement la gloire de celui qui l'a envoyé. Mais pour continuer à les instruire, il ajouta : *Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi? Et cependant aucun de vous n'accomplit la loi. Car pourquoi chercheriez-vous à me faire mourir?* Rien n'était plus contraire à la loi de Moïse que de donner la mort à un innocent ; cependant les chefs de la Synagogue, qui montraient tant de zèle pour l'observation de cette loi, cherchaient sans cesse l'occasion de perdre Jésus-Christ qui était l'innocence même. Mais comme les méchans ont toujours soin de se déguiser, et de couvrir leurs crimes du voile de l'hypocrisie, les ennemis du Sauveur du monde parurent s'indigner et se scandaliser du

reproche qu'il leur avait fait, et ils lui firent dire par les gens du peuple qu'ils avaient sans doute séduits : *Vous êtes possédé du démon. Qui cherche à vous faire mourir ?*

Celui qui délivrait ceux qui étaient possédés du démon, dit S. Augustin, ne pouvait pas l'être lui-même ; et il n'y avait que le démon, ajoute le saint docteur, qui pût inspirer ce langage aux hommes aveuglés qui le tenaient. Cependant Jésus-Christ voulut bien l'excuser, et au lieu d'opposer l'injure à l'injure, il se contenta de répondre : *J'ai fait une guérison parmi vous, qui vous jette tous dans la surprise.* Cette guérison était celle du paralytique, qu'il avait faite le jour du sabbat, et dont ses ennemis lui faisaient un crime. Mais pour se justifier et pour les confondre, il ajouta : *Parce que Moïse vous a ordonné la circoncision, quoiqu'elle vienne des patriarches et non de Moïse, vous ne laissez pas de circoncire même le jour du sabbat. Or, si un homme peut recevoir la circoncision le jour du sabbat, sans que la loi de Moïse soit violée, pourquoi vous irritez-vous contre moi parce que j'ai guéri un homme incommodé dans tout son corps, au jour du sabbat ?*

Rien de plus juste que ce raisonnement de Jésus-Christ : car si l'on pouvait, sans violer la loi de Moïse, circoncire les enfans le jour du sabbat, il est évident qu'il avait pu également, malgré cette loi, guérir un paralytique le même jour, puisque cette guérison n'avait pas exigé, comme la circoncision, un acte extérieur, et qu'il l'avait opérée par un seul acte de sa volonté. Mais les ennemis de ce Dieu Sauveur étaient tellement aveuglés par leur passion, que, comme tous les hommes passionnés, ils condam-

naient en ce divin Messie ce qu'ils croyaient pouvoir faire eux-mêmes. C'est pourquoi il leur dit : *Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice.* Cette maxime pleine de sagesse et d'équité, nous regarde aussi bien que les Juifs. Ne jugeons donc point selon l'apparence qui, en nous trompant, nous ferait souvent confondre l'innocent avec le coupable ; mais jugeons selon la justice, et ne condamnons que ce qui est évidemment condamnable. Car c'est là ce que la justice exige rigoureusement ; et un juge équitable ne peut condamner un accusé, sans avoir des preuves certaines du crime dont on l'accuse.

Le discours de Jésus-Christ avait fait sans doute une salutaire impression sur ceux qui l'avaient entendu ; car *quelques-uns de Jérusalem commencèrent à dire : N'est-ce pas celui qu'ils cherchent pour le faire mourir ? Et cependant le voilà qui parle devant tout le monde sans qu'ils lui disent rien. N'est-ce pas que les principaux de la nation ont reconnu qu'il est véritablement le Christ?* Ces paroles des habitans de Jérusalem sont une preuve qu'on était instruit dans cette ville de l'inique complot que les chefs de la Synagogue avaient tramé contre Jésus-Christ, et qu'ils venaient pourtant de nier. Mais elles prouvent en même temps que, s'ils gardaient le silence lorsqu'il le leur reprochait, ce n'est pas qu'ils le regardassent comme le Christ ; c'est uniquement parce qu'ils ne voulaient pas dévoiler leur injustice aux yeux du peuple : car celui qui fait le mal, dit l'Evangile, hait la lumière ; et c'est pour cela que, comme les scribes et les pharisiens, les ennemis de l'Eglise et de la religion ont soin de dérober aux yeux du pu-

blic les odieuses trames qu'ils ourdissent contre elles; c'est pour cela qu'en portant le coup ils cachent la main; c'est pour cela qu'en semant partout des écrits infectés du poison de l'erreur, de la licence et de l'impiété, ils se gardent bien de s'en déclarer les auteurs. Mais c'est là justement ce qui prouve qu'ils reconnaissent malgré eux le mal qu'ils osent commettre, et qu'ils sont les premiers à se condamner. Quand on ne fait que le bien, et qu'on ne dit que la vérité, on ne craint pas de se montrer et de se faire connaître : *il n'y a que les organes du mensonge* et les auteurs de l'imposture qui cherchent à se déguiser et à s'envelopper de ténèbres, parce qu'ils sentent qu'en paraissant ce qu'ils sont, ils ne pourraient manquer de s'attirer l'indignation et le mépris publics.

Les habitans de Jérusalem agissaient avec plus de franchise. *Nous savons*, disaient-ils, en parlant de Jésus-Christ, *nous savons d'où est celui-ci; mais lorsque le Christ viendra, personne ne saura d'où il est.* Ce langage était une preuve de leur ignorance : car s'ils eussent été plus instruits, ils auraient su que, d'après les oracles des Prophètes, le Messie devait être de la tribu de Juda, de la famille de David, et sortir de Bethléem. Aussi, pour *continuer à les instruire, Jésus criait à haute voix dans le temple : Vous me connaissez, et vous savez, dites-vous, d'où je suis. Je ne suis pas venu de moi-même; mais celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connaissez pas. Pour moi, je le connais, parce que je suis de lui, et qu'il m'a envoyé lui-même.*

Ces paroles de Jésus-Christ renferment la substance et l'abrégé de la religion. En nous disant qu'*il n'est pas venu de lui-même*, et que

celui qui l'a envoyé est véritable, il nous apprend que cette religion vient de Dieu; que c'est Dieu qui a envoyé son Fils pour l'établir sur la terre; que comme ce Dieu est véritable et la vérité même, ce qu'il nous a enseigné par son Fils, comme ce que son Fils nous enseigne par l'organe de l'Eglise qu'il a établie pour nous conduire dans les voies du salut, ne saurait nous tromper, et que par conséquent nous sommes assurés de ne pas nous égarer, en prenant la doctrine de l'Eglise pour notre guide et pour la règle de notre croyance.

En nous disant qu'*il connaît son Père, parce qu'il est de lui, et que c'est lui qui l'a envoyé*, il nous fait connaître tout à la fois sa génération éternelle et sa mission temporelle. Il nous apprend d'abord que, comme Dieu, il est égal à son Père qui l'a engendré de toute éternité, et qu'il ne fait avec son Père et le Saint-Esprit qu'un seul et même Dieu; mais il nous apprend en même temps que, comme envoyé de son Père, il est le Verbe incarné, vrai Dieu et vrai homme, réunissant en une seule personne, qui est celle du Verbe, la nature divine et la nature humaine. A la vérité, en parlant aux Juifs, il ne leur donnait pas, de sa génération éternelle et de son incarnation, une idée aussi précise que celle qu'une révélation plus détaillée nous en a donnée. Mais ne suffisait-il pas qu'il leur eût dit qu'il connaissait son Père, qu'il était de lui, et qu'il avait été envoyé par lui, pour qu'ils dussent le regarder et l'honorer comme le Messie? Cependant, loin de lui rendre les hommages et les honneurs que ce titre sublime devait lui attirer, nous lisons à la fin de notre évangile, qu'*ils cherchèrent à l'arrêter, et que si*

personne ne mit la main sur lui, c'est que son heure n'était pas encore venue. Quel endurcissement ! quelle injustice ! quel aveuglement ! Pourrions-nous croire que les hommes en fussent capables, si nous ne les voyions tous les jours se renouveler dans un grand nombre d'impies et d'incrédules qui, s'obstinant à méconnaître sa divinité, son incarnation, la vérité de ses miracles, la sublimité de sa doctrine et la sainteté de sa morale, se montrent aussi acharnés contre sa religion, que les Juifs l'étaient contre sa personne ?

Cependant, M. F., ils ne partagèrent pas tous l'injustice et la cruauté des chefs de la Synagogue : il y en eut au contraire plusieurs, dit l'évangéliste, qui crurent en Jésus-Christ; et c'est là aussi la consolation qui nous reste dans ce temps d'irréligion et d'incrédulité. Quoique la foi se soit affaiblie, et s'affaiblisse toujours plus dans le sein même du christianisme, nous voyons cependant encore dans toutes les conditions et dans tous les pays, des hommes religieux et des femmes pieuses qui, éclairés et animés par la foi, pensent et vivent en véritables chrétiens ; et ce qui prouve bien qu'il n'y a rien de plus sage et de plus utile que de penser et de vivre comme eux, c'est que, tout ennemis qu'ils sont de la religion et de la piété, les incrédules et les libertins eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'approuver leur conduite, d'admirer leurs vertus, et peut-être même d'envier leur sort. N'eussions-nous donc en vue, M. F., que notre intérêt temporel, nous devrions croire en Jésus-Christ; puisque l'expérience nous apprend qu'il n'y a que ceux qui croient en lui, et qui s'attachent à lui, qui puissent être constamment ver-

tueux et véritablement heureux; mais les avantages que la religion nous procure ne se bornent pas à la vie présente, et après avoir fait notre bonheur sur la terre, elle nous assure l'éternelle félicité qui nous est réservée dans le ciel.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU MERCREDI DE LA QUATRIÈME DU CARÊME.

ÉVANGILE.

Jésus vit en passant un homme qui était aveugle de naissance, et ses disciples lui firent cette question : Maître, est-ce à cause de ses péchés, ou des péchés de ceux qui l'ont mis au monde, que cet homme est né aveugle? Jésus leur répondit : Ce n'est point à cause de ses péchés, ni des péchés de ceux qui l'ont mis au monde; mais c'est afin que l'œuvre de Dieu éclate en lui. Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour. La nuit vient, dans laquelle personne ne peut agir. Tandis que je suis dans le monde je suis la lumière du monde. Après avoir ainsi parlé, Jésus cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive. Il appliqua ensuite cette boue sur les yeux de l'aveugle, et il lui dit: Allez vous laver dans la piscine de Siloé, dont le nom signifie *envoyé*. Il y alla, il s'y lava, et en revint voyant clair. Ses voisins et ceux qui l'avaient vu auparavant demander l'aumône, disaient : N'est-ce pas là cet homme qui était là

assis, et qui mendiait? Les uns répondaient : C'est lui. D'autres disaient : Non, c'en est un qui lui ressemble. Mais il leur disait : C'est moi-même. Mais, lui dirent-ils, comment vos yeux se sont-ils ouverts? Il leur répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus, a fait de la boue, et en a oint mes yeux, et m'a dit : Allez à la piscine de Siloé, et vous y lavez. J'y ai été, je m'y suis lavé, et je vois. Ils lui dirent : Où est cet homme-là? Il leur répondit : Je ne sais. Alors ils amenèrent aux pharisiens cet homme qui avait été aveugle. Or, c'était le jour du sabbat que Jésus avait fait cette boue, et lui avait ouvert les yeux. Ils l'interrogèrent donc sur la manière dont il avait reçu l'usage des yeux, et il leur répondit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois. Quelques-uns des pharisiens dirent : Cet homme n'est pas *l'envoyé* de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. Mais d'autres dirent : Comment un méchant homme peut-il faire de tels prodiges? Et il y avait sur cela de la division entre eux. Ils dirent donc encore à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux? Il répondit : C'est un prophète. Mais les Juifs ne crurent point que cet homme eût été aveugle, et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère qu'ils interrogèrent en leur disant : Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle? comment donc voit-il maintenant? Le père et la mère leur répondirent : Nous savons que c'est là notre fils, et qu'il est né aveugle; mais nous ne savons comment il voit maintenant, et nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le lui-même : il a de l'âge, il répondra lui-même. Ils parlaient ainsi, parce

qu'ils craignaient les Juifs : car les Juifs avaient déjà arrêté entre eux, que quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ, serait chassé de la Synagogue. Ils appelèrent donc une seconde fois cet homme qui avait été aveugle, et lui dirent : Rends gloire à Dieu. Nous savons que cet homme-là est un pécheur. Il leur dit donc : Si c'est un pécheur, je n'en sais rien : tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et que je vois maintenant. Ils lui dirent encore : Que t'a-t-il fait, et comment t'a-t-il ouvert les yeux? Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu. Pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois? Voulez-vous aussi devenir ses disciples? Alors ils le chargèrent de malédictions, et lui dirent : Sois toi-même son disciple : pour nous, nous sommes les disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est. Ce qu'il y a d'admirable, leur répondit l'aveugle, c'est que vous ne sachiez pas d'où vient cet homme, et que cependant il ait eu le pouvoir de me rendre la vue. Or, nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs : mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. Depuis la création du monde, on n'a jamais ouï dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle de naissance. Si cet homme n'était pas l'envoyé de Dieu, il ne pourrait rien faire de semblable. Tu n'es que péché dès ta naissance, lui répondirent les pharisiens, et tu te mêles de nous enseigner! Et ils le chassèrent dehors. Jésus ayant appris qu'ils l'avaient ainsi chassé, et l'ayant rencontré, il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu? Il répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? Jésus lui dit : Vous l'avez

vu : c'est lui-même qui vous parle. L'aveugle lui répondit : Je crois, Seigneur. Il se jeta aux pieds de Jésus et il l'adora. *S. Jean, chap.* 9, *vers.* 13—38.

HOMÉLIE.

Jésus vit en passant un homme qui était aveugle de naissance, et ses disciples lui firent cette question : Maître, est-ce à cause de ses péchés, ou des péchés de ceux qui l'ont mis au monde, que cet homme est né aveugle? Jésus leur répondit : Ce n'est point à cause de ses péchés, ni des péchés de ceux qui l'ont mis au monde; mais c'est afin que l'œuvre de Dieu éclate en lui.

Les disciples de Jésus-Christ ne regardaient donc les afflictions et les maux de cette vie, que comme la punition du péché. Ils croyaient donc que Dieu n'afflige que les pécheurs, ou les enfans des pécheurs. C'est là du moins ce qui résulte de la question qu'ils firent à Jésus-Christ. Mais la réponse de ce divin Sauveur dut les détromper; et en leur disant que si l'aveugle qu'ils voyaient était privé de la lumière du jour, c'était afin que l'œuvre de Dieu éclatât en lui, il leur apprit et il nous apprend à nous-mêmes, que si le Ciel nous envoie des afflictions, ce n'est pas toujours pour nous punir; mais c'est souvent pour nous éprouver, c'est pour nous sanctifier; c'est, en un mot, comme le dit Jésus-Christ, pour faire éclater en nous l'œuvre de de Dieu, qui sait, quand il lui plaît, tirer le bien du mal, et faire sortir la lumière du sein des ténèbres. Quoi de plus consolant, quoi de plus propre à adoucir l'amertume de nos souffrances, et à nous les faire endurer non-seulement avec

une humble résignation, mais encore avec une sainte joie ?

Ce que ce divin Sauveur ajouta en répondant à ses disciples, renferme une leçon qui n'est ni moins utile, ni moins importante. *Il faut*, leur dit-il, *que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour. La nuit vient, dans laquelle personne ne peut agir. Tandis que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde.* Il était en effet la lumière du monde, parce que c'était lui qui devait l'éclairer des rayons de sa divine sagesse, et faire luire à ses yeux le flambeau de la vérité, presque entièrement éteint par l'erreur et l'idolâtrie. C'était là le grand ouvrage que son Père lui avait confié, en l'envoyant sur la terre. Mais il ne pouvait y travailler que pendant qu'il était jour, c'est-à-dire, pendant le temps de sa vie mortelle; et comme il prévoyait que la mort, qu'il compare à la nuit, dans laquelle personne né peut agir, viendrait bientôt en interrompre le cours, il croyait devoir y consacrer tous ses soins et tous ses momens.

En nous mettant au monde, M. F., le Ciel nous a aussi chargés d'un grand ouvrage. Il ne nous y a mis que pour travailler à notre salut, et nous ne pouvons y travailler que pendant la vie. Employons-en donc tous les jours et tous les instans à assurer le succès de cette grande affaire. Car la nuit vint; la mort peut nous surprendre à toute heure; et dans la nuit, personne ne peut agir; et après la mort, il n'y a plus de grâce, plus de secours, plus de moyens de salut. Il ne reste aux pécheurs, aux mauvais chrétiens, que le regret inutile d'avoir négligé la seule affaire dont ils devaient s'occuper. Ne nous exposons donc pas, par notre négligence, à éprouver un jour

ce regret; et pour le prévenir, imitons l'ardeur avec laquelle Jésus-Christ s'appliquait à remplir les desseins de celui qui l'avait envoyé.

Après avoir répondu à ses disciples, *il cracha à terre, il fit de la boue avec sa salive, il appliqua ensuite cette boue sur les yeux de l'aveugle, et il lui dit : Allez vous laver dans la piscine de Siloé, dont le nom signifie envoyé.* Selon le sentiment de plusieurs interprètes, la boue que fit Jésus-Christ pour guérir l'aveugle-né, est l'image de l'Incarnation, par laquelle il s'est revêtu de notre nature, pour venir nous éclairer; et la fontaine où il l'envoya, est la figure non-seulement du baptême, qui efface en nous le péché originel que nous apportons tous en naissant, mais encore du sacrement de la pénitence, qui serait pour nous comme un bain salutaire, si nous étions aussi exacts à obéir au précepte de l'Eglise, lorsqu'elle nous ordonne d'aller nous y purifier de nos péchés, que l'aveugle fut empressé de se conformer à l'ordre de Jésus-Christ, lorsqu'il lui commanda d'aller se laver à la piscine de Siloé. Mais qu'il s'en faut bien que nous n'imitions son obéissance ! Quelque difficile que dût être pour lui l'exécution de l'ordre qu'il avait reçu, il ne chercha point à l'éluder par les raisons qu'il aurait pu y opposer; il ne se permit point de dire à Jésus-Christ, qu'étant privé de la lumière, comme il l'était, il ne pourrait peut-être pas, ou il ne pourrait du moins qu'avec beaucoup de peine, se rendre à la fontaine où il l'envoyait; il ne crut pas devoir lui représenter qu'il n'avait pas besoin de l'y envoyer pour le guérir; mais qu'étant, comme il le disait, la lumière du monde, il pouvait, par un seul acte de sa volonté, l'éclairer dans le lieu

comme je l'ai déjà dit, que celui qui en était l'auteur avait un pouvoir divin. *Cependant quelques-uns des pharisiens dirent : Cet homme n'est pas l'envoyé de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. Mais d'autres dirent : Comment un méchant peut-il faire de tels prodiges? Et il y avait sur cela de la division entre eux.* Cette diversité de sentimens n'a rien qui doive nous étonner : elle règne encore tous les jours parmi nos incrédules. Les uns nient ce que les autres affirment; ceux-ci condamnent ce que ceux-là approuvent. Ils se contredisent presque toujours les uns les autres; ils tombent même souvent en contradiction avec eux-mêmes; ils ne s'accordent entre eux, que lorsqu'il s'agit de combattre la vérité; et pour en triompher, ils cherchent même à s'appuyer du témoignage de ceux qui la défendent. C'est pourquoi les pharisiens dirent à l'aveugle : *Et toi, que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux?* Mais comme il leur répondit librement : *C'est un prophète*, et que ce langage contrariait leurs idées et leurs desseins, *ils ne crurent point que cet homme eût été aveugle, et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère qu'ils interrogèrent en leur disant : Est-ce là votre fils que vous dites être aveugle? Comment donc voit-il maintenant? Le père et la mère leur répondirent : Nous savons que c'est là notre fils, et qu'il est né aveugle; mais nous ne savons comment il voit maintenant, et nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le lui-même : il a de l'âge, il répondra lui-même.*

Cette réponse des parens de l'aveugle n'est ni aussi franche ni aussi ferme que celle qu'il avait faite lui-même. Mais il ne faut pas en être sur-

pris : *S'ils parlaient ainsi*, dit l'évangéliste, *c'est qu'ils craignaient les Juifs : car les Juifs avaient déjà arrêté entre eux que quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ, serait chassé de la Synagogue*. Nous voyons tous les jours que lorsqu'il s'agit de prendre en main les intérêts de la vérité, de la vertu, de la religion, la crainte n'arrête pas moins une infinité de lâches chrétiens, qu'elle n'arrêta ces parens timides. On voudrait bien rendre témoignage à Jésus-Christ, soit par ses paroles, soit par ses actions; on voudrait bien parler et agir en véritables disciples de ce Dieu sauveur. Mais on sait que le monde fait un ridicule de la piété ; on sait qu'il traite d'âmes faibles et de petits esprits ceux qui en font profession ; on sait même qu'il va jusqu'à les exclure de ses sociétés, comme les Juifs chassaient de leur Synagogue les partisans de ce Dieu sauveur ; et la crainte du monde fait qu'on n'ose pas se déclarer, ou qu'on ne se déclare pour lui qu'avec réserve ; et si l'on prend le parti de la religion et de la piété, on ne les défend que faiblement ; et l'on n'évite rien avec tant de soin que de passer pour être dévot, c'est-à-dire, pour être entièrement dévoué au service du plus grand de tous les maîtres et du meilleur de tous les pères ; et l'on va même quelquefois jusqu'à sacrifier le devoir au respect humain, jusqu'à mieux aimer offenser Dieu, que de déplaire aux hommes. Quelle faiblesse! quelle lâcheté! quelle injure pour ce Dieu infiniment grand, que l'on devrait préférer à tout! Mais que la conduite de l'aveugle de notre évangile fut bien différente!

Les pharisiens l'appelèrent une seconde fois, et lui dirent : Rends gloire à Dieu. Nous savons que

de la ville, il arriva que l'on portait en terre un mort, fils unique, dont la mère était veuve, et il y avait avec elle une multitude considérable de personnes de la ville. Le Seigneur l'ayant vue, touché de compassion pour elle, lui dit : Ne pleurez pas. Il s'approcha, et toucha le cercueil, et ceux qui le portaient s'étant arrêtés, il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande ; et celui qui était mort s'assit, et commença à parler; et Jésus le rendit à sa mère. Tout le monde fut saisi de frayeur, et ils glorifiaient Dieu, en disant : Un grand prophète s'est élevé au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple. *S. Luc, chap. 7, vers. 11—17.*

HOMÉLIE.

Jésus alla dans une ville qui s'appelle Naïm, et avec lui allaient ses disciples et une nombreuse multitude. Ce que je remarque dans ce passage, comme dans plusieurs autres de l'Evangile, c'est que lorsque Jésus-Christ parcourait les villes et les bourgs de la Judée, il était suivi non-seulement de *ses disciples*, mais encore *d'une multitude nombreuse*. Cette multitude avait eu souvent occasion de le voir de l'entendre ; et comme on ne pouvait l'entendre et le voir sans l'aimer et sans l'admirer, la plupart de ceux qui l'avaient vu et entendu, s'attachaient à lui et le suivaient partout où il allait. Nous ne pouvons pas, M. F., le suivre comme eux, parce qu'il n'est pas au milieu de nous d'une manière sensible ; mais il y est d'une manière invisible; mais la foi nous apprend qu'il est réellement présent dans le Sacrement adorable de l'Eucharistie, et que, caché sous les espèces du pain, il veut bien encore parcourir

nos villes, nos villages et nos campagnes, pour aller visiter, consoler et fortifier les malades et les mourans. Mais quand il y va, est-il accompagné par une multitude nombreuse de chrétiens, comme il le fut, en allant à Naïm, par un grand nombre de Juifs?

Il l'était autrefois. La piété de nos pères les entraînait presque tous à sa suite, et l'on a vu des rois même se joindre aux simples fidèles qui formaient son cortége, et se faire une gloire d'accompagner le Roi des rois jusque dans l'humble chaumière du pauvre. Mais les gens du monde ne s'en feraient-ils pas à présent une espèce de honte; et s'il est encore suivi, lorsque ses ministres le portent en viatique à ceux qui sont menacés d'une mort prochaine, ne l'est-il pas seulement par un petit nombre d'âmes pieuses qui, s'élevant au-dessus du respect humain, croient qu'il n'y a rien de plus glorieux que de marcher à la suite du Roi de gloire, et pensent avec raison qu'elles ne peuvent rien faire de plus agréable pour Jésus-Christ, de plus utile pour le prochain, et de plus avantageux pour elles-mêmes, que de pratiquer cet exercice de piété, puisqu'en le pratiquant, elles honorent Jésus-Christ par leur présence, elles aident le prochain par leurs prières, et elles se procurent à elles-mêmes les indulgences que l'Eglise accorde à tous ceux qui participent à cet acte de religion?

Ceux qui le négligent me diront peut-être que les devoirs de leur état ne leur permettent pas de le pratiquer, et je veux bien le croire, quoiqu'ils attribuent peut-être à leurs occupations ce qui ne vient que de leur indévotion. Mais en négligeant d'accompagner ce Dieu sau-

veur, lorsqu'il va prémunir les malades contre les horreurs de la mort, ont-ils soin de se conformer à ses maximes, d'observer sa loi, d'imiter ses exemples? Car c'est là surtout, M. F., la manière dont nous devons le suivre, puisque ce n'est qu'en le suivant ainsi, que nous pouvons parvenir à l'heureux terme où il veut nous conduire. Hélas! vous le savez et vous le voyez : presque tous les gens du monde méprisent ses maximes, violent sa loi, et s'écartent de ses exemples : ils sont chrétiens de nom, mais ils ont souvent moins de vertu que n'en ont eu les sages du paganisme : ils se disent disciples de Jésus-Christ, et ils vivent comme s'ils étaient ses ennemis; et ils s'obtinent autant à s'éloigner de ce Dieu sauveur, que ses disciples et la multitude nombreuse dont parle notre évangile, s'empressèrent de le suivre.

Ce fut avec ce cortége qu'il entra dans la ville de Naïm. Mais quel fut le premier spectacle qui s'offrit à ses yeux? écoutez-le, vous qui, étant à la fleur de l'âge, vous croyez à l'abri des coups du trépas, comptez sur l'avenir, comme si vous étiez assurés d'en jouir, et regardez votre jeunesse comme le sûr garant d'une longue vie; écoutez-le, et apprenez par cet exemple, qu'on ne peut compter sur un seul jour, qu'on est exposé à mourir à tout âge, et que, selon l'expression de l'Ecriture, nous ne sommes tous séparés de la mort que par un seul point. Le premier objet qui se présenta aux regards de Jésus-Christ, lorsqu'il entra dans la ville, ce fut un mort qu'on portait en terre. Et quel était ce mort? Etait-ce un veillard décrépit, un homme consumé par l'âge et le travail? Non, nous dit l'écrivain sacré : c'était un jeune homme; c'était un fils uni-

que. Ces deux titres lui donnaient sans doute les espérances les plus flatteuses. Il croyait voir une longue carrière ouverte devant lui; il se flattait de la parcourir au gré de ses désirs; il comptait vivre long-temps au milieu des honneurs, des richesses et des plaisirs; il en goûtait les douceurs par avance. Mais tandis qu'il se repaissait de ce vain espoir, la maladie l'attaque, la mort le surprend, et il voit succéder les horreurs du trépas aux délices de la vie heureuse qu'il se promettait. Après cela, M. F., reposez-vous sur votre *jeunesse, comptez sur l'avenir,* et négligez le soin de bien vivre, dans l'espérance de vivre long-temps. Mais craignez que cette espérance ne soit trompée, comme celle du jeune homme infortuné dont je viens de vous parler.

Tandis qu'on le portait en terre, Jésus-Christ aperçut sa mère qui était veuve, et qui l'accompagnait au tombeau, en fondant en larmes. A la vûe de sa profonde tristesse, ce tendre Sauveur fut touché de pitié; et pour la consoler, il lui dit : *Ne pleurez pas*. Mais pourquoi donc l'exhorte-t-il à suspendre le cours de ses larmes? Est-il rien de plus juste et de plus naturel pour une mère, que de pleurer, et de pleurer amèrement, *lorsqu'elle* se voit ravir ce qu'elle a de plus cher? Pourquoi donc, encore une fois, Jésus-Christ dit-il à cette veuve affligée : *Ne pleurez pas?* Ah! c'est qu'il lui préparait un bienfait qui devait bientôt faire succéder la joie la plus vive à son extrême affliction; c'est qu'il devait bientôt lui rendre plein de vie, le fils chéri dont elle pleurait la mort.

Nous n'avons pas droit, M. F., de nous attendre à une faveur aussi signalée; mais sans avoir recours aux miracles, quelle que soit la nature de

nos afflictions; écoutons les oracles que Jésus-Christ nous annonce, comme la veuve de Naïm écouta les paroles qu'il lui adressa, et nous y trouverons le même sujet de consolation. Bienheureux, nous dit-il, ceux qui pleurent! Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice! Vous vous lamenterez, ajoute-t-il, et vous gémirez à la vue des souffrances que vous aurez à endurer; mais au lieu de vous en attrister, vous devez vous en réjouir, parce que vous en serez un jour dédommagés par la grande récompense dont vous jouirez dans le ciel. C'est ainsi que nous parle ce divin Sauveur dans son Evangile. Or, est-il rien de plus propre à nous consoler, que ces divins oracles; et après vous les avoir cités, n'ai je pas droit de vous dire, comme Jésus-Christ le disait à la veuve de Naïm? *Ne pleurez pas*, parce que si vous êtes malheureux dans le temps, en supportant vos malheurs avec patience et une entière soumission à la volonté de Dieu, vous vous rendrez heureux pour toute l'éternité.

Jésus-Christ ne renvoya pas si loin la consolation qu'il réservait à la tendre mère qu'il voyait pleurer: mais pour la consoler tout de suite, *il s'approcha et toucha le cercueil, et ceux qui le portaient s'étant arrêtés, il dit: Jeune homme, levez-vous, je vous le commande; et celui qui était mort s'assit, et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère.*

Les SS. Pères, et S. Augustin en particulier, ont regardé ce que Jésus-Christ fit pour ressusciter ce jeune homme, comme l'image de ce qu'il fait pour retirer les pécheurs de la mort du péché, et pour les faire passer à la vie de la grâce. D'abord il s'approche d'eux en les poursuivant

dans leurs égaremens, et en les rappelant dans les voies du salut. Puis il touche leur cœur par les pieux mouvemens qu'il y excite, comme il toucha le corps du jeune homme. Ensuite il leur dit, soit par les exhortations de ses ministres, soit par les inspirations de sa grâce : *Levez-vous*, sortez de l'abîme où le péché vous a entraînés, *je vous le commande*. Mais trouve-t-il dans ces pécheurs la même docilité que dans le jeune homme de notre évangile? mais obéissent-ils aux ordres de ce Dieu de bonté, qui ne cherche qu'à les sauver? mais se lèvent-ils? mais sortent-ils de l'abîme d'iniquité où ils sont enfoncés? Ah! s'ils étaient inanimés, comme le jeune homme à qui Jésus-Christ fit entendre sa voix; s'ils avaient perdu, comme lui, le pouvoir de lui résister, ils se conformeraient aussitôt à ses ordres. Mais parce que, malgré leur péché, ils sont toujours libres, ils ne se servent de leur liberté que pour lui désobéir; mais quoiqu'il les rappelle à la vie de la grâce, ils s'obtinent à rester dans l'état de mort où le péché les a fait tomber. Quel aveuglement, quelle obstination plus déplorables! . . . .

Supposez, M. F., que vous eussiez terminé votre carrière, et que tandis qu'on vous porterait au tombeau, pour y être livrés en proie à la pourriture et aux vers, une voix toute-puissante vînt vous dire : Levez-vous, et retournez parmi les vivans, je vous l'ordonne de la part de Dieu. Je vous le demande, M. F. : si dans l'état de mort où vous vous trouveriez, vous entendiez cette voix, et s'il vous était libre de vous conformer à l'ordre qu'elle vous intimerait, hésiteriez-vous à le faire? Non, sans doute, et vous vous estimeriez trop heureux de pouvoir recouvrer la vie

que vous aviez perdue, pour différer un seul moment de la reprendre.

Eh bien, pécheurs, voilà une faible image de la situation où vous vous trouvez : je dis une faible image, car si vous étiez morts, vous n'auriez perdu que la vie du corps; au lieu qu'en péchant mortellement, vous vous êtes privés de celle de l'âme. La mort aurait pu vous rendre heureux, en vous introduisant dans les tabernacles éternels; au lieu que le péché ne peut que vous rendre infiniment malheureux, en vous en excluant. Touché de vous voir réduits à un si triste état, Dieu a pitié de vous, il s'approche de vous, il vous rappelle à lui, et vous dit par l'organe de ceux qui tiennent ici-bas sa place : Levez-vous, je vous le commande au nom de Dieu, et vous persisteriez dans vos égaremens, et vous aimeriez mieux persévérer dans le péché, que de ressusciter à la grâce ! Ne serait-ce pas là le comble de l'endurcissement, et ne mériteriez-vous pas que la mort du péché où vous vous plaisez à rester, se changeât pour vous en une mort éternelle ?

Levez-vous donc, et imitez le jeune homme que Jésus-Christ ressuscita. Dès qu'il eut entendu la voix de ce Dieu sauveur, *il s'assit et commença à parler*. La situation où il se mit en s'asseyant, marque le repos et la liberté dont il jouit après sa résurrection, et les paroles qu'il prononça exprimèrent sans doute la reconnaissance et la joie dont il fut pénétré. Tels seront aussi les effets que produira votre conversion. Vous ne serez pas plus tôt sortis de l'abîme d'iniquité, où l'on ne trouve que des troubles, des inquiétudes et des remords, que vous jouirez du doux repos que procure la paix de la con-

science ; et que, comparant votre bonheur avec les maux où vous ont entraînés le péché, vous remercierez sans cesse le Ciel d'avoir brisé les chaînes qui vous rendaient esclaves du démon, et de vous avoir rendu la sainte liberté des enfans de Dieu. En glorifiant le Seigneur vous-mêmes, vous le ferez glorifier par tous ceux qui seront témoins de votre heureux changement : ils reconnaîtront qu'il n'y avait que sa grâce qui pût l'opérer, comme les Juifs reconnurent qu'il n'y avait qu'*un grand prophète* qui eût pu rendre la vie au fils de la veuve de Naïm. Ils se sentiront *saisis*, comme les Juifs, d'une sainte *frayeur* ; ils craindront de persévérer dans l'état du péché d'où cette grâce puissante vous aura tirés ; ils imiteront votre conversion, comme ils vous avaient peut-être suivis dans vos égaremens, et passant, comme vous, de la mort du péché à la vie de la grâce, ils mériteront de jouir du bonheur éternel que Dieu réserve aux vrais pénitens.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

Il y avait un homme languissant, nommé Lazare, qui était du bourg de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe sa sœur. Or Marie était celle qui répandit sur le Seigneur de l'huile de

parfum, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux; et Lazare qui était malade était son frère. Ces deux sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : Seigneur, celui que vous aimez est malade. Jésus ayant appris cette nouvelle, dit à ceux qui la lui annoncèrent : Cette maladie ne va pas jusqu'à la mort; mais elle n'est que pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or, Jésus aimait Marthe, Marie sa sœur, et Lazare. Après qu'il eut reçu la nouvelle de la maladie de Lazare, il demeura encore deux jours au lieu où il était, et après cela il dit à ses disciples : Retournons en Judée. Ses disciples lui dirent : Maître, il y a si peu de temps que ceux de Judée voulaient vous lapider, et vous parlez déjà de retourner parmi eux? Jésus leur répondit : Le jour n'a-t-il pas douze heures? Celui qui marche durant le jour, ne se heurte point, parce qu'il voit la lumière de ce monde. Mais si on marche durant la nuit, on se heurte, parce qu'on n'a pas de lumière. Après leur avoir parlé ainsi, il ajouta : Notre ami Lazare dort, je m'en vais pour l'éveiller. Ses disciples lui répondirent : Seigneur, s'il dort, il sera guéri. Mais Jésus parlait de sa mort, au lieu qu'ils crurent qu'il leur parlait d'un sommeil ordinaire. Alors donc Jésus leur dit clairement : Lazare est mort, et je me réjouis à cause de vous, de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez. Allons à lui. Thomas, appelé Didyme, dit alors aux autres disciples : Allons-nous aussi, et mourons avec lui. Jésus étant arrivé, trouva qu'il y avait déjà quatre jours que Lazare était dans le tombeau. Et comme Béthanie n'était éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, plusieurs d'entre les Juifs étaient venus voir Mar-

the et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe ayant donc appris que Jésus venait, alla au-devant de lui, et Marie demeura dans la maison. Marthe dit à Jésus : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. Jésus lui répondit : Votre frère ressuscitera. Je sais, dit Marthe, qu'il ressuscitera au temps de la résurrection, au dernier jour. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie. Quand celui qui croit en moi serait mort, il vivra, et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Croyez-vous cela? Elle lui répondit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. Lorsque Marthe eut ainsi parlé, elle s'en alla et appela Marie sa sœur, pour lui dire secrètement : Le Maître est ici, et il vous demande. Ayant appris cela, elle se lève aussitôt et va le trouver : car Jésus n'était pas encore entré dans le bourg, mais il était au même lieu où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui étaient dans la maison avec Marie, et qui la consolaient, ayant vu qu'elle s'était levée si promptement, la suivirent, en disant : Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer. Marie étant arrivée au lieu où était Jésus, dès qu'elle le vit, se jeta à ses pieds, et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Jésus voyant qu'elle pleurait, et que les Juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, frémit en son esprit, et se troubla lui-même. Il leur dit : Où l'avez-vous mis? Ils lui répondirent : Seigneur, venez et voyez ; et il versa des larmes. Sur cela les Juifs dirent : Voilà à quel point il l'aimait. Mais il

y en eut quelques-uns qui dirent : Ne pouvait-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ? Jésus donc, frémissant de nouveau en lui-même, alla au sépulcre. C'était une grotte à l'entrée de laquelle on avait mis une pierre. Jésus dit : Otez la pierre. Seigneur, lui dit Marthe, sœur de Lazare, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là. Jésus lui répondit : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyiez en moi, vous verriez la gloire de Dieu ? On ôta donc la pierre. Alors Jésus, levant les yeux au ciel, dit ces paroles : Mon Père, je vous rends grâce de m'avoir exaucé. Pour moi, je sais bien que vous m'exaucez toujours ; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé. Après avoir dit ces paroles, il cria d'une voix forte : Lazare, sortez dehors ; et à l'instant le mort sortit, ayant les pieds et les mains liées de bandes, et la tête enveloppée d'un suaire. Alors Jésus dit : Qu'on le délie, et qu'on le mette en liberté. Plusieurs donc d'entre les Juifs, qui étaient venus voir Marie et Marthe, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. *S. Jean, chap.* 11.

HOMÉLIE.

Il y avait un homme languissant, nommé Lazare, qui était du bourg de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe, sa sœur. Or, Marie était celle qui répandit sur le Seigneur de l'huile de parfum, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, et Lazare qui était malade, était son frère.

La plupart des interprètes et des SS. Pères ont fait sur ce passage une remarque qui est bien

propre à nous faire sentir le danger qu'il y a à mener une vie tiède. Lazare, nous disent-ils, n'était d'abord que languissant; puis il devint malade, et enfin il mourut, comme vous le verrez dans la suite. Or, il en est ainsi de tous ceux qui passent de la vie de la grâce à la mort du péché. Ils commencent d'abord par ne servir le Seigneur qu'avec lâcheté; ils négligent tout ce qui pourrait les affermir dans la piété, et ils ne sont encore que languissans. Mais bientôt ils se permettent des infidélités, ils commettent des fautes, qui, en diminuant leurs forces, et en affaiblissant leur volonté, font passer leur âme de la langueur à la maladie, et comme, au lieu de remédier au mal en ranimant leur ferveur, ils l'aggravent en devenant tous les jours plus indolens et plus lâches dans le service de Dieu, ils perdent enfin la vie de la grâce, et ils tombent dans la mort du péché. Que celui qui est encore debout, s'écrie ici l'apôtre S. Paul, prenne donc garde de ne pas faire quelque triste chute; et si nous voulons entretenir en nous la vie de l'âme, faisons ce que l'on fait ordinairement pour se conserver celle du corps. Lorsque celle-ci est menacée par la moindre incommodité, par la plus légère indisposition, on prend toutes les mesures, on emploie tous les moyens, on use de tous les remèdes par lesquels on croit pouvoir s'en délivrer; et pourquoi? Parce qu'un petit mal négligé peut, dit-on, dégénérer en une maladie mortelle, et conduire au tombeau ceux qui le négiglent. Cette maxime n'a rien que de prudent et de vrai : appliquons-la donc aux maux de notre âme, et souvenons-nous que celui qui méprise les petites fautes, tombera peu à peu dans les plus grands désordres, comme

l'Esprit saint nous l'assure par la voix du Sage.

Lorsque Marthe et Marie virent leur frère attaqué par la maladie, *elles envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, celui que vous aimez est malade.* Elles n'osèrent pas, dit S. Augustin, prier ce divin Sauveur de venir et de guérir leur frère ; mais, sachant bien qu'il était le plus tendre de tous les amis, et persuadées qu'il ne saurait abandonner ceux qu'il aime, elles crurent qu'il suffisait de lui apprendre le triste état de leur frère, en lui faisant dire : *Seigneur, celui que vous aimez est malade.*

Jésus ayant appris cette nouvelle, dit à ceux qui la lui annoncèrent : Cette maladie ne va point jusqu'à la mort; mais elle n'est que pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. La maladie de Lazare ne devait pas en effet aboutir à une mort qui le fît disparaître pour toujours de dessus la terre : elle était seulement destinée à faire éclater le pouvoir divin qui résidait en la personne de Jésus-Christ, et à prouver qu'il était véritablement le Fils de Dieu. Aussi, quoique ce divin Sauveur *aimât Marthe et Marie*, à cause de leurs vertus et de leur piété, il demeura encore deux jours au lieu où il était, et il ne différa de se rendre auprès de Lazare, qu'afin que, sa mort étant bien constatée, sa résurrection en fût plus éclatante. Mais dès qu'il connut que cet ami chéri était déjà dans le tombeau, il brava tout pour aller l'en retirer, et il dit à ses disciples : *Retournons en Judée.* En vain ces timides disciples *lui dirent-ils : Maître, il y a si peu de temps que ceux de Judée voulaient vous lapider, et vous parlez déjà de retourner parmi eux? Jésus leur répondit : Le jour n'a-t-il pas douze heures? Celui qui marche dans le jour ne

se heurte point, parce qu'il voit la lumière de ce monde; mais si l'on marche durant la nuit, on se heurte, parce qu'on pas de lumière. Par ces paroles qui présentent d'abord quelque obscurité, Jésus-Christ voulait apprendre à ses disciples, qu'on ne pouvait pas plus abréger sa vie, qu'on ne pourrait retrancher une seule heure du jour, et qu'ainsi ils ne devaient point redouter pour lui la malice des habitans de la Judée. Il voulait encore leur donner à entendre que lorsque l'on fait ce que l'on doit faire pendant la vie, qu'il compare à la lumière du jour, l'on n'a point à craindre de faire des chutes, comme ceux qui marchent à travers les ténèbres de la nuit, et qu'ainsi en remplissant pendant qu'il vivait le ministère que son Père lui avait confié, il ne s'exposait à aucun danger. Si nous voulons donc ne pas courir le risque d'échouer dans la grande affaire de notre salut, n'attendons pas, pour nous en occuper, que les ombres de la mort viennent nous envelopper; mais employons à y travailler le temps de la vie, qui est pour nous ce que la lumière du jour est pour ceux qui voyagent.

Après avoir rassuré ses disciples, Jésus-Christ leur dit : *Notre ami Lazare dort : je m'en vais pour l'éveiller.* Ses disciples, qui ne comprenaient pas le sens de ces paroles mystérieuses, *lui répondirent : S'il dort, il sera guéri; mais Jésus parlait de sa mort; au lieu qu'ils crurent qu'il leur parlait d'un sommeil ordinaire. Alors donc Jésus leur dit clairement : Lazare est mort; et je me réjouis à cause de vous, de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez.* Si ce Dieu sauveur eût été auprès de Lazare avant qu'il mourût, la tendresse qu'il avait pour lui, ne lui aurait pas sans

doute permis de le laisser succomber aux traits de la mort, et il n'aurait pas eu l'occasion d'affermir la foi de ses Apôtres en le ressuscitant. Or, comme il désirait surtout qu'ils crussent en lui, parce qu'il les avait choisis pour prêcher et établir sa religion dans tout l'univers, il *les exhorta à le suivre* pour être témoins du grand miracle qu'il devait opérer en rendant la vie à Lazare, et il leur dit : *Allons à lui.* Ces dernières paroles enflammèrent tellement le courage de *Thomas, appelé Dydime,* que, disposé à tout affronter et à tout souffrir, il *dit aux autres disciples : Allons nous aussi, et mourons avec lui.* Les dispositions de cet Apôtre doivent être celles de tout véritable chrétien, et il n'en est aucun qui, étant réduit à choisir entre le crime et la mort, et ne pouvant conserver la vie sans manquer à la fidélité qu'il doit à Jésus-Christ, ne dût dire comme Thomas : *Allons et mourons avec lui* et pour lui : car le christianisme est un engagement au martyre, et l'on n'est pas véritablement chrétien, si l'on n'est pas résolu de mourir, plutôt que de devenir apostat ou pécheur.

Jésus étant arrivé, trouva qu'il y avait quatre jours que Lazare était dans le tombeau; et comme Béthanie n'était éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, qui font une demi-lieue, *plusieurs d'entre les Juifs étaient venus voir Marthe et Marie, pour les consoler. Marthe ayant donc appris que Jésus venait, alla au-devant de lui,* parce qu'elle savait que ce n'est qu'auprès de lui qu'on peut trouver une solide consolation, lorsqu'on est affligé. Dès qu'elle se fut approchée de ce Dieu sauveur, *elle lui dit : Si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que présen-*

tement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. On voit par ces paroles, que Marthe ne croyait pas encore que Jésus-Christ fût Dieu, et qu'elle le regardait seulement comme un homme d'une sainteté éminente qui, par ses prières, pouvait obtenir de Dieu la résurrection de son frère, et tous les autres miracles qu'il lui manderait; mais pour augmenter sa foi, et pour lui faire connaître peu à peu ce qu'il était, *il lui dit : Votre frère ressuscitera. Je sais, lui répondit Marthe, qu'il ressuscitera au temps de la résurrection, au dernier jour. Je suis,* lui dit-il, *la résurrection et la vie.* Il ne pouvait pas lui dire plus clairement qu'il était Dieu, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse à son gré disposer de la vie et de la mort, dont il est l'arbitre suprême. Cependant, pour l'instruire encore mieux, et pour lui apprendre qu'il n'avait pas seulement le pouvoir de ranimer les corps, mais qu'il pouvait encore procurer aux âmes une vie immortelle, ce divin Sauveur ajouta : *Quand celui qui croit en moi serait mort, il vivra, parce que je le ressusciterai; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais,* parce que sa mort ne sera qu'un passage à une immortalité bienheureuse.

Que ces vérités sont consolantes, M. F. ! qu'elles sont propres à nous animer ! Hélas ! nous gémissons souvent sur l'arrêt fatal qui nous condamne tous à mourir; et nous n'envisageons la mort qu'avec crainte et avec horreur. Mais si nous la considérions avec les yeux de la foi, nous ne verrions plus rien en elle d'effrayant et d'horrible, puisqu'en nous apprenant que notre corps ne mourra que pour revivre à la fin des siècles, et que notre âme ne se séparera de notre corps que pour aller jouir dans le ciel d'une

vie éternelle, la foi nous apprend que, bien loin de nuire à notre bonheur, la mort est destinée à l'assurer pour toujours, et à l'accélérer. Mais notre grand malheur, c'est de ne pas consulter les oracles de cette foi salutaire qui ôte, pour ainsi dire, à la mort toutes ses horreurs; c'est peut-être de l'avoir entièrement perdue : car ces vérités ne sont consolantes qu'autant qu'on les croit; c'est pourquoi Jésus-Christ *dit à Marthe : Croyez-vous cela ? Elle lui répondit : Oui, je crois que vous êtes le Christ et le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde.* Faisons souvent, M. F., le même acte de foi, et conformons nos mœurs à notre croyance, si nous voulons obtenir un jour la résurrection et la vie éternelle que Jésus-Christ a promises à ceux qui croiraient en lui : car il ne nous servirait à rien de croire qu'il est le Christ et le Fils du Dieu vivant qui est venu en ce monde, si nous n'observions pas sa loi, et si nous n'imitions pas ses exemples. Pour mériter de ressusciter glorieusement et de vivre éternellement, il ne suffit pas de bien croire, il faut encore bien vivre; il faut, à l'exemple de Marthe, faire de sa foi la règle de sa conduite.

Lorsqu'elle eut reconnu Jésus-Christ pour le Christ et le Fils du Dieu vivant, *elle s'en alla, et appela Marie sa sœur, pour lui dire secrètement : Le Maître est ici, et il vous demande. Ayant appris cela, elle se lève aussitôt, et va le trouver : car Jésus n'était pas encore entré dans le bourg, mais il était au même lieu où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui étaient dans la maison avec Marie, et qui la consolaient, ayant vu qu'elle s'était levée si promptement, la suivirent en disant : Elle va au sépulcre pour y pleurer.* Comme Marie avait

pour Jésus-Christ les mêmes sentimens que Marthe, sa sœur, elle montra aussi le même empressement à l'aller trouver; elle oubliait le deuil où elle était plongée; elle abandonna la compagnie dont elle était environnée, pour se transporter dans le lieu où était ce divin Sauveur, et s'étant jetée à ses pieds, elle lui dit en pleurant : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.* Ces tendres paroles semblaient renfermer un secret reproche; mais comme ce reproche avait été dicté par le respect et par la confiance, *bien loin de s'en offenser*, Jésus-Christ en fut touché. A la vue des larmes qui coulaient des yeux de Marie et de ceux des Juifs qui l'accompagnaient, il voulut bien, en frémissant et en se troublant volontairement, donner des marques de la profonde tristesse qu'il éprouvait, et s'adressant à Marthe et à Marie, il leur dit : *Où l'avez-vous mis ? Elles lui répondirent : Seigneur, venez et voyez.* Si ce divin Sauveur demanda où l'on avait mis le corps de Lazare, ce n'est pas, dit S. Augustin, qu'il ignorât le lieu de sa sépulture; mais c'était afin que les Juifs l'y accompagnassent, et qu'en voyant le pouvoir divin qu'il ferait éclater en le ressuscitant, ils pussent, s'ils s'obstinaient à ne pas croire en lui, servir un jour de témoins contre eux-mêmes, et être forcés de condamner leur incrédulité; car il leur avait dit auparavant : *Si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres; et vous reconnaîtrez alors que mon Père est en moi, et que je suis en lui.*

Ce tendre Sauveur ne put voir le tombeau de Lazare et l'affliction de ses sœurs, sans être ému; il mêla même ses pleurs avec les larmes qu'elles versaient, et sur cela les Juifs dirent : *Voilà*

quel point il l'aimait! Rien ne prouvait mieux en effet l'attachement qu'il avait pour Lazare, que les larmes que lui arracha la vue de son tombeau : rien n'est plus propre à nous persuader que l'amitié n'est point incompatible avec la vertu, et que c'est même la vertu qui seule fait les vrais amis. Cependant il y eut quelques Juifs qui dirent : *Ne pouvait-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à l'aveugle-né ?* Oui, sans doute, il le pouvait. Mais s'il ne fit pas un miracle pour l'empêcher de mourir, c'était, dit S. Augustin, pour en faire un plus *grand* en le ressuscitant; puisque, selon la remarque de S. Jean Chrysostôme, il fallait bien plus de puissance pour rappeler Lazare à la vie, que pour le préserver de la mort. L'observation critique de ces Juifs n'était donc dictée, comme celle de la plupart de nos incrédules, que par l'ignorance et par la malice. Aussi Jésus-Christ ne daigna pas même y répondre; mais pour les confondre par ses actions, frémissant de nouveau en lui-même, et montrant par ce nouveau signe de sa douleur, que, comme il était homme, il savait compatir au malheur des hommes, *il alla au sépulcre, qui était une grotte à l'entrée de laquelle on avait mis une pierre, et il dit : Otez la pierre. Seigneur, lui dit Marthe, sœur de Lazare, il sent déjà : car il y a quatre jours qu'il est là. Ne vous ai-je pas dit, lui répondit Jésus, que si vous croyiez en moi, vous verriez la gloire de Dieu ?* C'est comme s'il lui eût dit : Ne vous ai-je pas déjà annoncé qu'étant l'arbitre de la vie et de la mort, j'ai le pouvoir de ressusciter votre frère, et ces paroles ne devaient-elles pas suffire pour vous faire espérer sa résurrection ? Mais pour affermir encore plus votre foi et votre es-

pérance, je vous déclare de nouveau que si vous croyez en moi, vous verrez la gloire de Dieu et celle de son Christ, et vous reconnaîtrez la vérité de mes promesses.

Elle la reconnut en effet; car lorsqu'*on eut ôté la pierre, Jésus levant les yeux au ciel, dit ces paroles : Mon Père, je vous rends grâces de m'avoir exaucé. Pour moi, je sais bien que vous m'exaucez toujours. Mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'il croie que vous m'avez envoyé*, et qu'en voyant que j'agis en votre nom et par votre vertu, il reconnaisse en moi le véritable Messie qu'il attendait. Tel était le véritable sens des dernières paroles de Jésus-Christ. Mais pour confirmer ses discours par ses actions, *il cria d'une voix forte : Lazare, sortez dehors;* et quoique Lazare fût enseveli depuis quatre jours; quoique son corps fût déjà en proie à la pourriture, *il sortit aussitôt, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et la tête enveloppée d'un suaire. Alors Jésus dit : Qu'on le délie, et qu'on le mette en liberté*. On exécuta les ordres de ce divin Sauveur. Lazare, qui avait recouvré la vie, recouvra aussi la liberté : et le miracle que Jésus-Christ venait d'opérer en sa personne, sous les yeux d'un grand nombre de Juifs, leur parut si frappant, si authentique et si évident, que l'évangile finit par nous dire que *plusieurs d'entre ceux qui étaient venus voir Marthe et Marie, crurent en lui.*

Nous n'avons pas besoin de ce miracle pour croire en Jésus-Christ. Mais n'aurions-nous pas besoin qu'il le renouvelât en notre faveur, et qu'il fît pour notre âme ce qu'il daigna faire pour le corps de Lazare? Vous savez, M. F., que, selon les principes de la religion, le péché donne

la mort à notre âme ; et c'est d'après cette vérité, que plusieurs saints Pères ont comparé l'état des pécheurs, et surtout des pécheurs endurcis, à celui de Lazare mort. Comme lui ils sont ensevelis dans le tombeau, et ne peuvent en sortir sans un miracle; c'est-à-dire que leurs habitudes criminelles les retiennent si fortement dans l'abîme de l'iniquité, qu'il n'y a qu'une grâce extraordinaire qui puisse les en retirer. Comme lui, ils sont en proie à la corruption, c'est-à-dire que, par la vie scandaleuse qu'ils mènent, et par les mauvais exemples qu'ils donnent, ils exhalent au loin une odeur de mort qui ne peut qu'infecter ceux qui les approchent. Comme lui, ils ont les pieds et les mains liés ; c'est-à-dire, qu'asservis et enchaînés en quelque sorte par les passions qui les tyrannisent, ils ne peuvent faire aucune action, aucune démarche qui puisse les conduire au salut. Comme lui enfin, ils ont la tête enveloppée d'un suaire; c'est-à-dire que, privés de la lumière de la foi, qui est presque entièrement éteinte en eux, leur esprit n'a plus en partage que les ténèbres où l'ont plongé l'erreur et le vice. Mais s'ils sont dans un état aussi déplorable que celui de Lazare, ils ont aussi les mêmes ressources : ils sont, comme lui, l'objet de la compassion et de la tendresse de Jésus-Christ. Ce Dieu sauveur frémit en les voyant enfoncés dans l'abîme du péché, comme il frémit lorsqu'il vit Lazare dans le tombeau; et pour les en tirer, il leur dit comme à lui : *Sortez dehors*. Il dit aussi à ses ministres : *Déliez-le, et mettez-le en liberté*. Mais obéissent-ils, comme Lazare, à la voix de ce divin libérateur? mais ont-ils recours au ministère de ceux qui sont destinés à rompre leurs

liens et à leur rendre la sainte liberté des enfans de Dieu? Hélas! vous le savez, M. F., on voit presque partout des Lazares morts et ensevelis dans le tombeau où leurs mauvaises habitudes les retiennent, non pas seulement depuis quatre jours, mais depuis des années entières; et quoiqu'ils puissent tous en sortir, quoique leur Dieu même le leur ordonne, quoique ses ministres soient toujours prêts à leur tendre une main secourable pour les arracher à la servitude et à la mort du péché, ils s'obstinent à y rester, et ils aiment mieux s'exposer à la mort éternelle qui doit être le châtiment du péché, que de recouvrer la vie de la grâce qui leur est offerte. Peut-on concevoir un aveuglement et un endurcissement plus déplorables? Ah! si un esclave pouvait se décharger des chaînes dont il est accablé, si un malade pouvait échapper à la mort dont il est menacé; ils ne perdraient pas l'un et l'autre un seul moment, et ils croiraient ne pouvoir jamais se procurer assez tôt la santé et la liberté dont ils sont privés. Or, aux yeux d'un chrétien, l'état du pécheur est encore plus à craindre que celui de cet esclave et de ce monde: il ressemble, comme je l'ai déjà dit, à celui de Lazare mort et enseveli. Si donc vous avez le malheur d'être dans un état si triste et si déplorable, n'endurcissez pas vos cœurs à la voix du Seigneur qui veut vous ressusciter; hâtez-vous de passer par une conversion prompte et sincère, de la mort du péché à la vie surnaturelle qui vous est offerte, et en ressuscitant à présent à la grâce, vous mériterez de jouir un jour de la gloire éternelle.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU SAMEDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

Jésus parla aux Juifs rassemblés autour de lui, et leur dit : Je suis la lumière du monde. *Celui* qui me suit ne marche pas dans les ténèbres ; mais il aura la lumière de la vie. Les pharisiens lui dirent : Vous vous rendez témoignage à vous-même, et ainsi votre témoignage n'est point véritable. Jésus leur répondit, et leur dit : Quoique je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage est véritable, parce que je sais d'où je suis venu, et où je vais ; mais pour vous, vous ne savez ni d'où je viens, ni où je vais. Vous jugez selon la chair, mais moi je ne juge personne; mais quand je jugerais, mon jugement est véritable, parce que je ne suis pas seul qui juge, mais moi et mon Père qui m'a envoyé ; et dans votre loi il est écrit que le témoignage de deux hommes est véritable. Or, je me rends témoignage à moi-même, et mon Père, qui m'a envoyé, me rend aussi témoignage. Ils lui demandèrent : Où est votre Père? Jésus leur répondit : Vous ne connaissez ni mon Père, ni moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Jésus dit ces choses, enseignant dans le temple, au lieu où était le trésor, et personne ne se saisit de lui, parce que son heure n'était pas encore venue. *S. Jean, chap.* 8.

HOMÉLIE.

Quoique l'évangile de ce jour soit peu étendu, il n'en est ni moins intéressant, ni moins instructif, et en nous présentant Jésus-Christ sous les traits les plus nobles et les plus sublimes, il nous donne les leçons les plus importantes et les plus utiles.

Ce divin Sauveur nous y annonce d'abord qu'*il est la lumière du monde;* et la révolution salutaire que son avénement a opérée dans les esprits ne montre-t-elle pas que rien ne lui convient mieux que ce glorieux titre? Qu'était-ce que le monde, avant que ce divin Sauveur vînt y faire briller les lumières de son Evangile? Pour nous en former une juste idée, représentez-vous l'état où il est, lorsqu'une nuit sombre l'a entièrement couvert de ses ombres. Alors nous ne voyons plus rien, nous ne distinguons plus rien, nous ne pouvons plus découvrir la route que nous devons suivre, nous confondons les différens objets qui nous environnent, et nous prenons de vains fantômes pour la réalité. Ce n'est que lorsque le soleil se lève et reparaît à nos yeux, que nous voyons les êtres vivans ou inanimés, tels qu'ils sont réellement, et que nous jouissons du merveilleux spectacle que nous offrent les diverses beautés que Dieu a répandues sur ce vaste univers. Or, tel est l'état où se trouvait le monde, avant que Jésus-Christ vînt l'éclairer de sa divine sagesse. Presque tous les hommes étaient plongés alors dans les ténèbres de l'erreur ou de l'idolâtrie, comme dans une nuit profonde. Tous les grands objets que nous offre la religion étaient cachés à leurs yeux; ils

les ignoraient ou ils les méconnaissaient : ils prenaient le mensonge pour la vérité, le vice pour la vertu, les créatures mêmes pour le Créateur : ils confondaient les productions de la nature avec l'Auteur même de la nature : ils croyaient voir des dieux, non-seulement dans de simples mortels, mais encore dans des plantes, dans des animaux, dans de vils reptiles, et le vrai Dieu était le seul en qui ils méconnussent la divinité.

Mais lorsque Jésus-Christ parut sur la terre ; lorsque ce véritable soleil de justice vint briller aux yeux du monde, les ténèbres de l'idolâtrie se dissipèrent, et furent remplacées par les lumières de la vérité. Alors on découvrit la nature et les perfections infinies de Dieu. Alors l'homme apprit à connaître le lieu de son origine, le terme où il devait tendre, et la route qu'il devait suivre pour y arriver. Alors il fut instruit des devoirs qu'il avait à remplir, soit à l'égard de Dieu, soit envers ses sembables, soit envers lui-même ; et grâce à la doctrine céleste que Jésus-Christ vint lui enseigner, il vit, selon l'expression de l'Apôtre, succéder pour lui le jour à la nuit, et il passa des ténèbres de l'erreur à la connaissance de la vérité. Ce divin Sauveur avait donc raison de dire qu'il était la lumière du monde, et nous ne saurions trop nous féliciter de ce qu'il a daigné la faire luire à nos yeux, puisque c'est elle qui est destinée à nous conduire à l'heureux terme où nous aspirons, et que, si nous sommes attentifs à la suivre, nous pouvons nous promettre d'y parvenir.

Après avoir dit qu'il est la lumière du monde, ce divin Sauveur ajoute : *Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres*, et cette seconde

vérité n'est pas moins consolante que la première, puisqu'elle nous apprend qu'en prenant sa doctrine et ses exemples pour règle de notre croyance et de notre conduite, loin d'avoir à craindre de donner dans les piéges de l'erreur ou du vice, nous sommes assurés d'être dans le chemin de la vérité, et de marcher dans les routes de la vertu. Mais en est-il de même de ceux qui, au lieu de prendre pour guide cette sainte et salutaire doctrine, ne veulent être conduits que par leur raison et par leurs passions? Rappelez-vous ici, M. F., ce qui s'est passé sous nos yeux dans ces derniers temps. Nous avons vu des hommes qui, représentant la religion comme une vaine superstition, et les vérités de l'Evangile comme autant de pieuses erreurs, se vantaient d'apprendre aux hommes la véritable sagesse et de les conduire au vrai bonheur. Mais les ont-ils rendus en effet plus sages et plus heureux? Ne sait-on pas au contraire que jamais on n'avait entendu des erreurs aussi monstrueuses, que jamais on n'avait vu des crimes aussi affreux, que dans le temps où l'on abandonna la doctrine de Jésus-Christ, pour suivre les maximes de ces apôtres du mensonge, de la licence, de l'impiété? Et ne pourrait-on pas appliquer à cette époque désastreuse ces paroles du saint Roi-prophète : La nuit vint, et pendant qu'elle régnait sur la terre, les bêtes féroces sortirent des forêts qui leur servaient de retraite? Jamais, en effet, les ténèbres de la nuit la plus obscure n'égalèrent celles que l'irréligion répandit dans l'esprit du peuple. Jamais les ravages que les bêtes féroces ont coutume de faire dans les campagnes, n'approchèrent des maux que les attentats des méchans causèrent alors à notre malheureuse

patrie, et ce n'est que depuis que le Soleil de justice est venu de nouveau l'éclairer de ses rayons bienfaisans; ce n'est que depuis que la religion a repris l'ascendant qu'elle avait sur les esprits et sur les cœurs, que les ténèbres se sont dissipées, et que le crime s'est caché, comme les animaux malfaisans se retirent dans leurs tanières, lorsqu'ils voient reparaître l'astre du jour.

Gardons-nous donc désormais, M. F., de laisser éteindre en nous les lumières de la religion, qui seule peut nous préserver des égaremens où l'erreur et le vice pourraient nous entraîner. Gardons-nous d'écouter les discours, ou de lire les écrits des ennemis de cette religion divine, et ne suivons d'autres guides que Jésus-Christ, qui est la lumière du monde. Il nous assure lui-même que celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres; et nous voyons en effet qu'il n'y a rien de plus sage que la conduite d'un vrai chrétien; mais nous voyons en même temps qu'il n'y a rien de plus avantageux, puisque ce divin Sauveur nous annonce que non-seulement celui qui le suit *ne marchera point dans les ténèbres*, mais qu'il *aura* encore *la lumière de la vie*. En marchant sur les traces des apôtres de l'incrédulité, si on n'aboutit pas toujours à la mort du corps, par le suicide, que l'esprit d'irréligion a rendu si fréquent de nos jours, on donne du moins toujours la mort à son âme par le péché, et de la mort du péché on passe à la mort éternelle; mais en suivant Jésus-Christ, mais en réglant sa conduite sur sa doctrine et sur ses exemples, on entretient en soi la vie de la grâce dans le temps, et l'on se procure le précieux avantage de vivre éternellement dans le séjour de la gloire, où il n'y aura plus de ténèbres, et où, se-

lon l'expression du Prophète, nous verrons la lumière dans la lumière même de Dieu.

Ces sublimes et consolantes vérités auraient dû engager les pharisiens à suivre l'exemple d'un grand nombre d'autres Juifs qui s'étaient attachés à Jésus-Christ. Mais, au lieu de profiter de ses salutaires enseignemens, ils osèrent en contester la vérité, et ils dirent à ce divin Sauveur : *Vous vous rendez témoignage à vous-même. Ainsi votre témoignage n'est point véritable. Mais il leur répondit : Quoique je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage est véritable, parce que je sais d'où je viens et où je vais. Mais pour vous, vous ne savez ni d'où je viens, ni où je vais.* Selon le sentiment de S. Augustin, de S. Jean Chrysostôme, et de plusieurs autres docteurs, en disant aux pharisiens : *Je sais d'où je viens et où je vais,* Jésus-Christ voulait leur donner à entendre, que non-seulement il était envoyé de Dieu comme les autres Prophètes, mais qu'il venait du ciel; qu'en qualité de Fils de Dieu, il était Dieu lui-même; qu'il devait retourner au ciel, non-seulement comme homme, mais encore comme Dieu, pour s'y asseoir à la droite de son Père céleste; et que par conséquent son témoignage était véritable, puisqu'un Dieu ne peut dire et enseigner que la vérité. Mais ces aveugles pharisiens ne comprirent pas le sens de ces paroles, parce qu'ils ignoraient d'où Jésus-Christ venait, et où il allait, et qu'ils ne *jugeaient* de lui que *selon la chair;* car c'est là le reproche que leur fit ce divin Sauveur, et c'est comme s'il leur eût dit : Comme vous ne réglez vos jugemens que sur les qualités extérieures, vous me regardez comme un pur homme, et vous croyez que le témoignage que je me rends à moi-même

n'est pas moins suspect que celui que se rendent les autres hommes. Mais si vous pouviez découvrir ce qu'il y a de caché en moi, vous verriez que je suis Dieu, et que vous devez ajouter foi à mes paroles, quand je vous atteste que je le suis. *Pour moi,* ajoute ce divin Maître, *je ne juge personne.* Car, quoiqu'il eût le pouvoir de juger, il n'en usait point, et il en réservait l'exercice pour le grand jour où il viendra juger les vivans et les morts, parce que ce n'était point en qualité de juge, mais en qualité de sauveur, qu'il était descendu sur la terre. Or, si, au lieu de juger ceux dont il était le souverain juge, il croyait devoir uniquement s'occuper à les ramener dans les voies du salut; à combien plus forte raison ne devons-nous pas nous abstenir de porter le moindre jugement sur nos semblables, et nous borner à leur faire du bien, nous qui n'avons aucune autorité sur eux, nous qui, toujours sujets à l'erreur, pouvons toujours nous tromper en les jugeant?

Il n'en était pas ainsi de Jésus-Christ; et c'est pour cela qu'en continuant à parler aux pharisiens, il ne craignit pas de leur dire : *Quand je jugerais, mon jugement est véritable, parce que je ne suis pas seul qui juge, mais moi et mon Père qui m'a envoyé; et dans votre loi il est écrit que le témoignage de deux hommes est véritable. Or, je me rends témoignage à moi-même, et mon Père, qui m'a envoyé, me rend aussi témoignage.* Combien de fois, en effet, le Père céleste ne lui avait-il pas rendu témoignage ! Il le lui avait rendu sur les bords du Jourdain, lorsqu'après qu'il eut reçu le baptême du saint Précurseur, il annonça du haut des cieux qu'il était son Fils bien-aimé, et qu'il avait mis en lui toutes ses complaisances.

Il le lui avait rendu sur le Thabor, lorsqu'après l'avoir représenté de nouveau comme l'objet de ses complaisances, il ordonna à ses Apôtres de l'écouter comme leur maître. Il le lui avait surtout rendu toutes les fois qu'il avait opéré des miracles, puisqu'il ne les avait opérés que pour prouver qu'il était le Fils de Dieu, et que son Père céleste n'aurait pas permis qu'il les fît, s'il ne l'eût pas été.

Les pharisiens, qui ne pouvaient ignorer ces miracles, et qui en avaient été souvent même témoins, n'auraient donc pas pu refuser de croire en lui, s'ils eussent été de bonne foi; mais, au lieu de le reconnaître pour le Fils de Dieu, *ils lui demandèrent : Où est votre père? Vous ne connaissez ni mon Père, ni moi,* leur répondit ce divin Sauveur. *Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père.* Leur parler ainsi, c'était leur dire équivalemment : Il n'est pas surprenant que vous me demandiez où est mon Père, puisque vous ne le connaissez pas plus que vous ne me connaissez moi-même. Car si vous le connaissiez, vous sauriez qu'il est dans le ciel, et vous ne le chercheriez pas sur la terre. Ce qui fait que vous ne le connaissez pas, c'est que vous ne me connaissez pas moi-même, et que vous me regardez seulement comme un homme. Car si vous saviez que je suis quelque chose de plus qu'un pur homme, c'est-à-dire Fils de Dieu, vous sauriez aussi que mon Père est Dieu, et non pas un homme. Tel est, selon S. Augustin, le vrai sens des paroles que Jésus-Christ adressa au pharisiens, en leur disant : *Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père.* Mais ils étaient tellement prévenus contre ce divin Sauveur, que cette grande vérité ne fit au-

cune impression sur leur esprit, et qu'ils continuèrent à le méconnaître.

Pour nous, M. F., plus heureux que ces hommes aveugles, nous connaissons le Père et le Fils : nous savons d'où est venu ce Fils adorable, et où il est allé. Nous savons qu'il est descendu du ciel sur la terre, pour nous racheter, et qu'il est monté de la terre au ciel, pour nous y préparer une place. Mais c'est en vain que nous le saurions, et que nous le croirions, si notre conduite et nos sentimens ne répondaient pas à notre croyance. Remercions donc sans cesse le Père céleste de ce que, comme dit l'Apôtre, il a porté l'amour qu'il avait pour nous, jusqu'à nous donner son Fils unique. Remercions ce divin Fils, de ce que, selon les expressions du même Apôtre, il nous a aimés aussi jusqu'à se livrer entièrement pour nous, et faisons-nous tous un devoir de leur rendre amour pour amour.

L'Evangéliste finit par nous dire qu'après que Jésus-Christ *eut tenu dans le temple, au lieu où était le trésor*, le discours que j'ai rapporté, *personne ne se saisit de lui, parce que son heure n'était pas encore venue*. Mais qui sait si la nôtre n'arrivera pas bientôt? Qui sait si la mort ne viendra pas tout-à-coup nous saisir, et nous empêcher de travailler à mériter la place que Jésus-Christ nous est allé préparer dans le ciel? Hélas! tout ce que nous savons, c'est que nous ne pouvons pas nous promettre un seul jour et une seule heure. Ne différons donc pas un seul moment de nous adonner à la pratique de la vertu et des bonnes œuvres; et faisons le bien, comme l'Apôtre nous le conseille, tandis que nous en avons le temps, afin que lorsque notre heure sera venue, nous puissions aller

jouir de la récompense que Dieu réserve à ceux qui l'auront fait.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU CINQUIÈME DIMANCHE DU CARÊME, APPELÉ DIMANCHE DE LA PASSION.

ÉVANGILE.

Jésus dit aux Juifs : Qui de vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un samaritain et un possédé du démon ? Jésus leur repartit : Je ne suis point possédé du démon : mais j'honore mon Père, et vous m'avez déshonoré. Pour moi, je ne cherche point ma gloire ; un autre en prendra soin et me rendra justice. En vérité, en vérité, je vous le dis : Si quelqu'un observe ce que j'enseigne, il ne mourra jamais. Alors les Juifs lui dirent : C'est maintenant que nous connaissons que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort, et les Prophètes aussi, et vous dites : Si quelqu'un observe ce que j'enseigne, il ne mourra jamais! Etes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort, et que les Prophètes qui sont morts? Qui prétendez-vous être ? Jésus repartit : Si je me glorifie moi-même,

ma gloire n'est rien. Celui qui me glorifie, c'est mon Père que vous dites qui est votre Dieu, et que vous ne connaissez pas; mais moi je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous; mais je le connais et j'observe sa parole. Abraham votre père a désiré avec ardeur de voir mon jour : il l'a vu, et il a été comblé de joie. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham? Jésus leur repartit : En vérité, en vérité, je vous le dis : je suis avant qu'Abraham fût au monde : là-dessus ils prirent des pierres pour les lui jeter; mais Jésus se cacha, et sortit du temple. *S. Jean, chap.* 8, *vers.* 46—59.

HOMÉLIE.

Comme Jésus-Christ n'ignorait pas que ses ennemis cherchaient sans cesse à le décrier dans l'esprit du peuple, il crut que la gloire de son Père et le salut des hommes qui étaient le but de son ministère, exigeaient qu'il fît son apologie, et c'est pour cela qu'il dit aux Juifs : *Qui de vous me convaincra de péché?* Ce n'est pas seulement aux gens du peuple qu'on aurait pu accuser d'être prévenus en sa faveur, c'est généralement à tous les Juifs; c'est à ceux même qui étaient le plus indisposés contre lui, qu'il ne craignit pas de proposer ce défi; et il n'y en eut aucun qui fût assez téméraire pour l'accepter; et il n'y en eut aucun qui osât lui faire le moindre reproche. N'est-ce pas une preuve que sa conduite était entièrement irréprochable? Oui, M. F. : toutes les paroles, toutes les actions, toute la vie, en un mot, de ce Dieu sauveur, ne respiraient que la sainteté la plus pure; et, bien

loin de pouvoir le blâmer et le censurer, on ne pouvait s'empêcher de l'admirer et de le louer. Mais en est-il de même de nous, M. F.? Hélas! conçus dans le péché, et naturellement portés à le commettre, il nous est impossible de l'éviter entièrement, et les plus grands saints mêmes se sont regardés comme de grands pécheurs. Mais ce qu'il y a de surprenant, et ce que nous voyons cependant tous les jours, c'est que ce sont les plus grands pécheurs qui croient être exempts de péché; c'est que, malgré les désordres qu'on remarque dans leur conduite, ils se donnent pour des hommes irrépréhensibles : car qu'ai-je donc fait? disent-ils souvent. Je n'ai, grâce à Dieu, usurpé le bien de personne; je ne veux et ne fais de mal à personne. Qu'a-t-on donc à me reprocher? Rien sans doute, si l'on ne pèche que lorsqu'on ravit le bien, ou qu'on attente à la vie de ses semblables. Mais pour être pécheur, est-il donc nécessaire d'être assassin ou voleur?

Ne pèche-t-on pas également lorsque, négligeant entièrement le service de Dieu, on ne l'honore pas plus, on ne le prie pas plus, on ne pense pas plus à lui, que s'il n'existait pas? Ne pèche-t-on pas, lorsqu'au lieu de se réconcilier avec ses ennemis, on ne cherche qu'à s'en venger; lorsqu'au lieu d'aimer son prochain comme soi-même, on n'a pour lui que des sentimens de haine et de jalousie; lorsqu'au lieu de le soulager par ses bienfaits, on l'abandonne dans ses besoins; lorsqu'au lieu d'excuser ses défauts, on le déchire par ses médisances? Ne pèche-t-on pas, lorsqu'au lieu de réprimer ses passions et de mener une vie régulière et chrétienne, on se livre habituelle-

ment aux transports de la colère, à la fureur du jeu, aux excès de l'intempérance, aux désordres du libertinage, et l'on vit en païen plutôt qu'en chrétien? Ne pèche-t-on pas enfin, lorsqu'au lieu de remplir les devoirs de son état, on les néglige; lorsqu'au lieu d'édifier ses enfans, on les scandalise? C'est là cependent ce que font bien des pécheurs qui nous disent qu'ils ne font aucun mal. Comment arrive-t-il donc qu'ils se croient irréprochables, tandis qu'on pourrait leur faire tant de reproches? et quelle est la cause de l'illusion qu'ils se font à eux-mêmes? C'est qu'au lieu de juger de leur conduite par les principes et les lois de la religion, ils en jugent par les maximes et les usages du monde. Or, comme le monde ne regarde comme un mal que ce qui déshonore aux yeux des hommes, par là même qu'ils ne se sont pas déshonorés, ils se persuadent qu'ils n'ont point péché, et ils s'imaginent que, pourvu que l'on passe pour honnête homme, on peut se flatter d'être bon chrétien. Mais qu'ils penseront bien autrement, lorsque Jésus-Christ, qui ne les jugera point d'après les idées du monde, mais d'après les règles de l'Evangile, leur mettra sous les yeux le tableau de leur vie! Ils verront alors que cette vie, qu'ils croyaient exempte de péchés, n'en était qu'une suite continuelle, et ils seront forcés, comme les insensés dont parle le Sage, de reconnaître qu'ils étaient dans l'erreur. Mais en sera-t-il temps alors?

Ah! reconnaissez-le maintenant, vous qui jusqu'à ce jour vous êtes dissimulé le triste état où le péché a réduit votre âme, et ne ressembles pas à ces Juifs endurcis à qui Jésus-Christ disait: *Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-*

vous pas? Jusqu'ici, M. F., ce reproche a pu vous convenir; jusqu'ici nous vous avons dit la vérité du haut de ces chaires chrétiennes, et vous ne nous avez pas crus; ou plutôt plusieurs d'entre vous n'ont pas même daigné nous écouter, et nous avons eu la douleur de voir qu'il n'y avait plus que quelques âmes pieuses qui assistassent à nos instructions. Mais apprenez aujourd'hui ce que vous devez penser de votre négligence à venir les entendre.

Celui qui est de Dieu, nous dit ce divin Sauveur, *écoute les paroles de Dieu : ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu.* On se plaît naturellement à entendre parler des personnes qu'on aime; mais on ne daigne pas même écouter ce qui intéresse ceux pour qui l'on n'a que de l'indifférence. Or, il en est ainsi, M. F., de la conduite qu'on tient à l'égard de Dieu. Ceux *qui sont de lui*, c'est-à-dire ceux qui le connaissent, qui l'aiment et qui désirent de le servir, s'empressent d'écouter ses paroles, parce qu'ils y trouvent une lumière qui les éclaire, une onction qui les touche, une vertu secrète qui les fortifie et qui les anime; mais ceux *qui ne sont pas de lui,* ceux qui l'oublient, qui l'abandonnent et qui l'offensent, ferment l'oreille à ses divins oracles, parce qu'ils n'y trouvent que des vérités qui les condamnent, que des reproches qui les humilient, que des menaces qui les effraient. Si donc il y a un si grand nombre de chrétiens qui refusent habituellement d'écouter nos instructions, c'est qu'il y en a un grand nombre qui n'ont aucun sentiment de piété; c'est qu'il y en a un grand nombre à qui l'on pourrait dire comme Jésus-Christ le disait aux Juifs : *Ce qui fait que vous n'écoutez pas les*

paroles de Dieu, c'est que vous n'êtes pas de Dieu.

Ces terribles paroles auraient dû faire rentrer en eux-mêmes les ennemis de ce Dieu sauveur; mais quand on a l'esprit prévenu et le cœur endurci, on est insensible à tout, on donne à tout une mauvaise interprétation, et c'est là aussi ce que firent les Juifs. Au lieu de mettre à profit les vérités salutaires que le Sauveur du monde leur annonçait, ils n'y répondirent qu'en lui disant : *N'avions-nous pas raison de dire que vous étiez un samaritain et un possédé du démon?* En vain ce divin Maître leur répondit-il avec douceur : *Je ne suis point possédé du démon; mais j'honore mon Père, et vous m'avez déshonoré. Pour moi, je ne cherche point ma gloire; un autre en prendra soin, et me rendra justice.* Une réponse si sage ne fit qu'irriter toujours plus l'envie de ses ennemis.

Pour nous, M. F., soyons plus sages que ces Juifs aveugles, et appliquons-nous les paroles qu'il leur adressait, lorsqu'il leur disait : *J'honore mon Père, et vous m'avez déshonoré;* car ce reproche ne nous convient pas moins qu'à eux. Ce divin Sauveur honore son Père, surtout lorsqu'il s'offre à lui en sacrifice sur nos autels. Mais combien de fois n'est-il pas arrivé que nous l'avons déshonoré en ne paraissant au pied de ses saints autels, que pour l'outrager par nos irrévérences! Rougissons donc de notre ingratitude; et en profitant du reproche qu'il nous fait par ses paroles, profitons aussi de la leçon qu'il nous donne par son exemple. Apprenons par cet exemple à ne point répondre aux injures, comme il ne répondit point à celle qu'on lui faisait en le traitant de samaritain. Apprenons à ne pas plus chercher notre gloire, qu'il ne cher-

chait la sienne, et à rapporter tout ce que nous faisons, à la gloire de Dieu, qui seul mérite d'être glorifié. Apprenons enfin à remettre, comme lui, notre justification entre les mains de celui à qui seul il appartient de nous juger, et à mépriser le jugement des hommes, en attendant celui de Dieu. C'est de lui que dépend notre sort, et peu importe que les hommes nous condamnent, pourvu qu'il nous justifie. Mettons donc notre confiance en ce Juge suprême, et souvenons-nous qu'il rendra à chacun ce qu'il aura mérité par ses œuvres.

Tel est le fruit que nous devons retirer des leçons que Jésus-Christ nous fait par ses exemples. Mais il nous en donne une encore plus importante, en nous disant : *En vérité, en vérité, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais.* Les Juifs, qui, comme tous les gens prévenus et passionnés, étaient de mauvaise foi, interprétèrent mal cet oracle ; ils parurent croire que Jésus-Christ parlait de la mort du corps ; et d'après cette idée qui était évidemment fausse, ils s'écrièrent avec une surprise affectée : *Nous connaissons bien maintenant que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort, et les Prophètes aussi ; et vous dites : Celui qui garde ma parole ne mourra point! Etes-vous plus grand que notre père Abraham et que les Prophètes? Qui prétendez-vous donc être?* Pour sentir toute l'absurdité de ces paroles des Juifs, il ne faut qu'examiner le sens de celles de Jésus-Christ. En disant : *Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais*, ce divin Sauveur ne prétendait point dire que ceux qui observeraient ses commandemens, ne subiraient point les lois de la mort, à laquelle tous les hommes ont été condamnés ; il voulait

seulement nous apprendre que cette mort, qui est si à craindre pour les pécheurs, n'est pour les justes que le passage d'une vie courte et pénible à une vie éternelle et heureuse ; et selon les principes de la religion que les Juifs ne pouvaient ignorer, il n'y a rien de plus vrai. Ne devaient-ils donc pas plutôt se réjouir de ce qu'il leur avait dit, que s'en scandaliser? et y a-t-il rien de plus consolant, rien de plus propre à nous encourager et à nous animer, que la vérité qu'il leur annonçait?

Nous aimons tous à vivre, dit S. Augustin; nous craignons tous de mourir; et c'est pour cela que lorsque la maladie vient nous menacer de la mort, il n'est rien que nous ne fassions pour y échapper. Si on nous prescrit un régime incommode, nous le suivons; si on nous présente des remèdes dégoûtans, nous les prenons; nous consentons même quelquefois à endurer les plus rudes souffrances, à subir les opérations les plus douloureuses; et pourquoi? Hélas! vous le savez, M. F. : c'est seulement pour mourir un peu plus tard; c'est pour pousser un peu plus loin la carrière de la vie; et de quelle vie? D'une vie misérable, d'une vie pénible, d'une vie qui n'est souvent qu'une suite continuelle de maux et de douleurs. Mais dans l'oracle que j'ai cité, Jésus-Christ, qui est la vérité même, ne nous dit pas seulement que notre mort sera différée, que notre vie sera prolongée; il nous assure que nous ne mourrons jamais, et que la mort ne sera pour nous qu'un doux sommeil d'où nous ne sortirons que pour passer à une vie éternellement heureuse. Quand donc ce divin Sauveur nous prescrirait les sacrifices les plus pénibles et les plus rigoureux, l'es-

voir de jouir d'un si grand avantage ne devrait-il pas nous faire tout sacrifier? Mais non, M. F., il ne demande pas que, pour mériter de vivre éternellement dans le ciel, nous nous gênions et nous souffrions autant que souffrent et que se gênent souvent ceux qui cherchent à vivre un peu plus long-temps sur la terre : il exige seulement que nous gardions sa parole, c'est-à-dire que nous observions sa loi. Pourrions-nous ne pas souscrire à cette condition, et ne serions-nous pas insensés, dit S. Augustin, si nous refusions de faire pour nous assurer une immortalité bienheureuse, ce qu'on fait tous les jours pour prolonger une vie souffrante? Attachons-nous donc à garder la parole de Jésus-Christ, et n'imitons pas l'indocilité des Juifs, qui ne l'écoutèrent que pour le contredire.

Si je me glorifie moi-même, leur dit ce divin Messie, *ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu; et cependant vous ne le connaissez pas; mais pour moi, je le connais; et si je disais que je ne le connais pas, je serais menteur comme vous; mais je le connais et je garde sa parole.* C'était en effet son Père qui glorifiait ce divin Sauveur, en lui donnant le pouvoir de faire des miracles, qui prouvaient évidemment qu'il le regardait comme son envoyé; mais pour leur prouver de nouveau qu'il l'était, Jésus-Christ dit encore aux Juifs : *Abraham, votre père, a désiré avec ardeur de voir mon jour; il l'a vu, et il a été comblé de joie.* Il voulait leur faire entendre par là qu'Abraham avait soupiré après son avénement sur la terre, qu'il l'avait prévu, et qu'il s'en était réjoui; mais les Juifs, prenant ces paroles à la lettre, et les interprétant d'une manière conforme à leurs

fausses idées, lui dirent : *Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham! Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Je suis avant Abraham.* Leur parler de la sorte, c'était leur dire clairement que si comme homme il n'avait pas encore trente-trois ans, comme Dieu, égal à son Père, il était éternel, il existait avant Abraham et avant tous les temps. Mais savez-vous ce que cette grande vérité, qui aurait dû les faire tomber aux pieds de ce Dieu sauveur, produisit sur l'esprit des hommes aveugles à qui elle s'adressait? *Ils prirent des pierres,* dit l'Evangéliste, *pour les lui jeter;* et s'il ne se fût pas caché, s'il ne fût pas sorti du temple, ils l'auraient lapidé alors, comme ils le crucifièrent peu de temps après.

Pour nous, M. F., tâchons de dédommager ce divin Rédempteur de tous les outrages qu'il reçut de ces Juifs ingrats, et au lieu de méconnaître, comme eux, ce qu'il est et ce qu'il a fait pour nous, montrons par nos sentimens et par notre conduite, que nous le reconnaissons pour notre Dieu et notre Sauveur. Nous devons l'adorer, le servir et l'aimer en tout temps. Mais c'est surtout dans la circonstance où nous nous trouvons, que nous devons faire éclater envers lui tout ce que la reconnaissance, le zèle et l'amour peuvent inspirer de plus vif. La semaine où nous venons d'entrer est celle où l'Eglise commence à nous rappeler ses souffrances, et c'est pour cela qu'elle l'appelle *la semaine de la Passion.* Or, qu'y a-t-il de plus propre à toucher notre cœur et à ranimer notre piété, que les divers spectacles que nous offre cette passion douloureuse? Nous y voyons que, tout grand qu'il était, Jésus-Christ a bien voulu s'humilier jus-

qu'à être regardé, ainsi que s'exprime un Prophète, comme un ver de terre, plutôt que comme un homme. Nous y voyons que, quoiqu'il fût l'innocence et la sainteté même, il a néanmoins consenti à être condamné et puni comme un criminel, parce que, tout innocent qu'il était, il s'était mis à la place de tous les hommes coupables, pour les sauver. Y a-t-il rien de plus attendrissant, que ce prodige incompréhensible d'amour et de bonté; et pour y être insensibles, ne faudrait-il pas que nous n'eussions point de cœur, ou que nous eussions entièrement perdu la foi?

Entrons donc, M. F., entrons dans les vues salutaires que l'Eglise s'est proposées en consacrant cette semaine au souvenir de la passion de notre divin Maître; rappelons-nous souvent pendant cette semaine, les différentes circonstances de cette passion, et disons-nous intérieurement à nous-mêmes : Voilà ce qu'un Dieu a souffert pour les hommes! Voilà ce qu'il a souffert pour moi en particulier! Ce sont mes péchés qui l'ont accablé de douleur dans le jardin des Olives; ce sont mes péchés qui l'ont couvert d'ignominie dans les tribunaux de Jérusalem; ce sont mes péchés qui l'ont fait expirer sur le Calvaire, au milieu des tourmens. Pourrais-je donc trop détester ces funestes péchés? pourrais-je trop m'en humilier? pourrais-je trop souffrir pour les expier? Si vous vous nourrissez, M. F., de ces saintes pensées, bien loin d'oser renouveler vos péchés, vous ne songerez qu'à aller vous en purifier dans le tribunal de la pénitence; et comme vous savez que, peu content de s'être sacrifié pour vous sur le Calvaire, votre Dieu veut bien encore se donner à vous dans le sacre-

ment de l'eucharistie, vous ne vous occuperez qu'à lui préparer dans votre cœur une demeure qui soit digne de lui, autant qu'elle peut l'être; vous soupirerez sans cesse après l'heureux jour où vous le recevrez; vous vous unirez à lui par l'amour, comme il s'unira à vous par la communion, et en ne vivant plus que pour lui sur la terre, vous mériterez de vivre éternellement avec lui dans le ciel.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

ÉVANGILE.

Les princes des prêtres et les pharisiens envoyèrent des satellites pour prendre Jésus. Jésus leur dit donc : Je suis encore avec vous pour un peu de temps, et je vais ensuite vers celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas, et vous ne pourrez venir où je suis. Les Juifs disaient entre eux : Où ira-t-il donc, que nous ne pourrons le trouver? Ira-t-il vers ceux qui sont dispersés parmi les nations, et instruira-t-il les gentils? Que signifie ce qu'il vient de dire : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas, et vous ne pourrez venir où je suis? Or, le dernier jour de la fête, qui était le plus solennel, Jésus se tenant debout, disait à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Il sortira, selon la parole

de l'Ecriture, des fleuves d'eau vive de celui qui croit en moi. Or il entendait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. *S. Jean, chap.* 7.

HOMÉLIE.

Ce qu'il y a de plus propre à nous montrer les horribles excès où la jalousie peut nous porter, c'est ce que nous lisons au commencement de l'évangile que l'Eglise nous met aujourd'hui sous les yeux. *Les princes des prêtres et les pharisiens*, nous dit l'historien sacré, *envoyèrent des satellites pour se saisir de la personne de Jésus.* Mais qu'était-ce donc que ce Jésus qu'ils persécutaient avec tant de fureur? Etait-ce un ennemi du bien public? était-ce un homme capable de troubler par ses crimes et par ses intrigues le repos et le bonheur de la société? Hélas! c'était au contraire un homme dont toutes les paroles et toutes les actions ne respiraient que l'amour de la paix, du bon ordre et de la vertu; un homme qui, selon les expressions de l'Ecriture, signalait partout son passage par ses bienfaits; un homme enfin, dont la vie était si irréprochable, qu'il n'avait pas craint de défier ses ennemis mêmes de le convaincre du moindre péché; et cependant, quoiqu'il ne se fût montré que comme le bienfaiteur, le modèle et l'ami de tous les autres hommes, les princes des prêtres et les pharisiens envoyèrent des satellites pour se saisir de sa personne. Une injustice si révoltante excite sans doute, M. F., votre indignation, et vous vous dites peut-être intérieurement à vous-mêmes : Qu'avait donc fait ce divin Sauveur, pour s'attirer un traitement si indigne et si vio-

lent? Ce qu'il avait fait? Il avait condamné par ses discours et par ses exemples la conduite déréglée de ces hommes jaloux; il avait dévoilé leur hypocrisie, et avait prévenu le peuple contre leurs artifices, en les représentant comme des loups cachés sous la peau des brebis. Voilà tout le crime qu'on avait à lui imputer. Et n'est-ce pas là aussi le seul reproche qu'on eût à faire dans ces derniers temps, à ses serviteurs et à ses ministres? On aurait en vain cherché dans leur conduite, un seul crime qui pût justifier la barbarie avec laquelle on les traitait. On ne découvrait en eux qu'une vie irréprochable, qu'un attachement inviolable à la religion, qu'une opposition constante aux progrès et aux ravages de l'impiété. Mais c'est justement pour cela qu'on les persécutait, qu'on les sacrifiait; et c'étaient leurs vertus, leur zèle et leur piété qui faisaient tout leur crime. Ne soyez donc pas étonnés, M. F., que, quoique Jésus-Christ fût l'innocence et la sainteté même, il ait été en butte à la persécution; mais si vous veniez jamais à être persécutés vous-mêmes, que son exemple serve à vous consoler, à vous animer; et souvenez-vous que le disciple n'est point au-dessus du maître.

Quoique ce divin Sauveur n'ignorât pas l'horrible complot que les princes des prêtres et les pharisiens avaient tramé pour le perdre, il ne leur en fit aucun reproche, mais il se contenta de leur dire : *Je suis encore avec vous pour un peu de temps, et je vais ensuite à celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas, et vous ne pourrez venir où je vais.* Il ne leur parla avec tant de ménagement, que pour les gagner par sa modération et par sa douceur :

car s'il eût voulu leur développer le vaste sens de ces courtes paroles, il leur aurait dit : Pourquoi tant d'intrigues et tant de complots? Vous commettrez bientôt en ma personne le déicide que vous voulez commettre. Mais ce ne sera pas à présent que vous exécuterez cet horrible projet, parce que je ne veux pas qu'il ait à présent son exécution. Je resterai encore un peu de temps avec vous, et après ce court espace de temps, je ferai volontairement le sacrifice de ma vie : vous en disposerez à votre gré, et je retournerai auprès de mon Père. Lorsque je serai avec lui dans le ciel, vous me chercherez sur la terre; mais il n'en sera plus temps. Depuis que je suis au milieu de vous, je vous ai cherchés moi-même, et tous mes efforts ont été inutiles. Vous me chercherez à votre tour, et vous ne me trouverez pas : car je vais dans le ciel me réunir à celui qui m'a envoyé; mais vous, vous ne pouvez pas y venir, parce que l'incrédulité de votre esprit et l'endurcissement de votre cœur vous en ferment l'entrée, et vous rendent indignes d'y être admis.

Combien de chrétiens à qui Jésus-Christ pourrait adresser les mêmes paroles! Combien qu'il a cherchés, qu'il a sollicités, qu'il a pressés par sa grâce de revenir à lui, de se réunir à lui par les liens de l'obéissance et de l'amour, et qui se sont obstinés comme les Juifs, à ne pas lui obéir et à ne pas l'aimer! Ils pourront cependant bien le chercher un jour ; et peut-être qu'aux approches de la mort, ils feront quelques démarches pour se réconcilier avec lui ; mais ces démarches seront trop tardives, et ils ne le trouveront probablement pas, parce qu'il y a tout lieu de craindre qu'en renvoyant leur conversion à leurs der-

niers momens, ils n'aient ni le temps, ni les moyens, ni la présence d'esprit, ni la bonne volonté, ni les saintes dispositions qui sont nécessaires pour se convertir; et Jésus-Christ pourrait bien leur dire comme aux Juifs : *Vous ne pouvez venir où je vais*. En effet, pour parvenir à l'heureux séjour où ce divin Sauveur est allé, et où nous sommes tous appelés, il faut suivre la voie étroite qui y conduit, et ils marchent habituellement dans la voie large qui en éloigne; il faut avoir conservé son innocence, ou en avoir réparé la perte par la pénitence; et l'on ne voit en eux que des pécheurs impénitens : il faut avoir non-seulement évité le mal, mais encore pratiqué le bien; et négligeant entièrement de faire le bien, ils ne s'occupent qu'à faire le mal : il faut, en un mot, se comporter et vivre en véritable chrétien; et ils ne connaissent les lois du christianisme que pour les mépriser, ou pour les enfreindre. Ils ne peuvent donc pas espérer de parvenir à l'heureux terme où Jésus-Christ est parvenu; et puisqu'ils prennent la route entièrement opposée à celle qui y conduit, ils ne doivent s'attendre qu'à en être exclus, et à tomber dans l'abîme de la perdition. Pensez-y donc sérieusement, pécheurs; et si vous n'avez pas entièrement renoncé à votre salut; si vous avez encore quelque désir d'aller un jour vous réunir à votre Sauveur dans le ciel, n'imitez pas l'aveuglement et l'obstination des Juifs à qui il parlait dans notre évangile.

Au lieu de chercher à se mettre à l'abri de la terrible menace qu'il leur faisait, en leur disant : *Vous ne pouvez pas venir où je suis*, ils dénaturèrent le sens de ces paroles, *et ils se dirent entre eux : Où ira-t-il donc, que nous ne pourrons*

pas le trouver? Ira-t-il vers ceux qui sont dispersés parmi les nations, et instruira-t-il les gentils? Que signifie ce qu'il vient de dire : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir où je suis? Quel aveuglement dans ces Juifs endurcis ! S'ils ne comprenaient pas le sens de ces paroles, quoiqu'elles fussent assez claires, et qu'ils eussent dû naturellement se les appliquer, ils auraient dû au moins en demander l'explication à Jésus-Christ, qui ne cherchait qu'à les instruire et à les ramener, et non pas à les interpréter selon leurs idées et leurs préjugés. Mais leur esprit et leur cœur étaient tellement dépravés, qu'au lieu de s'attacher à connaître la vérité, ils affectaient de l'ignorer et de la méconnaître, pour n'être pas obligés de la suivre. Et ne sont-ce pas là aussi les dispositions d'un grand nombre de chrétiens? N'en rencontre-t-on pas tous les jours qui, au lieu d'étudier, de méditer et de s'appliquer les grandes vérités de la religion, évitent de les écouter, ou ne les écoutent que pour les expliquer au gré de leurs désirs, et quelquefois même pour en faire le sujet de leurs railleries? Mais, quoi qu'ils puissent dire et penser de ces vérités, elles n'en subsisteront pas moins éternellement; et s'ils n'en font pas maintenant la règle de leur foi et de leur conduite, elles deviendront un jour le motif de leur condamnation.

La charité et le zèle du Sauveur du monde ne furent point refroidis par l'aveuglement et l'ingratitude des Juifs. Mais quoiqu'il n'ignorât pas qu'ils ne cherchaient qu'à le perdre; quoiqu'il les vît abuser obstinément de tous les moyens qu'il employait pour les sauver, il ne laissa pas de continuer à les instruire : et *le dernier jour de*

la fête, qui était le plus solennel, et qui attirait le plus de Juifs à Jérusalem, *se tenant debout, il disait à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive*. Comme il n'y a rien de plus ardent que la soif; comme lorsqu'on en est pressé, on se hâte de l'apaiser, en courant aux sources où l'on pourra se désaltérer, Jésus-Christ a cru devoir se servir de cette figure, soit pour exprimer le désir ardent que nous avons tous de parvenir au bonheur, soit pour nous enseigner le moyen que nous devons prendre pour le satisfaire, et il s'est écrié : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive;* c'est-à-dire, si quelqu'un veut jouir d'une félicité solide et durable, qu'il s'attache à moi; et il trouvera dans mon service et dans mon amour, tout ce qui peut contribuer à le rendre heureux. C'est là en effet, M. F., le seul moyen que nous puissions prendre pour le devenir. On voit tous les jours dans le monde, des hommes qui, pour arriver au bonheur, ont suivi une voie toute différente. Ils ont amassé des richesses, ils se sont élevés aux postes les plus brillans, ils se sont procuré la jouissance de tous les plaisirs; mais au milieu de toutes ces richesses, de tous ces honneurs et de tous ces plaisirs, ils ont encore eu soif, ils ont encore soupiré après le bonheur qu'ils cherchaient et qu'ils désiraient. L'on en voit au contraire qui, plongés dans le sein de la pauvreté, des humiliations et même des souffrances, n'ont en partage que la vertu, que la piété, que la confiance qu'ils ont en Jésus-Christ, que la conformité qu'ils ont avec Jésus-Christ, que l'amour qui les unit à Jésus-Christ : et bien loin de se plaindre de leur sort, ils s'en félicitent; et bien loin de se croire malheureux, ils s'écrient comme

l'apôtre S. Paul, qu'ils tressaillent d'allégresse au milieu des tribulations qui les environnent. Ah! il n'y a donc de bonheur et de joie, ô mon Dieu, que pour ceux qui s'attachent à vous, et, comme le dit S. Augustin, notre cœur ne cessera d'être inquiet et agité, que lorsqu'il se reposera en vous.

Oui, M. F., tel est l'effet salutaire que produit en nous l'union que nous avons avec Jésus-Christ. Mais en nous rendant heureux, elle nous met en état de contribuer au bonheur des autres; et c'est pour cela qu'après avoir dit : *Que celui qui a soif vienne à moi, et qu'il boive*, ce divin Sauveur ajoute : *Il sortira, selon la parole de l'Ecriture, des sources d'eau vive de celui qui croit en moi; et il entendait cela*, dit l'Evangéliste, *de l'esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui.* Cet oracle de Jésus-Christ se vérifia surtout dans la personne des Apôtres. Dès qu'ils eurent reçu l'Esprit saint, ils devinrent semblables à ces sources salutaires dont les eaux bienfaisantes portent partout l'abondance et la fertilité. Ils répandirent dans tout l'univers la doctrine de leur divin Maître; et telle qu'une onde pure, cette céleste doctrine fit germer en tous lieux des fruits de grâce et de sainteté. Il en est encore de même de ceux qui croient en Jésus-Christ, et qui sont remplis de son esprit. Ils instruisent les autres par leurs discours, il les édifient par leurs exemples; et pour me servir ici des expressions de notre évangile, ils sont dans le monde, comme des fleuves d'eau vive qui le rendent fertile en vertus et en bonnes œuvres. Croyons donc en Jésus-Christ, rendons-nous dignes par la sainteté de notre vie, de recevoir en nous l'Esprit saint; et dès-lors nous devien-

drons nous-mêmes des fleuves d'eau vive ; & dès-lors, en nous rendant heureux nous-mêmes nous procurerons aux autres, non-seulement le bonheur temporel qui est le fruit ordinaire de la vertu, mais encore le bonheur éternel qui doit en être la récompense.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

ÉVANGILE.

Jésus parcourait la Galilée : car il ne voulait point aller en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. Mais la fête des Tabernacles, qui était une fête des Juifs, approchait. Ses parens lui dirent : Quittez ce pays, et allez en Judée, afin que les disciples que vous avez soient aussi témoins des œuvres que vous faites. En effet, personne n'agit en secret, lorsqu'il veut être connu dans le public. Puisque vous faites ces choses, que ne vous faites-vous connaître au monde ? Car ses frères même ne croyaient pas en lui. Mais Jésus leur dit : Mon temps n'est pas encore venu ; mais pour le vôtre, il est toujours prêt. Le monde ne saurait vous haïr ; mais pour moi, il me hait, parce que je rends contre lui ce témoignage, que ses œuvres sont mauvaises. Allez, vous autres, à cette fête ; pour moi, je n'y vais point en ce jour, parce que mon temps n'est

point encore accompli. Après avoir parlé de la sorte, Jésus demeura en Galilée. Mais lorsque ses frères furent partis, il alla lui-même à la fête, non pas publiquement, mais comme s'il eût voulu se cacher. Les Juifs donc cherchaient le jour de la fête, et ils disaient : Où est-il ? Et l'on parlait beaucoup de lui parmi le peuple ; car les uns disaient : C'est un homme de bien. Les autres disaient : Nullement, puisqu'il séduit le peuple. Parmi les autres, personne n'osait parler ouvertement de lui, par la crainte des Juifs. *S. Jean, chap.* 7.

HOMÉLIE.

Vous avez vu, M. F., dans le dernier évangile que je vous ai expliqué, que les princes des prêtres et les pharisiens envoyèrent des satellites pour se saisir de la personne de Jésus-Christ ; mais comme la passion ne connaît point de bornes, et qu'elle va toujours d'abîme en abîme, ces hommes cruels et jaloux ne s'en tinrent pas là ; et pour se délivrer du tourment que leur causait la vue des vertus, des miracles et de la gloire de ce divin Messie, ils formèrent enfin l'horrible projet de le faire mourir. Jésus-Christ, pour qui il n'y avait rien de caché, ne l'ignorait pas ; et comme il ne devait succomber aux coups de la mort que lorsqu'il le voudrait, il aurait pu continuer de rester au milieu de ces ennemis furieux, sans avoir rien à craindre de leur fureur. Nous lisons cependant dans l'évangile de ce jour, qu'*il parcourait la Galilée, et qu'il ne voulait point aller en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir*. Mais pourquoi donc se tint-il ainsi éloigné de ses persécuteurs ? pourquoi pa-

rut-il montrer une crainte qu'il n'avait pas, et qu'il ne pouvait avoir ? S. Augustin va nous l'apprendre dans les réflexions qu'il a faites sur ce passage. Si Jésus-Christ, dit ce saint docteur, parcourait la Galilée, et ne voulait pas aller dans la Judée, ce n'est pas qu'il se défiât de sa force; c'est qu'il voulait soulager notre faiblesse par son exemple. Il pouvait tout, comme Dieu; mais il voulut nous consoler, en paraissant craindre le pouvoir des hommes. Car il n'ignorait pas que dans la suite, ses fidèles serviteurs seraient obligés de se cacher, pour échapper à la rage de leurs persécuteurs; et afin qu'on ne leur en fît pas un crime, il crut devoir lui-même se dérober à la fureur des siens. Ainsi la conduite du chef même justifiait par avance celle des membres; et c'est cette conduite qui a fait la consolation, ainsi que l'apologie des Athanase, des Jean Chrysostôme, et de tous ceux qui, dans ces derniers temps, ont quitté leur patrie pour se mettre à l'abri de la persécution.

Mais la fête des Tabernacles, qui était une fête des Juifs, approchait. Les parens de Jésus lui dirent : Quittez ce pays, et allez en Judée, afin que les disciples que vous avez soient aussi témoins des œuvres que vous faites. En effet, personne n'agit en secret, lorsqu'il veut être connu dans le public. Puisque vous faites ces choses, que ne vous faites-vous connaître au monde? Car ses frères mêmes ne croyaient pas en lui. Voilà bien le langage des gens du monde. Comme ils ont ordinairement peu de foi, ce n'est point d'après les principes et les règles de la foi, qu'ils parlent et qu'ils agissent : c'est d'après les maximes et les usages du monde. Les conseils qu'ils donnent ne sont dictés que par l'intérêt ou par la vanité ; et s'ils

désirent que leurs parens se fassent connaître et admirer par leurs œuvres et par leurs vertus, ce n'est que parce que les avantages et la gloire qu'elles peuvent leur attirer, doivent rejaillir sur eux. Si ce ne sont pas nos parens, c'est notre orgueil, c'est notre amour-propre qui nous disent intérieurement, comme on le disait à Jésus-Christ : Pourquoi rester enseveli dans l'obscurité, tandis que tu peux briller et te distinguer aux yeux du monde ? La gloire est la récompense et le fruit du mérite ; mais il n'y a de gloire que pour ceux qui se montrent et se font connaître. Ainsi nous parlent l'amour-propre et la vanité. Mais que le langage que nous tient la religion est bien différent ! Loin de vous, nous dit-elle, toute l'ambition qui vous ferait soupirer après les louanges, les applaudissemens et l'estime du monde. Ce n'est point votre gloire que vous devez chercher, mais celle de Dieu. Appliquez-vous donc à le faire connaître et glorifier ; mais pour vous, aimez à être inconnus et comptés pour rien : car plus on est petit aux yeux des hommes, plus on est grand à ceux de Dieu. Tels sont les principes que suivit constamment notre divin modèle. Oubliant sa propre gloire, il n'eut jamais en vue que d'exécuter les desseins de son Père céleste, et d'accomplir sa volonté. C'est pourquoi, bien loin de suivre les conseils intéressés de ses parens, il leur répondit : *Mon temps n'est pas encore venu : pour le vôtre, il est toujours prêt;* c'est-à-dire, comme vous ne consultez que votre volonté, vous pouvez vous rendre à Jérusalem lorsque vous le voudrez ; mais comme je ne fais que ce que mon Père veut, et qu'il ne m'y appelle pas encore, le temps où je dois y aller n'est pas encore arrivé : car c'est là le vrai

sens de ces paroles de Jésus-Christ : *Mon temps n'est pas encore venu, mais pour le vôtre, il est toujours prêt.*

Pour achever de justifier le refus qu'il faisait d'aller en Judée, ce divin Sauveur ajouta : *Le monde ne saurait vous haïr, mais pour moi, il me hait, parce que je rends contre lui ce témoignage, que ses œuvres sont mauvaises.* Les parens de Jésus aimaient sans doute le monde, et le monde ne pouvait les haïr, parce que nous sommes naturellement portés à aimer ceux qui pensent et agissent comme nous ; mais pour la même raison, ce monde pervers devait haïr, et haïssait réellement Jésus-Christ, dont la conduite et les maximes étaient entièrement opposées aux siennes, et qui, bien loin d'approuver les principes et les usages qu'on y suivait, s'était publiquement écrié : *Malheur au monde à cause des scandales qui y règnent!* Un pareil langage ne pouvait attirer à ce divin Sauveur que le mépris et la haine du monde ; et c'est à ce mépris, c'est à cette haine que nous devons nous attendre nous-mêmes, M. F., si nous pensons comme Jésus-Christ, si nous parlons comme Jésus-Christ. Il faut donc nécessairement que nous options entre l'estime et l'amitié de ce monde corrompu, et celles de Jésus-Christ. Mais quand on est chrétien, et qu'on a les sentimens d'un véritable chrétien, peut-on délibérer sur le choix que l'on a à faire? Ah! non, mon Dieu! Peu m'importe que le monde me condamne ou m'approuve. Ce n'est point lui qui doit me juger, c'est vous qui êtes l'arbitre suprême de ma destinée ; et pourvu que je jouisse de votre amitié, je m'estimerai heureux d'être en butte aux traits de sa haine, parce que je sais qu'il ne hait que ceux qui vous aiment et

que vous aimez. Ainsi doit penser et parler tout véritable disciple de Jésus-Christ, s'il est véritablement animé de l'esprit de ce divin Maître; puisque nous savons qu'il était l'ennemi du monde, comme le monde était le sien.

Lorsqu'il eut manifesté ses sentimens à ses parens qui l'exhortaient à se rendre dans la Judée, il leur dit encore : *Allez, vous autres, à cette fête. Pour moi, je n'y vais point en ce jour, parce que mon temps n'est point encore accompli. Après avoir parlé de la sorte, il demeura en Galilée; mais lorsque* ses parens, que l'Evangile nous désigne sous le nom de *frères, furent partis, il alla aussi lui-même à la fête, non pas publiquement, mais comme s'il avait voulu se cacher. Les Juifs donc le cherchaient le jour de la fête, et ils disaient : Où est-il?*

Ce n'étaient pas tous les habitans de Jérusalem et tous les Juifs qui le cherchaient : c'étaient les princes des prêtres, les scribes, les pharisiens, les chefs du peuple. Et pourquoi le cherchaient-ils? Pour le faire mourir. Et quel temps avaient-ils choisi pour le livrer à la mort? Les jours où l'on célébrait l'une des fêtes les plus solennelles; c'est-à-dire, comme l'observe S. Jean Chrysostôme, que c'est lorsqu'ils devaient montrer le plus de piété, qu'ils voulaient commettre le plus grand crime. C'est-à-dire, qu'au lieu de le chercher alors pour écouter ses divins oracles, ils ne le cherchaient que pour lui ôter la vie. Peut-on rien imaginer de plus révoltant? Oui, M. F., il est une conduite encore plus odieuse que celle de ces Juifs aveugles. Et quelle est-elle? C'est celle d'un grand nombre de chrétiens qui, au lieu de passer les jours de fête à prier, à servir et à honorer le Seigneur, ne les emploient qu'à l'offenser, qu'à l'outrager,

qu'à le crucifier de nouveau, ainsi que s'exprime l'apôtre S. Paul : car, quelque grand que nous paraisse le crime des Juifs, il fut pourtant le fruit de l'aveuglement et de l'ignorance, autant que celui de l'injustice, de la cruauté : et jamais, dit le même Apôtre, ils n'auraient crucifié le roi de gloire, s'ils l'eussent connu. Mais vous, chrétiens infidèles, vous le connaissez ; vous savez qu'il est votre Dieu, qu'il est votre Sauveur, et qu'il sera un jour votre souverain juge : et avec ces idées qui devraient vous faire trembler de crainte et de respect devant lui, vous osez vous révolter contre lui ; vous semblez ne le connaître que pour l'outrager, les jours même où vous êtes le plus obligés de l'honorer ! N'êtes-vous donc pas encore plus coupables que les Juifs; et votre conduite envers Jésus-Christ n'a-t-elle pas quelque chose d'encore plus révoltant que la leur ?

Tous les Juifs, comme je l'ai déjà dit, ne participèrent pas à l'énorme attentat de leurs prêtres et de leurs chefs ; *mais, comme on parlait beaucoup de Jésus parmi le peuple, les uns disaient : C'est un homme de bien. Les autres disaient : Nullement, puisqu'il séduit le peuple.* Mais quels étaient ceux qui le reconnaissaient pour *un homme de bien ?* C'étaient ceux qui n'avaient aucun intérêt à le décrier; c'étaient les gens du peuple qui, n'étant point prévenus contre lui par l'intrigue et par la cabale, ne le jugeaient que d'après la doctrine qu'il enseignait, que d'après les miracles qu'il opérait, que d'après les vertus sublimes qu'ils voyaient briller dans toute sa conduite. Mais tandis que tous ceux qui avaient le cœur droit, lui rendaient la justice qui lui était due, les scribes et les pharisiens l'ac-

cusaient de séduire le peuple ; et pourquoi l'en accusaient-ils? C'est parce qu'il ne s'occupait qu'à instruire ce bon peuple des vérités salutaires de la religion ; c'est parce qu'il ne cessait de le prévenir contre l'hypocrisie des faux prophètes qui se présentaient à lui sous la peau des brebis, mais qui étaient, au fond, des loups ravissans ; c'est que, peu content de l'instruire par ses leçons, il l'édifiait par ses exemples, il le soulageait par ses bienfaits, et s'attirait ainsi l'hommage de son respect, de sa reconnaissance et de son amour. Oui, M. F., voilà ce qui excita contre ce Dieu sauveur la persécution dont il devint enfin la victime ; et voilà aussi ce qui doit fortifier et consoler ceux qui, comme lui, sont persécutés pour la justice. Car le disciple n'est point au-dessus du maître, et si l'on a traité ce divin Maître de séducteur, nous ne devons pas être surpris que dans ces derniers temps on ait représenté ses ministres comme des fanatiques et des imposteurs. Pour nous, M. F., persuadés qu'il n'y a rien de plus glorieux que de ressembler à ce divin modèle, ne craignons pas, quoi qu'il puisse nous en coûter, de nous déclarer ouvertement pour lui, et n'imitons pas l'indigne lâcheté de ceux qui, comme le dit l'historien sacré, *n'osaient parler de lui par la crainte des Juifs*.

La crainte du monde n'est pas moins funeste à un grand nombre de chrétiens, que celle des Juifs ne le fut aux lâches disciples dont je viens de parler. L'on en voit tous les jours qui, subjugués par le respect humain, aiment mieux encourir la disgrâce de Dieu, que de s'exposer aux railleries des hommes. Ils voudraient bien remplir tous les devoirs que nous impose le chris-

tianisme ; mais ils s'imaginent que s'ils les remplissaient, le monde ferait aussitôt de leur piété un sujet de censure ou de dérision. C'en est assez pour les arrêter. Quoiqu'ils aient une secrète horreur pour le mal, et qu'ils se sentent intérieurement portés au bien, ils négligent le bien qu'ils aiment, pour faire le mal qu'ils haïssent, et la crainte qu'ils ont de passer pour singuliers et pour ridicules, leur fait surmonter la répugnance qu'ils ont à devenir vicieux et libertins. Mais savez-vous ce que vous faites, vous qui sacrifiez ainsi votre conscience et votre devoir au respect humain ? Vous craignez ce qui n'est point à craindre, et vous ne craignez pas ce qui doit inspirer le plus de crainte.

Je dis d'abord que vous craignez ce *qui n'est point à craindre* ; car il ne faut pas croire, M. F., que le monde soit aussi ennemi de la vertu et de la piété qu'on se l'imagine. Il se permet, il est vrai, quelquefois de railler ceux qui en font profession ; mais lors même qu'il paraît les mépriser, il ne peut s'empêcher de les estimer : il va même quelquefois jusqu'à les louer, et jusqu'à les préférer à ceux qui, pour lui plaire, manquent à leurs devoirs et à leur religion. C'est là du moins ce que nous prouve la conduite d'un empereur païen, connu sous le nom de Constance Chlore. Quoiqu'il estimât et protégeât le christianisme, il usa cependant quelque temps de dissimulation, et déclara publiquement que tous les chrétiens de son palais eussent à offrir des sacrifices à Jupiter et aux autres divinités du paganisme. Il s'en trouva qui, pour conserver leur fortune et les bonnes grâces de l'Empereur, s'empressèrent d'obéir à cet ordre ; mais, indigné de leur lâcheté, le prince les éloigna de

sa personne, en disant que ceux qui sacrifient leur religion au respect humain ou à l'intérêt, sont capables de manquer à tous les devoirs. En punissant ainsi les apostats, Constance crut devoir récompenser ceux qui avaient persévéré dans la profession du christianisme ; et pour bien convaincre ses courtisans qu'il ne comptait que sur la fidélité de ceux qui étaient fidèles à leur religion, il confia à ces chrétiens généreux et incorruptibles la garde de sa personne et de ses états.

Or, il en est ainsi des gens du monde. Quoiqu'ils semblent mépriser la dévotion, ils rendent cependant justice à ceux qui en font profession ; et nous voyons tous les jours que ceux qui ont le moins de religion et de piété, s'estiment heureux d'avoir une femme, des enfans et des serviteurs religieux et pieux. On ne peut donc que gagner à l'être. Mais quand même, en vous comportant en véritables chrétiens, vous seriez assurés d'être censurés et méprisés, par qui le seriez-vous? Ce serait par des hommes sans mœurs, sans principes, sans religion; ce serait par ce qu'il y a de plus vicieux et de plus corrompu dans le monde. Or, bien loin de craindre d'avoir pour censeurs des hommes de ce caractère, ne devez-vous pas plutôt le désirer; et y a-t-il rien de plus glorieux que d'être méprisé par ce qu'il y a de plus méprisable? Ah! savez-vous, M. F., ce que vous devez craindre par-dessus tout? Ce sont les péchés que vous ferait commettre la crainte des hommes. Ce sont les châtimens que ces péchés attirent à ceux qui les commettent. Aux yeux de la religion, on ne se rend jamais plus coupable, que lorsqu'on offense Dieu pour ne pas déplaire au monde, parce qu'alors on pré-

fère ouvertement le monde à Dieu, et l'on imite ces indignes apostats, qui renonçaient à Jésus-Christ pour offrir de l'encens à de vaines idoles. Mais aussi, selon les oracles de cette même religion, Jésus-Christ rougira devant son Père céleste, de ceux qui auront rougi de lui devant les hommes, et au lieu de leur accorder la glorieuse récompense qu'il a promise à ceux qui auront généreusement confessé son nom, il les condamnera au terrible châtiment qu'il a préparé pour ceux qui auront été assez lâches pour le méconnaître et pour le renier. Cessez donc de craindre ce monde dont les censures vous sont plus glorieuses qu'elles ne peuvent vous être nuisibles; mais craignez les jugemens de celui qui peut précipiter pour toujours votre corps et votre âme dans les enfers, parce que ce n'est qu'en le craignant, que vous pourrez vous mettre à l'abri de sa redoutable colère, et vous rendre dignes de participer un jour à sa gloire et à son bonheur.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

ÉVANGILE.

On faisait à Jérusalem la fête de la Dédicace du temple, et c'était en hiver. Comme Jésus se promenait au temple, dans la galerie de Salomon, les Juifs s'assemblèrent autour de lui, et

lui dirent : Jusques à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement. Jésus leur dit : Je vous ai parlé, et vous ne me croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de ce que je suis ; mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Les brebis qui sont à moi, entendent ma voix : je les connais, et elles me suivent : je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et qui que ce soit n'arrachera ces brebis de mes mains. Mon Père qui me les a données, est plus grand que toutes choses, et personne ne saurait les arracher des mains de mon Père. Mon Père et moi nous sommes une même chose. Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider. Jésus leur dit : J'ai fait à vos yeux plusieurs œuvres merveilleuses par la puissance de mon Père : pour laquelle de ces œuvres voulez-vous me lapider? Les Juifs lui répondirent : Ce n'est pour aucune de ces œuvres que nous voulons vous lapider ; mais parce que vous blasphémez, et qu'étant homme, vous vous faites Dieu. Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit que vous êtes des dieux? Si donc la loi appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu s'adressait, et que l'Ecriture ne puisse être contredite, direz-vous que je blasphème, moi que mon Père a sanctifié, et qu'il a envoyé dans le monde, parce que j'ai dit que je suis le Fils de Dieu? Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que mon Père est en moi, et que je suis en lui. *S. Jean, chap.* 10.

HOMÉLIE.

Jésus-Christ n'avait rien oublié pour convaincre les Juifs qu'il était l'envoyé de Dieu, le Fils de Dieu, l'Homme-Dieu que les Prophètes avaient annoncé, en prédisant l'avénement du Messie. Mais quoiqu'il leur eût donné les preuves les plus sensibles et les plus frappantes de sa divinité, ces Juifs aveugles s'obstinaient à la méconnaître; et comme *pendant la fête de la Dédicace du temple, ce divin Sauveur se promenait au temple dans la galerie de Salomon, ils s'assemblèrent autour de lui, et lui dirent : Jusques à quand tiendrez-vous notre esprit en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement.* Ce reproche injuste et cette question superflue ne méritaient que d'être rejetés avec indignation. Cependant, pour montrer toujours mieux qu'il était doux et humble de cœur, Jésus-Christ n'y répondit qu'avec modération, qu'avec douceur, et il se contenta de dire à ceux qui les lui faisaient : *Je vous ai parlé, et vous ne me croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père, rendent témoignage de ce que je suis. Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.*

Il n'y avait rien de plus propre que cette réponse à confondre les Juifs et à faire l'apologie de ce Dieu sauveur. Loin de vouloir tenir leur esprit en suspens, il n'avait cherché qu'à leur faire connaître l'objet de sa mission; il leur avait expressément déclaré qu'il était le Christ, et ils avaient toujours refusé de le croire. Est-ce donc à lui qu'ils devaient s'en prendre ? N'est-ce pas plutôt à leur opiniâtre incrédulité; et cette in-

crédulité n'était-elle pas d'autant plus condamnable, que les œuvres que ce divin Sauveur avait faites au nom de son Père, montraient évidemment qu'il était véritablement le Fils de Dieu? Mais ce qui les empêchait de croire en lui, c'est qu'ils *n'étaient pas de ces brebis;* c'est qu'ils ne voulaient pas le suivre et lui obéir; c'est qu'ils trouvaient trop pénible d'observer sa loi et d'imiter ses exemples. Car voilà, M. F., une des principales causes de l'incrédulité; voilà ce qui a rendu et ce qui rend encore incrédules un grand nombre de chrétiens qui étaient nés et qui avaient été élevés dans le sein du christianisme. Si, pour être véritablement chrétien, il suffisait d'avoir la foi, ils se détermineraient sans peine à croire les mystères les plus incompréhensibles, et ils diraient comme nous, qu'il suffit que Dieu les ait révélés, pour que nous devions les regarder comme indubitables. Mais ce n'est pas assez de croire, il faut encore conformer ses mœurs et sa conduite à sa croyance; il faut fuir le vice et pratiquer la vertu; il faut réprimer des passions chéries et remplir des devoirs pénibles; il faut renoncer aux plaisirs et porter sa croix, et tout cela exige qu'on se fasse bien des violences, qu'on se condamne à bien des privations. Or, comme on n'a pas le courage de se faire ces violences et de s'imposer ces privations; comme on veut jouir de tous les agrémens de la vie, sans que les remords viennent jamais en empoisonner les douceurs; comme on sait enfin que ces remords importuns viennent de la foi, et qu'il n'y a rien de plus propre à les prévenir ou à les étouffer, que l'incrédulité; on cesse d'être chrétien pour devenir incrédule; et

pour n'avoir plus rien à craindre, on prend le parti de ne plus rien croire. Si vous voulez donc continuer à croire, dit S. Augustin, pratiquez ce que vous croyez : car la foi n'est bien ferme, que lorsqu'elle est agissante; et pour la conserver, il faut la faire régner sur notre cœur, comme sur notre esprit; il faut en faire la règle de notre conduite comme elle est celle de notre croyance.

Pour nous apprendre et pour nous animer à remplir les devoirs qu'elle nous prescrit, Jésus-Christ nous dit dans notre évangile : *Les brebis qui sont à moi entendent ma voix : je les connais et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais; et qui que ce soit n'arrachera ces brebis de mes mains. Mon Père qui me les a données est plus grand que toutes choses, et personne ne saurait les arracher des mains de mon Père. Mon Père et moi nous sommes une même chose.*

Par le nom des brebis qui sont à lui, Jésus-Christ nous désigne les disciples qui s'étaient attachés à lui, et il a voulu nous donner à entendre qu'il les aimait comme un tendre berger aime son troupeau. Mais en nous disant que ces brebis écoutaient sa voix, qu'il les connaissait, et qu'elles le suivaient, il a voulu aussi nous apprendre que, pour être son disciple, il faut observer sa loi et imiter ses exemples, comme les brebis écoutent la voix et marchent sur les traces du berger qui les conduit; et l'accomplissement de tous ces devoirs exige bien des efforts et bien des sacrifices qui coûtent à la nature. Mais aussi quels précieux avantages ne se procure-t-on pas en les remplissant ! Nous désirons tous de vivre, de vivre heureusement, de vivre long-temps;

et si nous le pouvions, dit S. Augustin, nous ne voudrions jamais cesser de vivre. Eh bien, M. F., voilà l'avantage dont nous pouvons espérer de jouir, si nous nous attachons à Jésus-Christ; puisqu'il nous dit expressément qu'il donne la vie éternelle à ses brebis, et que personne ne pourra les arracher ni de ses mains, ni de celles de son Père qui les lui a données; parce que son Père est plus grand que toutes choses : il ne l'est pas pourtant plus que lui; et comme Dieu, Jésus-Christ est égal à son Père, puisqu'il nous assure que son Père et lui sont une même chose, c'est-à-dire, qu'ils ont la même nature, les mêmes perfections, la même divinité, et que, comme la religion nous l'a appris dès notre plus tendre enfance, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ne sont qu'un seul Dieu en trois personnes.

Il semble, M. F., qu'après que ce divin Sauveur eut dit si clairement aux Juifs ce qu'il était, ils devaient se prosterner à ses pieds, pour le remercier de ce qu'il avait daigné se faire connaître à eux; mais ce qui est inconcevable, et ce que l'on ne pourrait jamais croire, si l'Evangile ne nous l'attestait, c'est qu'au lieu de lui témoigner leur reconnaissance, *ils prirent des pierres pour le lapider*. Après cela, nous ne devons pas être surpris que dans tous les temps, les disciples de ce divin Maître aient été souvent maltraités et persécutés pour avoir dit et enseigné la vérité : mais nous devons gémir sur l'aveuglement de ceux qui se déclarent contre elle, et au lieu de les imiter, nous devons chercher à les éclairer. C'est ce que fit Jésus-Christ, qui doit être notre modèle : il ne s'irrita point; il n'invectiva point contre les Juifs en les voyant

s'armer de pierres pour l'en accabler; mais il se contenta de leur dire avec un ton calme et modéré : *J'ai fait à vos yeux plusieurs œuvres merveilleuses par la puissance de mon Père. Pour laquelle de ces œuvres voulez-vous me lapider?* Quelle douceur, quelle bonté de la part de ce Dieu sauveur ! Mais permettez-moi, M. F., de faire ici une réflexion bien capable de nous humilier et de nous confondre.

Jésus-Christ n'a point fait parmi nous, comme parmi les Juifs, des œuvres merveilleuses au nom de son Père; mais il nous a souvent comblés des faveurs les plus signalées. Nous, de notre côté, nous n'avons pas voulu le lapider comme les Juifs; mais nous nous sommes souvent déterminés, et nous sommes peut-être encore à présent disposés à l'offenser. Or, cela étant, n'aurait-il pas droit de nous dire : Je n'ai cessé de vous donner des marques de son amour, et je me suis plu à répandre sur vous mes bienfaits? *Pour lequel de ces bienfaits voulez-vous m'offenser?* Est-ce parce que je vous ai donné la vie, et que, semblable à une tendre mère, j'ai veillé sans cesse autour de vous, pour vous la conserver? Est-ce parce que je vous ai fait naître dans le sein de mon Église, et que dès votre naissance je vous ai mis au nombre de mes enfans? Est-ce parce qu'au lieu de vous faire éprouver les rigueurs de ma redoutable justice, j'ai déployé en votre faveur les richesses de ma miséricorde, et je ne me suis vengé de vos offenses qu'en vous les pardonnant? Est-ce parce que je vous ai éclairés de mes lumières, comblés de mes grâces, et nourris même de ma propre chair, que, peu contens de vous être révoltés contre moi, vous êtes peut-être encore résolus de mettre le

comble à votre ingratitude par de nouvelles révoltes? Tel est le langage que ce divin Sauveur aurait droit de nous adresser. Mais comment pourrions-nous lui répondre, s'il nous l'adressait, si ce n'est en rougissant de notre malice?

Les Juifs étaient si insensibles et si aveugles, qu'ils ne rougirent pas de la leur : ils entreprirent au contraire de se justifier; mais en voulant faire leur apologie, ils firent un nouvel outrage à Jésus-Christ. *Ce n'est*, lui dirent-ils, *pour aucune de ces œuvres que nous voulons vous lapider; mais parce que vous blasphémez, et qu'étant homme, vous vous faites Dieu.* On ne peut concevoir l'inconséquence de ces Juifs insensés. Ils se plaignent d'abord de ce que Jésus-Christ refuse, selon eux, de leur dire clairement s'il est le Christ. Pour ôter tout prétexte à leur incrédulité, il le leur dit expressément, en leur assurant qu'il est le Fils de Dieu, et que son Père et lui ne sont qu'une même chose. Et parce qu'il se fait connaître à eux pour ce qu'il est, ils osent l'accuser de blasphémer en se faisant Dieu. Quelle contradiction! Cependant ce divin Rédempteur ne s'en irrita pas; mais pour la leur faire sentir, et pour leur dessiller les yeux, il leur dit avec autant de sagesse que de douceur : *N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit que vous êtes des dieux? Si donc la loi appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu s'adressait, et que l'Ecriture ne puisse être contredite, direz-vous que je blasphème, moi que mon Père a sanctifié, et qu'il a envoyé dans le monde, parce que j'ai dit que je suis le Fils de Dieu?* Jésus-Christ, comme vous le voyez, bat pour ainsi dire ici les Juifs avec leurs propres armes. Il leur montre par le témoignage de l'Ecriture, qui, selon eux, ne pouvait

être contredite, que si le saint roi David avait cru pouvoir, sans blasphémer, donner le nom de dieux à des justes ou à des prophètes que la divinité avait investis de son autorité, ou éclairés de ses lumières, ils ne pouvaient, sans contredire les Livres saints, et sans blâmer l'écrivain sacré, le traiter de blasphémateur, pour avoir dit qu'il était le Fils de Dieu, puisqu'il ne l'avait dit que parce que son Père l'avait sanctifié et envoyé dans le monde, et qu'il ne pouvait l'y avoir envoyé que parce qu'il était son Fils, et qu'il régnait avec lui dans le ciel, avant qu'il descendît sur la terre.

Mais pour achever de se justifier, et pour leur prouver toujours mieux qu'il était le Fils de Dieu et l'envoyé de Dieu, il ajouta : *Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas; mais si je les fais, quand même vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que mon Père est en moi, et que je suis en lui.* Ce ne sont donc plus ses paroles qu'il leur donne pour preuve de sa divinité ; ce sont ses œuvres, c'est-à-dire les prodiges qu'il avait opérés par la puissance qui lui est commune avec son Père. Comme Dieu est invisible par sa nature, il se montre de temps en temps aux hommes sous des traits qui, en frappant leurs yeux, leur donnent une idée sensible de sa sagesse, de sa bonté, de sa puissance infinie ; et ces traits, ce sont les miracles. Personne n'ignore qu'il n'y a que Dieu qui puisse en être l'auteur, parce qu'il n'y a que lui qui puisse renverser ou suspendre à son gré les lois de la nature dont il est l'arbitre suprême. S'il est donc certain que Jésus-Christ en a opéré, comme les Juifs étaient forcés d'en convenir, il est évident

qu'il était Dieu, parce que s'il ne l'eût pas été, Dieu n'aurait pas permis qu'il les fît pour prouver qu'il l'était, et qu'en le permettant, il aurait lui-même autorisé l'imposture. Ce divin Sauveur avait donc raison de dire à ceux qui l'accusaient d'avoir blasphémé en *se faisant Dieu : Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, croyez-en à mes œuvres ;* parce que ses œuvres étaient comme autant de voix éclatantes qui annonçaient sa divinité encore plus clairement que ses paroles.

Le but que se proposait ce divin Maître, en parlant ainsi aux Juifs, c'était de leur faire connaître et de les engager à croire que son Père était en lui, et qu'il était en son Père. Mais comment étaient-ils l'un en l'autre, demande ici S. Augustin ? Lorsque Jésus-Christ disait : Mon Père est en moi, et je suis en lui, il ne le disait pas dans le sens que nous pouvons le dire nous-mêmes. Quand nous pensons bien, remarque le saint docteur, nous sommes en Dieu ; et quand nous vivons bien, Dieu est en nous. Si nous lui sommes fidèles, il est en nous, et nous sommes en lui, parce que nous lui sommes unis, et qu'il est uni à nous par les liens de la grâce sanctifiante. Mais ce n'est point ainsi que son Fils lui est uni, et l'union qu'il a avec lui consiste à n'être qu'un seul et même Dieu avec lui. Nous pouvons bien dire quelquefois, continue S. Augustin, *Dieu est en nous, et nous sommes en Dieu ;* mais y a-t-il quelqu'un parmi nous qui pût et qui osât dire : Moi et Dieu, nous sommes une même chose ? Ah ! reconnaissons que ce langage ne convient qu'au Fils, et que nous ne sommes que les serviteurs. Reconnaissons que le propre du Fils est d'être égal à son Père, et que le partage

des serviteurs est de pouvoir seulement être unis à l'un et à l'autre par les nœuds sacrés de la charité.

Mais ce partage n'est-il pas assez avantageux et assez glorieux pour des êtres aussi misérables et aussi vils que nous le sommes; et si nous envisagions notre sort avec les yeux de la foi, ne nous estimerions-nous pas infiniment heureux de pouvoir nous rendre le consolant témoignage, que lorsque nous servons et que nous aimons Dieu, il est en nous et nous sommes en lui; nous sommes à son égard, par adoption, ce que son divin Fils est par nature; c'est-à-dire, qu'il nous regarde comme ses enfans, qu'il nous aime comme ses enfans, qu'il nous donne droit à son héritage comme à ses enfans? N'est-ce pas là la destinée la plus digne de nos désirs; et ne faudrait-il pas que nous fussions entièrement insensibles à nos intérêts, pour négliger d'y aspirer et de la mériter? Laissons donc les hommes ambitieux soupirer uniquement après les vains honneurs et la gloire frivole que le monde fait briller à leurs yeux. Pour nous, M. F., persuadés qu'il n'y a que notre union avec Dieu qui puisse nous rendre véritablement grands et heureux, ne cherchons la véritable grandeur et la vraie félicité que dans ce Dieu qui en est le centre et la source. Bien différent des grands du monde, qui daignent à peine abaisser leurs regards sur ceux qui sont au-dessous d'eux, il regarde tous les hommes comme ses enfans, il leur ouvre à tous son sein paternel, il les y reçoit tous avec bonté, et dès qu'on l'aime on est assuré d'en être aimé. Aimons-le donc, M. F., avec toute l'ardeur dont nous sommes capables. Unissons-nous à lui par les liens de l'amour le plus vif et le

lus constant. Faisons-le régner en nous dans e temps, et il nous fera régner avec lui dans éternité.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

ÉVANGILE.

Un pharisien pria Jésus de venir manger chez lui, et Jésus étant entré dans sa maison, il se mit à table. Alors une femme de la ville, qui était de mauvaise vie, ayant su qu'il était à manger chez ce pharisien, y vint avec un vase d'albâtre, plein d'huile de parfum; et se tenant derrière Jésus, à ses pieds, elle commença à arroser de ses larmes les pieds de Jésus, elle les essuyait avec ses cheveux, elle les baisait et y répandait le parfum. Le pharisien qui avait invité Jésus, voyant cela, dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait quelle est celle qui le touche, et que c'est une femme de mauvaise vie. Alors Jésus prit la parole, et dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Maître, parlez, répondit-il. Un créancier avait deux débiteurs. L'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Mais comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel des deux doit l'aimer davantage ? Je crois, répondit Simon, que c'est celui auquel il a remis une plus grosse somme. Vous avez

bien jugé, reprit Jésus. Alors se tournant vers la femme, il dit à Simon : Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds; et elle, au contraire, les a arrosés de ses larmes, les a essuyés de ses cheveux. Vous ne m'avez pas donné de baiser; mais depuis qu'elle est entrée, elle n'a pas cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez pas répandu l'huile sur ma tête, et elle a répandu ses parfums sur mes pieds. C'est pourquoi, je vous le dis : C'est elle à qui beaucoup de péchés sont remis, parce que c'est elle qui a aimé beaucoup; et celui à qui moins de péchés sont remis, c'est celui qui aime le moins. Alors Jésus dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis. Ceux qui étaient à table avec lui, commencèrent à dire en eux-mêmes : Qui est cet homme qui remet même les péchés? Mais Jésus dit à cette femme : Votre foi vous a sauvée : allez en paix. *S. Luc, chap.* 7.

HOMÉLIE.

Un pharisien pria Jésus de venir manger chez lui, et Jésus étant entré dans sa maison, il se mit à table. Alors une femme de la ville, qui était de mauvaise vie, ayant su qu'il était à manger chez ce pharisien, y vint avec un vase d'albâtre, plein d'huile de parfum. Quelle que soit la situation à laquelle on est réduit, on trouve dans l'Evangile de quoi s'instruire, de quoi se consoler, de quoi s'animer, et il offre des exemples encourageans aux personnes de tous les sexes, comme à celles de tous les âges et de tous les états. Vous avez déjà vu l'accueil favorable qu'un tendre père fit à un de ses fils qui l'avait abandonné pour se

livrer plus librement à tous les excès de la débauche, et dans cette touchante image, destinée à nous peindre la miséricorde de Dieu, les jeunes libertins ont dû voir que, s'ils imitaient la sagesse et le courage de l'enfant prodigue, ils trouveraient dans ce Dieu, toujours prêt à les recevoir et à leur pardonner, la même bonté que ce fils ingrat éprouva de la part de son père. Aujourd'hui, pour encourager les personnes de l'autre sexe, qui sont ordinairement plus faibles, et qui souvent n'ont pas le courage de revenir de leurs égaremens, Jésus-Christ nous met sous les yeux la générosité que le repentir et l'amour divin inspirèrent à une femme de mauvaise vie; et nous voyons par le pardon qu'il accorda et par les éloges mêmes qu'il donna à cette fervente pénitente, que, quelque enfoncé qu'on soit dans l'abîme de l'iniquité, on peut toujours en sortir, et que la plus grande pécheresse peut devenir une grande sainte.

C'est ce que fit celle de notre évangile. Elle se trouvait dans la ville de Jérusalem : car ce sont les villes, et surtout les grandes villes, qui sont comme le centre et le foyer de la corruption. C'est là que l'on voit une foule de filles et de femmes décriées, qui foulant aux pieds l'honneur, la décence, la pudeur et la retenue, arborent ouvertement l'étendard du libertinage, de la dépravation et de la débauche. C'est là que, couvrant l'infamie de leurs vices sous les voiles séduisans de la beauté, du faste, du luxe et de la parure, elles s'occupent sans cesse à tendre des piéges à l'imprudente jeunesse, qui, trompée par les artifices qu'elles mettent en œuvre, et éblouie par les agrémens extérieurs dont elles brillent, croit trouver sa satisfaction dans les

liaisons qu'elle cherche à avoir avec elle ; mais qui s'aperçoit, hélas ! trop tard, que, bien loin que ces liaisons criminelles puissent faire le bonheur de ceux qui les forment, elles ne servent pour l'ordinaire qu'à abrutir leur raison, qu'à corrompre leur cœur, qu'à flétrir leur honneur, qu'à nuire autant à leur corps qu'à leur âme, et qu'à détruire même souvent leur fortune avec leur santé.

Mais du moins autrefois ce n'était que dans les villes, que ces pestes publiques portaient le ravage et la corruption. La pudeur, l'innocence et la vertu qu'elles en avaient bannies, s'étaient réfugiées dans les campagnes, et étaient devenues les compagnes fidèles de toutes les personnes du sexe qui les habitaient. On ne voyait en elles que décence, que modestie, que retenue ; et la simplicité de leur extérieur annonçait la candeur et la pureté de leur âme. Mais ces heureux temps ne sont plus : la contagion a passé des villes dans les campagnes ; elle s'est répandue partout, et il n'est aucun lieu où l'on ne rencontre quelqu'une, ou même plusieurs de ces filles et de ces femmes que l'Évangile désigne sous le nom de *pécheresses*, et qui, sacrifiant l'honneur et la vertu à l'intérêt ou à la vanité, ne paraissent vivre que pour corrompre ou scandaliser tout ce qui les environne. Malheureuses, qui ne voient pas qu'en se déshonorant, elles se perdent pour le temps et pour l'éternité, et qu'après avoir passé leur vie dans le crime et dans l'infamie, elles la finiront comme toutes les autres, dans la douleur et dans l'indigence !

Celle de notre évangile prévit sans doute ces suites funestes : elle comprit que la vie dissolue qu'elle menait ne pourrait la conduire qu'à la

honte, qu'à la misère, qu'à la damnation éternelle ; et comme elle connaissait sans doute la bonté admirable du Sauveur du monde; comme elle avait peut-être appris combien il s'était montré miséricordieux envers la femme adultère qu'il aurait pu condamner, mais à qui il recommanda seulement de ne plus pécher; elle résolut d'avoir recours à sa miséricorde, et de renoncer à tous ses désordres, pour ne s'attacher plus qu'à l'aimer et à le servir. Elle cherchait l'occasion d'exécuter cette sage résolution, lorsqu'elle apprit que Jésus-Christ était dans la maison d'un pharisien. A cette heureuse nouvelle, elle ne délibère pas, elle n'hésite pas, elle ne renvoie pas, comme la plupart des pécheurs, les démarches de conversion qu'elle veut faire, à un avenir indéterminé : mais, quoiqu'elle n'ignore pas qu'elle ne pourra se présenter à Jésus-Christ dans le temps du festin où il assistait, sans attirer sur elle le mépris et les censures de tous les convives qui l'environnaient, l'ardent désir qu'elle a de se réconcilier avec ce divin Sauveur, lui fait surmonter tous les obstacles que lui opposait le respect humain. Elle avait bravé les jugemens des hommes pour suivre la fougue de ses passions : elle les bravera également pour en réparer les désordres; et, bien différente de ces âmes lâches qui, après avoir tout osé pour le crime, n'osent rien pour la vertu, elle ne rougit plus que de ses égaremens, elle ne craint plus que d'y persévérer, et animée par une sainte impudence, ainsi que s'exprime S. Augustin, il n'est rien qu'elle n'affronte et qu'elle ne sacrifie pour en revenir.

Elle entre donc dans la maison du pharisien. Elle pénètre dans la salle du festin. Mais com-

ment s'y montre-t-elle ? comment s'y comporte-t-elle? Convaincue que le divin Sauveur dont elle va implorer la miséricorde, est le Saint des saints, et qu'elle n'est qu'une indigne pécheresse, elle n'ose pas paraître en sa présence; mais *se tenant derrière lui, à ses pieds, elle commença à arroser de ses larmes les pieds de Jésus, elle les essuyait avec ses cheveux, elle les baisait et y répandait le parfum.* Pourrait-on douter après cela de la sincérité de sa conversion, de la vivacité de sa douleur, et de l'ardeur de son amour? Quand le cœur est bien pénétré, tout ce que l'on fait se ressent des sentimens qu'il éprouve. Si donc notre pécheresse se tint derrière le Sauveur du monde, à ses pieds; si elle arrosa ses pieds sacrés de ses larmes; si elles les essuya de ses cheveux; si elle les baisa; si elle y répandit le parfum, c'est que, pleine de mépris pour les plaisirs et pour la vanité, pour le monde et pour les créatures, son cœur n'avait d'autre regret que celui d'avoir offensé Dieu, ni d'autre désir que celui de l'aimer et de se consacrer entièrement à son service. Mais par une raison toute contraire, ne peut-on pas dire que si nous paraissons aux pieds des ministres de Jésus-Christ sans y donner la moindre marque de honte, de douleur et d'amour, c'est une preuve qu'au lieu de détester sincèrement nos péchés, nous y sommes encore secrètement attachés; qu'au lieu de préférer Dieu au monde et aux créatures, nous préférons encore le monde et les créatures à *Dieu*: qu'au lieu d'être dans notre cœur, la douleur que nous avons de l'avoir offensé n'est que sur nos lèvres, et que, sous les dehors de la pénitence, nous sommes encore de vrais pécheurs? Oui, M. F.. c'est là ce que vous avez à craindre, et ce qui doit

vous engager à porter au tribunal de la pénitence les mêmes sentimens que la pécheresse de notre évangile fit éclater aux pieds de Jésus-Christ.

En voyant que ce divin Sauveur souffrait tranquillement que cette pécheresse restât à ses pieds, *le pharisien qui avait invité Jésus*, et qui, comme tous ceux qui ont une fausse piété, était toujours porté à juger mal du prochain, *dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait quelle est celle qui le touche, et que c'est une femme de mauvaise vie*. Oui, sans doute, il le saurait, et il le sait en effet ; mais c'est justement parce qu'il le sait, et qu'en lisant dans son cœur, il voit que l'amour divin y a remplacé l'amour profane, que non-seulement il la souffre, mais encore qu'il la voit avec complaisance à ses pieds. Car à peine le pharisien eut-il cessé de parler, que, prenant la parole, *il lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Maître, parlez, répondit-il*. Après avoir ainsi préparé l'esprit de ce censeur rigoureux, le Sauveur du monde lui raconta cette parabole :

Un créancier avait deux débiteurs. L'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Mais comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel des deux doit l'aimer davantage ? Je crois, répondit Simon, *que c'est celui auquel il a été remis une plus grande somme. Vous avez bien jugé, reprit Jésus*. Vous auriez sans doute, M. F., répondu comme le pharisien. Vous auriez tous agi comme les débiteurs dont parle Jésus-Christ ; et si on vous avait remis une dette, plus cette dette serait considérable, plus vous croiriez devoir aimer celui qui vous l'aurait remise. Eh bien, M. F., nous sommes tous à l'égard de Dieu, comme autant de débiteurs qui

ne peuvent pas payer ce qu'ils doivent; et Dieu de bonté veut bien se désister de ses droits et nous remettre nos dettes, en nous pardonnant nos péchés. Pourrions-nous donc refuser de l'aimer, et notre amour pour lui ne doit-il pas être proportionné à la clémence dont il a usé envers nous? On s'imagine souvent que ceux qui n'ont jamais cessé d'être justes, sont en quelque sorte plus obligés d'aimer Dieu, que ceux qui ont été pécheurs. Mais d'après l'oracle de Jésus-Christ, ce sont, au contraire, les pécheurs qui doivent avoir plus d'amour pour lui que les justes, puisqu'en pardonnant à ceux-ci, il ne leur a remis que des dettes légères, au lieu qu'en se réconciliant avec ceux-là, malgré les crimes énormes qu'ils avaient commis, il leur a cédé des sommes immenses, et que celui à qui l'on a le plus remis, ainsi que s'exprime l'évangile, est aussi celui qui doit le plus aimer. Ne croyez donc jamais, pécheurs, pouvoir pousser trop loin l'amour que vous devez avoir pour votre divin bienfaiteur, et au lieu d'imiter le pharisien, prenez pour modèle la pécheresse dont Jésus-Christ lui cita l'exemple, pour le faire rougir de son indifférence.

Voyez-vous, lui dit-il, *cette femme*, et en comparant sa conduite avec la vôtre, pourriez-vous raisonnablement la blâmer et vous préférer à elle? *Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds; et elle au contraire les a arrosés de ses larmes, les a essuyés de ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baisers: mais depuis qu'elle est entrée, elle n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez pas répandu l'huile sur ma tête: et elle a répandu ses parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je vous le dis: c'est*

elle à qui beaucoup de péchés sont remis, parce que c'est elle qui a aimé beaucoup ; et celui à qui moins de péchés sont remis, c'est celui qui aime le moins. Le pharisien ne put répondre à ces paroles de Jésus-Christ qu'en rougissant de son indifférence pour lui. Mais vous, M. F., avez-vous été moins indifférens envers ce divin Sauveur ; et si vous comparez votre conduite avec celle de la pécheresse de l'Evangile, ne serez-vous pas forcés de reconnaître que ce que vous avez fait pour votre Dieu, n'est rien auprès de ce qu'elle fit ?

Quelles sont en effet les marques d'amour que vous lui avez données ? Vous a-t-on vus, comme cette pécheresse, braver les jugemens et la censure du monde, pour aller vous réconcilier avec le Seigneur ? Hélas ! subjugués par le respect humain, vous avez mieux aimé jusqu'ici rester dans la disgrâce de ce souverain Maître, que de vous exposer aux railleries des hommes, en vous consacrant entièrement à son service. Vous a-t-on vus, comme elle, exprimer par vos larmes le vif regret que vous aviez de l'avoir offensé ; et toutes les marques de douleur que vous lui avez données, n'ont-elles pas seulement consisté en quelques vaines paroles auxquelles votre cœur n'avait point de part ? Vous a-t-on vus enfin changer comme elle, de conduite, de sentimens, et faire servir à la justice et à la piété ce qui avait été jusqu'ici l'instrument de vos vices et de vos désordres ; et bien loin qu'on aperçoive en vous cet heureux changement, n'y remarque-t-on pas toujours, au contraire, le même amour pour le monde, le même empressement pour les plaisirs, le même goût pour le luxe, pour la parure et pour la vanité ? Pouvez-vous donc espérer que Dieu vous remette vos péchés ? Jésus-Christ

nous dit bien que celui qui aime le moins, est celui à qui l'on remet le moins. Mais il ne nous dit pas qu'on accorde la moindre grâce à celui qui n'a pas la moindre étincelle d'amour. Dès-lors donc que vous n'aimez pas, vous ne pouvez pas vous flatter que Dieu vous pardonne, puisque, selon le sentiment de tous les docteurs, la contrition même imparfaite, qui est nécessaire pour obtenir la rémission des péchés dans le tribunal de la pénitence, exige un commencement d'amour pour Dieu.

La pécheresse de notre évangile n'eut pas seulement ce commencement ; mais dès le moment même qu'elle revint à Dieu, elle fut tout embrasée de l'amour divin ; et c'est pour cela que, s'étant tourné vers elle, Jésus-Christ *lui dit : Vos péchés vous sont remis*. Quoi de plus consolant pour cette pécheresse ? Hélas ! vous le savez, M. F., quoiqu'après avoir témoigné sincèrement à Dieu la vive douleur dont nous sommes pénétrés à la vue de nos péchés, nous devions tout attendre de son infinie miséricorde, nous ne pouvons cependant jamais être entièrement assurés qu'il nous les ait pardonnés, parce que, selon l'oracle de l'Esprit saint, personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Mais ce doute cruel qui tourmente tant d'âmes pieuses, ne pouvait pas inquiéter la pécheresse de l'Evangile. Dès que Jésus-Christ lui eut dit lui-même : *Vos péchés vous sont remis*, elle eut l'assurance d'avoir recouvré son amitié. Et qu'y a-t-il de plus doux pour l'homme, ô mon Dieu ! que d'être assuré qu'il vous aime, et que vous l'aimez ?

Ceux qui étaient à table avec Jésus commencèrent à dire en eux-mêmes : Qui est cet homme qui remet même les péchés ? Mais avaient-ils be-

soin de se faire cette question ; et les miracles éclatans qu'il avait opérés pour prouver qu'il avait le droit de remettre les péchés, ne leur avaient-ils pas annoncé assez clairement que cet homme était un Homme-Dieu, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse avoir ce droit? Jésus-Christ ne chercha pas alors à leur prouver sa divinité, dont il leur avait déjà donné tant de preuves; mais pour achever de rassurer et de consoler la fervente pénitente qui était à ses pieds, il lui dit: *Votre foi vous a sauvée.* Il y a eu des hérétiques qui, abusant de ces paroles de Jésus-Christ, ont osé avancer qu'il suffit de croire pour être sauvé, et que la foi sans les œuvres peut nous conduire au salut. Mais la pécheresse à qui Jésus-Christ dit: *Votre foi vous a sauvée*, se borna-t-elle donc à croire ; et sa foi fut-elle une foi morte, une foi stérile, qui ne produisit aucun fruit? Ce fut au contraire une foi pratique, une foi agissante, une foi qui, selon les expressions de l'Apôtre, opéra par la charité. C'est cette foi qui lui fit braver les jugemens des hommes, pour venir implorer la clémence de son souverain Juge. C'est cette foi qui lui arracha les larmes de douleur et de repentir dont elle arosa les pieds de son divin Maître. C'est cette foi qui lui fit consacrer à l'amour qu'elle avait pour lui, tout ce qu'elle avait employé à contenter ses passions; et c'est parce que, peu contente de croire, elle lui donna toutes ces marques de courage, de douleur et d'amour, que Jésus-Christ lui dit : *Votre foi vous a sauvée.* Ce n'est aussi que par ce moyen que la nôtre nous sauvera ; et si nous voulons qu'elle nous sauve, il faut nécessairement qu'elle produise en nous les effets et les changemens qu'elle opéra dans la pé-

cheresse que je vous ai proposée pour modèle.

Imitons donc l'amour et la générosité dont elle nous a donné l'exemple; et si nous sommes effrayés par les difficultés qu'il lui fallut vaincre pour se convertir, que les avantages précieux qu'elle retira de sa conversion servent à nous encourager et à nous animer. Ce ne fut pas sans se faire beaucoup de violence, qu'elle renonça aux plaisirs, à la vanité, au monde et à elle-même. Mais combien n'en fut-elle pas dédommagée, lorsque Jésus-Christ lui adressa ces touchantes paroles : *Allez en paix!* Elle ne l'avait jamais connue cette paix intérieure, sans laquelle il n'y a point de vrai bonheur. Elle n'avait cessé au contraire d'être rongée par la jalousie, agitée par la crainte, consumée par le dépit, accablée par la honte, déchirée par les remords, qui sont les fruits ordinaires du crime; et les satisfactions passagères qu'elle avait goûtées en contentant ses passions, étaient devenues pour elle une source intarissable d'amertumes et de chagrins. Mais dès le moment que, cessant d'aimer le monde et les créatures, elle n'aima plus que celui qu'elle aurait dû toujours aimer, elle eut la paix avec Dieu, et elle fut en paix avec elle-même. La joie et la tranquillité succédèrent dans son cœur au trouble et à la tristesse, et elle trouva enfin dans l'amour qu'elle eut pour son Dieu, le bonheur qu'elle avait en vain cherché dans celui qu'elle avait eu pour les créatures. Ce n'est aussi, M.F., que dans cet amour sacré, que nous le trouverons nous-mêmes; et comme le dit S. Augustin, d'après l'heureuse expérience qu'il en avait faite, notre cœur ne sera tranquille que lorsqu'il se reposera en Dieu. Ne cherchons donc plus que Dieu; ne nous attachons plus qu'à

plaire à Dieu ; n'aimons plus que Dieu ; et après avoir fait notre bonheur sur la terre, son amour nous rendra éternellement heureux dans le Ciel.

HÓMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

ÉVANGILE.

Les pontifes et les pharisiens s'assemblèrent pour délibérer contre Jésus, et ils disaient : Que faisons-nous? Cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ils détruiront notre ville et notre nation. L'un d'entre eux, nommé Caïphe, qui remplissait cette année les fonctions de pontife, leur dit : Vous n'y entendez rien ; et vous ne comprenez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse point. Ce n'est pas de lui-même qu'il dit cela ; mais comme il était pontife cette année, il prédit que Jésus mourrait pour la nation, et non-seulement pour la nation, mais encore pour réunir tous les enfans de Dieu qui étaient dispersés. Depuis ce jour, ils ne songèrent plus qu'à le faire mourir. Jésus donc ne se montrait point en public parmi les Juifs, mais il alla dans un pays situé près du désert, et dans une ville appelée Ephrem, et y il resta avec ses disciples. *S. Jean, chap.* 11.

HOMÉLIE.

La plupart des hommes ne suivent les premiers mouvemens de leurs passions, que parce qu'ils n'en prévoient pas les suites funestes. Mais il suffit de lire l'évangile que l'Église nous met aujourd'hui sous les yeux, pour voir clairement que si l'on n'est pas assez sage pour s'arrêter dès les premiers pas qu'on a faits dans la route du crime, on va de chutes en chutes, de précipices en précipices, et l'on finit par tomber dans le plus profond abîme de l'iniquité. C'est ce que nous prouve l'exemple des pontifes et des pharisiens dont il est parlé dans cet évangile. Ils avaient commencé par voir avec peine les marques de respect, de confiance et d'attachement que le peuple donnait au Sauveur du monde: ils en étaient devenus jaloux. Cette jalousie avait augmenté en proportion de la gloire du divin Messie qui en était l'objet. Mais ils n'osèrent pas d'abord le manifester, parce qu'ils craignaient de se rendre odieux aux yeux du peuple. Ils se bornèrent pendant quelque temps à lui tendre des piéges; ils cherchèrent à lui faire en toute occasion des questions captieuses, et à lui arracher adroitement des réponses qui pussent le compromettre. Mais comme il les avait toujours confondus par sa sagesse, et que tout ce qu'ils avaient fait pour ternir l'éclat de sa gloire, n'avait servi qu'à les couvrir eux-mêmes de honte, ils prirent enfin le parti de le perdre; ils portèrent l'injustice et la cruauté jusqu'à chercher un prétexte pour l'immoler à leur jalousie; et quel fut ce prétexte? Vous l'allez entendre, M. F., et vous comprendrez par ce seul trait,

que si l'envie étouffe en nous tout sentiment de justice et d'humanité, elle y éteint aussi toutes les lumières de la raison.

Les pontifes et les pharisiens, dit l'historien sacré, *s'assemblèrent pour délibérer contre Jésus, et ils disaient : Que faisons-nous? Cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ils détruiront notre ville et notre nation.* Voilà, M. F. le seul motif qui porta ces hommes iniques à conspirer contre Jésus-Christ : voilà tout le reproche qu'ils avaient à lui faire. Il fait beaucoup de miracles, disent-ils, et si nous lui laissons la liberté, si nous lui donnons le temps d'en faire de nouveaux, tous croiront en lui. Y a-t-il rien de plus propre à nous faire sentir que, fermant l'oreille à la voix de la raison et de l'équité, ils ne suivaient plus que les mouvemens aveugles de la passion qui les dominait? Si Jésus-Christ eût enseigné une doctrine impie, perverse et destructive de toutes les lois divines et humaines; s'il eût attaqué dans ses discours les principes sur lesquels reposent l'ordre et le bonheur de la société; s'il eût cherché à soulever le peuple, et à lui faire mépriser l'autorité qu'il devait respecter, pour le soumettre à la sienne; s'il se fût montré, en un mot, comme un perturbateur de l'ordre public, comme un homme qui voulait renverser le trône et l'autel, rien n'aurait été plus utile et plus sage, que de réprimer son audace, que de s'opposer à l'exécution de ses funestes projets, parce que l'expérience nous a appris que des hommes de ce caractère ne sont propres qu'à bouleverser les états, et à faire le malheur des peuples. Mais les pontifes et les pharisiens ne pouvaient se dissimuler que la

doctrine et la morale qu'avait prêchées ce divin Messie, n'avaient rien que de saint, que de salutaire, que de propre à faire régner partout la justice, la concorde, la vertu, le bon ordre et les bonnes mœurs. Ils ne pouvaient ignorer qu'il avait expressément ordonné de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Ils savaient enfin, que, bien loin d'ambitionner la royauté, il s'était refusé aux vœux empressés de tout le peuple qui voulait le choisir pour son roi, et qu'il avait même expressément déclaré que son royaume n'était pas de ce monde.

Pourquoi s'obstinaient-ils donc à le persécuter? pourquoi cherchaient-ils même à le faire mourir? C'est, disaient-ils, parce qu'il faisait beaucoup de miracles, et que, s'il continuait à manifester sa puissance en en faisant de nouveaux, tous croiraient en lui. Mais c'est justement parce qu'il faisait beaucoup de miracles, qu'ils devaient le reconnaître pour l'envoyé de Dieu, et lui donner des marques du respect et de la soumission que devait leur inspirer cet auguste titre. C'est parce que tous auraient cru en lui, qu'ils auraient dû se montrer favorables à sa mission et engager le peuple par leur exemple, à embrasser sa doctrine, à observer sa loi, puisqu'il n'y avait rien de plus propre à les rendre vertueux et heureux, que la pratique de cette doctrine et l'observation de cette loi. Mais si ce peuple se fût attaché à Jésus-Christ, il se serait infailliblement méfié d'eux. S'il eût regardé Jésus-Christ comme un Dieu, il n'aurait vu en eux que des hommes ambitieux et intéressés, que des hypocrites, que des imposteurs; et l'estime qu'on avait pour eux, se serait bientôt changée en mépris. C'est là ce que prévirent les ennemis

de ce Dieu sauveur; c'est là ce que leur avait fait craindre l'empressement avec lequel la multitude l'avait suivi jusque dans le désert. Or, comme ils préféraient leur intérêt particulier au bonheur public, ils ne firent pas difficulté de sacrifier l'un à l'autre; et pour conserver le crédit qu'ils avaient, ils se déterminèrent à faire mourir celui qui, par ses vertus et par ses miracles, aurait pu le leur faire perdre.

Il est vrai qu'ils se donnaient bien de garde de manifester le motif odieux qui les faisait agir. Ils cherchaient au contraire à couvrir leur malice d'un voile spécieux : ils disaient que si ce divin Sauveur continuait à faire des miracles, et que tous crussent en lui, les Romains viendraient et détruiraient leur ville et leur nation. Mais pourquoi les Romains seraient-ils venus les détruire, tandis qu'en suivant les maximes de Jésus-Christ, qui veut qu'on rende à César ce qui est à César, les Juifs n'en auraient été que plus fidèles et plus soumis? Ce ne sont point les hommes religieux qui se soulèvent contre les puissances qui les gouvernent. Comme la religion leur fait un devoir de la soumission, et un crime de la révolte, ils savent obéir, ils savent souffrir, ils savent même mourir: mais ils ne savent pas se révolter; et s'il arrivait qu'ils fussent en butte aux traits de la persécution, bien loin de se révolter contre ceux qui les persécuteraient, ils se croiraient obligés par le précepte de leur divin Maître, de prier pour leurs persécuteurs. Il n'y a que ceux qui ont secoué le joug de la religion, qui secouent celui de l'autorité, parce qu'il n'y a plus alors aucun frein qui puisse les retenir. Aussi si les Romains vinrent dans la suite, s'ils détruisirent la ville de Jérusalem, et firent périr

presque tous ses habitans, ce ne fut point parce qu'ils avaient embrassé la religion de Jésus-Christ; ce fut plutôt parce qu'ils l'avaient rejetée; ce fut parce qu'en la rejetant, ils s'étaient écartés des maximes qu'elle nous enseigne, et avaient refusé de rendre à César ce qui était à César; ce fut surtout parce qu'ils avaient porté l'injustice et la barbarie jusqu'à faire mourir Jésus-Christ lui-même sur une croix; et leur destruction ne fut que le châtiment de leurs crimes, et surtout de l'horrible déicide qu'ils avaient commis.

Les pontifes et les pharisiens assemblés pour délibérer contre Jésus-Christ, ne prévoyaient pas ce châtiment redoutable : ils ne voyaient que ce qui semblait devoir satisfaire leur jalousie et conserver leur crédit. C'est pourquoi *l'un d'entre eux, nommé Caïphe, qui remplissait cette année les fonctions de pontife, leur dit : Vous n'y entendez rien, et vous ne comprenez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse point. Ce n'est pas de lui-même qu'il disait cela; mais étant grand-prêtre cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation des Juifs, et non-seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler les enfans de Dieu qui étaient dispersés.* Caïphe n'envisageait que les avantages temporels que la mort de Jésus-Christ semblait devoir procurer à sa nation, et il n'avait pas seulement la moindre idée des bienfaits inappréciables que devait en retirer tout le genre humain. Mais en se servant de l'organe de ce pontife pour annoncer que ce divin Sauveur devait mourir pour le salut du monde, Dieu voulait montrer, comme l'observe un savant auteur, qu'il se jouait de la sagesse des

hommes, qu'il faisait servir leur perversité à exécuter ses desseins, et leur langue même à les publier.

Depuis le jour où, par une disposition secrète de la Providence, Caïphe avait prophétisé, sans le savoir, que Jésus-Christ mourrait pour sauver tous les hommes, les pontifes et les pharisiens ne songèrent plus qu'à accélérer l'accomplissement de cette prophétie, en cherchant à le faire mourir. Mais nous, M. F., serions-nous assez ingrats et assez pervers pour les imiter, en le sacrifiant comme eux à nos passions criminelles? Ah! puisque nous approchons du temps où l'Eglise nous rappelle le souvenir de sa mort, ne songeons qu'à le remercier de ce qu'il a bien voulu consentir à mourir pour nous sauver. Ne songeons qu'à gémir et à pleurer, de ce que par nos péchés nous avons contribué nous-mêmes à le faire mourir. Ne songeons enfin qu'à l'aimer, comme il nous a aimés, et à vivre pour lui, comme il est mort pour nous : car c'est là, M. F., ce qu'exige de nous la reconnaissance que nous lui devons; et ce serait le comble de l'ingratitude, que de ne vouloir rien faire pour un Dieu qui s'est entièrement sacrifié pour nous. Mais ce n'est point dans le monde qu'on peut se pénétrer des sentimens de gratitude et d'amour que mérite ce Dieu sauveur. Ce n'est point là qu'on apprend à le connaître, à l'aimer et à le servir : on n'y apprend au contraire qu'à l'oublier, qu'à l'abandonner et qu'à l'offenser. Si nous voulons donc célébrer dignement la mémoire de sa mort et nous en appliquer les fruits précieux, imitons la conduite de ce divin Maître qui, sachant que son heure approchait, *cessa de se montrer en public, et alla dans un pays situé près du désert, et*

dans une ville appelée Ephrem, et y resta avec ses disciples.

Nous devrions en tout temps chercher la retraite et la solitude, parce que ce n'est que là, que dans le silence de la méditation, que l'on peut apprendre à connaître Dieu et à se connaître soi-même, que l'on peut se pénétrer des vérités de la religion, et se détromper des erreurs du monde. Mais c'est surtout aux approches du saint temps où l'Eglise s'occupe continuellement de la mort de son divin Epoux, que nous devons mener une vie plus recueillie, et nous occuper sans cesse nous-mêmes de ce grand et touchant mystère, parce que ce n'est qu'en le méditant, que nous pourrons faire naître dans notre cœur les sentimens de reconnaissance, de douleur et d'amour qu'il est propre à nous inspirer. Eloignons-nous donc du tumulte du monde; retirons-nous dans les ombres de la retraite; oublions toutes les vaines bagatelles dont s'occupent les hommes, pour ne penser qu'au grand sacrifice que notre Dieu a fait pour nous sauver; prosternons-nous devant l'image de Jésus crucifié; et si elle ne suffit pas pour nous attendrir et pour nous toucher, rappelons-nous l'exemple de sa sainte mère.

L'Eglise nous la représente aujourd'hui placée au pied de la croix. Mais qui pourrait exprimer toute la vivacité de la douleur dont elle y fut pénétrée ? Elle était mère ; elle était la plus tendre de toutes les mères, et elle vit attacher sur ce bois infàme le Fils le plus aimable et le plus chéri ; et elle lui vit percer les pieds et les mains avec des clous qu'on y enfonçait à coups redoublés, et elle se vit couverte elle-même du sang adorable qui ruisselait de ses plaies sacrées ;

et elle entendit les horribles blasphèmes que l'on joignait aux affreux tourmens dont on l'accablait : elle entendit surtout retentir jusqu'au fond de son cœur les tristes et désolantes paroles qu'il lui adressa, lorsque, substituant son disciple bien-aimé à sa personne adorable, il lui dit en le lui montrant : *Voilà votre fils*. Son âme aurait-elle pu ne pas endurer une passion si douloureuse, que celle qu'endurait le corps de son divin Fils? et si elle résista aux vives impressions que la douleur fit sur son tendre cœur, si, bien loin de succomber sous le poids de l'affliction, elle fit paraître une constance inébranlable, et elle demeura debout au pied de la croix, n'est-ce pas parce qu'elle était la plus sainte des créatures, comme elle était la plus tendre des mères? n'est-ce pas parce qu'oubliant son intérêt personnel, elle ne vit dans la mort de son divin Fils, que la gloire que Dieu devait en retirer, et le salut qu'elle devait procurer aux hommes?

Nous n'avons, M. F., ni la sainteté, ni la tendresse de Marie, et par conséquent notre douleur ne saurait égaler la sienne. Mais nous avons un motif qui, si nous y pensions, serait bien propre à l'exciter ou à l'augmenter. Et quel est ce motif? C'est que selon les principes de la religion, nous avons été nous-mêmes la cause de la mort de notre divin Sauveur ; c'est que ce sont nos péchés qui l'ont attaché sur la croix où il a expiré, puisque l'apôtre S. Pierre nous dit expressément, qu'*il est mort pour nos péchés*. Or ce seul motif ne devrait-il pas suffire pour nous inspirer les mêmes sentimens qu'éprouva Marie au pied de la croix ; et si, malgré le consolant témoignage qu'elle pouvait se rendre de n'avoir

trouvé un ânon, monta dessus, ainsi qu'il est écrit : ne craignez point, fille de Sion ; voici votre roi qui vient monté sur le poulain d'une ânesse. Les disciples ne firent point d'abord d'attention à cela, mais quand Jésus fut entré dans sa gloire, ils se souvinrent alors que ces choses avaient été écrites de lui, et qu'ils avaient contribué eux-mêmes à les accomplir. Le grand nombre de ceux qui s'étaient trouvés avec lui, lorsqu'il avait appelé Lazare du tombeau, et l'avait ressuscité, lui rendait témoignage. Ce fut aussi ce qui fit sortir tant de peuple, pour aller au-devant de lui, par ce qu'ils avaient ouï dire qu'il avait fait ce miracle. Mais les pharisiens se dirent entre eux : Vous voyez que nous ne gagnons rien. Voilà que tout le monde court après lui. Il y eut quelques gentils de ceux qui étaient venus à Jérusalem, pour adorer au jour de la fête, qui s'adressèrent à Philippe, qui était de Betsaïde en Galilée, et lui firent cette prière : Seigneur, nous voudrions bien voir Jésus. Philippe vint le dire à André, et André et Philippe le dirent ensemble à Jésus. Jésus leur dit : L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits. Celui qui aime sa vie, la perdra ; mais celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive. Où je serai, le serviteur qui est à moi y sera aussi. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ? Mon Père, délivrez-moi de cette heure ; et c'est pour cela que je suis venu à cette heure.

Mon Père, glorifiez votre nom. On entendit une voix du ciel, qui dit : Je l'ai déjà glorifié, et je le glorifierai encore. Le peuple qui était là, et qui entendit la voix, disait que c'était un coup de tonnerre. D'autres disaient : C'est un ange qui lui a parlé. Jésus leur dit : Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre : c'est pour vous. C'est maintenant que le monde va être jugé. C'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors; et pour moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. Il disait cela pour désigner de quelle mort il devait mourir. Le peuple lui dit : Nous avons appris de la Loi, que le Christ doit demeurer éternellement. Comment donc dites-vous qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? Qui est ce Fils de l'homme ? Jésus leur dit : La lumière est encore avec vous pour un peu de temps. Marchez, pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent : car celui qui marche dans les ténèbres, ne sait où il va. Croyez donc en la lumière, pendant que vous avez la lumière, afin que vous soyez enfans de la lumière. Après avoir dit cela, Jésus se retira, et se déroba aux Juifs. *S. Jean, chap.* 12.

HOMÉLIE.

Les princes des prêtres délibérèrent de faire mourir aussi Lazare, parce que plusieurs d'entre les Juifs s'éloignaient d'eux à cause de lui, et croyaient en Jésus. Si nous n'étions assurés que l'Évangile ne renferme rien qui ne soit exactement conforme à la vérité, nous ne pourrions jamais croire que les ennemis de Jésus-Christ eussent pu porter contre lui la haine et la

cruauté jusqu'à des excès aussi révoltans que ceux que l'Évangéliste nous met aujourd'hui sous les yeux. Peu contens d'avoir délibéré de faire mourir le Sauveur du monde, parce qu'il avait ressuscité Lazare, ils prirent encore le parti d'ôter la vie à Lazare, parce que sa résurrection était une preuve toujours subsistante de la puissance de ce Dieu sauveur; c'est-à-dire, que ce qui aurait dû les convertir, ne servit qu'à les endurcir, et qu'au lieu de reconnaître et d'invoquer le pouvoir divin que Jésus-Christ avait fait éclater en rendant la vie à Lazare, ils cherchaient en quelque sorte à l'anéantir, en les livrant tous deux à la mort. Peut-on imaginer un endurcissement plus inconcevable, et ne fallait-il pas être entièrement aveuglé par la jalousie, pour former un projet si injuste et si déraisonnable?

Il n'en fut pas ainsi du peuple qui ne suivait que les lumières de la raison et les principes de l'équité naturelle. *Le lendemain, ce peuple qui était venu à la fête, ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, ils prirent des branches de palmiers, et allèrent en foule au-devant de lui, en criant: Hosanna! Béni soit le roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur!* C'est là le cri de l'admiration que devait naturellement arracher à ce peuple le grand prodige que Jésus-Christ venait d'opérer, en retirant Lazare des bras de la mort: et c'est là aussi l'hommage qu'il lui rendit, parce qu'il n'y avait dans lui aucune passion, aucun intérêt, aucune jalousie qui l'indisposât, comme les pharisiens, contre ce divin Sauveur.

Jésus ayant trouvé un ânon, monta dessus, ainsi qu'il est écrit : Ne craignez point, fille de Sion : voici votre roi qui vient monté sur le poulain d'une

ânesse. *Les disciples ne firent point d'abord attention à cela : mais quand Jésus fut entré dans sa gloire, ils se souvinrent alors que ces choses avaient été écrites de lui, et qu'ils avaient contribué eux-mêmes à les accomplir.* L'appareil sous lequel Jésus-Christ se montra en entrant dans Jérusalem n'avait rien de remarquable, si ce n'est l'accomplissement de l'oracle qui l'avait prédit : il n'aurait même rien eu que de méprisable, s'il n'eût été qu'un roi ordinaire. Mais c'était, selon les expressions de l'Ecriture, le Roi des rois ; c'était le Seigneur des seigneurs ; et l'éclat de sa gloire et de ses vertus rendait son triomphe plus admirable que celui des héros les plus célèbres par leurs victoires et par leurs conquêtes. Aussi, quoiqu'il entrât dans la ville sans pompe et avec l'extérieur le plus ordinaire, *le grand nombre de ceux qui s'étaient trouvés avec lui, lorsqu'il avait appelé Lazare du tombeau, et l'avait ressuscité, lui rendait témoignage*, et ce témoignage était bien plus glorieux que celui qu'on a jamais pu rendre aux vainqueurs les plus renommés, parce qu'on ne pouvait louer ceux-ci que d'avoir vaincu des hommes semblables à eux ; au lieu que si on célébrait la gloire de Jésus-Christ, c'était parce qu'il avait triomphé de la mort, qui triomphe de tout.

Ce fut aussi ce qui fit sortir tant de peuple pour aller au-devant de lui, parce qu'ils avaient ouï dire qu'il avait fait ce miracle. Il n'y eut que les pharisiens, qui, au lieu d'applaudir au triomphe de ce Dieu sauveur, le virent d'un œil jaloux ; *et se dirent entre eux : Vous voyez que nous ne gagnons rien. Voilà que tout le monde court après lui.* Mais nous ne devons pas être surpris de cette conduite des pharisiens ; et ces ennemis de Jé-

sus-Christ ne firent alors que ce qu'ont fait dans ces derniers temps les ennemis de sa religion. Comme ils haïssaient ses ministres, parce qu'ils ne voyaient en eux que des adversaires toujours prêts à s'opposer à leurs systèmes impies et à leurs projets destructeurs, ils commencèrent par les décrier, et tâchèrent en les décriant de détruire l'ascendant qu'ils avaient sur les cœurs et sur les esprits; mais comme ils virent que, malgré leurs invectives et leurs calomnies, tout le monde, pour me servir ici de l'expression de l'Evangile, courait encore après eux, ils prirent enfin le parti de les perdre, comme les pharisiens avaient délibéré de faire mourir leur divin Maître; et de là vint cette violente persécution qui fit tant de victimes, et qui aurait fini par anéantir la religion, si la Providence n'en eût arrêté le cours, et si le peuple, désabusé par l'expérience, n'eût enfin compris que les ennemis de cette religion salutaire, en paraissant vouloir assurer son bonheur, ne cherchaient réellement qu'à satisfaire leur ambition.

Les gentils eux-mêmes se montrèrent bien plus équitables envers Jésus-Christ que les scribes et les pharisiens. *Quelques-uns de ceux qui étaient venus à Jérusalem, pour adorer au jour de la fête, s'adressèrent à Philippe, qui était de Betsaïde en Galilée, et lui firent cette prière: Seigneur, nous voudrions bien voir Jésus.* Mais pourquoi voulaient-ils le voir? C'est qu'ils avaient sans doute entendu toute la Judée retentir du bruit de ses miracles: c'est qu'on le leur avait partout représenté comme un homme puissant en œuvres et en paroles, comme un homme qui renversait à son gré les lois de la nature, et qui, sous les dehors de l'humanité,

cachait la puissance d'un Dieu. C'est sous ces traits sublimes, M. F., que la religion nous le représente; et c'est d'après les grandes idées qu'elle nous en donne, que nous le regardons comme notre sauveur et notre Dieu. Mais désirons-nous de le voir comme les gentils? mais soupirons-nous sans cesse, comme nous le devrions, après l'heureux jour où nous pourrons jouir de sa divine présence? Hélas! la plupart des chrétiens ne songent seulement pas à lui, et sont presque entièrement indifférens pour lui. C'est lui cependant, M. F., qui devrait être le seul objet de nos pensées et de nos désirs, puisque c'est lui qui seul peut faire notre bonheur dans le temps et dans l'éternité. Revenons donc de la funeste indifférence qui nous l'a fait peut-être oublier jusqu'à présent, et imitons la vive ardeur avec laquelle les gentils eux-mêmes désiraient de contempler ses traits adorables.

Philippe, à qui il s'était adressé, pour le prier de leur procurer ce bonheur, *vint le dire à André, et André et Philippe le dirent ensemble à Jésus. Jésus leur dit : L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul : mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits.* Jésus-Christ, qui s'appelle ici le Fils de l'homme, parce que, comme l'observe S. Augustin, il avait daigné se faire homme, afin que tous les hommes devinssent les enfans de Dieu; Jésus-Christ, dis-je, avait raison d'annoncer que l'heure était venue où il devait être glorifié, puisqu'il devait bientôt faire éclater sa gloire par le grand miracle de sa résurrection. Mais avant que de triompher de la mort, il devait la subir; et c'est pour cela

qu'il se compare au grain de froment, qui ne porte beaucoup de fruits qu'autant qu'il commence par mourir dans le sein de la terre. Or, il en est ainsi de nous, M. F., et nous ne pourrons porter des fruits de grâce et de sainteté, nous ne pourrons être glorifiés comme Jésus-Christ, qu'autant que nous mourrons au monde, à nos passions et à nous-mêmes : car voici ce qu'ajoute ce divin Maître.

Celui qui aime sa vie, la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle : c'est-à-dire, celui qui, trop attaché à la vie, trahit ses devoirs pour la conserver, et pour en goûter les douceurs, finira par la perdre, et verra cette vie courte et passagère remplacée par une mort éternelle. Mais celui qui est toujours prêt à la sacrifier, plutôt que de manquer à ce que la religion exige de lui, la conservera pour le sacrifice même qu'il en fera; et en mourant pour son Dieu, il se procurera l'avantage de vivre éternellement avec lui. C'est d'après cette vérité, que des milliers de martyrs ont mieux aimé terminer leur vie au milieu des tourmens, que de la prolonger aux dépens de leur foi et de leur innocence; et c'est aussi d'après cette vérité, que tout vrai chrétien doit être dans la disposition d'endurer la mort la plus cruelle, plutôt que de perdre la vie de la grâce par le péché.

Pour nous animer à remplir ce devoir, Jésus-Christ nous dit : *Si quelqu'un me sert, qu'il me suive. Où je serai, le serviteur qui est à moi y sera aussi. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera.* Il faut donc le suivre, c'est-à-dire imiter ses exemples pour le servir; et ce serait en vain que nous nous flatterions d'être ses vrais servi-

teurs, si nous n'étions pas ses fidèles imitateurs. De même donc qu'il n'a vécu que pour nous, et qu'il n'a pas fait difficulté de mourir pour nous, ainsi nous ne devons vivre que pour lui, et nous devons être dans la ferme résolution de sacrifier, s'il le faut, notre vie pour lui. C'est en le servant ainsi, que nous sommes assurés d'être un jour où il est lui-même, et où son Père honorera ceux qui l'auront servi, c'est-à-dire, dans l'heureux séjour d'où la tristesse, la douleur et les larmes ne sauraient approcher, et où l'on jouira d'une paix, d'une joie et d'un bonheur qui n'auront point de fin. Y a-t-il rien de plus propre à nous animer, à nous faire surmonter courageusement tous les obstacles qu'on peut rencontrer dans les voies du salut? et si les mondains souffrent tout, sacrifient tout, pour se procurer quelques honneurs frivoles, quelques trésors périssables, quelques satisfactions passagères; ne serions-nous pas inexcusables de ne vouloir rien sacrifier et rien endurer, pour nous assurer une gloire sans bornes, des bienfaits infinis, et une éternelle félicité?

Après avoir donné à ses disciples les sages leçons que j'ai rapportées, *Jésus-Christ s'écria : Maintenant mon âme est troublée, et que dirais-je? Mon Père, délivrez-moi de cette heure; et c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Mon Père, glorifiez votre nom.* Si ce divin Sauveur permit que le trouble s'emparât de son âme, lorsqu'il voyait approcher l'heure de sa mort, ce fut pour nous apprendre que les agitations pénibles que nous ressentons à la vue des maux qui nous menacent, ne sont ni un péché, ni même une imperfection, puisqu'il a voulu lui-même en éprouver de pareilles. Si après avoir

prié son Père de le délivrer de cette heure, il ajouta que c'était pour cela qu'il était venu à cette heure; ce fut pour nous donner à entendre que nous pouvions bien conjurer le Ciel de mettre fin à nos peines, mais qu'en lui adressant cette prière, nous devions toujours subordonner nos désirs à sa volonté, et être déterminés à endurer avec une humble résignation toutes les souffrances qu'il lui plaira de nous envoyer, puisque nous ne sommes nés que pour souffrir. S'il supplia enfin son Père de glorifier son nom, ce fut pour nous faire comprendre que, quelle que puisse être notre situation, nous devons chercher et désirer par-dessus tout la gloire de Dieu, le bon plaisir de Dieu, puisque ce n'est qu'en le glorifiant et en cherchant à lui plaire, que nous pouvons assurer notre propre gloire et notre bonheur.

La prière de ce divin Sauveur ne fut pas inutile. Au moment où il l'adressait à son Père céleste, *on entendit une voix du Ciel qui dit : Je l'ai déjà glorifié* ce nom, *et je le glorifierai encore. Le peuple qui était là, et qui entendit la voix, disait que c'était un coup de tonnerre; d'autres disaient : C'est un ange qui lui a parlé. Mais Jésus leur dit : Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre; c'est pour vous.* C'était, en effet, pour l'instruction de ce peuple et pour la nôtre, que le Père céleste fit miraculeusement retentir cette voix au milieu des airs. C'était pour confirmer la mission, et pour approuver la doctrine de Jésus-Christ, c'était pour nous apprendre qu'il était véritablement le Fils de Dieu, et que, s'il s'était fait homme, ce n'avait été que pour sauver les hommes. C'est pourquoi ce divin Sauveur ajouta : *C'est maintenant que le*

monde va être jugé : c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors : et pour moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. Jamais prédiction ne fut plus littéralement accomplie que celle que fait ici Jésus-Christ, en annoçant les effets salutaires que devait produire sa mort. C'est en vertu de cette mort, que le monde fut jugé et délivré de la dure servitude du péché, sous laquelle il gémissait depuis si long-temps. C'est en vertu de cette mort, que le démon, qui jusqu'alors avait régné dans le monde, en fut enfin chassé ; que ses oracles devinrent muets ; que ses temples furent renversés, ses autels abattus, et que le christianisme s'établit partout sur les ruines de l'idolâtrie. Ce fut enfin en vertu de cette mort, ce fut après qu'il eut été élevé et immolé sur la croix, que Jésus-Christ attira tout à lui, qu'il se fit adorer par tous les peuples, qu'il établit sa religion dans tout l'univers, et que sa croix même, qui avait été l'instrument de son supplice, devint un objet de vénération pour tous ceux qui crurent en lui.

Le peuple, qui ne comprit pas le sens de la prédiction que ce divin Sauveur lui avait faite, *lui dit* en l'entendant : *Nous avons appris de la Loi, que le Christ doit demeurer éternellement. Comment donc dites-vous qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé* en haut ? *Qui est ce Fils de l'homme ?* Le Sauveur du monde ne crut pas devoir répondre aux questions de ce peuple, qui après toutes les preuves qu'il lui avait données de sa divinité, devait croire les mystères qu'il lui révélait, et non pas chercher à les comprendre ; mais pour animer les Juifs à profiter de ses instructions, il se contenta de leur dire :

La lumière est encore avec vous pour un peu de temps. Marchez, pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent : car celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Ces paroles, M. F., s'adressent à nous comme aux Juifs. Nous avons encore la lumière avec nous. Nous sommes encore éclairés par la foi et par la grâce que Dieu nous a données pour nous servir de guides. Suivons-les donc pendant qu'elles brillent encore à nos yeux : car si nous abusions des secours salutaires qu'elles nous offrent, nous nous verrions tout-à-coup enveloppés des ténèbres de l'erreur ou de l'incrédulité, et quand *on marche dans les ténèbres, on ne sait où l'on va ;* c'est-à-dire, que lorsqu'on n'est plus éclairé des lumières de la religion, et soutenu par le secours de la grâce, on n'a plus de principes, plus de règles de mœurs ; on marche à l'aveugle, on se laisse entraîner par ses idées, par ses passions ; et après être allé d'erreurs en erreurs, d'égaremens en égaremens, on tombe enfin dans l'abîme de la perdition. *Croyons donc à la lumière,* ainsi que Jésus-Christ l'ordonnait aux Juifs, *pendant que nous avons la lumière, afin que nous soyons enfans de la lumière.* Réglons notre conduite sur les maximes de notre foi, et nous serons alors enfans de la lumière ; et nous pourrons nous flatter de marcher dans le chemin de la vérité et de la vertu, et nous n'aurons point à craindre que Jésus-Christ se retire et se dérobe à nous, comme *il se retira et se déroba aux Juifs :* il sera toujours au contraire notre guide, notre soutien ; et après nous avoir dirigés et soutenus dans les voies du salut, il nous conduira par sa grâce au bonheur éternel qui en est le terme.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU DIMANCHE DES RAMEAUX.

ÉVANGILE.

Jésus approchant de Jérusalem, et étant déjà arrivé à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, envoya deux de ses disciples, en leur disant : Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant une ânesse qui est attachée, et son ânon avec elle; déliez-la et amenez-les-moi : et si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que c'est le Seigneur qui en a besoin, et aussitôt on les laissera amener. Or tout cela se passa ainsi, afin que cette parole du Prophète fût accomplie : Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse qui porte le joug et sur ânon. Les disciples, étant allés, firent ce que leur avait ordonné Jésus. Ils lui amenèrent l'ânesse et l'ânon, et les ayant couverts de leurs habits, ils le firent monter dessus. Alors une grande multitude de peuple étendit aussi ses habits sur le chemin; d'autres coupaient des branches d'arbres, et les jetaient sur son passage; et tous ensemble, soit ceux qui marchaient devant lui, soit ceux qui le suivaient, criaient : Hosanna au Fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna au plus haut des cieux! *S. Matthieu, chap.* 21, *vers.* 1—9.

HOMÉLIE.

Jésus approchant de Jérusalem, et étant déjà arrivé à Bethpagé, près de la montagne des Oliviers, envoya deux de ses disciples, en leur disant : Allez au village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant une ânesse qui est attachée, et son ânon avec elle : déliez-la, et amenez-les-moi. Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que c'est le Seigneur qui en a besoin : et aussitôt on les laissera amener. Or tout se passa ainsi.

Le récit que vous venez d'entendre, tout simple qu'il est, renferme une grande leçon, et nous offre de grands exemples. Il nous apprend d'abord une vérité bien importante et souvent oubliée : c'est que Jésus-Christ voyait tout, c'est qu'il connaissait tout, et que par conséquent nous devons le regarder comme un Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse tout voir et tout connaître. Comment en effet ce divin Sauveur aurait-il pu savoir que, dans le village où il envoyait deux de ses disciples, ils trouveraient une ânesse attachée, et son ânon avec elle? Comment aurait-il pu prévoir que les maîtres à qui appartenaient ces animaux les laisseraient amener sans faire la moindre résistance, et sans demander même quel était celui au nom de qui l'on venait les chercher? Comment aurait-il pu dire à ses disciples : Allez, déliez l'ânesse qui est attachée, et son ânon avec elle ; et si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que c'est le Seigneur qui en a besoin ; et on les laissera amener? Comment, dis-je, aurait-il pu parler avec tant d'assurance, si, éclairé par la science universelle qui rendait

tout présent à ses yeux, il n'eût été assuré que ce qu'il annonçait était conforme à la vérité, et que l'événement répondrait à la prédiction? Il y répondit en effet, et tout se passa ainsi qu'il l'avait dit.

N'est-ce pas là une preuve évidente qu'il voyait tout, qu'il connaissait tout, et que par conséquent il était Dieu; puisque, comme je l'ai déjà dit, il n'appartient qu'à la Divinité de franchir par ses lumières infinies l'intervalle des lieux comme celui des temps, de voir l'avenir comme le présent, et ce qu'il y a de plus caché comme ce qu'il y a de plus connu? Mais s'il est vrai que Dieu est partout, et qu'il voit tout; il est également vrai que nous ne saurions nous dérober à sa présence, ni nous soustraire à ses regards. Or, si nous étions bien persuadés de cette vérité comme nous devons l'être, faudrait-il rien de plus pour nous empêcher de faire le mal, et pour nous animer à faire le bien?

Il n'y a aucun homme, quelque audacieux, quelque pervers que vous le supposiez, qui osât commettre une action criminelle et déshonorante aux yeux des autres hommes. Les plus méchans même ont coutume de couvrir leurs infamies du voile du secret ou des ombres de la nuit; et quelque penchant qu'ils aient à faire le mal, ils ne le feraient pourtant pas, s'ils ne pouvaient le faire sans être vus. Or, si la seule crainte des regards des hommes est capable de nous arrêter lorsque nous sommes tentés de nous livrer au crime, combien plus ne nous en abstiendrons-nous pas si nous pensions bien que nous ne saurions le commettre sans que Dieu nous vît? Comme on sollicitait un saint solitaire à faire une action criminelle et honteuse,

J'y consens, répondit-il, en faisant semblant d'entrer dans les vues de la personne qui était venue le solliciter; mais je n'y consens qu'à condition que ce crime sera commis en plein jour et au milieu de la place publique. Cette condition fut rejetée avec indignation; parce que la personne à qui on la proposait, craignait de se déshonorer aux yeux des hommes; mais le saint solitaire profitant de cette occasion pour lui faire une leçon salutaire : Quoi, lui dit-il, vous craignez les regards de vos semblables, et vous ne craignez pas ceux de votre Dieu ! Vos semblables ne pourraient pourtant que vous mépriser; au lieu que votre Dieu pourrait vous punir au moment que vous l'offenseriez. Allez donc, retirez-vous, et souvenez-vous que si nous devons craindre les hommes, nous devons encore plus redouter celui devant qui tous les hommes ne sont que néant.

Souvenez-vous-en aussi, M. F., n'oubliez jamais que vous êtes toujours sous l'œil inévitable de Dieu; et si la passion venait vous attaquer dans les ombres de la solitude, ou au milieu des ténèbres de la nuit, dites-vous à vous-mêmes, comme la chaste Suzanne : Je suis, il est vrai, à l'abri des regards des hommes; mais Dieu me voit; et que me servirait-il d'être innocent aux yeux du monde, si je me rendais coupable aux yeux de ce Dieu puissant et terrible qui pourrait m'accabler sous les traits de sa redoutable justice, au moment même où j'oserais me révolter contre lui ? Si vous avez soin de faire cette réflexion; si vous dites continuellement à vous-mêmes : *Dieu me voit*, la crainte s'emparera de votre âme; vous sentirez la passion s'éteindre dans votre cœur, et non-seulement vous n'ose-

rez pas commettre le mal; mais encore vous vous porterez avec ardeur à faire tout le bien dont vous êtes capables.

Quand un serviteur travaille sous les yeux de son Maître, quelque indolent qu'il puisse être, il déploie tout ce qu'il a d'adresse et d'activité pour faire aussi parfaitement qu'il le peut l'ouvrage qui lui a été commandé. Quand un guerrier sait que son roi même est témoin du combat qu'il a à livrer ou à soutenir, quoiqu'il soit naturellement lâche, il sent naître dans son cœur un courage qui l'élève au-dessus de son caractère; il attaque l'ennemi, il affronte les périls, il brave la mort, et le désir qu'il a de plaire à son souverain, le transforme en héros. Or, il en est de même d'un chrétien qui pense souvent qu'il est toujours en la présence de Dieu, et que ce Dieu infiniment clairvoyant voit tout ce qu'il fait. Quoiqu'il sente en lui-même une secrète répugnance pour le bien, et qu'il soit d'abord rebuté par les difficultés que la pratique de la vertu lui présente, il ne peut se dire intérieurement à lui-même : *Dieu me voit*, sans se sentir animé d'un courage dont il se croyait incapable; et la seule idée de la présence de Dieu qu'il regarde comme son souverain Maître et comme son Roi, suffit pour lui faire surmonter tous les obstacles qui l'arrêtaient. Dites-vous donc souvent, âmes tièdes, *Dieu me voit*, et ces paroles seront pour vous comme autant de coups d'aiguillon qui vous feront marcher avec ardeur dans les routes de la piété. Dites-vous-le souvent, âmes calomniées et injustement opprimées; et ces paroles vous consoleront de l'injustice des hommes. Dites-vous-le souvent, âmes affligées; et ces paroles seront pour vous comme un baume salutaire qui

adoucira toute l'amertume des maux que vous avez à souffrir.

Tels sont les fruits précieux que vous retirerez de l'exercice de la présence de Dieu; et c'est sans doute pour cela, que cet exercice nous est recommandé par tous les maîtres de la vie spirituelle, et qu'il a été pratiqué par tous les saints. Pratiquons-le donc aussi nous-mêmes, M. F.; n'oublions jamais la leçon que nous fait l'évangile de ce jour, en nous apprenant que Dieu connaît tout, qu'il voit tout, et que par conséquent nous ne devons jamais rien faire qui puisse blesser ses regards, et attirer sur nous les terribles effets de sa juste vengeance.

Mais outre cette grande leçon, cet évangile nous offre encore des exemples bien propres à nous instruire. Le premier de ces exemples est celui que nous donnent les deux disciples de Jésus-Christ, en obéissant aveuglément à leur divin Maître. L'ordre qu'il leur donnait, en leur commandant d'aller prendre l'ânesse et l'ânon qu'ils trouveraient dans le village qu'il leur désignait, semblait être contraire aux règles de la prudence; il devait même leur paraître impossible de l'exécuter, parce qu'il n'était pas naturel que sans les connaître on leur livrât ce qu'ils allaient demander. Cependant ils n'opposent pas la moindre difficulté à Jésus-Christ; ils s'empressent au contraire de faire ce qu'il leur ordonne; et par là, ils nous apprennent que lorsque Dieu parle, il ne faut point raisonner, mais il faut obéir; parce que Dieu, qui est la sainteté même, ne peut rien ordonner qui ne soit juste, et que nous ne puissions exécuter.

Le second de ces exemples est celui des personnes chez qui ce divin Sauveur envoya ses

deux disciples pour prendre l'ânesse et l'ânon qui leur appartenaient. Quoique ces personnes fussent apparemment pauvres, quoiqu'elles gagnassent peut-être leur vie par leur travail, elles ne laissèrent pas, dit S. Jean Chrysostôme, de laisser emmener ces animaux sans s'y opposer, et sans même demander pourquoi on les emmenait. Il suffit qu'on leur dise que *le Seigneur en a besoin*, pour qu'elles consentent à les donner; et par là, continue le saint docteur, elles nous apprennent que non-seulement nous ne devons rien refuser à Jésus-Christ; mais encore que nous devons lui donner tout ce qu'il nous demande, quand même il nous demanderait notre vie : car si des personnes inconnues obéissent au moindre mot que ce divin Sauveur leur fait dire, que ne doivent pas faire ceux qui, en qualité de ses disciples, sont obligés encore plus étroitement de lui obéir ?

Mais l'exemple qui doit le plus nous toucher, c'est celui que nous donne Jésus-Christ, en faisant son entrée dans Jérusalem, monté sur une ânesse que ses disciples avaient couverte de leurs habits; car s'il se montra sous cet humble appareil, ce ne fut pas seulement pour accomplir la prophétie de Zacharie qui dit à la fille de Sion : *Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse qui porte le joug, et sur son ânon*; ce fut encore, dit S. Jean Chrysostôme, pour nous apprendre par sa conduite à fuir le faste et le luxe; à nous contenter de ce qui nous est nécessaire, et à garder une grande modération en toutes choses. Jetez donc vos regards sur ce divin Sauveur, et apprenez par son extérieur autant que par ses paroles, qu'il est doux et humble de cœur. Il ne se montre pas

aux habitans de Jérusalem, élevé sur un char magnifique; il n'étale point à leurs yeux la pompe et le faste qui sont comme les attributs de la royauté; il ne nous donne aucune marque de sa puissance et de sa grandeur; il ne se fait remarquer que par sa douceur et son humilité. Mais comme toute sa gloire vient de lui-même, il n'a pas besoin d'emprunter des ornemens étrangers, de se donner un nombreux cortége et de s'environner d'un appareil imposant : il lui suffit de se montrer pour se faire applaudir et admirer. Il n'a pas plus tôt paru dans les rues de Jérusalem, que tout le peuple s'empresse de relever son triomphe par les témoignages éclatans de son respect et de son amour. Les uns *étendent leurs habits sur le chemin; les autres coupaient des branches d'arbres, et les jetaient sur son passage, et tous ensemble, soit ceux qui étaient devant lui, soit ceux qui le suivaient, criaient : Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna au plus haut des cieux !* Or ces acclamations, ces cris de joie, ces bénédictions ne sont-ils pas un hommage préférable au triomple le plus éclatant; et ce qu'il y a de plus glorieux pour un roi, n'est-ce pas de régner sur les cœurs? n'est-ce pas de s'entendre applaudir par son peuple, et de se voir chéri de tous ses sujets ?

Ce fut là, M. F., le juste hommage que les Juifs rendirent à Jésus-Christ; et c'est là aussi celui que nous devons lui rendre nous-mêmes : car il est notre Roi, comme il était le leur; et il n'a pas été moins bienfaisant envers nous, qu'il ne le fut envers eux. Il nous a fait naître dans le sein de son Eglise, qui est son royaume; il ne s'est pas contenté de nous mettre au nom-

bre de ses sujets; il nous a encore élevés jusqu'au rang sublime de ses membres, de ses frères, de ses cohéritiers ; il nous a enrichis de ses dons, comblés de ses grâces, et il est prêt à mettre le comble à ses bienfaits par une faveur encore plus signalée, puisque nous touchons au temps heureux où il veut bien se donner lui-même à nous pour gage de son amour. Je puis donc bien, M. F., vous dire à présent, comme le Prophète le disait à la Fille de Sion : *Voici que votre Roi vient à vous plein de douceur*. Les rois de la terre sont souvent inaccessibles ; ce n'est du moins qu'avec peine qu'on trouve accès auprès d'eux ; et l'éclat imposant qui les environne est plus propre à nous intimider qu'à nous rassurer. Mais il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ. Quoiqu'il soit notre Roi, quoiqu'il soit même le Roi des rois et le souverain Maître de l'univers, il veut bien nous prévenir ; et au lieu de permettre seulement que nous allions à lui, il se plaît à venir lui-même à nous. Mais comment y vient-il ? Il y vient, non pas sous les dehors imposans du pouvoir suprême, mais sous les simples voiles du pain eucharistique. Il y vient, non pas seulement pour honorer en passant notre demeure de sa présence, mais pour établir la sienne dans notre cœur. Il y vient, dit S. Jean Chrysostôme, non pas pour imposer des tributs et pour exiger des impôts, mais pour nous enrichir de ses dons et de ses bienfaits.

Pourrait-il porter plus loin la bonté? et le Prophète n'avait-il pas raison de l'annoncer comme un Roi plein de douceur? Mais pourrions-nous nous-mêmes être insensibles à tant d'amour; et ne serions-nous pas des monstres d'ingratitude, si nous refusions de le recevoir,

ou si nous ne le recevions qu'avec un cœur froid et indifférent? Allons donc à lui, comme il vient à nous; et n'oublions rien, pour lui préparer dans nos âmes une demeure où il puisse venir habiter avec complaisance. Ce qui peut la rendre agréable à ses yeux, c'est une foi vive, c'est un désir ardent, c'est une humilité profonde, c'est une piété fervente; c'est, en un mot, une vie sainte; et quand est-ce que nous devons plus nous appliquer à la mener, que pendant cette semaine que l'Eglise appelle la *Semaine Sainte?* Tâchons donc de la sanctifier en augmentant nos prières, nos jeûnes, nos aumônes et nos bonnes œuvres, en assistant exactement à *l'office* divin; en purifiant notre conscience dans le tribunal de la pénitence; en nous occupant sans cesse des grands mystères que nous allons célébrer; en donnant continuellement à Jésus-Christ des marques de notre reconnaissance; en nous unissant autant à lui par l'amour que par la communion, et en le faisant si bien régner dans nos cœurs, que nous puissions mériter de régner un jour avec lui dans le ciel.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU LUNDI SAINT.

ÉVANGILE.

Six jours avant la Pâque, Jésus revint à Béthanie où était Lazare qu'il avait ressuscité d'en-

tre les morts, et là on lui donna à souper. Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui. Alors Marie ayant pris une livre d'huile de parfum de vrai nard, qui était de grand prix, elle en parfuma les pieds de Jésus, puis les essuya de ses cheveux, et toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum. Alors l'un des disciples de Jésus, savoir Judas Iscariote, qui devait le trahir, dit : Pourquoi n'avoir pas vendu ce parfum trois cents deniers, et donné cet argent aux pauvres? Il disait ceci, non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était un larron, et qu'ayant la bourse, il avait entre les mains ce qu'on y mettait. Mais Jésus dit : Laissez-la le garder et l'employer pour le jour de ma sépulture : car vous avez toujours des pauvres avec vous; mais pour moi, vous ne m'aurez pas toujours. Une grande multitude de Juifs ayant su qu'il était là, ils y vinrent, non-seulement pour Jésus, mais pour voir Lazare qu'il avait ressuscité d'entre les morts. *S. Jean, chap.* 12, *vers.* 15.

HOMÉLIE.

Six jours avant la Pâque, Jésus revint à Béthanie où était Lazare qu'il avait ressuscité ; et là, on lui donna à souper. Il n'est sans doute personne parmi nous, M. F., qui, pour peu qu'il ait encore de foi et de piété, ne regarde la faveur que Jésus-Christ accorda à Lazare et à ses sœurs, comme l'avantage le plus précieux. Bien différent des grands du monde qui croiraient se déshonorer, s'ils se rapprochaient de ceux que la Providence a placés au-dessous d'eux, ce divin Sauveur, tout grand et tout Dieu qu'il était, ne

dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à venir visiter le tendre ami et les deux fidèles servantes qu'il avait à Béthanie : il leur procura la satisfaction et la gloire de le recevoir dans leur humble demeure, et de le voir assis à leur table frugale. Pouvait-il y avoir rien de plus consolant pour eux? Non, M. F. Mais quelque grand que fût leur bonheur, j'ose dire que nous n'avons rien à leur envier, et que Jésus-Christ ne fait pas moins pour nous qu'il ne fit pour eux.

Il nous a peut-être déjà retirés de l'abîme de l'iniquité, comme il arracha Lazare du fond du tombeau; il nous a peut-être déjà ressuscités comme lui, en nous faisant passer de la mort du péché à la vie de la grâce. Mais peu content de nous avoir donné cette marque de bonté, il veut bien porter l'amour qu'il a pour nous, jusqu'à se rapprocher de nous, jusqu'à s'unir à nous, jusqu'à venir établir sa demeure en nous. Et ce n'est pas sous les dehors de l'humanité qu'il y vient, comme il alla chez l'heureuse famille qui le reçut à Béthanie; c'est sous les simples voiles de l'Eucharistie. Ce n'est pas pour honorer notre table de sa présence; c'est pour nous faire asseoir à la sienne. Ce n'est pas pour se nourrir des alimens que nous pourrions lui offrir; c'est pour nous donner son corps même et son sang adorable pour nourriture. Ce n'est pas seulement pour recevoir le juste tribut de nos hommages; c'est pour nous enrichir de ses dons et de ses bienfaits. N'est-ce pas là le plus grand témoignage de tendresse qu'il puisse nous donner; et cette tendresse n'égale-t-elle pas celle qu'il fit éclater envers Lazare et ses sœurs? Cessons donc d'envier leur bonheur, mais attachons-nous à imiter leur exemple, et

puisqu'il ne fait pas moins pour nous qu'il ne fit pour eux, faisons ce qu'ils auraient sans doute fait s'ils eussent été prévenus de l'honorable visite de cet hôte divin, et ce qu'ils firent en effet lorsqu'il daigna les visiter.

Si Jésus-Christ leur eût fait annoncer son arrivée; s'ils eussent su par avance qu'il avait choisi leur demeure pour en faire la sienne, ils auraient fait sans doute tous les préparatifs qui auraient pu la rendre digne de lui. Ils l'auraient nettoyée, ils l'auraient embellie; ils en auraient fait disparaître tout ce qui aurait pu blesser ses regards, et ils l'auraient ornée de tout ce qui aurait été le plus propre à les flatter. Eh bien, M. F., voilà le modèle sur lequel nous devons nous former. Nous sommes à la même époque où se trouvaient les Juifs lorsque Jésus alla en Béthanie. Nous devons dans six jours célébrer la fête de Pàque, et nous savons que c'est pendant cette grande solennité que Jésus-Christ doit venir nous visiter sous les voiles eucharistiques. N'employons donc le temps qui doit la précéder, qu'à lui préparer dans notre âme une demeure qui soit digne de lui, autant qu'elle peut l'être; purifions-la d'abord de tous les péchés qui l'ont souillée, et effaçons par la pénitence toutes les taches dont le vice l'a couverte : car c'est là ce qu'il y a de plus odieux à ses yeux; c'est là ce qui nous rend indignes de le recevoir; et si nous osions paraître à la table sainte avec ces taches honteuses qui ont défiguré en nous son image, en y recevant son corps et son sang adorables, nous y mangerions, comme le dit l'apôtre S. Paul, et nous y boirions notre jugement. Arrachons ensuite de nos cœurs l'affection que nous avons au péché qui est son ennemi; car nous ne pou-

vons pas concilier l'attachement que nous avons pour l'un, avec l'amour que nous devons avoir pour l'autre; et tant que l'on continue à aimer le péché, on ne peut se flatter d'avoir seulement commencé à aimer Dieu.

Mais comme ce serait peu d'avoir purifié notre âme de tout ce qui pourrait déplaire à l'hôte céleste qui doit venir la visiter, si nous n'avions encore soin de l'orner de tout ce qui peut la rendre agréable à ses yeux, nous ne devons pas nous borner à renoncer au vice et au péché, nous devons encore nous attacher à la pratique de la vertu et des bonnes œuvres; nous devons préparer la voie au Seigneur par la prière, par l'aumône, par le jeûne et par tous les exercices d'une vie chrétienne. Nous devons faire, en un mot, pour recevoir ce divin Sauveur, ce que Marthe, Marie et Lazare firent en le recevant. Or, que firent-ils? *Marthe servait*, dit l'Evangéliste, *et Lazare était un de ceux qui étaient à table. Alors Marie ayant pris une livre d'huile de parfum de vrai nard, qui était de grand prix, elle en parfuma les pieds de Jésus, puis les essuya de ses cheveux, et toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum.* De même donc qu'en recevant le Seigneur, Marthe le servit avec tout l'empressement et toute l'ardeur dont elle était capable; ainsi, pour le recevoir nous-même, comme il le mérite, nous devons nous consacrer entièrement à son service, et lui donner des marques continuelles de notre zèle et de notre amour. De même que Lazare, en assistant au festin où était le Sauveur du monde, prouva par ses discours et par ses actions, qu'il était affranchi des liens de la mort, et qu'il avait repris une nouvelle vie; ainsi nous devons montrer par nos paroles

et par toute notre conduite, qu'avant que de nous asseoir à la table sainte, nous avons rompu tous les nœuds qui nous tenaient attachés au péché, et que, ressuscités à la grâce, nous avons commencé à mener une vie chrétienne. De même enfin que Marie versa un parfum d'un grand prix sur les pieds du Sauveur, et les essuya de ses cheveux; ainsi nous devons employer à honorer ce divin Sauveur, tout ce que nous avons de plus précieux, et faire servir à lui marquer notre amour et notre piété, tout ce qui avait servi à flatter notre délicatesse et notre vanité. Alors la bonne odeur de nos vertus se répandra dans le monde, comme celle du parfum que Marie versa sur les pieds de Jésus-Christ, et se fit sentir dans toute sa maison. Alors nous serons un sujet d'édification pour tous les fidèles, et après les avoir peut-être entraînés dans le vice par nos scandales, nous les ramènerons à la vertu par nos bons exemples.

Il ne faut pourtant pas croire que vous ne trouviez dans le monde que des approbateurs. Les meilleures actions deviennent souvent le sujet d'une injuste censure, et il y a des hommes qui se laissent tellement aveugler par leurs passions, qu'ils vont jusqu'à blâmer et à condamner ce qui ne mérite que d'être loué. Tel était Judas Iscariote, qui devait trahir son divin Maître. Au lieu d'applaudir au pieux hommage que lui rendait Marie, en répandant du parfum sur ses pieds, *il dit : Pourquoi n'avoir pas vendu ce parfum, et donné cet argent aux pauvres ? Il disait ceci, non qu'il se souciât des pauvres : mais parce qu'il était un larron, et qu'ayant la bourse, il avait en main ce qu'on y mettait.* C'est là la conduite que tiennent ordinairement les hypocrites. Comme ils

rougissent intérieurement d'eux-mêmes, et qu'ils n'oseraient se montrer tels qu'ils sont, ils ont toujours soin de se déguiser : ils cherchent toujours à couvrir leurs vices du voile de quelque vertu; et c'est pour cela qu'en voulant contenter son avarice, le perfide Judas voulait faire croire qu'il ne désirait que de soulager les misères des pauvres. Cependant son divin Maître eut encore assez de ménagement pour lui, pour ne pas le démasquer; et au lieu de lui reprocher son injuste cupidité, il se contenta de lui dire, en parlant de Marie : *Laissez-la garder ce parfum, et l'employer pour le jour de ma sépulture : car vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'aurez pas toujours.*

En parlant ainsi à ceux qui l'écoutaient, Jésus-Christ voulait leur donner à entendre que bientôt ils seraient privés de sa divine présence; que bientôt il disparaîtrait de dessus la terre, pour retourner dans le sein de son Père céleste, et que par conséquent ils devaient profiter du temps où il était encore avec eux, pour lui donner des témoignages de leur zèle et de leur amour. Mais il ne prétendit pas blâmer l'empressement qu'on doit avoir pour soulager l'indigence affligée. La piété n'exclut pas la charité; c'est elle au contraire qui la fait naître; et après avoir rendu à Dieu les hommages qui lui sont dus, nous ne devons rien avoir plus à cœur, que d'accorder aux malheureux les secours dont ils ont besoin. D'ailleurs, Jésus-Christ n'est plus avec nous d'une manière sensible, comme il était avec les Juifs, et nous ne pouvons plus faire pour lui ce que fit Marie. Mais en retournant dans le ciel, il a substitué les pauvres à sa personne adorable; il a voulu qu'ils tinssent ici-bas

sa place ; il a voulu que nous les regardassions comme ses membres, comme ses représentans ; et pour nous persuader qu'ils le sont, il nous a expressément déclaré que tout ce que nous aurions fait pour eux, il nous en récompenserait, comme si nous l'avions fait pour lui-même. Ayons donc, pour les secourir, la même ardeur que nous aurions pour soulager ce divin Sauveur, si nous le voyions en proie aux rigueurs de la pauvreté, et souvenons-nous bien que les abandonner dans leurs besoins, ce serait abandonner Jésus-Christ même.

Tandis qu'il vengeait sa chaste amante de l'injuste reproche qu'avait osé lui faire le perfide Judas, *une grande multitude de Juifs ayant su qu'il était là, ils y vinrent non-seulement pour Jésus, mais pour voir Lazare qu'il avait ressuscité d'entre les morts*. Il semble que ces Juifs qui vinrent en Béthanie, n'auraient dû y venir que pour se convaincre de la résurrection de Lazare, et qu'en le voyant ressuscité, ils auraient dû tomber aux pieds de Jésus-Christ qui l'avait arraché des bras de la mort. Mais ce n'était point pour découvrir la vérité, qu'ils étaient venus contempler l'admirable spectacle qu'offrait Lazare sorti du tombeau; c'était, dit S. Augustin, pour satisfaire leur curiosité. Aussi lorsqu'ils l'eurent satisfaite, ils n'eurent ni plus de foi, ni plus de respect, ni plus d'attachement pour Jésus-Christ, et ils n'en furent pas moins acharnés à le persécuter. Et n'est-ce pas là, M. F., l'effet que produisent encore les grands et touchans spectacles que nous offre la religion? On vient les contempler; on accourt dans nos églises pour y assister ; on se fait surtout un devoir de participer à la grande solennité que

l'Eglise a établie pour nous rappeler non pas la résurrection de Lazare, mais celle de Jésus-Christ. On examine avec une sainte complaisance la pompe avec laquelle on célèbre cette auguste fête ; on écoute avec attention les discours où l'on établit la vérité, où l'on expose les avantages du grand mystère qui en est l'objet. Mais en devient-on plus pieux, plus religieux, plus exact à remplir les devoirs que nous impose la religion? Hélas! à peine a-t-on satisfait sa curiosité, en repaissant ses regards des grands spectacles que l'Eglise nous met sous les yeux, que, bien loin de penser et d'agir plus chrétiennement, on oublie toutes les maximes et toutes les règles du christianisme, pour ne suivre que les maximes et les usages du monde; que, bien loin de se déclarer pour la piété, on se fait un plaisir malin de la censurer dans les autres; que, bien loin de vivre pour Jésus-Christ, on le fait, pour ainsi dire, mourir en soi-même par le péché, et que l'on devient ainsi, comme les Juifs, le persécuteur de ce Dieu Sauveur.

Ah! loin de nous, M. F., une conduite si indigne d'un véritable chrétien! Imitons plutôt l'exemple que nous ont laissé Lazare et ses pieuses sœurs. Si nous avons été pécheurs, prouvons, comme Lazare, par nos actions et par nos discours, que nous sommes véritablement ressuscités. Si nous sommes justes, montrons par notre ferveur et par notre piété, que nous ne nous plaisons, comme Marthe, qu'à servir Jésus-Christ, qu'il n'est rien que nous ne soyons prêts à sacrifier, comme Marie, pour Jésus-Christ : répandons partout, comme elle, la bonne odeur de Jésus-Christ, et en trouvant en lui notre félicité sur la terre, nous mériterons de parta-

ger un jour le bonheur éternel dont il jouit dans le ciel.

HOMÉLIE

SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

POUR LE MARDI SAINT.

Comme l'Eglise ne s'occupe pendant ce saint temps, que de la passion de notre divin Rédempteur, j'ai cru, M. F., que, pour entrer dans son esprit, je ne devais aussi vous entretenir que de ce grand mystère. Mais comme un seul discours ne pourrait pas suffire pour vous l'exposer dans toute son étendue, j'aurai soin de le diviser en trois différentes parties, qui seront le sujet de trois homélies; et en vous montrant successivement la douleur que Jésus-Christ a éprouvée dans le jardin des Olives, les humiliations qu'il a essuyées au milieu de Jérusalem, et les souffrances qu'il a endurées dans le Prétoire et sur le Calvaire, je vous ferai voir qu'il a sacrifié son bonheur, sa gloire, son corps et sa vie pour notre salut. Quoi de plus propre à nous attendrir? quoi de plus capable de nous engager à tout sacrifier et à tout souffrir pour lui?

Comme Jésus-Christ se voyait à la veille du grand combat qu'il devait soutenir; comme il était sur le point de consommer le grand sacrifice par lequel il devait assurer le salut du monde, il crut devoir s'y préparer par la prière;

tentation. *L'esprit est prompt, et la chair est faible.* Combien de chrétiens à qui ce divin Sauveur pourrait adresser le même reproche et la même leçon qu'à Pierre! Combien qui, endormis dans le sein de l'indolence et de la tiédeur, ne peuvent pas prendre sur eux de passer je ne dis pas une heure, mais quelques minutes avec lui, au pied des autels! Combien qui, faute de veiller et de prier, s'exposent à succomber aux tentations qui les attaquent, et dont ils ne peuvent triompher que par la vigilance et par la prière! Car ne comptons pas, M. F., sur nos propres forces. *L'esprit est prompt, la chair est faible;* et à moins que nous ne soyons soutenus par le secours du Ciel, nous ne pouvons pas espérer de sortir victorieux des violens assauts que l'une et l'autre ne cessent de nous livrer.

Pour confirmer par son exemple la leçon qu'il venait de donner à ses Apôtres, Jésus-Christ s'en alla encore une fois, et pria en disant : *Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite.* C'est là que ce divin Sauveur en revenait toujours. Il exposait bien à son Père les répugnances qu'il éprouverait aux approches de sa passion, qu'il se représentait comme un calice rempli d'amertume; mais il lui protestait en même temps qu'il était disposé à les surmonter, plutôt que de ne pas se conformer à sa volonté, et c'est là, M. F., la règle que nous devons suivre nous-mêmes, toutes les fois que nous exposons nos peines, et que nous offrons nos prières à Dieu. Mais nous ne devons pas moins imiter l'exemple que J.-C. nous donne dans la conduite qu'il tient envers ses disciples : *Etant retourné une seconde fois, il les trouva endormis : car leurs yeux étaient appe-*

santis, ils ne savaient que lui répondre. Cet assoupissement semblait être une preuve de leur indifférence pour leur divin Maître : il ne leur en fit pas cependant le moindre reproche ; il eut pitié au contraire de leur embarras, et il n'attribua le sommeil où il les avait trouvés ensevelis, qu'à la faiblesse de la nature. Quelle modération, quelle bonté ! et que nous serions inexcusables, si nous nous montrions plus délicats et plus sensibles à l'indifférence de nos proches et de nos amis, que Jésus-Christ ne le fut à celle de ses Apôtres ! Tout l'effet qu'elle doit produire sur nous, c'est de nous apprendre qu'il n'y a point de fond à faire sur l'amitié des hommes, puisque les disciples mêmes du meilleur de tous les maîtres ne parurent prendre aucun intérêt à la profonde tristesse où ils l'avaient vu plongé.

Aussi, ne trouvant en eux aucune consolation et aucune ressource, Jésus-Christ se prosterna de nouveau devant son Père céleste, *et lui adressa la même prière* qu'il lui avait déjà faite. Ne nous lassons donc pas de prier. Dieu, qui est essentiellement indépendant, et qui, en éprouvant notre constance, veut nous procurer le mérite de la patience, n'accorde ordinairement ses grâces qu'à ceux qui s'obstinent à les lui demander. Ne craignons pas non plus de lui adresser la même prière ; Jésus-Christ n'en fit qu'une, et cette prière était renfermée en peu de paroles ; mais elle exprimait sa confiance et sa soumission à la volonté de son Père céleste, et c'est là ce qu'il y avait de plus propre à le rendre agréable à ce tendre Père. Il ne l'exauça pourtant pas, parce qu'il était résolu dans les décrets éternels, que ce divin Sauveur mourrait, et qu'il avait

lui-même consenti à mourir pour le salut du monde. Il continua donc, malgré sa prière, à être triste jusqu'à la mort. Et comment ne l'aurait-il pas été? Eclairé par les lumières divines qui lui découvraient l'avenir comme le passé, il connaissait, dit l'historien sacré, tous les maux qui devaient fondre sur lui. Il prévoyait la perfidie de ses Apôtres, l'injustice de ses juges, et l'ingratitude de tout son peuple. Il se retraçait toutes les circontances de la mort douloureuse qu'il devait subir. Son imagination lui représentait la croix où il devait être attaché, les clous dont ses pieds et ses mains devaient être percés, les épines dont il devait être couronné, le vinaigre dont on devait l'abreuver; tous les tourmens, en un mot, dont on devait l'accabler. Pouvait-il y avoir rien de plus propre à l'attrister, qu'une perspective si effrayante? Ah! oui, M. F. il avait sous les yeux des objets encore plus capables de lui inspirer la douleur la plus vive et la plus amère; et quels étaient ces objets? Hélas! c'étaient les péchés de tous les hommes; c'étaient nos propres péchés. Dès le moment que ce divin Rédempteur eut consenti à être la victime du genre humain, qui était incapable par lui-même de satisfaire à la justice divine, Dieu, nous dit Isaïe, mit sur lui les iniquités du monde entier; il devint, selon l'expression du même prophète, comme un lépreux; il se vit couvert de toutes les taches dont les hommes s'étaient souillés; et comme malgré son innocence, il s'était mis à la place de tous les pécheurs, il se trouva chargé de toutes les injustices, de toutes les dissolutions, de tous les blasphèmes, de toutes les impiétés, de tous les sacriléges, de tous les crimes en un mot qui s'étaient commis, et qui devaient

se commettre jusqu'à la fin des siècles. Il n'y avait aucun de ces crimes qui ne s'offrît à ses regards. Il en voyait la noirceur, il en découvrait les circonstances, il en connaissait les auteurs, et tous les pécheurs, ainsi que tous les péchés, furent alors présens à son esprit. Vous me vîtes donc alors moi-même, ô mon Dieu! parmi le grand nombre de coupables qui causèrent la profonde tristesse où vous fûtes plongé! Vous vîtes qu'au lieu de vous rendre amour pour amour, je n'aurais pour vous que de la froideur et de l'indifférence. Vous vîtes que je porterais même la malice et l'ingratitude, jusqu'à ne payer vos bienfaits que par des offenses; et ce fut la vue de mes péchés, qui causa peut-être alors votre plus cruel tourment.

C'est là, M. F., le triste témoignage que nous pouvons tous nous rendre à nous-mêmes; et c'est là aussi ce qui devrait exciter dans nos cœurs une douleur encore plus vive que celle qu'éprouva notre divin Maître. Mais qui est-ce qui la ressent, cette juste douleur que devrait nous causer la vue de nos péchés? qui est-ce qui les pleure ces péchés que Jésus-Christ pleura avec des larmes de sang? Hélas! bien loin de les détester, on va souvent jusqu'à s'applaudir de les avoir commis. Bien loin d'être attentif à les éviter, on cherche sans cesse l'occasion de les renouveler. Bien loin de partager les sentimens de Jésus-Christ, qui en s'en voyant chargé fut triste jusqu'à la mort, on semble vouloir insulter à sa tristesse, en ne soupirant qu'après les plaisirs criminels qui en ont été la cause. Ah! voilà, M. F., ce qui mit le comble à la douleur de ce divin Maître. Voilà ce qu'il y eut de plus rigoureux dans les peines intérieures qu'il endura dans le jardin des Oli-

ves. Car, si en portant ses regards dans l'avenir, et en considérant les effets de ses souffrances et de sa mort, il eût vu qu'elle assurerait le salut de tous les hommes, pour lesquels il devait souffrir et mourir ; quelque douloureux que dussent être les tourmens qu'on lui préparait, ils n'auraient rien eu que de doux à ses yeux, et il s'en serait même fait un sujet de joie. Mais il vit, hélas! que, bien loin de seconder les desseins de miséricorde qu'il avait sur eux, la plupart des hommes seraient assez ingrats pour les contrarier. Il vit qu'au lieu de s'appliquer les mérites du grand sacrifice qu'il allait faire pour eux, les uns s'en scandaliseraient, et les autres en abuseraient. Il vit que le sang précieux qu'il allait répandre, et qui devait être le prix de leur rédemption, ils le forceraient, en le profanant, à ne s'en servir que pour sceller leur réprobation. Il vit, en un mot, que, malgré tout ce qu'il aurait souffert et sacrifié pour les sauver, ils s'obstineraient encore à se perdre, et que, quoiqu'il allât mourir pour tous les hommes, il n'y en aurait qu'un petit nombre qui recueillît les fruits précieux de sa mort. Et comme il n'y a rien de plus douloureux pour un père que de voir périr ses enfans, ce fut là la plus cruelle de toutes ses souffrances. A cette vue, sa tristesse redoubla, sa douleur augmenta, *il entra en agonie, il eut une sueur comme de sang, qui découla jusqu'à terre,* qui épuisa toutes ses forces, et qui aurait accéléré la fin de sa vie, si un ange du ciel ne fût venu le fortifier.

Tel est, M. F., l'étonnant effet que produisit sur l'âme et sur le corps de notre divin Sauveur la vue de nos péchés. Ils lui étaient pourtant étrangers; et s'il les vit avec tant de peine, s'il

éprouva en les voyant une douleur si extraordinaire, ce n'est que parce qu'il s'en était chargé et qu'il avait bien voulu consentir à les réparer et à les expier. Cependant, M. F., en détestant nos péchés, il n'a pas prétendu nous dispenser de les détester nous-mêmes : il a voulu seulement rendre notre douleur efficace par le mérite de la sienne qui a un prix infini; et pour nous appliquer ses mérites, il faut que nous partagions ses sentimens. Or, pourrions-nous refuser de les partager? Ne savons-nous pas qu'il était l'innocence même, et que nous sommes les seuls coupables? et n'est-il pas juste que nous qui avons commis les péchés dont la seule vue le plongea dans une si grande tristesse, nous en concevions, s'il était possible, une douleur aussi vive que celle qu'ils lui causèrent; Joignons donc nos larmes à la sueur de sang qu'ils coûtèrent à ce divin Maître; et par la vivacité de nos regrets, mettons-nous en état d'en obtenir le pardon au tribunal de la pénitence, où nous sommes obligés de nous présenter pendant ce saint temps.

C'est là une disposition nécessaire, et sans laquelle, bien loin de nous justifier, le sacrement de la réconciliation ne servirait qu'à nous rendre plus criminels aux yeux du Seigneur. Il ne suffit pas de déclarer ses péchés au ministre de Jésus-Christ, comme on se l'imagine souvent, surtout parmi le peuple; il faut encore les haïr, il faut les détester, il faut avoir un regret sincère de les avoir commis, il faut être dans la ferme résolution de ne plus les commettre; et ce n'est que par la contrition qu'on peut en obtenir le pardon. C'est là ce que Dieu exige indispensablement de tous ceux qui l'ont offensé. Mais pourriez-vous en être surpris? et en l'exi-

geant, ne fait-il pas ce que vous croiriez devoir faire vous-mêmes? Car dites-moi, M. F., si quelqu'un de vos enfans avait été assez ingrat et assez dénaturé pour vous outrager, lui pardonneriez-vous les outrages qu'il vous aurait faits, si au lieu de s'en repentir et d'être dans le dessein de les réparer, il était secrètement disposé à les renouveler? Ne seriez-vous pas au contraire encore plus irrités contre lui; et bien loin de lui rendre votre amitié, ne croiriez-vous pas devoir faire éclater contre lui votre juste colère? Or, c'est ainsi, M. F., que Dieu se comporte envers nous. Il est notre père, et comme il est plein d'amour et d'indulgence pour ses enfans, il est toujours prêt à leur pardonner, lorsqu'ils viennent lui demander le pardon des offenses qu'ils lui ont faites, avec un cœur contrit et sincèrement déterminé à ne plus l'offenser. Mais lorsqu'au lieu de détester leurs péchés, ils y sont encore secrètement attachés; lorsque, bien loin d'être résolus à y renoncer, ils sont intérieurement disposés à y retomber, il ne les regarde que comme des enfans rebelles et audacieux qui, en paraissant venir implorer sa clémence, lui font un nouvel outrage; et au lieu de leur donner des marques de sa miséricorde en leur pardonnant, il n'est plus porté qu'à se venger de leur malice, en les punissant.

Allez donc, pécheurs, allez vous jeter aux pieds de ce tendre Père. Mais en y allant, imitez l'exemple que nous donne aujourd'hui le Sauveur du monde, et pénétrez-vous des sentimens qu'il fit éclater envers son Père céleste. Il ne l'avait point offensé lui-même : il s'était seulement chargé de satisfaire à sa justice, pour les offenses que les hommes lui avaient faites, et

qu'ils devaient lui faire. Cependant la seule vue de ces offenses suffit pour lui causer une tristesse mortelle. Ne devez-vous pas vous attrister encore plus vous-même; et votre douleur ne doit-elle pas être d'autant plus vive, que ce sont vos péchés qui ont été la cause de celle qu'il ressentit dans le jardin des Olives? Pleurez-les donc, ces péchés, qui ont fait couler le sang de votre divin Maître. Ne souffrez pas que ce sang précieux ait été versé pour vous inutilement. Tâchez, au contraire, de vous en appliquer le mérite, en y joignant le sacrifice d'un cœur contrit et humilié; et par la sincérité de votre pénitence, rendez-vous dignes de la récompense que Dieu réserve aux vrais pénitens.

IIe HOMÉLIE

SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

POUR LE MERCREDI SAINT.

Dans la dernière instruction que je vous ai faite, vous avez vu, M. F., que, sacrifiant son bonheur à notre salut, Jésus-Christ avait éprouvé une douleur si vive, que son âme en fut triste jusqu'à la mort. Cependant l'excès de cette tristesse ne l'empêcha pas d'exécuter le généreux projet qu'il avait formé, de nous racheter au prix de ce qu'il avait de plus cher; et après avoir fait le sacrifice de son bonheur dans le jardin des Olives, il voulut bien encore faire celui de sa gloire au milieu de Jérusalem.

C'est dans ce dessein, qu'après avoir été fortifié par l'esprit céleste que son Père lui envoya, pour l'empêcher de succomber à son extrême faiblesse, il s'approcha de ses disciples, et leur dit : *Le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. L'heure est venue : levez-vous ; allons. Celui qui doit me trahir approche.* Il approchait en effet : *car Jésus parlait encore, lorsque Judas, l'un des douze, arriva, et avec lui une troupe de gens armés d'épées et de bâtons, qui avaient été envoyés par les princes des prêtres, par les pharisiens, par les scribes et les anciens du peuple. Or, le traître leur avait donné le signal, en leur disant : Celui que je baiserai, c'est celui que vous cherchez. Saisissez-le, et amenez-le avec précaution.* Le perfide Judas remplit son horrible promesse. *Il s'approcha de Jésus pour le baiser, et il le baisa.* C'est en vain que, pour lui rappeler les liens étroits qui l'avaient uni à lui, Jésus-Christ lui donna encore le doux nom d'*ami*. C'est en vain que, pour lui faire sentir toute la noirceur de sa perfidie, il lui dit avec douceur : *Vous trahissez le Fils de l'homme!* Judas était esclave de l'avarice ; et rien n'est plus dur que le cœur d'un avare. Judas avait reçu le corps et le sang adorables de son divin Maître, avec une âme souillée par le péché ; et quand on s'est rendu coupable d'un si grand crime, il n'en est plus aucun qu'on n'ose commettre. Jésus-Christ eut donc beau chercher à le ramener, en lui donnant de nouvelles marques de sa bonté : rien ne put amollir la dureté de son cœur ; et pour jouir plus tôt de la modique somme qui devait être le prix de sa trahison, il s'empressa de livrer son bon Maître à ses ennemis. Vous en êtes sans doute surpris, M. F., vous en êtes profondé-

ment indignés ; et peut-être vous dites intérieurement à vous-mêmes : Se peut-il donc qu'on se laisse dominer par ses passions jusqu'à se porter à des excès si révoltans ? Se peut-il qu'il y ait parmi les hommes, des monstres assez exécrables pour ne répondre aux bienfaits et à l'amitié, que par l'ingratitude et la perfidie ? Ah ! il n'y en a que trop, M. F.; et nous ne voyons que trop de chrétiens qui, sacrifiant à l'intérêt, à l'amour du plaisir, ou à quelque autre passion criminelle, le respect, la reconnaissance, et l'amour qu'ils doivent à Jésus-Christ, renouvellent contre lui l'horrible attentat du traître Judas, ne s'approchent de sa table sainte que pour la profaner, et ne le reçoivent que pour l'outrager par une communion sacrilége. Si donc vous abhorrez sincèrement le crime de l'Apôtre perfide et de ceux qui l'imitent, ne craignez rien tant, M. F., que de l'imiter vous-mêmes, et souvenez-vous que, si vous osiez l'introduire dans un cœur souillé par le vice et par le péché, vous le trahiriez aussi indignement que le fit l'infâme Judas lorsqu'il le livra à ses ennemis.

Ces ennemis furieux ne se furent pas plus tôt saisis de sa personne adorable, qu'ils le chargèrent de chaînes, qu'ils le conduisirent à Jérusalem, et le traînèrent comme un criminel dans les rues de cette ville, où on l'avait reçu depuis peu comme un conquérant à qui l'on a décerné les honneurs du triomphe. Pouvait-il y avoir rien de plus humiliant pour lui ? Ce n'est là cependant que le commencement des humiliations qu'il devait essuyer. A peine un de ses disciples venait-il de le trahir, qu'il eut la honte de se voir renier par un autre. Et quel était ce nouveau disciple ? C'est celui à qui il avait donné les

plus grandes marques de son amour, et qu'il avait mis à la tête de tous les autres. C'est Pierre, qui avait toujours montré le zèle le plus vif pour sa gloire, et le plus tendre attachement pour sa personne. Il fut sans doute pénétré de douleur en le voyant entre les mains de ses ennemis ; et pour remplir la promesse qu'il lui avait faite, de mourir avec lui plutôt que de le renier, il se mit d'abord à le suivre ; mais pour empêcher qu'on ne le remarquât, et qu'on ne l'accusât d'être un de ses disciples, *il ne le suivait que de loin ;* et lorsqu'on le suit ainsi, lorsque l'on craint de se montrer et de se déclarer ouvertement pour lui, on cesse bientôt de lui être fidèle, et l'on finit par l'abandonner. C'est ce que nous prouve l'exemple du chef des Apôtres. Il avait solennellement protesté que rien ne serait capable de le détacher de son divin Maître ; mais parce qu'il craignait de se compromettre en lui donnant des marques publiques de son attachement, il s'éloigna toujours plus de lui, il n'eut pas le courage d'avouer qu'il était son disciple, et il alla même jusqu'à assurer avec serment qu'il ne le connaissait pas. Cette lâcheté vous paraît sans doute extrêmement odieuse. Il y en a cependant une qui ne l'est pas moins. Et quelle est-elle ? C'est celle que montrent une infinité de chrétiens, à qui la crainte du monde fait omettre ce qu'ils doivent à Jésus-Christ. C'est celle que nous avons montrée peut-être nous-mêmes, en rougissant en quelque sorte d'être les disciples de ce divin Sauveur, et en aimant mieux transgresser sa loi, que de nous exposer aux railleries des hommes.

Ah ! si nous avons imité l'indigne faiblesse de Pierre ; si, comme lui, nous avons paru renier

notre Dieu, pour nous mettre à l'abri de la censure et des persécutions que nous avions à craindre de la part de ses ennemis; imitons aussi sa douleur et son repentir, et déplorons comme lui notre ingratitude et notre lâcheté : car dès qu'il vit l'accomplissement de la prédiction que Jésus-Christ lui avait faite, en lui annonçant qu'avant qu'il eût entendu le chant du coq il oserait le renier trois fois; depuis surtout que ce divin Sauveur eut jeté sur lui un regard de miséricorde, il pleura, *il pleura amèrement*, et il expia si bien son infidélité par ses larmes, que, malgré cette odieuse infidélité, Jésus-Christ le choisit pour être son vicaire sur la terre, et la pierre fondamentale de son Eglise. Grand exemple qui doit apprendre aux plus grands pécheurs que, pourvu qu'ils pleurent sincèrement leurs péchés, ils doivent tout attendre de la miséricorde de Dieu, et que la pénitence peut les rétablir dans tous les droits que leurs iniquités leur avaient fait perdre.

Les autres disciples de Jésus-Christ ne le trahirent pas comme Judas, ne le renièrent pas comme Pierre; mais ils vérifièrent l'oracle du Prophète qui avait annoncé que lorsque le pasteur serait frappé, les brebis se disperseraient; et dès qu'ils le virent entre les mains de ses ennemis, ils l'abandonnèrent et prirent la fuite. Le voilà donc délaissé par ceux qui devaient lui être le plus attachés, et nous montrant par son exemple, que nous n'avons rien à attendre de l'amitié des hommes, et que nous ne devons compter que sur celle de Dieu qui ne nous abandonne jamais. Le voilà exposé à s'entendre reprocher qu'il n'a pas un seul partisan et un seul défenseur, parmi ceux même qui avaient paru

jusqu'alors les plus zélés pour sa gloire. Cet état était certainement bien humiliant pour lui; mais combien plus ne fut-il pas humilié par les traitemens qu'il éprouva de la part de ses ennemis!

Dès qu'il fut arrivé à Jérusalem, les *soldats qui s'étaient saisis de lui, l'amenèrent premièrement chez Anne, qui était grand-prêtre cette année-là. Ils l'emmenèrent ensuite chez Caïphe, le grand-prêtre, où étaient assemblés les princes des prêtres, les scribes et les anciens.* Le souverain Juge des vivans et des morts fut donc cité au tribunal des hommes pour y être jugé : quelle consolation pour les chrétiens, qui, malgré leur innocence, devaient être dans la suite livrés comme lui à la justice humaine! Le disciple pourrait-il s'affliger d'être traité comme son Maître? Ne doit-il pas plutôt s'en réjouir? Et n'est-ce pas pour cela qu'on voyait souvent les martyrs tressaillir d'allégresse, lorsqu'ils étaient obligés de comparaître devant les tyrans qui les persécutaient?

Le grand-prêtre interrogeant Jésus touchant ses disciples et sur sa doctrine, Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement à tout le monde. J'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous? interrogez ceux qui m'ont entendu. Ce sont ceux-là qui savent ce que j'enseigne. On ne pouvait faire une réponse plus sage, plus modérée, et l'on voit bien qu'elle était digne de celui qui avait dit : *Apprenez que je suis doux et humble de cœur.* Cependant *un des officiers qui était là présent, lui donna un soufflet, en lui disant : Est-ce ainsi que vous répondez au grand-prêtre?* Quelle injustice!

quelle cruauté! Jésus-Christ, cependant, aurait enduré cet affront en silence, s'il n'eût cru devoir se justifier du reproche qu'on lui faisait, de manquer à ce qu'il devait au grand-prêtre, et nous apprendre par son exemple, à être respectueux envers ceux qui sont en place, lors même qu'ils sont injustes envers nous. *Il répondit donc : Si j'ai mal parlé, faites voir ce que j'ai dit de mal; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?*

Ces paroles de Jésus-Christ auraient dû armer la sévérité des juges contre celui qui l'avait outragé si injustement; mais comme ces juges iniques partageaient sa haine et son injustice, ils ne se contentèrent pas de laisser cet outrage impuni, ils cherchèrent encore de faux témoins contre celui qui les avait défiés de le convaincre d'avoir commis le moindre péché; et comme il y a toujours, surtout parmi le peuple, des hommes disposés à se vendre à l'iniquité, ils réussirent à en trouver qui leur parurent propres à remplir leurs vues, et qui, par leurs calomnies, s'efforcèrent de tenir l'éclat de l'innocence de ce Dieu sauveur. Mais *leurs dépositions ne s'accordant pas*, les juges eurent recours au témoignage de l'accusé même, et *ils le conjurèrent par le Dieu vivant, de leur dire s'il était le Christ, le Fils du Dieu vivant*; et, parce qu'au nom de son Père il crut devoir rendre témoignage à la vérité, il leur dit: *Je le suis; le grand-prêtre déchira ses habits en disant: Il a blasphémé. Qu'avons-nous besoin de témoins? Vous avez entendu le blasphème. Que vous en semble? Et tous dirent : Il est digne de mort.*

Mais pourquoi donc était-il digne de mort? Est-ce parce qu'il avait enseigné la doctrine la

plus pure, opéré les plus grands miracles, et mené la vie la plus sainte et la plus parfaite? Oui, M. F., voilà ce qui lui attira l'arrêt de mort que prononcèrent contre lui ces juges passionnés. C'est parce qu'il avait dévoilé leur hypocrisie par ses discours; c'est parce qu'il avait confondu leurs vices par ses exemples, qu'ils le condamnèrent par leur jugement : car la vertu est un crime aux yeux des méchans : c'est même le seul crime qu'ils ne pardonnent pas; et sans avoir recours à l'exemple de Jésus-Christ, nous avons vu dans ces derniers temps immoler un grand nombre de victimes à qui l'on ne pouvait en reprocher d'autres. Mais rien n'est plus glorieux que d'être persécuté pour une si belle cause; et bien loin de craindre une si honorable persécution, nous devrions plutôt nous en féliciter, parce que la foi nous apprend que bienheureux sont ceux qui sont persécutés pour la justice.

Ce fut pour la justice seule que le fut notre divin Sauveur; mais il ne le fut pas seulement par les prêtres et les pharisiens. Dès que ceux-ci eurent prononcé contre lui l'arrêt injuste qui le condamnait, il se vit en butte aux outrages de ce qu'il y avait de plus vil et de plus méprisable parmi le peuple. Alors, dit l'évangéliste, *ils lui crachèrent au visage, et ceux qui le tenaient l'insultaient en le frappant. Les uns lui donnaient des coups de poing, et les autres des soufflets; et ils lui voilèrent le visage, et ils lui disaient:* après l'avoir frappé : *Prophétise, Christ, prophétise-nous qui t'a frappé; et ils lui disaient encore beaucoup d'autres choses en blasphémant.* Pourrions-nous nous plaindre après cela des mauvais traitemens que nous avons à éprouver de la part

des hommes? Ah! quand ils nous insulteront et nous outrageront, rappelons-nous les insultes et les outrages que notre divin Maître a bien voulu essuyer pour expier les désordres de notre orgueil; et en comparant nos humiliations avec les siennes, nous sentirons que la seule chose dont nous devrions nous plaindre, c'est de voir que nous, qui sommes les coupables, nous soyons moins humiliés que celui qui était la sainteté même.

En effet, M. F., les ignominies que ce divin Sauveur eut à essuyer, ne se bornèrent pas aux indignes affronts que lui firent ses gardes. Après avoir été condamné par Caïphe et par ses complices, il fut conduit chez Pilate, qui devait confirmer sa condamnation; et ce gouverneur, plus juste que ses juges, reconnut d'abord qu'il n'y avait rien en lui qui pût le rendre digne de mort. Mais comme on le menaça de le dénoncer à César, s'il le renvoyait absous, l'intérêt et la politique, qui sont la source ordinaire des injustices qui se soumettent parmi les hommes, étouffèrent en lui la voix de l'équité; et n'osant justifier l'accusé, quoiqu'il ne pût s'empêcher de reconnaître son innocence, il prit le parti de l'envoyer à Hérode, qui parut désirer de lui voir faire quelque miracle. Mais parce que ce divin Sauveur ne crut pas devoir employer sa puissance à satisfaire sa vaine curiosité, ce prince impie ne vit qu'un insensé dans celui qui était la souveraine sagesse, et pour l'exposer à la risée du peuple, il le renvoya à Pilate revêtu d'une robe d'ignominie. Et qui pourrait dire les insultes et les dérisions que lui attira ce nouvel outrage? Il les souffrit cependant sans se plaindre, parce

que le zèle qu'il avait pour notre salut, lui faisait oublier le soin de sa gloire.

Forcé de reparaître devant Pilate, il lui répondit avec la modération et la sagesse qu'on admirait dans tous ses discours; et ce gouverneur fut si bien convaincu de son innocence, que non-seulement il n'osa pas le condamner, mais qu'il chercha même à le sauver sans se compromettre. Mais à quel moyen eut-il recours pour y réussir? Ah! M. F., qu'il est dangereux de chercher à concilier sa fortune avec son devoir, et de ne vouloir être juste que lorsqu'on peut l'être sans nuire à son intérêt! Instruit du droit qu'il avait de délivrer un captif, et croyant que le peuple rendrait à Jésus-Christ la justice qui lui rendait lui-même, il proposa à ce peuple assemblé, de choisir entre Jésus et Barabbas, c'est-à-dire entre le Saint des saints, et un scélérat que ses crimes avaient rendu digne des plus grands supplices. Un parallèle si odieux aurait dû révolter tous les esprits; et il semble que le peuple qui avait admiré les vertus, vu les miracles et éprouvé les bienfaits de Jésus-Christ, devait le venger de l'injustice de Pilate, en réclamant à grands cris sa liberté, et en vouant aux tourmens l'homme infâme qu'il avait osé lui comparer. Mais ce qu'on ne pourrait concevoir, si l'expérience ne nous avait appris que le peuple se laisse aisément séduire par ceux qui sont intéressés à le tromper, et qu'une fois qu'il est séduit, il passe de l'admiration au mépris, et finit par maudire et persécuter sans motif ceux qu'il avait le plus loués et aimés; ces mêmes Juifs qui avaient souvent applaudi aux discours et aux œuvres merveilleuses du Sauveur di

monde; ces mêmes Juifs qui l'avaient suivi pendant trois jours dans le désert, et qui l'avaient vu rassasier avec cinq pains plus de cinq mille personnes; ces mêmes Juifs qui voulaient le choisir pour leur roi, et qui l'avaient reçu depuis peu en triomphe au milieu de Jérusalem, furent assez aveugles, assez ingrats et assez injustes pour se déclarer ouvertement contre lui; et lorsqu'ils le virent paraître à côté du criminel que Pilate avait mis en parallèle avec ce divin Sauveur, ils osèrent s'écrier avec des transports furieux : *Non, non, ce n'est point lui que nous voulons; c'est Barabbas.*

Vous êtes certainement révoltés, M. F., d'un choix si injuste, si odieux; et il vous paraît sans doute, que si vous eussiez été à la place de ceux qui le firent, vous vous seriez fait un devoir et une gloire de donner la préférence à Jésus-Christ. Mais la lui avez-vous donnée, lorsqu'il a été question de choisir entre ce divin Sauveur et le monde, entre sa loi et vos passions, entre sa gloire et votre intérêt ? N'avez-vous pas, au contraire, imité l'injustice des Juifs ? Ne vous a-t-on pas vus préférer à ce Dieu, qui seul méritait votre amour, les objets les plus indignes de votre attachement, comme les Juifs osèrent lui préférer Barabbas; et par cette odieuse préférence, ne vous êtes-vous pas rendu plus coupables qu'eux ? Car prenez garde, M. F., si ces Juifs aveugles se montrèrent si injustes envers Jésus-Christ, c'est, dit l'apôtre S. Paul, qu'ils ne le reconnaissaient pas pour le Roi de gloire. Mais vous, M. F., vous savez qui il est; vous le regardez comme votre Sauveur ; vous l'adorez comme votre Dieu : et avec ces idées sublimes que vous en avez, vous le rejetez, vous l'aban-

donnez pour vous attacher à ce qu'il y a souvent de plus vil et de plus méprisable parmi les créatures. N'est-ce pas là une injustice encore plus condamnable que celle des Juifs; et en refusant à votre Dieu la préférence que vous lui devez, ne vous rendez-vous pas d'autant plus criminels, que ce Dieu de bonté ne vous a rien refusé, et qu'il a sacrifié son bonheur et sa gloire à votre salut ? Cessez donc de méconnaître l'amour excessif qu'il vous a témoigné, et faites du moins, pour réparer les désordres de votre orgueil, une partie de ce qu'il a fait lui-même pour les expier.

Je dis une partie de ce qu'il a fait : car il n'exige pas que vos humiliations égalent les siennes. Il n'exige pas que vous soyez accablés d'insultes, couverts d'opprobres et traînés de tribunaux en tribunaux, pour y être accusés et condamnés, comme il l'a été : il demande seulement que vous vous présentiez au tribunal de la pénitence, pour vous y accuser vous-mêmes, et pour y être absous. Pourriez-vous trouver cette humiliation trop dure ? Pourriez-vous lui refuser un si léger sacrifice; et si vous le lui refusiez, ne mériteriez-vous pas que son amour se changeât contre vous en colère ? Allez donc vous présenter à ses ministres, comme il alla lui-même comparaître devant ses juges. Allez vous accuser des crimes dont vous vous êtes rendu coupables, comme on l'accusa de ceux qu'il n'avait point commis. Vous ne trouverez point dans ces ministres l'injustice et la dureté que ce divin Sauveur trouva dans ceux qui le jugèrent. Vous y trouverez la bonté d'un père, plutôt que la rigueur d'un juge. Ils ne lanceront point contre vous un arrêt de condamnation, semblable à

celui qui fut prononcé contre votre divin Maître; ils ne vous adresseront, au contraire, que des paroles de paix; ils ne vous jugeront que pour vous absoudre, et en vous rétablissant dans l'amitié de votre Dieu, par le pardon qu'ils vous accorderont en son nom, ils vous feront rentrer dans le droit que vous aviez à l'héritage céleste qui doit être la récompense de ceux qui l'auront aimé.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU JEUDI SAINT.

ÉVANGILE.

Avant la fête de Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Lorsque le démon avait déjà mis dans le cœur de Judas, fils de Simon Iscariote, le dessein de le trahir, Jésus sachant que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains, qu'il est venu de Dieu et qu'il va à Dieu, se lève de table; il quitte ses vêtemens, et prend un linge qu'il met devant lui. Ensuite il verse de l'eau dans un bassin, et il commence à laver les pieds de ses disciples, qu'il essuie avec le linge qu'il a devant lui. Il vint donc à Simon Pierre. Mais Pierre lui dit : Vous, Seigneur, me laver les pieds ! Jésus lui répondit : Ce que je fais, vous ne le comprenez pas maintenant; mais vous le comprendrez dans

la suite. Pierre lui dit : Non, vous ne me laverez jamais les pieds. Jésus lui dit : Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi. Seigneur, lui dit Pierre, lavez-moi non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. Jésus lui dit : Celui qui a été lavé n'a besoin que de se laver les pieds, et il est entièrement net. Pour vous, vous êtes purs, mais non pas tous ; car il savait qui était celui qui devait le livrer. C'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous purs. Après donc qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut pris ses vêtemens, il se mit à table, et leur dit : Comprenez-vous tout ce que j'ai fait pour vous à cet égard ? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous faites bien : car je le suis. Si donc moi, qui suis le Seigneur et Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi, vous devez vous laver les pieds les uns les autres : car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait à votre égard. *Saint Jean, chapitre* 13.

HOMÉLIE.

Avant la fête de Pâque, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusques à la fin. Lorsqu'un père se voit menacé par la mort d'être séparé de ses enfans, il sent redoubler sa tendresse ; et pour leur adoucir les amertumes d'une séparation qui sera aussi cruelle pour eux que pour lui, il ne songe qu'à les en consoler, en leur laissant ce qu'il a de plus précieux, pour gage de son amour. Or, comme Jésus-Christ regardait ses disciples comme ses enfans, c'est ainsi

qu'il se comporta envers eux, lorsqu'il vit approcher l'heure qui devait les priver pour toujours de sa divine présence. Après les avoir aimés pendant tout le temps qu'ils avaient eu le bonheur de le posséder, il voulut leur montrer que, quoiqu'il fût sur le point de les quitter, il les aimait encore, qu'il les aimerait jusqu'à son dernier soupir, que son amour pour eux ne finirait pas même avec sa vie, et que le gage précieux qu'il avait résolu de leur en donner, subsisterait jusqu'à la fin des siècles. Mais pour cela, il ne leur laissa pas, comme les pères ordinaires, un riche patrimoine, un héritage considérable; mais il leur laissa un bien infiniment préférable à toutes les richesses et à tous les trésors du monde; il leur laissa son corps, son sang précieux; et en instituant le sacrement de l'eucharistie, il trouva le moyen d'accomplir la promesse qu'il leur avait faite, d'être avec nous jusques à la consommation des siècles: car, selon le sentiment de tous les docteurs, c'est l'institution de ce sacrement que l'apôtre S. Jean a voulu désigner, en nous disant que ce divin Sauveur *avait aimé les siens jusques à la fin*.

En vain voyait-il que, pour exécuter le généreux dessein qu'il avait formé, il faudrait qu'il déployât toute sa puissance, qu'il renversât toutes les lois de la nature, qu'il transformât le pain en son corps et le vin en son sang, qu'il fût réellement présent tout à la fois en mille endroits différens, et qu'il renouvelât continuellement partout les mêmes miracles, sans pourtant paraître les opérer. En vain sentit-il que, pour pouvoir se donner et s'unir à nous par la communion, il faudrait qu'il cachât sa divinité sous les espèces d'un aliment ordinaire, qu'il se renfermât

tions pour un homme-Dieu! et qui pourrait croire qu'il se fût abaissé jusqu'à la remplir, si l'Évangile ne nous l'attestait?

Mais pourquoi ce divin Sauveur se réduit-il à un abaissement si profond? pourquoi daigne-t-il rendre à ses disciples un office si humiliant? C'est là la question que Pierre osa faire, lorsqu'il vit se prosterner à ses pieds celui devant qui, selon l'expression d'un Prophète, les cieux et la terre s'inclinent. Quoi, lui dit-il, en lui témoignant le profond étonnement dont il était saisi, *vous, Seigneur, vous, me laver les pieds!* Rien en effet ne devait paraître plus étonnant aux yeux d'un homme qui avait de la foi, et qui regardait comme son Dieu celui qui remplissait à son égard les fonctions d'un esclave. Mais *Jésus lui répondit : Ce que je fais, vous ne le comprenez pas maintenant; mais vous le comprendrez dans la suite.* Il y a bien des circonstances auxquelles les paroles de Jésus-Christ pourraient s'appliquer : il arrive souvent des évènemens qui nous surprennent, et auxquels nous avons peine à nous soumettre, parce que nous ne savons pas les raisons pour lesquelles Dieu les permet ou les ordonne; mais nous les saurons dans la suite; et en voyant que les vues qu'il se proposait n'avaient rien que d'utile pour nous, nous admirerons la sagesse de la Providence, contre laquelle nous sommes peut-être tentés de murmurer. Pierre n'osa se permettre aucun murmure; mais par respect pour son divin Maître, il ne pouvait se résoudre à consentir qu'il lui rendît l'office humiliant qu'il voulait lui rendre. C'est pourquoi il lui dit : *Non, vous ne me laverez point les pieds.* Mais *Jésus lui dit : Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part*

avec moi. Jusqu'alors Pierre avait cru devoir résister aux désirs de ce Dieu sauveur; mais dès qu'il s'entendit menacer d'être exclu de sa compagnie, de sa table et de son royaume, il surmonta la pieuse répugnance qui l'avait retenu, il sacrifia le respect qu'il avait pour son Maître, au désir qu'il avait de lui être uni, et il s'écria dans un transport d'amour : *Seigneur, lavez-moi non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.*

La conduite de cet Apôtre est une leçon pour ces âmes pieuses qui, poussant trop loin le respect qu'elles ont pour Jésus-Christ, croient pouvoir et même devoir s'éloigner de sa sainte table, et se refuser au grand témoignage d'amour qu'il veut leur donner en s'unissant à elles par la communion, et qui par cet éloignement et par ces refus aussi contraires aux intentions de ce divin Sauveur qu'au précepte de son Eglise, s'exposent à n'avoir point de part avec lui, puisqu'il nous dit expressément dans son Evangile : *Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous*. Cette conduite de S. Pierre doit encore servir de règle aux pécheurs qui s'obstinent à ne pas aller se purifier de leurs péchés dans le tribunal de la pénitence, comme cet apôtre s'obstinait à ne pas se laisser laver les pieds. Ah ! qu'ils pensent que ce n'est qu'en se purifiant, qu'ils peuvent se rendre dignes d'approcher de leur divin Maître. Qu'ils pensent que si, faute de s'en purifier, ils négligeaient de le recevoir, ils n'auraient aucune part avec lui, ni dans le temps, ni dans l'éternité. Qu'ils pensent, en un mot, qu'en s'excluant de sa table, ils s'excluraient de son royaume; et pour peu qu'il

leur reste de foi, ils s'écrieront comme le saint Roi prophète : Ah ! lavez-moi, Seigneur, lavez-moi toujours plus de mon iniquité, et rendez mon âme si pure, que je puisse recevoir le Dieu de pureté sans blesser ses regards par la moindre souillure.

C'était là le désir de S. Pierre, puisque, dans la crainte de n'être pas assez pur, il dit à Jésus-Christ : *Seigneur, lavez-moi, non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.* Mais ce divin Sauveur eut soin de réprimer cet excès, et de le rassurer en lui disant : *Celui qui a été lavé n'a besoin que de se laver les pieds, et il est entièrement net. Pour vous, vous êtes purs.* Ces paroles de notre divin Maître doivent nous apprendre que celui qui a effacé en lui les taches du péché par le sacrement de la pénitence, est pur à ses yeux, et que, lorsqu'il se prépare à s'approcher de la sainte table, *il n'a besoin que de se laver les pieds*, c'est-à-dire de se purifier des fautes légères qu'il peut avoir commises, par la contrition, ou le ministère des prêtres. Ces paroles nous apprennent encore à ne pas imiter ces âmes scrupuleuses, qui, selon les expressions d'un savant et pieux auteur, voudraient toujours se *laver les mains et la tête*, en recourant sans cesse au tribunal de la pénitence, et en recommençant toujours des confessions générales, qui ne les tranquilliseraient pas plus que celles qu'elles ont déjà faites. Ah ! imitons plutôt la docilité de S. Pierre. Après avoir fait tout ce qui dépend de nous pour purifier notre conscience, mettons toujours notre confiance en la miséricorde de Dieu ; suivons les conseils de ceux que nous avons choisis pour être nos guides dans les voies du salut ; et souvenons-

nous de cet oracle de Jésus-Christ : *Celui qui a été lavé n'a besoin que de se laver les pieds : il est entièrement net.*

Mais si ce que ce divin Sauveur dit ici doit rassurer les âmes qui sont trop timorées ; ce qu'il ajouta en adressant la parole à ses Apôtres, n'est pas moins propre à faire trembler celles qui ne le sont pas assez. *Vous êtes purs*, leur dit-il, *mais non pas tous : car il savait quel était celui qui devait le trahir. C'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous purs.* Celui qui devait le trahir, c'était le perfide Judas. Jésus connaissait l'exécrable complot qu'il avait tramé contre lui ; mais pour ne pas le rendre odieux aux autres Apôtres, il ne le fit pas connaître, en lui reprochant ouvertement son crime : il chercha seulement à le faire rentrer en lui-même en lui donnant à entendre qu'il en était instruit : il voulut l'engager à se rendre aussi pur que l'étaient ses autres disciples, et à devenir digne comme eux, de recevoir son corps et son sang adorables, qu'il devait bientôt leur donner en instituant le sacrement de l'Eucharistie.

Nous sommes tous, M. F., dans l'heureuse cinconstance où se trouvaient les Apôtres. Jésus-Christ doit bientôt venir en nous par la communion. Mais avons-nous tous eu soin de nous purifier de nos péchés ? Mais ce divin Sauveur ne pourrait-il pas nous dire comme à ses Apôtres : *Vous êtes purs, mais non pas tous* ; et n'y-a-t-il personne parmi nous qui doive le trahir, en le recevant dans un cœur souillé par le crime ? Nous abhorrons tous, sans doute, l'exécrable attentat du traître Judas, et nous ne pouvons même y penser sans en frémir d'horreur. Ah ! craignons donc de l'imiter. Craignons de ne ré-

pondre, comme lui, au tendre amour de notre divin Sauveur, qu'en le trahissant ; et souvenons-nous que le recevoir indignement, c'est, selon l'oracle de l'Apôtre, manger et boire son jugement. Quel malheur pour nous si, faute de nous purifier de nos péchés en les déclarant, en les détestant et en y renonçant, nous faisions servir à notre perte ce que Jésus-Christ n'a établi que pour nous sanctifier et nous sauver! Ah! si vous n'êtes pas dans la sincère résolution de rompre le nœud de vos habitudes criminelles, et de vous consacrer au service du divin Sauveur qui veut bien se donner à vous, fuyez, éloignez-vous de sa table sacrée. C'est un crime, il est vrai, de la fuir, puisque nous sommes tous obligés de nous y présenter ; mais c'en serait un plus grand encore que de ne s'en approcher que pour y trahir le Dieu de bonté qui nous y appelle ; et la fin tragique du traître Judas, doit faire trembler tous ceux qui seraient tentés de renouveler sa trahison par une communion sacrilége. Faisons donc en sorte que Jésus-Christ puisse nous trouver tous purs comme ses Apôtres ; et pour nous rendre agréables à ses yeux, imitons le grand exemple qu'il nous a laissé, et dont l'Eglise nous rappelle aujourd'hui le souvenir.

Après qu'il eut lavé les pieds à ses Apôtres, et qu'il eut repris ses vêtemens, il se mit à table, et leur dit : Comprenez-vous bien ce que j'ai fait à votre égard? Vous m'appelez votre Maître et Seigneur, et vous faites bien ; car je le suis. Si donc moi, qui suis le Seigneur et Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns les autres ; car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes ce

que j'ai fait à votre égard. En disant à ses Apôtres qu'ils devaient entre eux se laver les pieds, Jésus-Christ ne prétendait pas qu'ils dussent se borner à se rendre mutuellement ce service ; mais comme le lavement des pieds est, de la part de celui qui le fait, un acte d'humilité, de condescendance et de charité, il voulait leur apprendre qu'ils devaient être humbles, condescendans et charitables les uns envers les autres ; il voulait nous apprendre à nous-mêmes, qu'il n'est aucun homme, quel que soit son état et sa condition, qui ne doive être l'objet de nos soins, de nos égards, de nos attentions ; et pour nous l'apprendre d'une manière plus efficace, il crut devoir commencer par nous en donner l'exemple, en s'abaissant jusqu'à laver lui-même les pieds à ses Apôtres, parce qu'il vit que c'était le meilleur moyen qu'il pût prendre pour triompher de l'orgueil humain, pour rapprocher les grands des petits, pour combler l'intervalle immense que l'inégalité des fortunes et des conditions avait mis entre les hommes, et pour les engager tous à faire pour leurs semblables ce qu'il avait fait lui-même pour ses disciples. C'est là effectiment l'effet salutaire que son exemple a produit dans le christianisme ; c'est en conséquence de cet exemple, que les pauvres et les malheureux sont devenus un objet de vénération pour tous les véritables chrétiens. C'est en conséquence de cet exemple, que les rois eux-mêmes sont souvent descendus de leur trône pour s'abaisser à leurs pieds, et pour leur rendre les offices les plus humilians. C'est enfin en conséquence de cet exemple, qu'on voit encore partout des âmes pieuses et charitables qui, oubliant leur rang et leur fortune, se dévouent généreusement au sou-

lagement des pauvres, des malades, et semblent faire consister leur bonheur à adoucir les maux des malheureux. Nous sommes tous chrétiens, M. F., et en cette qualité, nous devons tous prendre Jésus-Christ pour modèle. Attachons-nous donc à faire ce qu'il a fait. Ayons pour nos frères les mêmes sentimens et les mêmes égards qu'il eut pour ses disciples. Aidons-nous mutuellement, selon les conseils de l'Apôtre, à supporter le fardeau de la vie; ne cherchons notre bonheur que dans la satisfaction qu'on trouve à faire celui des autres; et après nous avoir rendus heureux sur la terre, notre charité nous procurera dans le ciel une félicité qui n'aura point de fin.

IIIe HOMÉLIE

SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

POUR LE VENDREDI SAINT.

Tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, M. F., de la passion de notre divin Maître, était bien propre à vous attendrir et à vous toucher; mais je ne crains pas d'assurer que ce que je dois vous en dire aujourd'hui est encore plus touchant et plus attendrissant. Ce n'est plus la douleur, ce ne sont plus les ignominies de ce Dieu sauveur que j'ai à vous exposer; ce sont ses souffrances, c'est sa mort : car il ne s'est pas contenté de renoncer pour nous à sa gloire et à son bonheur : il a en-

core sacrifié pour notre salut son corps et sa vie ; et c'est ce généreux sacrifice qui va faire le sujet de cette nouvelle homélie. Peut-il y avoir rien de plus propre à nous intéresser, à nous émouvoir, et à nous inspirer les plus vifs sentimens de douleur, de reconnaissance et d'amour?

Quoique Pilate reconnût l'innocence de Jésus-Christ, et qu'il voulût le sauver, il eut cependant, comme vous l'avez vu, la faiblesse et la lâcheté de le mettre en parallèle avec Barabbas, dans l'espérance que les Juifs le préféreraient à cet homme généralement reconnu pour un homicide. Mais comme le choix de ces Juifs aveugles n'avait pas répondu à ses désirs, sa politique lui suggéra un nouveau moyen de satisfaire l'envie qu'il avait de soustraire l'innocent à la mort qui le menaçait ; et quel est ce moyen? Est-ce d'exposer aux yeux de ses ennemis les preuves de son innocence? est-ce de leur faire craindre à eux-mêmes la rigueur des lois, s'ils continuaient à le persécuter? C'est là ce qu'aurait fait tout juge qui aurait voulu être juste. Mais quand on veut, comme Pilate, conserver sa fortune et sa place, plutôt que de sauver l'honneur et la vie de ceux qu'on devrait défendre, ce n'est point la justice qu'on prend pour règle de sa conduite, c'est l'interêt ; et quand on ne consulte que l'intérêt, tout moyen paraît bon, pourvu qu'il ne puisse pas nuire à celui qui le prend. C'est là ce qui se vérifia dans la personne de Pilate. Comme il n'avait pu calmer la fureur du peuple par la raison, il chercha à exciter sa commisération ; et pour y réussir, quoiqu'il eût avoué publiquement que Jésus était innocent, il le condamna à être flagellé, comme s'il eût été

coupable. Quelle contradiction ! quelle injustice !

Cependant, quelque injuste que fût cette sentence, elle n'en fut pas moins exécutée. On se saisit donc de la personne adorable de notre divin Maître, on le dépouille de ses vêtemens, on l'attache à une colonne, et à peine l'y a-t-on fixé, que, s'armant de fouets, et fondant sur lui comme autant de lions furieux, ses gardes inhumains se font un cruel plaisir de l'accabler impitoyablement sous une grêle de coups. Ils déchirent son corps, ils font voler sa chair en lambeaux, ils inondent la terre de son sang, et ils ne cessent de le tourmenter, que lorsqu'ils ne voient plus en lui qu'une large plaie, et qu'ils ne savent plus où porter les coups dont ils voudraient encore l'accabler. Mais ils cherchent bientôt à y suppléer par un nouveau genre de supplice qui n'est ni moins humiliant ni moins douloureux que la flagellation qu'il vient de subir ; et comme ils se ressouviennent qu'il a pris autrefois le titre de roi, ils s'attachent à tourner en dérision l'auguste royauté qui l'élève au-dessus de tous les rois de la terre, et qui devait lui attirer les hommages de tout l'univers. Dans cette vue, ils lui mettent entre les mains un vil roseau, ils couvrent ses épaules d'un manteau d'écarlate, ils lui enfoncent dans la tête une couronne d'épines, et fléchissant ensuite le genou devant lui, ils lui disent en l'insultant : *Salut au roi des Juifs*.

Voilà, M. F., une faible image des souffrances que notre divin Maître voulut bien endurer dans le Prétoire : voilà ce que nous lisons dans le récit que nous en a fait l'historien sacré. Mais nous ne lisons pas qu'il se soit permis la moindre

plainte, qu'il lui soit échappé le moindre murmure. Quelque rigoureux que fussent les tourmens dont on l'accabla, il n'y opposa que le silence, que la soumission, que la patience la plus invincible. Et pourquoi? C'est que, s'étant mis à la place de tous les hommes coupables, et ayant consenti à subir la punition qui était due à leurs crimes, il se regardait lui-même comme un grand coupable, qui ne pouvait jamais être aussi puni qu'il le méritait. C'est que, sachant que les hommes n'avaient péché le plus souvent que pour procurer à leurs corps les satisfactions criminelles qui leur étaient défendues par la loi de Dieu, il crut que, pour expier leurs péchés, il devait endurer dans le sien les douleurs les plus vives. Or, si, tout innocent qu'il était, ce Dieu sauveur a cru devoir ainsi se dévouer aux souffrances, que ne devrions-nous pas souffrir, nous qui sommes les seuls coupables? Ah! je ne suis pas surpris qu'en se rappelant le cruel tourment que Jésus-Christ avait enduré dans le Prétoire, un grand nombre de saints se soient condamnés aux austérités les plus rigoureuses. Je ne suis pas étonné qu'une sainte de ces derniers temps, qui était en proie aux rigueurs de la maladie la plus douloureuse, dit à ceux qui la plaignaient, que les douleurs les plus insupportables n'avaient rien que de doux pour elle, lorsqu'elle les comparait à celles de Jésus-Christ qui devait lui servir de modèle. Mais ce qui est surprenant, c'est qu'instruits, comme ils le sont, de ce qu'a souffert ce divin Sauveur, la plupart des chrétiens ne veuillent rien souffrir ou ne souffrent qu'en s'impatientant et en murmurant. Ah! si nous avions le véritable esprit du christianisme, loin de fuir les souffrances, nous les rechercherions; loin

de nous en plaindre, nous nous en réjouirions; parce que ce n'est que par elles, que nous pouvons remplir les vues de Jésus-Christ, qui, selon l'oracle de l'Apôtre, n'a souffert que pour nous apprendre et nous animer à souffrir comme lui.

C'est après qu'il eut enduré le honteux et douloureux supplice de la flagellation, que le lâche Pilate crut qu'il suffirait de le montrer au peuple pour l'attendrir, et qu'en le lui montrant il se contenta de lui dire : *Voilà l'Homme*. Le seul aspect de ce Dieu sauveur était en effet plus éloquent que tous les discours ; et il semble qu'en voyant sa tête déchirée, son visage défiguré, et tout son corps couvert de sang et de plaies, ce peuple, qui avait été si souvent témoin de ses miracles et comblé de ses bienfaits, aurait dû par pitié, autant que par justice, réclamer sa délivrance et sa liberté. Mais ce qui prouve bien que lorsqu'on est aveuglé par l'erreur ou entraîné par la passion, on ferme l'oreille à la voix de la justice et même de l'humanité, pour ne suivre que les violens transports d'une rage brutale, c'est qu'au lieu de prier Pilate de le délivrer, le peuple de Jérusalem lui demanda à grands cris d'ordonner qu'il fût crucifié. Il l'ordonna en effet, et ce fut en conséquence de cet ordre cruel, qu'après avoir chargé notre divin Maître de la croix qui devait être l'autel de son sacrifice, on s'empressa de le conduire sur le Calvaire où il devait le consommer.

En y allant, ou plutôt en s'y traînant, il vit couler les larmes des femmes pieuses qui l'accompagnaient ; et oubliant ses souffrances, pour ne penser qu'aux horribles calamités que sa mort devait attirer sur leur ville coupable, il leur dit avec un vif sentiment de compassion :

Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes. Ces paroles, M. F., nous regardent aussi bien que les femmes à qui elles furent adressées. Ce n'est point sur la mort de ce divin Sauveur que nous devons gémir, puisqu'elle deviendra pour lui le principe de la plus grande gloire ; c'est sur l'abus que nous en avons déjà fait, et que nous pourrions encore en faire dans la suite, puisque si nous en abusions, elle serait un jour le motif de notre condamnation, au lieu que si nous nous en appliquons le mérite, elle sera la cause de notre salut.

C'est en vue de ce salut, que Jésus-Christ porta sa croix, non-seulement avec zèle, mais encore avec joie, ainsi que l'assure S. Paul. Cependant, comme ses forces, épuisées par le tourment qu'il venait d'endurer, ne répondaient pas à son amour, il succomba bientôt sous le pesant fardeau dont on avait eu la cruauté de le charger ; et il fallut que Simon le Cyrénéen l'aidât à le porter. Oh ! que cet étranger fut heureux, vous écriez-vous sans doute ici, en voyant le précieux avantage qu'il eut de partager la croix de son Dieu et de son Sauveur ! Oui, M. F., il le fut ; mais nous pouvons tous l'être autant que lui, et pour nous procurer ce bonheur, nous n'avons besoin que de supporter avec résignation et avec amour les afflictions et les peines que le Ciel nous envoie, puisque Jésus-Christ nous les fait envisager dans son Evangile comme sa propre croix, et qu'il nous dit expressément que pour le suivre, il faut la porter. Portons-la donc, M. F., et pour nous y animer, considérons la générosité avec laquelle ce divin Sauveur a bien voulu non-seulement s'en charger, mais encore y expirer.

A peine est-il arrivé au Calvaire, qu'il s'étend de lui-même sur ce bois sacré, qu'il présente volontairement ses pieds et ses mains adorables, pour y être cloués, et que, bien loin d'obliger ses bourreaux à employer contre lui la force et la violence, il semble, par l'empressement qu'il a de mourir pour nous, les engager à accélérer le moment de sa mort. Ils se hâtent, en effet, de lui faire subir le cruel supplice qu'il doit endurer ; ils enfoncent dans ses pieds et dans ses mains, des clous qui, en les déchirant et en les perçant, en font jaillir des flots de sang ; et ils ne l'ont pas plus tôt ainsi attaché sur la croix, que pour l'exposer aux regards de tout le peuple assemblé autour d'eux, ils l'élèvent et l'enfoncent dans la terre avec des secousses qui ébranlent tout son corps, et qui renouvellent toutes ses plaies. Le voilà donc élevé entre le ciel et la terre, pour servir de médiateur entre Dieu et les hommes. C'est là la glorieuse fonction qu'il remplit sur la croix. C'est sur cet autel sanglant, qu'il offre le grand sacrifice qui doit apaiser la colère céleste et sauver le genre humain. C'est ce grand ouvrage qui, dans ses derniers momens, est l'objet de toutes ses pensées, de tous ses désirs ; et si du haut de sa croix il fait encore entendre sa voix, ce n'est que pour nous instruire et nous consoler.

Ecoutez-le donc, M. F., et regardez ses dernières paroles comme le testament d'un bon père, qui, en mourant, ne songe qu'à témoigner son amour à ses enfans, en leur donnant des leçons qui puissent leur être utiles. Ecoutez-le, vindicatifs, et en l'entendant implorer la clémence de son Père en faveur de ses propres bourreaux, apprenez à pardonner à vos enne-

mis, et à prier pour ceux qui vous persécutent. Ecoutez-le, pécheurs endurcis, et en l'entendant s'écrier qu'il est dévoré par la soif, c'est-à-dire qu'il désire ardemment votre conversion, empressez-vous de satisfaire ses désirs en vous convertissant. Ecoutez-le, pécheurs qui croyez ne pouvoir plus espérer en sa bonté, parce que vous en avez trop long-temps abusé; et en l'entendant promettre son paradis à un criminel qui avait attendu sa dernière heure pour implorer sa miséricorde, apprenez que si l'on ne doit pas présumer de cette divine miséricorde, en renvoyant sa conversion à la mort, on ne doit du moins jamais en désespérer. Ecoutez-le, âmes désolées par les peines intérieures qui vous éprouvent, et en l'entendant s'écrier amoureusement: *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* apprenez à adoucir ces peines, en vous adressant au Seigneur, et en lui représentant humblement l'état d'abandon où il vous laisse pour vous éprouver. Ecoutons-le tous enfin, M. F., et en voyant par les paroles qu'il adresse au disciple bien-aimé, que dans sa personne il nous donne à tous Marie pour mère, apprenons à avoir pour elle tout le respect, toute la confiance et tout l'amour que doit nous inspirer un si doux nom.

C'est après nous avoir donné toutes ces leçons, que, pour nous faire comprendre qu'il avait vérifié tous les oracles des Prophètes, accompli tous les desseins du Ciel, effacé tous les crimes de la terre, et achevé le grand ouvrage de la rédemption, il s'écria : *Tout est consommé*, il remit son âme entre les mains de son Père céleste, et il expira en prouvant, par le grand cri qu'il poussa immédiatement avant d'expirer,

loir encore le renouveler; et si je pense désormais à ce funeste péché, qui a été la seule cause de votre mort, ce ne sera que pour le détester, pour le pleurer, et pour m'en préserver.

Tels sont, M. F., les idées et les sentimens que l'image de Jésus crucifié fera naître dans notre esprit et dans notre cœur, si nous la considérons avec les yeux de la foi. Fixons donc souvent nos regards sur cette image sacrée, et gardons-nous d'imiter la conduite de ces indignes chrétiens qui se feraient une espèce de honte de l'exposer dans leurs appartemens. Pour peu qu'on ait le cœur sensible et reconnaissant, on aime à avoir, et l'on se plaît à considérer le portrait d'un père de qui l'on n'a jamais reçu que des marques d'amour et de bonté! Mais qui nous en a plus donné que Jésus-Christ? et qui est-ce qui doit nous paraître plus précieux, qui est-ce qui doit nous être plus cher, que l'image qui nous représente le grand sacrifice qu'il a bien voulu faire en mourant sur la croix? Cette image n'est pas moins propre à éclairer notre esprit, qu'à toucher notre cœur, et on peut la regarder comme un livre instructif qui nous offre les leçons les plus salutaires, et qui nous apprend les vérités les plus importantes. C'est là que se montrent clairement à nos yeux les terribles effets de la justice de Dieu, qui n'a pas épargné son propre Fils, et les suites funestes du péché de l'homme, qui n'a pu être effacé que par le sang de ce Fils adorable. C'est là qu'en voyant qu'il n'est rien que notre Dieu n'ait sacrifié et souffert pour nous, nous apprenons qu'il n'est aussi aucun sacrifice que nous ne devions endurer pour lui. C'est là qu'en considérant combien ce grand Dieu nous a aimés,

nous sentons que nous ne saurions jamais l'aimer assez, et que nous serions des monstres d'ingratitude, si nous ne l'aimions pas. Etudions-le donc sans cesse, ce livre divin; et comme l'Apôtre S. Paul, ne nous piquons de *savoir que Jésus, et Jésus crucifié*. Cette seule science nous tiendra lieu de toutes les autres, puisqu'en nous apprenant ce que Dieu a fait pour nous, et ce que nous devons faire pour lui, elle nous fera connaître ce qu'il nous importe le plus de savoir, et ce qui seul peut nous rendre heureux dans le temps et dans l'éternité.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU SAMEDI SAINT.

ÉVANGILE.

Le soir du samedi qui luit dans le dimanche, Marie-Madeleine, avec l'autre Marie, alla voir le sépulcre; voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre : car un ange du Seigneur descendit du ciel, et s'approchant, il releva la pierre et s'assit dessus. Son visage était brillant comme l'éclair, et ses vêtemens blancs comme la neige. Les gardes furent frappés d'une telle frayeur, qu'ils en devinrent comme morts. L'ange dit aux femmes : Ne craignez pas, vous autres. Je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici : car il est ressuscité, comme il l'avait prédit. Venez et voyez l'endroit où l'on avait mis le Seigneur, et allez

suivis des faveurs et des grâces qu'il nous accorde. C'est là ce qu'éprouvèrent les deux femmes dont parle notre évangile. Dès qu'elles furent arrivées au sépulcre de Jésus-Christ, *il se fit un grand tremblement de terre; car un ange du Seigneur descendit du ciel, et s'approchant, il releva la pierre et s'assit dessus. Son visage était brillant comme l'éclair, et ses vêtemens blancs comme la neige.* Le Seigneur n'avait pas besoin d'employer le ministère d'un ange, pour ébranler la terre, et pour relever la pierre qui couvrait le tombeau de Jésus-Christ. Il pouvait opérer ces prodiges par un seul acte de sa volonté à laquelle rien ne résiste. Si donc il fit descendre du ciel un de ces esprits célestes qui sont ses ministres, ce fut pour montrer aux méchans qu'ils avaient tout à craindre de sa justice, et aux âmes qui lui sont fidèles, qu'elles peuvent tout attendre de sa bonté. C'est ce qu'annonçaient les dehors sous lesquels parut cet esprit céleste. Si son visage était brillant comme l'éclair, c'était pour donner à entendre que, de même que la foudre suit de près l'éclair, ainsi le crime des Juifs serait bientôt suivi du terrible châtiment qu'ils avaient mérité par leur déicide. Si ces vêtemens étaient blancs comme la neige, c'est, dit S. Grégoire, que la blancheur étant le signe de l'allégresse que cause la célébration des fêtes et de tous les événemens heureux, il venait annoncer aux saintes femmes le jour fortuné qui allait luire pour elles, et la solennité de la nouvelle Pâque qu'elles devaient célébrer, en célébrant la résurrection de leur divin Maître.

L'événement justifia bientôt ce présage. *Les gardes furent frappés d'une telle frayeur, qu'ils en devinrent comme morts. L'ange dit aux femmes;*

Ne craignez pas, vous autres. Voilà la différence qu'il y a entre les pécheurs et les justes : entre ceux à qui leur conscience reproche les plus grands crimes, et ceux qui n'ont rien à se reprocher. Les premiers, ne pouvant dissimuler qu'ils sont coupables aux yeux du Seigneur, et craignant toujours qu'il ne leur fasse enfin subir le juste châtiment qu'ils ont mérité, tremblent à la vue de tous les dangers qui les menacent, et il ne faut qu'un tremblement de terre, qu'une violente tempête, que le bruit même du tonnerre, pour les faire trembler. Mais les seconds pouvant se rendre le consolant témoignage de n'avoir commis aucun crime qui puisse attirer sur eux la colère du Ciel, la voient éclater sans la redouter, demeurent tranquillement au milieu des plus grands périls, se jettent avec confiance dans le sein de Dieu, qu'ils regardent comme leur père, comme leur ami, et attendent tout de sa bonté, lors même qu'il semble les menacer de son courroux. Voilà pourquoi les gardes, qui étaient sans doute des hommes vendus à l'iniquité, et qui avaient peut-être trempé leurs mains sacriléges dans le sang de leur Dieu, ne purent voir paraître l'ange, et sentir trembler la terre, sans être saisis de la plus vive frayeur et sans en devenir comme morts; tandis que Marie-Madeleine et l'autre Marie, que la faiblesse de leur sexe devait rendre naturellement plus timides, ne donnèrent aucun signe d'épouvante, demeurèrent debout, et conservèrent la tranquillité de leur âme au milieu de ce qu'il y avait de plus propre à la troubler. L'Evangile du moins ne nous dit pas qu'elles aient été effrayées. Mais si elles l'eussent été, leur frayeur aurait été bientôt dissipée par les paroles de l'ange, qui

leur dit pour les rassurer : *Ne craignez pas, vous autres :* car c'est comme s'il leur eût dit : Laissez trembler les hommes coupables qui, comme les gardes que vous voyez renversés, n'ont connu Jésus-Christ que pour le mépriser, que pour le persécuter, que pour le crucifier. Pour vous, qui n'avez cessé de le suivre, de le servir, de l'aimer et de l'honorer, vous n'avez rien à craindre. Ce n'est point pour alarmer la vertu, mais pour épouvanter le crime, que je suis descendu sur la terre; et si la frayeur et le trouble sont le partage des méchans, la joie et la paix doivent être celui des bons. Bannissez donc toute crainte de votre esprit, et ne vous nourrissez que du doux espoir de voir votre fidélité récompensée par la faveur la plus signalée. Tel est le sens des paroles que l'ange adressa aux femmes pieuses. Mais pour les rassurer encore mieux, *je sais,* ajouta-t-il, *que vous cherchez Jésus qui a été crucifié : il n'est point ici : car il est ressuscité, comme il l'avait prédit. Venez et voyez l'endroit où l'on avait mis le Seigneur, et allez dire au plus tôt aux disciples qu'il est ressuscité. Il vous précédera dans la Galilée. Vous le verrez là : voilà que je vous l'ai prédit.* Dociles aux paroles de l'esprit céleste, Madeleine et Marie s'approchèrent du tombeau où Jésus avait été enseveli ; elles virent qu'il n'y était plus ; et convaincues par le témoignage de leurs propres sens, que, par un effet de sa puissance infinie il en était sorti, même avant que l'ange eût relevé la pierre qui le couvrait, elles ne doutèrent plus qu'il ne fût ressuscité, comme il l'avait prédit, et elles s'empressèrent de se rendre en Galilée, pour annoncer aux Apôtres sa résurrection.

Mais les opprobres dont Jésus-Christ avait

été couvert pendant sa passion avaient trop affaibli la foi de ses lâches apôtres, pour qu'ils pussent croire qu'après avoir été la victime de la mort, il en fût devenu le vainqueur en ressuscitant. En vain donc les femmes qui étaient allées visiter son sépulcre, vinrent-elles leur raconter le prodige qu'elles y avaient vu : ce prodige était trop contraire à leurs idées, pour qu'il pût leur paraître conforme à la vérité; et au lieu d'ajouter foi au récit de ces femmes pieuses, ils ne le regardèrent que comme le fruit de l'erreur et de l'illusion. Mais lorsque, dans la suite, ils eurent vu de leurs propres yeux leur divin Maître ressuscité, selon sa promesse; lorsqu'ils eurent contemplé ses traits, entendu sa voix, mangé et conversé familièrement avec lui, lorsqu'enfin l'incrédule Thomas, qui avait d'abord traité de pieuse rêverie le récit circonstancié que les autres Apôtres lui faisaient de ses apparitions, eut porté ses mains dans ses plaies, et reconnu par lui-même ce qu'il avait constamment refusé de croire sur le témoignage d'autrui: la foi la plus vive succéda en eux à l'incrédulité la plus opiniâtre, et au lieu de continuer à méconnaître et à nier la résurrection de leur divin Maître, non-seulement ils se firent tous un devoir de la publier, mais après en avoir attesté la vérité par leurs paroles, ils allèrent tous jusqu'à la sceller de leur propre sang. N'est-ce pas une preuve évidente qu'ils en étaient entièrement persuadés; et auraient-ils cherché à en convaincre les autres, s'ils ne s'en fussent auparavant convaincus eux-mêmes par le témoignage de leurs propres sens? Eh! quel autre motif que la force de la vérité, aurait donc pu les y engager? Serait-ce l'intérêt qu'ils pouvaient

prendre à la gloire de Jésus-Christ? Mais s'il ne fût pas sorti triomphant du tombeau, comme il le leur avait prédit plusieurs fois, auraient-ils pu être zélés pour sa gloire? N'auraient-ils pas été plutôt indignés de voir qu'il les avait trompés par ses prédictions; et au lieu de le représenter aux autres comme un Homme-Dieu, ne l'auraient-ils pas regardé eux-mêmes comme un faux prophète et un imposteur? Serait-ce leur propre intérêt qui aurait pu les porter à publier qu'il était ressuscité, quoiqu'il ne le fût pas? Mais, bien loin qu'ils pussent se procurer le moindre avantage en prêchant sa résurrection, si elle n'eût pas été véritable, ne savaient-ils pas qu'ils ne pourraient la prêcher sans exciter contre eux la rage de tous ceux qui avaient contribué à sa mort, et que, par conséquent, tout le fruit qu'ils retireraient de leur imposture, ce seraient les persécutions, les tourmens et la mort? Or, je vous le demande, M. F., peut-on croire raisonnablement qu'ils aient voulu s'exposer à d'aussi grands maux, pour la seule satisfaction de publier un mensonge et une chimère? Non, non, M. F., l'homme n'est pas capable de faire un si grand sacrifice pour un si faible avantage. Si donc les Apôtres ont tout affronté, tout sacrifié, tout enduré pour prêcher et attester la résurrection de celui qu'ils avaient si lâchement renié ou abandonné avant sa mort, c'est qu'avant que de l'annoncer aux autres, ils s'en étaient assurés eux-mêmes par les preuves les plus incontestables, et que, par conséquent, il était véritablement ressuscité, comme il l'avait prédit.

Réjouissons-nous donc, M. F., et joignons nos chants d'allégresse à ceux dont l'Eglise a déjà fait retentir nos temples, pour célébrer la

victoire que son divin Epoux a remportée sur la mort. Cette victoire n'est pas moins avantageuse pour nous, qu'elle n'est glorieuse pour Jésus-Christ. Sa résurrection est tout à la fois le gage et le modèle de la nôtre : elle nous annonce, dit l'apôtre S. Paul, que non-seulement nous ressusciterons après lui, mais encore que nous ressusciterons comme lui, et que nos corps ressuscités auront un jour la même clarté, la même agilité, la même impassibilité, qui distinguèrent le sien, lorsqu'il fut sorti du tombeau. Mais pour participer aux précieux avantages dont ce divin Sauveur jouit après qu'il eut triomphé de la mort, il faut les mériter en imitant les exemples qu'il nous a donnés pendant sa vie, et ce n'est, dit le même Apôtre, ce n'est qu'autant que nous aurons souffert avec lui, que nous pourrons être glorifiés comme lui. Si nous voulons donc avoir part un jour à la gloire de ce Dieu sauveur, faisons-nous maintenant un devoir de participer à ses souffrances ; et si notre lâcheté nous faisait trouver ces souffrances trop dures, songeons que, quoi que nous puissions avoir à souffrir, nous ne souffrirons jamais autant que lui ; songeons que ce n'est point lui, mais nous qui avons mérité de souffrir. Songeons enfin que les souffrances passagères que nous aurons à endurer sur la terre, nous procureront dans le ciel une gloire et une félicité qui n'auront point de fin.

INSTRUCTIONS

COURTES ET FAMILIÈRES

SUR

LES PRINCIPALES FÊTES

DE L'ANNÉE.

AVERTISSEMENT.

DE L'AUTEUR.

Comme je n'avais d'abord eu d'autre dessein que d'expliquer familièrement, dans de courtes homélies, les évangiles de tous les dimanches de l'année et de tous les jours du carême, je m'étais borné à donner au public l'explication de ces évangiles. Mais plusieurs curés, et même quelques évêques, m'ayant vivement sollicité de faire des instructions sur les principales fêtes de l'année, dont je n'avais point parlé dans mes *Prônes Nouveaux* et dans mon *Petit Carême*, j'ai cru devoir me conformer à leurs désirs; et c'est dans cette vue que j'ai composé ce nouvel Ouvrage, quoique j'eusse tout lieu de craindre de ne pas y réussir : car rien n'est plus difficile que de parler dignement des grands mystères de la religion, et l'on sait que le génie même de nos plus célèbres orateurs y a souvent échoué. Mais pour éluder cette difficulté, que j'étais incapable de surmonter, je n'ai point cherché à approfondir et à développer les mystères que j'ai été obligé de traiter : je me suis borné à

exposer simplement ce que la foi nous en apprend, et à en tirer les conséquences qui m'ont paru les plus propres à instruire et à toucher. En rendant mon travail plus facile, cette méthode ne nuira point au fruit qu'il peut produire; elle le rendra au contraire plus utile, parce qu'elle mettra mes instructions à la portée des esprits les plus simples, et que c'est principalement pour eux que j'ai travaillé. J'ai pourtant fait en sorte que la simplicité de mon style n'eût rien qui pût rebuter la délicatesse des esprits cultivés; et si le succès répond à mes soins et à mes désirs, les fidèles de toutes les classes auront pour cet Ouvrage la même indulgence qu'ils ont eue pour mes *Prônes Nouveaux* et pour mon *Petit Carême*, auxquels il sert de supplément.

INSTRUCTIONS

COURTES ET FAMILIÈRES

SUR LES PRINCIPALES FÊTES

DE L'ANNÉE.

INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE

SUR LES FÊTES EN GÉNÉRAL.

Comme les fêtes sont des jours consacrés au culte divin, et que l'Eglise nous oblige de les observer religieusement, j'ai cru que, pour vous apprendre et vous animer à remplir ce devoir, je devais d'abord vous donner une idée des fêtes en général, et c'est ce qui va faire la matière de cette instruction, où, en vous apprenant ce que vous devez en penser, je vous montrerai la manière dont vous devez les célébrer.

Dieu n'avait d'abord prescrit à l'homme que le repos et la sanctification du septième jour, que les Juifs appelaient le jour du sabbat, et que nous désignons sous le nom de dimanche. Mais à mesure que les hommes se multiplièrent, et que ce Dieu de bonté fit éclater sa libéralité envers eux par les faveurs signalées dont il les combla, il voulut que l'on fixât des jours où l'on s'occuperait d'une manière spéciale, soit à en

rappeler la mémoire, soit à lui en témoigner sa reconnaissance ; et c'est ce qui fut cause qu'on établit chez les Juifs cette multitude de fêtes dont il est parlé dans nos Livres saints. Il en a été ainsi parmi les chrétiens. Jésus-Christ n'a institué lui-même aucune fête : nous ne voyons pas du moins qu'il en soit fait mention dans son Evangile. Mais l'Eglise, à qui il a laissé le pouvoir de se gouverner et de régler tout ce qui a rapport au culte divin, a suppléé, pour ainsi dire, à ce que n'avait pas fait ce Dieu sauveur, en ordonnant aux fidèles de célébrer les différentes fêtes qu'elle a établies. Mais pourquoi les a-t-elle établies? Ecoutez-le, M. F., et apprenez à connaître toute la sagesse de cette sainte épouse de Jésus-Christ.

Comme il y a deux différentes sortes de fêtes, et que les unes ont été instituées en l'honneur de Dieu même, et les autres pour honorer les saints qui sont ses amis, l'Eglise a eu aussi deux différentes vues en les établissant : elle a établi d'abord les premières pour rappeler à ses enfans les grandes idées que les mystères de la religion nous donnent de Dieu, et pour exciter dans leurs cœurs les vifs sentimens de reconnaissance, d'amour et de piété qu'ils doivent naturellement inspirer à ceux qui les considèrent avec les yeux de la foi. Car elle n'ignore pas qu'étant sans cesse distraits par les objets séduisans que nous présente la figure du monde, nous oublierions bientôt les grands bienfaits dont nous sommes redevables à la bonté divine, si elle n'avait pas soin de nous en retracer de temps en temps l'image ; et c'est pour cela que dans les fêtes particulières qu'elle célèbre, et qu'elle nous ordonne de célébrer en l'honneur de Jésus-Christ, elle

nous met sous les yeux tantôt l'état d'abjection, de souffrance et de pauvreté où ce tendre Sauveur a daigné se réduire dans sa naissance; tantôt le sang précieux qu'il a commencé à verser dans sa circoncision; tantôt l'étoile miraculeuse qu'il a fait briller pour se manifester aux nations, tantôt le prodige de puissance et d'amour qu'il a opéré en instituant le sacrement adorable de l'eucharistie; tantôt enfin les tourmens inexprimables qu'il a endurés dans sa passion, la victoire éclatante qu'il a remportée sur la mort par sa résurrection, et le spectacle admirable qu'il offrit à plus de cinq cents disciples dans sa glorieuse ascension : car tels sont, M. F., les divers mystères que l'Eglise nous rappelle dans les différentes fêtes qu'elle célèbre pour honorer son divin Sauveur; et y a-t-il rien de plus propre que tous ces mystères, à nous rendre reconnaissans envers lui, à nous attacher à lui, à nous inspirer la généreuse résolution de souffrir et de mourir même, s'il le faut, avec lui, pour mériter de ressusciter et d'être un jour couronnés dans le ciel comme lui? Ne sont-ce pas ces différentes fêtes qui raniment dans le cœur des fidèles l'esprit du christianisme que le commerce du monde a coutume d'y éteindre ou d'y affaiblir: et n'est-ce pas pendant les saints jours où on les célèbre, que l'on voit tout ce qu'il y a encore de véritables chrétiens rentrer en eux-mêmes, s'approcher du tribunal de la pénitence, s'asseoir à la Table sainte, assister à la prédication de la parole divine, et pratiquer avec ferveur les exercices de piété qu'ils avaient peut-être négligés dans les autres temps?

Il en est de même des fêtes qui ont été établies pour honorer les saints que Dieu a distin-

gués par les priviléges les plus glorieux, ou qui se sont distingués eux-mêmes par la pratique des vertus les plus héroïques. En contribuant à la gloire de ces fidèles serviteurs de Dieu, elles contribuent aussi à notre salut, en nous excitant à les imiter ; et si S. Augustin disait que les fêtes des martyrs sont une exhortation au martyre, on peut dire également que les fêtes des Apôtres, des confesseurs, des vierges, et surtout de la Reine des vierges, sont un encouragement au zèle, à la piété, à la chasteté, et à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. Eh ! comment, en effet, pourrions-nous considérer et louer en eux ces vertus, sans nous sentir portés à les imiter ? Comment pourrions-nous comparer le haut degré de perfection où ils se sont élevés, avec l'état de tiédeur où nous croupissons, sans nous dire intérieurement à nous-mêmes : Ces saints, dont j'admire et j'honore la sainteté, n'étaient pas d'une autre nature que moi ; ils avaient la même faiblesse, ils portaient dans le cœur le germe des mêmes passions, ils vivaient dans le même état, ils avaient les mêmes devoirs à remplir, les mêmes difficultés à surmonter, les mêmes dangers à vaincre. Cependant, malgré tous ces obstacles, ils se sont élevés au-dessus de la nature corrompue, ils ont résisté aux attraits du vice, ils ont marché à grands pas dans les routes de la vertu, ils sont parvenus au comble de la sainteté. Pourquoi ne pourrais-je donc pas faire ce qu'ils ont fait ? pourquoi ne pourrais-je pas, comme eux, éviter le mal et pratiquer le bien, subjuguer mes passions et remplir mes devoirs, renoncer au monde et m'attacher à Dieu ? Ce Dieu qu'ils servaient avec tant de zèle et de fidélité, n'est-il pas mon maître, comme il était le

leur? Ne m'a-t-il pas fait les mêmes commandemens qu'à eux? ne m'accorde-t-il pas les mêmes grâces? ne m'a-t-il pas promis la même récompense? ne m'a-t-il pas menacé des mêmes châtimens? Pourquoi donc, encore une fois, ne ferais-je pas ce qu'ils ont fait?

Ce furent ces sages réflexions qui firent rentrer Augustin dans les routes de la justice, et elles ne pourraient manquer de nous y ramener nous-mêmes, si nous les faisions comme lui. Or, c'est en célébrant la fête des saints, qu'on a le plus occasion de les faire; puisque c'est alors qu'on entend louer leurs vertus, et que l'on voit que ce sont ces vertus qui, en les sanctifiant, ont été le principe de la glorieuse immortalité dont ils jouissent dans le ciel.

Oui, M. F., tels sont les fruits précieux que nous pouvons retirer des fêtes que nous célébrons soit en l'honneur de Jésus-Christ, soit en l'honneur des saints. Telle est l'idée que nous devons avoir de leur nature et de leur objet. Elles ne tiennent pas essentiellement au fond du christianisme, qui peut subsister sans elles; mais elles sont très-propres à faire naître et à entretenir l'esprit de piété dont nous devons être animés pour vivre en véritables chrétiens.

Elles ne sont pas absolument nécessaires; mais elles peuvent être très-utiles, très-salutaires; et c'est pour cela que l'Eglise, qui ne cherche que le bien de nos âmes, et qui ne désire que le salut de ses enfans, les a instituées. Mais pour en retirer les avantages qu'elle a eus en vue en les instituant, il faudrait les observer exactement, il faudrait les célébrer religieusement, et c'est là malheureusement ce que ne font pas la plupart des chrétiens.

Je dis d'abord qu'il faut les observer exactement : car, ne vous y trompez pas, M. F., la célébration de ces fêtes n'est pas pour nous une pratique de surérogation ; elle est une œuvre d'obligation. L'Eglise ne se borne pas à nous conseiller de les observer ; elle nous l'ordonne expressément, et vous ne pouvez pas ignorer que parmi les commandemens qu'elle nous a faits, il y en a un qui nous oblige de les *sanctifier*. Or, dès que l'Eglise nous en fait une obligation, nous devons tous nous en faire un devoir, et nous ne saurions manquer à ce devoir, sans nous rendre grièvement coupables aux yeux de Jésus-Christ, qui nous a fait un précepte exprès d'obéir à l'Eglise, et qui veut qu'on regarde ceux qui ne l'écoutent pas, comme des païens et des publicains.

Ce n'est qu'autant que cette sainte Eglise nous dispense de célébrer les fêtes, que nous pouvons nous en dispenser nous-mêmes : car, comme, en vertu de l'autorité que lui a donnée son céleste Epoux, elle a le droit de les établir, elle a aussi le pouvoir de les supprimer, quand elle juge dans sa sagesse que leur suppression est aussi utile dans certaines circonstances, que leur établissement avait paru l'être dans d'autres. C'est là un principe incontestable aux yeux de tout vrai catholique ; et rien n'est plus propre que ce principe à rassurer ces âmes timorées qui croiraient se rendre criminelles aux yeux de Dieu, si elles n'observaient pas, comme auparavant, les fêtes qui ont été supprimées dans ces derniers temps : car la règle invariable que doit suivre tout véritable chrétien, c'est l'autorité de l'Eglise ; et comme nous devons pratiquer tout ce qu'elle ordonne, nous pouvons nous permettre

tout ce qu'elle permet. Se faire donc une peine de conscience d'user des dispenses qu'elle nous a accordées, ce serait blâmer tacitement sa conduite ; ce serait, dans un sens, méconnaître son autorité, et violer par conséquent le précepte que Jésus-Christ nous a fait de l'écouter et de lui obéir.

Ce n'est pas que le jour des fêtes qui ont été abolies, vous ne puissiez vaquer aux mêmes exercices de piété que vous pratiquiez lorsqu'elles subsistaient. L'Eglise, au contraire, vous y exhorte par l'organe de son chef; mais en vous y exhortant, elle ne vous en fait pas un devoir; et ce serait se faire une fausse conscience, que de s'y croire obligé, tandis qu'elle ne nous y oblige pas. Faites donc ces jours-là, par dévotion, tout ce que votre zèle et votre ferveur pourront vous suggérer, puisqu'on ne saurait jamais en trop faire pour Dieu; mais ne regardez pas comme une obligation ce qui a cessé d'en être une, et ne vous croyez étroitement tenus que d'observer les fêtes que l'Eglise nous ordonne de célébrer. C'est là, comme je l'ai déjà dit, un devoir indispensable pour tout chrétien, et quiconque refuse de le remplir se rend coupable d'un péché qui donne la mort à son âme.

Mais ce serait peu d'observer les fêtes exactement, si on ne les célébrait religieusement. L'Eglise ne nous oblige pas seulement à les célébrer ; elle nous ordonne encore de les *sanctifier*. Or, pour accomplir ce précepte, il faut d'abord s'abstenir de tout ce qui pourrait être contraire à la sanctification de ces saints jours, et il faut de plus pratiquer tout ce qui peut nous aider à les sanctifier.

Ce qu'il y a de plus contraire à la sanctifica-

tion des fêtes, comme à celle du dimanche, ce sont les œuvres serviles et les divertissemens dangereux. Ces fêtes, comme je vous l'ai déjà dit au commencement de cette instruction, sont des jours qui doivent être consacrés au culte divin. Mais peut-on se flatter d'accorder ce culte avec le travail et les amusemens? Quand on s'occupe à travailler ou à s'amuser, on oublie Dieu et sa loi, pour ne penser qu'à son intérêt ou à son plaisir; et bien loin d'honorer ce souverain Maître, on va souvent jusqu'à l'offenser. Voilà pourquoi l'Eglise a défendu qu'on s'occupât les jours des fêtes, soit des travaux de l'agriculture, soit de l'exercice du commerce, soit des ouvrages des arts mécaniques, et de tout ce que les artisans et les ouvriers ont coutume de faire les jours ordinaires. Voilà pourquoi, peu contens de nous interdire tout ce qui est un vrai travail, plusieurs conciles nous ont fait envisager les danses, les spectacles et les autres divertissemens dangereux, comme des amusemens contraires à la sanctification des fêtes, et ont ordonné aux fidèles de s'en abstenir les jours où on les célèbre.

Mais la plupart des chrétiens connaissent-ils ces défenses et ont-ils soin de s'y conformer? Ah! avouons-le ici en gémissant : on connaît bien encore le nom des fêtes, mais on a presque entièrement oublié les vues salutaires que l'Eglise s'est proposées en les établissant. On ne les envisage plus qu'avec un œil profane, et au lieu de se priver, pendant qu'on les célèbre, de tout ce qui pourrait empêcher de les sanctifier, on croit pouvoir se permettre tout ce qui ne tend qu'à les profaner. Ce n'est pas aux pratiques de la religion et aux exercices du culte divin, qu'on

emploie le temps ; c'est aux travaux de sa profession, c'est aux divertissemens du monde. C'est pendant ces saints jours qu'on voit des gens de la campagne et des artisans des villes s'occuper sans scrupule des travaux de leur état, comme s'ils étaient dans tout autre temps, et sembler vouloir braver ouvertement les lois de la religion, en se permettant de faire publiquement ce qu'elle défend. C'est pendant ces saints jours qu'une jeunesse dissipée et libertine a coutume de se réunir dans les lieux destinés aux bals ou aux promenades, pour y étaler tout ce que le luxe a de plus brillant, tout ce que l'artifice des parures a de plus séduisant, et pour s'y permettre, loin des yeux des parens, des danses, des familiarités, ou du moins des regards et des entretiens qui, en excitant et en enflammant les passions, ne peuvent être que funestes à l'innocence et à la vertu. Ce sont enfin ces saints jours que les gens du monde choisissent souvent pour opposer les fêtes profanes qu'ils donnent, aux fêtes religieuses que l'Eglise célèbre, et accordent aux plaisirs et aux amusemens le temps qu'ils devraient consacrer à la prière et à la piété.

Mais de là qu'arrive-t-il ? Je n'ai pas besoin de vous le dire, M. F., et si la foi n'est pas entièrement éteinte dans votre esprit, comme elle l'est dans celui de tant d'autres qui ne regardent plus les jours de fêtes que comme des jours de repos et d'amusement, vous devez assez le voir par vous-mêmes. Ce qui arrive, c'est que l'autorité de l'Eglise est méprisée, c'est que ses lois sont violées, c'est que ses espérances sont frustrées, c'est que les secours qu'elle nous offre sont inutiles, et que, changeant même le bien en mal, le remède en poison, nous faisons servir à

offenser Dieu et à nous perdre, ce qui n'avait été établi que pour le faire honorer et pour nous sauver. N'est-ce pas là le désordre le plus honteux et le plus déplorable?

Ah! faisons-le cesser, M. F., et au lieu de nous opposer aux salutaires intentions de l'Eglise par une conduite incompatible avec la sanctification des fêtes qu'elle nous oblige d'observer, employons tous les moyens qui peuvent nous les faire sanctifier. Ne nous contentons pas pour cela d'assister au saint sacrifice de la messe, et d'y assister comme la plupart des chrétiens, plutôt par une espèce de bienséance que par un véritable esprit de la religion; plutôt pour voir les personnes qui y assistent que pour adorer le Dieu qu'on y offre; plutôt pour y étaler aux yeux des hommes tout l'attirail de la vanité, que pour y offrir au Seigneur l'hommage d'une sincère piété; mais comme ce saint sacrifice n'est pas le seul moyen que nous ayons pour honorer Jésus-Christ ou les saints, et que les fêtes que nous célébrons en leur honneur, sont des jours qui doivent être consacrés à leur culte, après avoir assisté à la messe avec le recueillement, le respect et l'attention qu'exige une si sainte action, occupons-nous à méditer sur les mystères de Jésus-Christ ou sur les vertus des saints qui sont l'objet de notre culte; et, peu contens de lire leur vie, de chanter leurs louanges, attachons-nous principalement à imiter leurs actions; car c'est là surtout le fruit que nous devons retirer de la célébration de leurs fêtes, et ce serait en vain, dit S. Jean-Chrysostôme, que nous les honorerions et que nous les louerions, si nous n'avions pas soin de suivre la route qu'ils nous ont tracée par leur exemple.

Ne nous bornons donc pas, M. F., à célébrer leurs fêtes; mais appliquons-nous à marcher sur leurs traces, et si le chemin qu'ils ont suivi nous paraît trop difficile, songeons à l'heureux terme où ils sont parvenus; c'est à ce terme que nous sommes tous appelés; c'est à ce terme que nous arriverons tous, si nous suivons la voie étroite que nous ont frayée le divin Sauveur et les saints que nous honorons : faut-il rien de plus pour nous engager à les imiter; et ne faudrait-il pas être entièrement aveugle et insensible à ses vrais intérêts, pour refuser d'acheter une gloire et un bonheur qui n'auront point de fin, au prix de quelques humiliations, et de quelques souffrances et de quelques privations qui doivent finir avec notre vie? Que ce soit donc là désormais l'unique objet de notre ambition, et que chaque fête que nous célébrons ici-bas, soit pour nous un motif qui nous porte à nous rendre dignes de participer à la fête immortelle que les esprits bienheureux célèbrent continuellement dans le ciel en l'honneur du Dieu trois fois saint, qui fait et fera leur bonheur pendant toute l'éternité.

INSTRUCTION

SUR L'INCARNATION DU FILS DE DIEU

ET L'ANNONCIATION DE LA Ste VIERGE.

L'un des articles du Symbole que nous récitons à la messe après l'évangile, c'est que le Fils de Dieu est descendu du ciel, qu'il s'est incarné

citer la moindre complaisance dans son cœur, il ne fit que jeter le trouble dans son âme; et comme elle ne croyait pas le mériter, elle cherchait en elle-même ce qui avait pu le lui attirer. C'est pourquoi l'ange lui dit : *Ne craignez point, Marie; car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus: il sera grand et appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père : il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.*

Après une promesse si consolante et si magnifique, il vous paraît sans doute que Marie devait s'empresser de contribuer à son accomplissement; mais, comme elle s'était engagée à demeurer toujours vierge, et qu'elle était déterminée à sacrifier la dignité sublime qu'on lui offrait, à l'engagement sacré qu'elle avait contracté avec le Seigneur en se vouant pour toujours à la virginité, elle voulut savoir si cette vertu pourrait s'accorder avec les vues que Dieu avait sur elle, et elle dit à l'ange : *Comment cela s'accomplira-t-il? car je ne connais point d'homme.* C'est pour satisfaire à cette question que Gabriel lui répondit : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre: C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.* Mais pour la rassurer encore mieux, et pour lui faire comprendre que le grand mystère qu'il lui annonçait serait le pur effet de la puissance de Dieu qui peut tout ce qu'il veut, l'Esprit céleste crut devoir lui rappeler le miracle que ce Dieu tout-puissant venait d'opérer en faveur d'Elisabeth, sa cousine, laquelle ayant été stérile jusqu'alors,

avait conçu un fils dans sa vieillesse, et était déjà à son sixième mois : car, ajouta-t-il, *il n'y a rien d'impossible à Dieu*.

Marie reconnut cette vérité : elle crut, d'après les paroles de l'ange, qu'elle pouvait devenir mère sans cesser d'être vierge, et consentant enfin à l'exécution des grands desseins que Dieu avait sur elle, elle répondit à l'esprit céleste : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole*. A ces mots, qui renfermaient le consentement que Dieu exigeait d'elle, les cieux s'ouvrirent, les nuées s'abaissèrent, le grand mystère de l'incarnation du Verbe s'opéra dans le chaste sein de Marie, par l'opération ineffable de l'Esprit saint; et combien de prodiges admirables, combien d'effets salutaires ne produisit pas l'accomplissement de ce mystère!

C'est en conséquence de l'incarnation du Verbe, que la nature divine unie à la nature humaine ne faisant qu'un seul Jésus-Christ, nous pouvons dire avec vérité que Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu, égal en tout à son Père, et qu'il est aussi le fils unique de la bienheureuse vierge Marie, semblable en tout à nous, excepté le péché; que Dieu s'est fait homme, qu'il a souffert et qu'il est mort pour sauver les hommes. C'est en conséquence de l'incarnation du Verbe, que, quoiqu'il y ait deux natures en Jésus-Christ, et que ces deux natures soient réellement distinctes l'une de l'autre, elles ne sont pas pourtant séparées, et elles ne subsistent pas séparément; elles sont au contraire si intimement et si parfaitement unies, que l'humanité de Jésus-Christ ne subsiste que conjointement avec la divinité, en une seule personne,

qui est la personne du Verbe. Cependant, quoiqu'en Jésus-Christ il n'y eût qu'une seule personne, il y avait deux volontés, la volonté divine et la volonté humaine ; mais la seconde de ces deux volontés fut toujours subordonnée en tout à la première.

En entendant ces vérités incompréhensibles, vous serez peut-être tentés de me faire la même demande que Marie fit à l'archange Gabriel, lorsqu'après avoir entendu les étonnantes merveilles qu'il lui annonçait, elle lui dit : *Comment cela s'accomplira-t-il?* Vous vous direz peut-être intérieurement à vous-mêmes : Comment Dieu a-t-il pu se faire homme, et réunir en une seule personne la nature divine et la nature humaine? Mais vous devez savoir, M. F., que les pensées de Dieu étant infiniment au-dessus de celles de l'homme, il est impossible à notre faible vue de découvrir ce qu'il y a de merveilleux dans les œuvres de sa puissance ; qu'ainsi lorsqu'il s'agit des mystères qu'il nous a révélés, nous devons nous faire un devoir de les croire, mais nous ne devons point chercher à les comprendre. Or, comme l'incarnation du Verbe est un des plus grands mystères de notre religion, je ne chercherai point à vous expliquer la manière admirable dont elle s'est opérée ; mais je me contenterai de vous dire comme l'ange le dit à Marie, que rien n'est impossible à Dieu ; que sa puissance n'a point de bornes ; qu'il peut faire infiniment plus que nous ne pouvons concevoir, et que par conséquent, quoique l'incarnation de son divin Fils soit un mystère supérieur à toutes les lumières de notre raison, il doit nous suffire de savoir, comme nous le savons, que des faits incontestables prouvent évidemment l'accomplis-

sement de ce grand mystère, pour que nous devions nous faire un devoir de le croire et de l'adorer.

Bannissons donc de notre esprit toutes les questions, tous les doutes que notre raison, encore plus orgueilleuse qu'elle n'est bornée, pourrait nous suggérer à la vue de ce grand mystère qu'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance divines ; et au lieu de chercher à en sonder les profondeurs impénétrables, attachons-nous à considérer le prodige d'amour que le Père céleste et son divin Fils y ont opéré en notre faveur. Le Seigneur ne nous a pas faits pour le comprendre, mais pour l'aimer ; et qu'y a-t-il de plus propre à le rendre aimable à nos yeux, que le mystère de l'Incarnation ?

Dieu a tellement aimé le monde, nous dit l'apôtre S. Jean, qu'il est allé jusqu'à lui donner son Fils unique pour gage de son amour ; et que ne nous a-t-il pas donné, en nous le donnant? Il nous a donné un sauveur, puisque le Verbe divin n'est venu sur la terre que pour sauver ce qui avait péri : il nous a donné un médiateur, puisque cet adorable Sauveur ne s'est fait homme que pour réconcilier le ciel avec la terre. Il nous a donné une victime digne de lui, puisqu'il n'y avait qu'un Dieu homme qui pût dignement réparer les outrages faits à un Dieu. Il nous a donné un législateur et un maître, puisqu'en nous déclarant que Jésus-Christ est son Fils bien-aimé, et qu'il a mis en lui toutes ses complaisances, il nous ordonne expressément de l'écouter et de lui obéir. Il nous a donné un modèle, puisque, selon l'oracle du Docteur des nations, il n'y aura de prédestinés, que ceux qui

se seront rendus conformes à ce divin modèle. Il nous a enfin tout donné, ainsi que s'exprime le même Apôtre, puisque nous trouvons en Jésus-Christ la source de toutes les grâces et de tous les biens qui peuvent nous rendre heureux dans le temps et dans l'éternité.

Mais que n'en a-t-il pas coûté à ce divin Sauveur pour nous procurer tous ces biens précieux; et quels sacrifices n'a-t-il pas faits pour nous en mettre en possession? Comme il n'y a rien, dit S. Bernard, qui soit aussi grand que Dieu, il n'y a rien qui soit aussi vil que l'homme. Cependant, tout Dieu qu'il était, le Verbe éternel a porté la générosité jusqu'à se faire homme, et pour me servir ici des expressions de l'Apôtre, il s'est en quelque sorte anéanti lui-même, en s'abaissant jusqu'à prendre pour nous la forme d'un esclave. Pouvait-il nous donner une plus grande marque d'amour? Pouvait-il mieux nous prouver qu'il préférait en quelque sorte notre bonheur à sa propre gloire?

Si le fils d'un roi de la terre s'éloignait du trône de son père, pour venir se confondre avec son peuple, s'il se réduisait à l'état le plus humiliant et le plus pénible, pour adoucir les maux de ce peuple, et pour le rendre heureux par ses abaissemens et par ses souffrances, vous ne croiriez jamais pouvoir assez exalter sa bonté; vous regarderiez son généreux dévouement comme un prodige d'amour, et vous vous écrieriez sans doute avec enthousiasme : Oh! que ce prince est bon! oh! qu'il est aimant et qu'il mérite d'être aimé! oh! qu'il faudrait être ingrat pour ne pas lui rendre amour pour amour! Eh bien! M. F., les sentimens que vous auriez pour ce prince qui n'a point existé, et qui n'existera jamais, parce

que les hommes n'ont jamais été et ne seront jamais assez généreux pour faire un si grand sacrifice en faveur de leurs semblables; ces sentimens, dis-je, sont précisément ceux que nous devons avoir pour Jésus-Christ. C'est lui qui, pour mettre fin à nos maux, a quitté le trône de son Père céleste, et est venu, par son incarnation, se revêtir de notre méprisable nature. C'est lui qui, pour nous racheter, s'est dévoué à la vie la plus pénible, à la mort la plus douloureuse, et il n'est aucun de nous qui ne puisse dire avec l'apôtre S. Paul : *Il m'a aimé, et il s'est sacrifié lui-même pour moi.* N'est-il donc pas digne de toute notre reconnaissance, de tout notre amour; et si nous étions assez durs et assez insensibles pour ne pas l'aimer, ne mériterions-nous pas d'être frappés du terrible anathème que l'apôtre S. Paul a lancé contre ceux qui ne l'aiment pas?

Aimons-le donc ce Dieu qui nous a tant aimés; mais aimons-le avec toute l'ardeur dont nous sommes capables, et prouvons-lui notre amour par nos œuvres encore plus que par nos paroles. Sacrifions tout pour lui, comme il a tout sacrifié pour nous. Remercions-le sans cesse de ce qu'en daignant s'unir à notre nature, il nous a rendus participans de la sienne, ainsi que s'exprime l'Apôtre; et puisqu'en vertu de cette union, nous sommes devenus ses membres et ses frères, gardons-nous, dit S. Léon, de rien faire qui nous rende indignes de ces glorieux titres. N'oublions rien au contraire pour nous en montrer toujours plus dignes; et comme il a bien voulu s'abaisser jusqu'à devenir semblable à nous, employons tous nos soins, et faisons consister toute notre gloire à nous rendre semblables à lui.

Mais en nous faisant un devoir d'adorer, d'aimer et d'imiter le Verbe incarné, n'oublions pas de payer à Marie le juste tribut d'hommages qu'elle mérite par la sublime dignité où l'a élevée le mystère que nous célébrons en ce jour. Car c'est aujourd'hui qu'en concevant par la vertu ineffable de l'Esprit saint, et en fournissant de sa propre substance un corps au Verbe éternel qui s'incarna dans ses chastes entrailles, elle devint véritablement mère de Dieu. C'est là le glorieux titre que l'Eglise lui a toujours donné. C'est pour le lui assurer, que les Pères du concile d'Éphèse anathématisèrent l'erreur de l'impie Nestorius, qui osait le lui disputer. C'est après avoir entendu cet anathème, que les fidèles, qui avaient toujours regardé et honoré Marie comme mère de Dieu, applaudirent avec transport à la victoire qu'elle avait remportée sur l'hérésie, et redoublèrent de zèle pour sa gloire et pour son service.

Nous avons, M. F., la même foi que ces fidèles des premiers siècles de l'Eglise : nous croyons comme eux, que Marie est la mère de son Dieu même, qu'en cette qualité elle est au-dessus de tous les saints, de tous les anges, de tous les archanges, et que, comme s'exprime l'Eglise, elle n'a pas son égale parmi les autres créatures; pourrions-nous donc refuser de lui donner sans cesse des marques de notre admiration, de notre respect; et puisqu'après Dieu il n'y a rien d'aussi grand que Marie, ne devons-nous pas en conclure, qu'après Dieu il n'y a rien que nous devions autant honorer que Marie?

Honorons-la donc, surtout en ce jour qui a été le commencement de sa gloire et de son bonheur. Adressons-lui souvent les paroles par

lesquelles l'Esprit céleste lui annonça qu'elle était pleine de grâce, que le Seigneur était avec elle, qu'elle était bénie entre toutes les femmes ; et afin que ces louanges lui soient plus agréables, et nous deviennent plus salutaires, attachons-nous à imiter les vertus qui les lui ont attirées : car si elle fut choisie pour être la mère de Dieu, ce ne fut que parce qu'elle était la plus pure et la plus humble de toutes les créatures; ce ne fut que parce qu'elle était disposée à sacrifier la maternité divine à l'amour qu'elle avait pour la virginité ; ce ne fut enfin que parce qu'au moment même où un ange lui donnait les titres les plus honorables, elle n'en prit point d'autre que celui de *servante du Seigneur*, et s'abaissa autant que Dieu l'avait élevée. Si nous voulons donc nous rendre, comme elle, agréables aux yeux du Seigneur, ne nous contentons pas d'exalter sa gloire et d'honorer la sublime dignité où elle parvint en devenant la mère de Dieu ; mais appliquons-nous à imiter ses vertus, et à devenir humbles et chastes comme elle ; puisque ce n'est qu'en participant à ses mérites sur la terre, que nous pourrons partager la gloire dont elle jouit dans le ciel.

INSTRUCTION

SUR LA NAISSANCE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Parmi tous les mystères que nous célébrons en l'honneur de notre Seigneur Jésus-Christ, il

n'y en a point de plus touchant et plus instructif, que celui de sa naissance. Un Dieu enfant, un Dieu enveloppé de langes, un Dieu qui n'a pour palais qu'une étable, pour trône qu'une crèche, pour cortége qu'une mère, qu'un tuteur, que quelques bergers pauvres comme lui, est un objet qui, en confondant la raison, doit faire naturellement la plus vive impression sur le cœur; et pour peu que l'on ait de foi, on ne peut l'envisager sans être attendri. Examinons donc toutes les circonstances de cet adorable mystère. Considérons comment Jésus est né. Voyons pourquoi il est né dans l'état où l'Evangile nous le représente; et dans ces différentes considérations, nous trouverons tout à la fois de quoi nous instruire et de quoi nous toucher.

Le prophète Michée avait prédit que le Messie naîtrait à Bethléem, en annonçant expressément que c'était de cette ville que devait sortir celui qui était destiné à régner sur Israël; et le temps désigné pour être l'époque de sa naissance était arrivé, puisque le sceptre était sorti de la maison de Juda, et avait passé dans des mains étrangères. Mais comment la prédiction dont je viens de parler pourra-t-elle s'accomplir, tandis que Joseph et Marie ont fixé leur séjour dans l'humble et pauvre demeure qu'ils ont à Nazareth? Ah! ne craignons pas, M. F., que l'oracle du Prophète soit démenti par l'événement. La Providence a des ressorts secrets qui la conduisent toujours aux fins qu'elle se propose : elle fait tout servir à l'accomplissement de ses desseins; et les passions mêmes des hommes qui semblaient devoir les contrarier, deviennent les instrumens qu'emploie sa sagesse pour les exécuter. Jaloux de connaître tout ce

que renfermait de sujets le vaste empire qu'il gouvernait, César-Auguste publia un édit par lequel il ordonnait d'en faire partout le dénombrement; et pour obéir à cet édit, Marie et Joseph, qui étaient de la famille de David, se rendirent à Bethléem, où devait se faire ce dénombrement. Pendant qu'ils y étaient, le temps de l'accouchement de Marie arriva; mais comme leur pauvreté les avait empêchés de trouver un logement dans les hôtelleries, elle fut obligée de chercher un asile dans une étable écartée où elle se réfugia, et c'est là qu'ayant mis au monde son fils premier-né, elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche.

Vous en êtes sans doute surpris, M. F., vous en êtes même peut-être scandalisés, et vous ne concevez pas comment le Roi de gloire et de majesté, comment celui à qui appartiennent la terre et tout ce qu'elle renferme, n'a pas pu y trouver, ainsi qu'il le disait dans la suite, où reposer sa tête, et a consenti à naître dans une obscure chaumière qui pouvait tout au plus servir de retraite aux vils animaux qui l'habitaient. Mais en voyant dans la suite de cette instruction les raisons qui portent Jésus-Christ à en faire le lieu de sa naissance, vous verrez que l'état pauvre et humiliant où il s'y réduit, ne fut qu'un effet de son amour et de sa sagesse. Car s'il naquit dans un lieu, s'il se montra sous des dehors indignes en apparence de sa suprême grandeur, ce ne fut ni par nécessité, ni par faiblesse. En paraissant sous les traits d'un enfant, il n'avait pas cessé d'avoir la puissance d'un Dieu, et les merveilles qui signalèrent sa naissance, firent voir à ceux qui eurent le bonheur d'en être les témoins, que s'il obéissait aux souverains de la

terre, les puissances du ciel lui obéissaient à lui-même.

En effet, d'abord après la naissance de ce divin Messie, un ange environné d'une clarté céleste se montra aux bergers qui gardaient leurs troupeaux autour du lieu où il était né; et comme à la vue de la lumière divine dont il brillait, ces bergers timides furent d'abord saisis d'une vive crainte, il leur dit pour les rassurer : *Ne craignez point. Je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche. Et aussitôt il se joignit à l'ange une nombreuse troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Voilà, M. F., comment Dieu glorifia la naissance de son divin Fils. Voilà comment il releva la bassesse de l'état obscur où il s'était réduit en naissant. Quoiqu'il ne parût être qu'un enfant ordinaire, les esprits célestes annonçaient par leurs cantiques de louanges, qu'ils reconnaissaient en lui le Sauveur des hommes, le médiateur établi pour réconcilier le Ciel avec la terre : ils le représentaient comme le Messie qui devait réparer la gloire de Dieu et rendre la paix aux hommes. Aussi dès que les anges eurent disparu, et furent retournés dans le ciel, les bergers, ne doutant point de la vérité des oracles consolans qu'ils leur avaient annoncés, se dirent les uns aux autres : *Passons jusqu'à Bethléem, voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître.* Ils s'em-

pressèrent en effet d'y aller, et trouvèrent Marie, Joseph, et l'Enfant posé dans une crèche. En le voyant, *ils reconnurent ce qui leur avait été dit touchant cet enfant, et tous ceux qui en entendirent parler furent dans l'admiration des choses racontées par les pasteurs.*

Vous les admirez sans doute vous-mêmes, M. F., vous en êtes touchés et attendris, parce que vous sentez qu'il n'y a que l'amour extrême qu'il avait pour nous, qui ait pu porter ce tendre Sauveur à se montrer dans l'état où le mystère de ce jour nous le représente. Mais pour mieux sentir le prix de cet amour, après avoir vu comment Jésus est né, examinons pourquoi il est né dans un état si pauvre, si pénible et si humiliant.

Il était le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le souverain Maître de l'univers ; et il semble qu'à tous ces titres il aurait dû, comme les enfans des rois de la terre, naître au milieu de la pompe, de la magnificence la plus imposante, et environner son berceau d'un appareil propre à inspirer le respect et à exciter l'admiration. Mais ce n'était point pour se faire admirer, qu'il était descendu sur la terre ; c'était pour réparer la gloire de Dieu et expier les crimes des hommes. En se revêtant de notre nature, il semblait avoir oublié qu'il était Dieu, pour ne se montrer que comme une victime destinée à désarmer la colère du Ciel ; et c'est pour cela que l'apôtre S. Paul nous dit expressément qu'en entrant dans le monde, il dit à son Père céleste : Me voici, ô mon Père, pour vous offrir enfin une satisfaction qui soit digne de votre suprême grandeur. Vous n'avez point agréé les hosties par lesquelles les hommes ont

cherché à apaiser votre juste courroux; mais vous avez formé vous-mêmes le corps dont je suis revêtu, et c'est là l'offrande que je viens vous présenter aujourd'hui, parce que je sais que la réparation que vous exigez de moi doit être proportionnée à l'offense que l'homme a osé commettre envers vous.

C'est en effet cette réparation que J. C. offre en ce jour au Ciel irrité; et s'il naît dans l'état où nous le voyons, ce n'est que pour expier nos désordres par une satisfaction convenable. Tous ces désordres n'avaient pris leur source que dans l'amour déréglé que les hommes avaient eu pour la gloire, pour les richesses ou pour les plaisirs. Mais que fait l'agneau de Dieu qui est venu pour effacer les péchés du monde? Pour réparer les désordres qu'avait causés le désir de la gloire, il naît dans le sein de l'humiliation. Pour expier les crimes qu'avait fait commettre l'attachement aux richesses, il n'a pour partage, en naissant, que la pauvreté. Pour effacer les péchés où l'homme s'était laissé entraîner par l'amour des plaisirs, il se dévoue, dès les premiers momens de sa vie mortelle, à ce que les souffrances ont de plus rigoureux; de façon que les humiliations, l'indigence et les douleurs qui ont signalé sa naissance, ne sont, comme je l'ai déjà dit, qu'une réparation proportionnée aux outrages que l'homme avait faits à Dieu. Pouvait-il nous donner une plus grande marque d'amour; et jamais aucun homme a-t-il fait pour ses semblables ce que ce Dieu sauveur a daigné faire pour nous?

On lit bien dans nos Livres saints que le roi de Ninive ayant appris que son peuple était menacé de la colère du Ciel, il descendit aussi-

tôt de son trône, se couvrit la tête de cendre et se condamna à un jeûne austère pour apaiser la justice divine. Mais ce roi ne s'était pas rendu moins coupable que ses sujets ; et en se soumettant aux rigueurs de la pénitence, il ne cherchait pas moins son intérêt que celui du peuple qu'il gouvernait. Il n'en était pas ainsi de Jésus-Christ : il était l'innocence et la sainteté même; et si dès sa naissance il consentit généreusement à subir la peine du péché, ce ne fut que pour nous l'épargner ; ce ne fut que pour nous réconcilier avec son Père céleste ; et c'est là sans doute ce que les anges voulaient donner à entendre aux bergers, lorsqu'après leur avoir annoncé la naissance du Sauveur du monde, ils s'écrièrent avec transport : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Mais ce n'est pas seulement pour expier nos péchés et pour satisfaire à la justice divine, que le Fils de Dieu est né d'une manière si indigne en apparence de sa suprême grandeur : c'est encore pour nous détromper de nos erreurs ; et pouvait-il prendre un moyen plus propre à opérer cet effet, que l'état où nous le voyons dans l'étable de Bethléem ? Presque tous les hommes regardaient les honneurs, les richesses et les plaisirs comme la source du vrai bonheur ; et si, en venant au monde, le Fils de Dieu eût pris ces faux biens pour son partage, il n'eût fait que les confirmer dans l'idée avantageuse qu'ils en avaient. Mais pour leur prouver, de la manière la plus sensible, que cette idée n'était qu'une erreur, et que ce qu'ils estimaient et aimaient le plus, n'était digne que de leur haine et de leur mépris ; au lieu d'étaler à nos yeux

l'appareil des plaisirs, du faste et de l'opulence, il voulut qu'il n'y eût rien dans sa naissance, qui ne fût propre à leur inspirer l'amour des souffrances, des humiliations et de la pauvreté. Il voulut qu'en le voyant relégué dans une étable, couché dans une crèche, exposé à la rigueur des frimats, et manquant des secours nécessaires pour s'en garantir, ils pussent se convaincre par leurs propres yeux, que ce n'est point à jouir des prérogatives du rang, des biens de la fortune et des commodités de la vie, mais à les mépriser et à s'en détacher, que consiste le véritable bonheur. Eh! comment en effet pourrait-on se dissimuler cette vérité?

Jésus-Christ n'étant descendu sur la terre que pour nous montrer les voies du salut, on ne peut douter qu'il n'ait choisi celles qui doivent nous y conduire. Si donc il eût jugé que c'était par les honneurs, par l'élévation du rang, par les richesses et par les plaisirs, que nous devions y parvenir, il nous aurait appris, par son exemple, à les rechercher, et il se serait montré à nous au milieu de tout ce que la gloire et l'opulence ont de plus brillant et de plus agréable. Mais, bien loin de nous offrir un pareil spectacle, il ne présente à nos yeux, dans sa naissance, qu'humiliations, que souffrances, que pauvreté. N'est-ce pas une preuve évidente que ce n'est qu'en nous humiliant, qu'en souffrant, qu'en méprisant comme lui les biens de la terre, que nous pouvons nous sauver; et l'exemple qu'il nous donne en naissant, n'est-il pas comme une voix éloquente qui semble nous crier du fond de sa crèche: Enfans des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge? Assez et trop long-temps

vous en avez été les tristes jouets et les déplorables victimes. Votre Dieu vient enfin dissiper vos erreurs et vous apprendre par l'état où il naît, ce que vous devez estimer ou mépriser, aimer ou haïr, rechercher ou fuir. Il est la sagesse même : il ne peut donc se tromper. Mais sa conduite vous prouve que vous vous trompez vous-mêmes, et qu'en refusant de le suivre pour courir, comme vous le faites, après les honneurs, les richesses et les plaisirs, qui sont l'unique objet de votre ambition, vous ne pouvez manquer de vous égarer et de vous perdre. Considérez donc les exemples qu'il vous donne dans sa naissance ; et que ces exemples soient désormais la seule règle de votre conduite. Il ne sera votre Sauveur, qu'autant que vous le prendrez pour votre modèle, et ce n'est qu'en l'imitant que vous pourrez vous sauver.

C'est là, dit S. Bernard, ce que nous annonce et ce que nous prêche l'état où Jésus paraît en naissant. Je puis donc bien vous dire, comme il le disait lui-même à ses Apôtres, en leur proposant pour modèle l'innocence, la candeur et la simplicité d'un enfant qui se trouvait au milieu d'eux : *Si vous ne devenez pas semblables à l'enfant que vous avez sous les yeux, jamais vous n'entrerez dans le royaume des cieux*. Pour arriver à cet heureux terme où il veut nous conduire, il faut nécessairement suivre la route qu'il nous a frayée : et comme ce n'est qu'en menant une vie pauvre, humble et mortifiée, qu'il y est parvenu, ce n'est aussi qu'en nous détachant des richesses, qu'en méprisant les honneurs et qu'en renonçant aux plaisirs, que nous pourrons y arriver nous-mêmes.

Tremblez donc à la vue de ce Dieu enfant,

riches et grands du monde, vous qui, bien loin d'imiter la pauvreté, la mortification et l'humilité qu'il a pratiquées dans sa naissance, n'êtes sans cesse occupés qu'à rechercher tout ce qui peut flatter votre ambition, votre avarice et votre mollesse. Tremblez, dis-je, et sachez que si vous ne vous déterminez pas à être ses imitateurs, au lieu de trouver en lui un Sauveur, vous n'y trouverez qu'un juge implacable et un vengeur sévère du mépris que vous aurez fait des exemples qu'il nous a donnés.

Ce n'est pas que je prétende que vous deviez être en tout les fidèles copies de ce divin modèle. Non, M. F., pour l'imiter, il n'est pas nécessaire que vous nous retraciez l'image de la pauvreté qu'il pratiqua dans l'étable de Bethléem ; mais il faut que, méprisant intérieurement les biens de la terre, et vous en détachant, vous soyez pauvres d'esprit jusqu'au milieu des richesses, et vous ne vous serviez du superflu dont vous jouissez, que pour adoucir les souffrances de ce Dieu sauveur dans la personne des malheureux qui sont ses membres. Il n'est pas nécessaire non plus que vous vous réduisiez à l'état de souffrance et d'humiliation où il parut en naissant; mais il faut que vous soyez humbles au faîte des honneurs, sobres dans le sein de l'abondance, mortifiés au milieu des commodités de la vie. Il faut, en un mot, que si vous ne ressemblez pas à Jésus-Christ par l'extérieur, vous lui ressembliez par les sentimens, et que comme les Louis IX, les Edouard et un grand nombre d'autres saints, sous les dehors brillans qu'exigent les bienséances du monde ou les devoirs de votre condition, vous cachiez les dispositions d'un cœur véritablement chrétien.

Mais vous qui êtes nés dans le sein de l'indigence et de l'obscurité, apprenez aujourd'hui à connaître combien votre sort est respectable et heureux aux yeux de la religion. Vous vous plaignez et vous murmurez même peut-être de ce que la Providence semble vous avoir condamnés à n'avoir pour partage que l'abjection, les souffrances et la pauvreté. Mais en voyant aujourd'hui votre Dieu même dans un état plus pauvre, plus humiliant et plus pénible encore que celui où vous êtes, ne devez-vous pas plutôt vous en glorifier, vous en réjouir; et peut-il y avoir rien de plus glorieux et de plus consolant que de ressembler à son Dieu même? Ah! réprimez donc enfin toutes ces plaintes et tous ces murmures qui vous ont fait perdre jusqu'ici le mérite qu'auraient pu vous procurer les maux que vous éprouvez, et ne vous appliquez plus désormais qu'à vous rendre semblables à Jésus-Christ par votre résignation et par votre patience, comme vous lui ressemblez par vos souffrances et votre pauvreté. Pour nous, M. F., qui que nous soyons, riches ou pauvres, grands ou petits, heureux ou malheureux selon le monde, attachons-nous à prendre pour règle de notre conduite les exemples que notre Dieu nous donne aujourd'hui dans sa naissance, et souvenons-nous que, d'après l'oracle de l'apôtre S. Paul, il n'y aura de sauvés que ceux qui se seront rendus conformes à ce divin modèle.

Mais en nous appliquant à l'imiter, nous devons aussi nous faire un devoir de l'aimer; et y a-t-il rien de plus propre à nous inspirer son amour, que les charmes ravissans qu'il nous offre dans sa naissance? Lorsque le Seigneur se montra autrefois aux Hébreux sur le mont Si-

naï, il ne parut à leurs yeux qu'enveloppé d'un nuage étincelant; il ne leur annonça sa redoutable présence que par la lueur des éclairs, que par le bruit du tonnerre; et comme il voulait se faire craindre par ce peuple infidèle, il n'offrit à ses regards que ce qui pouvait lui inspirer la plus vive crainte. Mais comme en venant à nous par sa naissance, il n'a cherché qu'à se faire aimer; il ne s'est montré à nous que sous les dehors les plus propres à lui attirer notre amour; et au lieu d'étaler à nos yeux l'imposant appareil de la puissance, de la gloire et de la majesté, qui annoncent la divinité, il ne s'est montré à nous qu'avec les charmes de la candeur, de l'innocence et de la douceur qui caractérisent l'enfance. Pouvait-il paraître dans un état plus propre à lui gagner nos cœurs, et pourrions-nous refuser à un Dieu enfant l'attachement et la tendresse que nous montrons tous les jours pour les enfans ordinaires? Ah! non, mon Dieu, vous dirai-je ici avec S. Bernard, je ne serai pas assez aveugle pour méconnaître le grand témoignage d'amour que vous me donnez en cachant votre suprême majesté sous les simples traits de l'enfance, je ne serai pas assez ingrat pour m'y montrer insensible. L'état d'humiliation où vous avez daigné vous réduire pour moi, ne servira qu'à augmenter l'ardeur du feu sacré dont je brûle pour vous, et plus vous vous êtes abaissé, plus je me croirai obligé de vous aimer. Ce sont là, M. F., les sentimens que la naissance de notre divin Sauveur doit inspirer à tout véritable chrétien; et c'est par ces sentimens, joints à l'imitation de ses exemples, que nous mériterons la glorieuse récompense qu'il réserve à ceux qui l'auront aimé et imité : je vous la souhaite.

INSTRUCTION

SUR LA CIRCONCISION DE NOTRE SEIGNEUR J.-C.

C'est aujourd'hui que Jésus-Christ s'est soumis à la dure loi de la circoncision. C'est aujourd'hui qu'il a reçu le glorieux nom de Jésus. C'est aujourd'hui enfin qu'il nous accorde la grâce de commencer une nouvelle année. Ces trois circonstances, examinées avec les yeux de la foi, peuvent donner lieu à bien des réflexions importantes, à bien des instructions salutaires, et ce sont ces réflexions et ces instructions qui vont faire le sujet de cet entretien, que je commencerai par la circoncision de notre divin Sauveur.

Cette circoncision à laquelle il voulut bien se soumettre huit jours après sa naissance, comme la loi le prescrivait, était une cérémonie que le Seigneur avait ordonnée à Abraham et à tous les enfans mâles qui devaient former sa postérité, afin qu'elle fût le signe de l'alliance qu'il avait contractée avec son peuple, et comme la marque caractéristique qui le distinguait des autres nations. Comme Jésus-Christ était Dieu, il aurait pu se dispenser d'observer cette loi qui n'était faite que pour les hommes. Il crut pourtant devoir s'y soumettre; et pourquoi s'y soumit-il?

Il s'y soumit pour nous donner l'exemple de l'obéissance la plus parfaite, puisqu'il ne pouvait se montrer plus obéissant, qu'en accomplis-

sant volontairement une loi qui ne l'obligeait pas. Il s'y soumit pour nous inspirer par son exemple l'amour de l'humilité, puisque cette cérémonie étant, selon le sentiment de plusieurs saints docteurs, une espèce de sacrement destiné à effacer le péché originel, il ne pouvait s'y assujettir sans prendre l'apparence du péché, et qu'il n'y à rien de plus humiliant pour un Dieu, que de se confondre en quelque sorte avec les pécheurs, en paraissant l'être lui-même. Il s'y soumit pour nous animer par son exemple à la pratique de la mortification, puisqu'en s'y soumettant, il se condamna à endurer, malgré la faiblesse de son âge, les souffrances et les vives douleurs qui en étaient la suite. Il s'y soumit enfin pour nous donner une marque de son amour et de son zèle pour notre salut, puisque, selon la doctrine de l'apôtre S. Paul, en expiant nos péchés sur l'autel, il s'engagea encore à les expier sur la croix, et que les douleurs qu'il éprouva dans sa circoncision, ne firent que comme un prélude des tourmens qu'il devait endurer pendant sa passion.

Tels sont les grands exemples et les touchans témoignages d'amour que Jésus-Christ nous donne dans le mystère que nous célébrons en ce jour. Mais avons-nous imité les exemples qu'il nous a donnés? avons-nous répondu à l'amour qu'il nous a témoigné? Nous aurions dû nous en faire un devoir, puisque, comme le disait ce divin Sauveur, le disciple n'est point au-dessus du maître, et que l'homme ne pourrait, sans injustice, refuser de faire ce qu'a fait un Dieu même. Mais qu'il s'en faut bien que nous ayons rempli ce devoir sacré! Hélas! bien loin de prendre Jésus-Christ pour notre modèle et

de nous conformer aux exemples qu'il nous a donnés, il semble que nous affectons de nous en écarter et de les contredire par nos actions. Quelle différence, en effet, entre sa conduite et la nôtre !

Il a obéi dans sa circoncision à une loi qui ne l'obligeait pas, et dont il pouvait par conséquent se dispenser. Et nous, quoique nous soyons indispensablement tenus d'observer tous les commandemens que Dieu nous a faits, nous ne nous contentons pas de chercher sans cesse de vaines excuses et des prétextes frivoles pour en éluder l'observation ; mais nous allons souvent jusqu'à nous en permettre ouvertement l'infraction.

Jésus-Christ s'est humilié dans sa circoncision, jusqu'à oublier en quelque sorte qu'il était le Saint des saints, pour se montrer sous la forme d'un pécheur, jusqu'à remplir, malgré sa sainteté, une cérémonie qui n'avait été établie que pour remédier au péché. Et nous, quoique nous ne puissions pas nous dissimuler que nous ne sommes que des pécheurs, et qu'en cette qualité tout doit nous porter à nous abaisser, à nous humilier devant Dieu et devant les hommes, nous ne cherchons qu'à nous distinguer, qu'à nous faire valoir aux yeux de ces mêmes hommes dont nous préférons l'estime à l'amitié de notre Dieu. Et nous, bien loin de cacher ce qui pourrait tourner à notre gloire, pour ne montrer que ce qui pourrait nous procurer une humiliation salutaire, nous ne nous étudions qu'à voiler nos défauts pour faire parade de notre prétendu mérite ; qu'à faire oublier ce que nous sommes, pour paraître ce que nous voudrions être, et ce que souvent nous ne sommes pas.

Jésus-Christ, quoiqu'il fût impeccable par sa nature, et qu'il n'eût par conséquent aucun péché personnel à expier ou à prévenir, a porté la mortification et l'amour des souffrances jusqu'à se soumettre à la loi la plus rigoureuse, jusqu'à endurer les douleurs les plus vives, jusqu'à répandre même les prémices de son sang précieux sous le couteau de la circoncision. Et nous, qui non-seulement avons tant commis de péchés, mais qui sommes encore sans cesse exposés à en commettre toujours de nouveaux, et qui devrions en conséquence chercher, dans les rigueurs d'une vie mortifiée, un remède pour nous en guérir et un préservatif pour nous en garantir, nous ne nous occupons qu'à mener une vie molle et voluptueuse, nous ne cherchons que ce qui peut flatter notre sensualité, nous ne courons qu'après les amusemens, les plaisirs et la bonne chère, et nous ne connaissons l'abstinence, le jeûne, la mortification et la pénitence chrétienne, que pour nous en dispenser.

Jésus-Christ enfin nous a aimés dès les premiers jours de sa vie mortelle, quoiqu'il ne vît rien en nous qui ne nous rendît dignes de sa colère, et, peu content de nous témoigner son amour en se soumettant à la loi rigoureuse qu'il observe aujourd'hui, il a bien voulu contracter, dans sa circoncision, l'engagement solennel de le porter un jour jusqu'à se sacrifier entièrement pour nous sur la croix. Et nous, quoique nous n'ayons été créés que pour l'aimer, quoique nous ne voyions rien en lui qui ne doive nous engager à l'aimer, nous avons peut-être passé tout le temps de notre vie sans vouloir rien souffrir, rien sacrifier pour lui donner des marques de notre amour; nous n'avons au contraire répondu

à sa tendresse que par des offenses; et malgré tout ce qu'il a fait pour nous, nous nous sommes obstinés à ne vouloir jamais rien faire pour lui. Quel contraste! quelle opposition monstrueuse entre sa conduite et la nôtre!

Sommes-nous donc moins obligés que ce divin Sauveur, à pratiquer les vertus dont il nous donne l'exemple en ce jour; et ne savons-nous pas que s'il a supprimé la circoncision de la chair, il nous fait une loi de la circoncision du cœur? Oui, M. F., c'est là ce que ce divin Maître exige de nous, et c'est nous qui, pour me servir ici des expressions de l'apôtre S. Paul, devons être les véritables circoncis. Cette circoncision nouvelle à laquelle nous sommes obligés, n'est point, dit le même apôtre, comme l'ancienne, faite de la main des hommes; mais elle est l'effet de la grâce de Jésus-Christ. Elle ne consiste point dans le dépouillement de la chair, mais dans la mortification des passions. Elle ne se fait point extérieurement sur le cœur; mais elle se perd intérieurement dans le cœur dont elle réprime les penchans vicieux et les mauvaises inclinations. Car c'est le cœur, nous dit Jésus-Christ, qui est la source de tous les vices et de tous les désordres. C'est de là que sortent les mauvaises pensées, les paroles coupables, les actions criminelles, les désirs impurs, les impudicités, les vols, les meurtres, les faux témoignages, et les blasphèmes. Tout ce qui souille l'homme vient de cette source empoisonnée, et tous les crimes auxquels il se livre ne sont que le fruit des passions qui règnent dans son cœur.

Il faut donc nécessairement les en arracher, ces funestes passions; il faut du moins en réprimer les saillies et en arrêter les effets en prati-

quant les vertus qui leur sont contraires ; il faut opposer l'humilité à l'orgueil, le détachement au désir des richesses, la mortification à l'amour des plaisirs, et changer ainsi la nature de notre cœur, comme on change celle des arbres. Quand un agriculteur en voit dans son champ qui ne portent que de mauvais fruits, il en coupe toutes les branches, il y applique, en les greffant, l'écorce d'un autre arbre qui en dénature l'espèce, qui en améliore la qualité, et par ce moyen il se procure l'avantage de n'en retirer que de bons fruits. Notre cœur, vous ne le savez, hélas! que trop, n'en peut produire que de mauvais, parce qu'il est naturellement porté au mal. Il faut donc que nous nous appliquions à en changer la nature, en substituant à ses inclinations vicieuses l'esprit du christianisme, qui, comme une ente salutaire, peut seul en faire porter de bons.

Ce n'est qu'en remplaçant l'olivier sauvage par l'olivier franc, ainsi que s'exprime l'apôtre S. Paul qui m'a fourni la comparaison dont je me suis servi ; ce n'est qu'en faisant succéder en nous l'esprit de Jésus-Christ aux penchans déréglés de la nature corrompue, que nous pourrons porter des fruits de grâce et de sainteté. Ce n'est, en un mot, qu'en nous appliquant à réformer notre cœur, que nous pouvons espérer de parvenir au salut : car, pour y parvenir, il faut, comme vous le savez, éviter le mal et pratiquer le bien ; et jamais nous ne remplirons cette condition indispensable, si nous n'avons pas soin de réprimer les mouvemens déréglés de ce cœur qui a malheureusement autant de répugnance pour le bien que de penchant pour le mal. Voilà pourquoi le Docteur des nations nous exhorte à nous dépouiller du vieil homme

et à nous revêtir du nouveau. Voilà pourquoi Jésus-Christ nous dit expressément que celui qui ne renonce pas à lui-même ne peut pas être au nombre de ses disciples. Voilà pourquoi, en nous représentant le royaume des cieux comme une conquête, il nous déclare qu'on ne peut l'emporter qu'en se faisant violence. Voilà pourquoi il ajoute que, s'il est venu sur la terre, ce n'est pas pour nous apporter la paix, mais pour nous animer à nous faire la guerre à nous-mêmes et à vaincre nos mauvaises inclinations.

Oui, M. F., c'est la destinée et le devoir de tout véritable chrétien. En qualité de soldats de Jésus-Christ, nous devons être sans cesse occupés à combattre les ennemis qui voudraient nous ravir la précieuse conquête dont il veut nous mettre en possession; et comme parmi ces ennemis, il n'y en a pas de plus dangereux que ceux que nous portons en nous-mêmes, c'est surtout à les attaquer et à en triompher, que doivent tendre tous nos soins, tout notre zèle. Cette guerre continuelle exige, il est vrai, bien des sacrifices, et l'on ne peut remporter la victoire, sans se faire bien des violences, sans se condamner à bien des privations. Mais aussi de combien de maux ne se préserve-t-on pas, et combien de précieux avantages ne se procure-t-on pas en la remportant!

C'est en réprimant et en subjuguant ses passions, qu'on se garantit de tous les excès, de tous les désordres et de tous les malheurs où elles entraînent ordinairement ceux qui s'en font les esclaves : car nous voyons tous les jours que la plupart des hommes ne sont malheureux, que parce qu'ils se sont laissé dominer par leurs passions. C'est en réprimant et en subjuguant ces ennemis domestiques, qu'on vit en paix avec

soi-même et avec les autres, qu'on mène une vie honorable et tranquille, et que l'on se rend aussi estimable aux yeux des hommes qu'agréable à ceux de Dieu : car l'expérience nous apprend souvent que les méchans eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à la vertu, et qu'elle force tôt ou tard l'estime de ceux qui semblaient d'abord la mépriser. Appliquons-nous donc, M. F., à la faire régner en nous ; et comme son règne ne saurait subsister avec celui des passions, commençons par extirper de notre cœur ces funestes passions en pratiquant la circoncision nouvelle que J. C. a substituée à l'ancienne.

Telle est la première leçon que nous fait le mystère de ce jour. Mais en nous apprenant à imiter les exemples que notre divin Maître nous y a donnés, il nous apprend aussi à honorer et à invoquer le nom qu'il y reçut. Qu'y a-t-il, en effet, de plus digne de notre vénération et de notre confiance? *Jésus-Christ*, dit l'apôtre S. Paul, *s'est humilié en se rendant obéissant. C'est pourquoi Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom, afin qu'au nom de Jésus tout fléchisse le genou, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers*. Pourrions-nous donc refuser de le fléchir nous-mêmes? Quand on prononce le nom des rois de la terre, on croit devoir montrer par des signes extérieurs, qu'on l'honore et qu'on le respecte. A combien plus forte raison ne devons-nous pas donner des marques du respect qui est dû au nom de celui qui est le Roi des rois et le souverain Maître de l'univers ! L'Eglise nous donne l'exemple de ce respect, et selon les cérémonies qu'elle a prescrites à ses ministres, ils ne doivent jamais prononcer ce nom adorable, sans fléchir le genou,

ou du moins sans incliner la tête. Or, comme il n'est pas moins respectable pour nous qu'il ne l'est pour l'Eglise et pour ses ministres, nous devons tous lui rendre le même hommage. Accoutumons-nous donc à ne le proférer qu'en manifestant par des signes extérieurs la profonde vénération qu'il nous inspire ; et puisqu'il n'est pas moins digne de notre confiance que de notre respect, ne nous contentons pas de l'honorer, mais attachons-nous surtout à l'invoquer.

Lorsque l'apôtre S. Pierre eut guéri le boiteux de naissance, qui lui demandait l'aumône à l'entrée du temple, il n'attribua point à son propre pouvoir la guérison miraculeuse qu'il venait d'opérer ; mais il en rapporta toute la gloire au nom de Jésus, et il déclara ouvertement que c'était par la vertu de ce nom adorable, que l'homme infortuné qu'il venait de redresser, avait obtenu la faculté de marcher; Car apprenez, ajouta-t-il en parlant au peuple rassemblé autour de lui, apprenez qu'il n'y a point d'autre nom sous le ciel, par lequel nous puissions être sauvés.

Si nous voulons donc parvenir au salut, implorons souvent ce nom salutaire qui n'a été donné à notre divin Maître que parce qu'il devait être notre Sauveur, et accoutumons-nous à le regarder comme l'objet le plus digne de notre confiance. On voit tous les jours des chrétiens qui, ayant une dévotion particulière pour quelque saint, ou pour la Reine même de tous les saints, ont souvent leurs noms sur leurs lèvres, et se feraient une peine de passer la journée sans les invoquer. Cette pratique n'a certainement rien que d'utile, que de louable ; et bien loin de vouloir ici vous en détourner, je

ne saurais trop vous y exhorter, parce que le crédit que les saints et la Reine des saints ont dans le ciel, nous autorise à mettre notre confiance en leur intercession. Mais si nous pouvons espérer d'obtenir les grâces que nous demandons au nom des amis et de la Mère de Dieu, combien plus ne devons-nous pas nous promettre de nous les procurer en les implorant au nom du Fils de Dieu! Si les serviteurs peuvent tout pour nous, que ne pourra pas le Maître même? Si les saints s'intéressent pour notre salut, quel vif intérêt n'y doit pas prendre Jésus-Christ, dont le nom seul nous annonce qu'il est notre Sauveur, et qu'en cette qualité il ne désire sans doute que notre salut? Réclamons donc le plus souvent que nous le pourrons le pouvoir divin de ce nom salutaire. Réclamons-le surtout lorsque nous sommes tentés, afin qu'il nous aide à triompher de la tentation; lorsque nous sommes affligés, afin qu'il nous donne la force de supporter le poids de nos afflictions. Qu'il nous serve en toute occasion de remède contre tous les maux, de bouclier contre tous les assauts que nous aurons à essuyer. Qu'il soit notre ressource pendant la vie, notre consolation à la mort; et contractons si bien la sainte habitude de l'avoir chaque jour sur les lèvres, que nous puissions avoir le bonheur de le prononcer encore, lorsque nous rendrons le dernier soupir.

Il me resterait maintenant à vous parler de la faveur que Dieu nous a accordée en prolongeant pour nous le cours du temps, et en nous faisant la grâce de commencer aujourd'hui une nouvelle année. Mais comme je crains de passer les bornes que je me suis prescrites, je me contenterai de vous exposer en peu de mots les

réflexions que nous devons tous faire dans une circonstance si propre à ranimer le zèle que nous devons avoir pour notre salut. Disons-nous donc tous à nous-mêmes : Grâces à l'infinie bonté de celui qui nous a donné la vie et qui nous la conserve, je suis parvenu à la fin de l'année qui vient de s'écouler, et j'en vois naître une nouvelle qui s'ouvre devant moi. Mais quel usage ai-je fait de cette année précieuse qui vient de finir ? Elle ne m'avait été accordée que pour être consacrée au service de Dieu et à la grande affaire de mon salut. Je ne devais m'en servir que pour m'affermir toujours plus dans les routes de la vertu et pour y faire sans cesse de nouveaux progrès; et je ne l'ai employée qu'à satisfaire mon ambition, mon avarice et toutes mes passions; et bien loin de m'appliquer à me rendre toujours plus juste, je suis devenu toujours plus pécheur; et au lieu d'aller continuellement de vertu en vertu comme le Prophète, je suis toujours allé de vices en vices, d'égaremens en égaremens; et pendant cette année que le Seigneur ne m'avait donnée que pour l'aimer et pour le servir, je n'ai pas passé un seul jour peut-être sans l'oublier et sans l'offenser. Il m'a cependant supporté, il m'a conservé, tandis qu'il aurait pu me punir et me frapper, comme il en a puni et frappé tant d'autres, en tranchant le fil de leurs jours au moment où ils s'y attendaient le moins; pourrais-je donc trop reconnaître la clémence dont il a usé envers moi; et si je n'ai pas été consumé par le feu de sa colère, ne dois-je pas avouer avec le Prophète, que c'est uniquement à sa miséricorde que j'en suis redevable ? Mais cette miséricorde a enfin un terme; et plus elle a été patiente et libérale envers moi,

et de parvenir au salut. Or c'est ce don inappréciable que Dieu a accordé en ce jour aux nations dont nous descendons, et qui nous l'ont transmise pour héritage. Elles étaient toutes plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie : elles adoraient tout, excepté le Dieu seul qu'elles auraient dû adorer, et elles auraient persévéré dans ce funeste aveuglement, si le véritable soleil de justice ne fût venu les en retirer. Mais du fond de la crèche où il était couché, Jésus-Christ eut pitié de l'état déplorable où étaient réduits tous les peuples, excepté les Juifs qui étaient le peuple de Dieu; et comme pour frapper vivement leur esprit, il fallait un signe qui eût quelque chose d'extraordinaire et de miraculeux, il fit paraître tout-à-coup dans l'Orient une étoile dont l'éclat surpassait autant celui des autres étoiles, que la clarté du soleil l'emporte sur celle des autres astres.

A la vue de cet éclat qui brillait pour la première fois à leurs yeux, trois Mages qui étaient accoutumés à contempler les merveilleux spectacles que nous offre le firmament, furent saisis d'admiration ; et comme en frappant leurs regards par ce signe extérieur, le Seigneur éclairait intérieurement leur esprit par les secrètes opérations de sa grâce, ils comprirent, dit S. Léon, que ce n'était point en vain que Dieu avait opéré ce nouveau prodige, et que pour seconder les desseins qu'il avait sur eux, ils devaient suivre le guide céleste qu'il semblait vouloir leur donner, en faisant luire ce nouvel astre à leurs yeux. Ils le suivirent en effet jusqu'au terme où il devait les conduire, et retournant ensuite dans leur patrie, chargés de dons célestes et de richesses spirituelles, ils se plurent à les y ré-

pandre, en y faisant connaître le grand mystè
de l'avènement du Sauveur du monde, dont i
avaient été les heureux témoins. Ce fut ain
que la foi pénétra dans l'Orient, et que de
elle se répandit ensuite dans tous les autr
pays.

Ce n'est donc pas sans raison que l'Eglise
donné à cette fête le nom d'*Epiphanie*, c'est-
dire, manifestation, puisque c'est en ce jour
par les moyens dont j'ai parlé, que Dieu s'e
manifesté aux nations qui ne le connaissaie
pas; puisque c'est en ce jour, qu'en faisant lui
à leurs yeux l'astre miraculeux qui brilla da
le ciel, il les éclaira des vérités de la foi, et q
c'est de ces nations que, comme je l'ai déjà d
nous les avons reçues comme par héritag
Remercions donc sans cesse le Seigneur; reme
cions-le surtout aujourd'hui de ce qu'en fais
briller aux yeux des Mages une étoile mirac
leuse, il a fait luire aux nôtres le flambeau
la foi. C'est là la faveur la plus signalée qu'il
pu nous accorder. En nous faisant tout au
don, il ne nous aurait donné que des bi
naturels, que des biens terrestres, qui ne po
raient nous procurer que quelques avant
frivoles, que quelques satisfactions passagè
au lieu qu'en nous enrichissant du préc
trésor de la foi, il nous a donné un bien su
turel, un bien céleste, qui, par le saint u
que nous pouvons et que nous devons en f
peut devenir pour nous la source d'une g
et d'un bonheur éternel.

Je dis que nous devons en faire un
usage; car il ne suffit pas de posséder le d
la foi; il faut encore en faire les œuvres. L
sans les œuvres, dit l'apôtre S. Jacques, es

foi morte; et comme il n'aurait servi de rien aux Mages de voir l'astre éclatant que Dieu leur montra, s'ils n'eussent pas suivi la route qu'il leur traçait; ainsi ce serait en vain que nous croirions les vérités que la foi nous enseigne, si nous n'en faisions pas la règle de notre conduite. Cette foi divine est pour nous ce que l'étoile miraculeuse était pour ces Mages, et elle est destinée à nous conduire au port du salut, comme cette étoile les conduisit au lieu où était né le Sauveur. Si nous voulons donc parvenir au ciel, il faut que nous fassions ce qu'ils firent pour arriver à l'étable de Bethléem. Or que firent-ils? Ecoutez-le, M. F., et en admirant leur conduite, apprenez à pratiquer les différentes vertus dont ils nous ont donné l'exemple.

Dès qu'ils aperçurent la nouvelle étoile qui vint tout-à-coup frapper leurs regards, ils ne s'arrêtèrent pas à disputer et à raisonner sur sa nature et sur ses propriétés : ils ne cherchèrent pas à examiner comment elle avait pu se former et briller dans la voûte céleste où elle n'avait point paru jusqu'alors. Mais, convaincus qu'elle ne pouvait être qu'un effet extraordinaire de la puissance de Dieu, qui, selon l'expression d'un prophète, sème aussi facilement la lumière dans les cieux que la poussière dans les campagnes, ils ne songèrent qu'à suivre la route qu'elle leur indiquait, et qu'à exécuter les desseins de miséricorde que Dieu s'était proposés en la leur montrant.

Or voilà, M. F., le modèle de la conduite que nous devons tenir nous-mêmes par rapport aux vérités de la foi : elles sont appuyées sur des prodiges aussi sensibles, aussi divins et aussi frappans que l'étoile miraculeuse que virent les

Mages ; et on ne peut, sans vouloir s'aveugler soi-même, méconnaître dans ces faits merveilleux la puissance et le doigt de Dieu. Contens donc de croire ces vérités, parce qu'elles sont évidemment croyables, nous ne devons point chercher à les comprendre, parce qu'elles sont incompréhensibles ; mais nous devons uniquement nous attacher à en faire la règle de notre conduite, parce que ce n'est qu'en les suivant et en les réduisant en pratique, que nous pourrons parvenir à l'heureux séjour dont elles sont destinées à nous montrer la route. Suivons-les donc comme les Mages suivirent l'étoile qui devait les guider, et n'imitons pas moins leur promptitude que leur docilité.

Ils n'eurent pas plus tôt vu la lumière qui les éclairait, que, dans la crainte qu'elle ne vînt à s'éclipser, ils entreprirent le long voyage où elle devait leur servir de guide. Or nous n'avons pas moins besoin qu'eux, de profiter sans différer, de la faveur que Dieu nous accorde en faisant luire à nos yeux le flambeau de la foi, pour nous diriger dans les voies du salut. Ce divin flambeau peut s'éteindre pour nous comme pour tant d'autres qui sont tombés, et qui tombent encore tous les jours dans l'abîme de l'incrédulité : car Dieu punit souvent ceux qui abusent ou qui ne font aucun usage du don de la foi, en le leur ôtant ; et si malheureusement nous venions à en être privés, il ne nous resterait plus aucune ressource pour le salut, puisque Jésus-Christ nous dit expressément dans son Evangile, que celui qui aura cru sera sauvé ; mais que celui qui aura refusé de croire sera condamné. Profitons donc de la bonté dont Dieu veut bien encore user envers nous en continuant

à nous éclairer des lumières de la foi; et ne nous laissons pas rebuter par les obstacles qu'il nous faudra surmonter pour les suivre.

Si les Mages eussent été intimidés par ceux que leur présentait le pénible voyage qu'ils avaient à faire, ils ne seraient jamais arrivés à l'heureux terme où Dieu voulait les conduire, et ils se seraient privés des avantages inestimables qu'ils en rapportèrent. Mais le désir de se les procurer leur fit tout braver. Peu contens d'avoir renoncé aux douceurs du repos et aux agrémens dont ils jouissaient dans le sein de leur patrie et de leur famille, ils s'exposèrent généreusement à toute la rigueur des frimas et à toute l'intempérie des saisons; ils traversèrent les plaines, ils franchirent les collines et les montagnes; et le bonheur dont ils devaient jouir au terme de leur voyage, leur en fit supporter avec joie toutes les incommodités et toutes les fatigues.

Nous sommes comme eux, M. F., des voyageurs sur la terre. La route que nous avons à y parcourir est pénible; il faut, pour la suivre, que nous renoncions au monde et à nos passions, comme les Mages renoncèrent à leurs pays et à leurs parens : il faut que nous luttions contre les penchans de la nature corrompue et contre le torrent des mauvais exemples, comme ils se raidirent contre les obstacles que leur offraient les chemins difficiles et les rochers escarpés, à travers lesquels ils étaient obligés de marcher. Mais serions-nous plus lâches qu'eux? Ne devons-nous pas, au contraire, montrer d'autant plus de courage que nous sommes plus assurés qu'eux d'arriver à un heureux terme? Car enfin, quoique l'étoile qui leur servait de guide leur

annonçât quelque chose d'extraordinaire, ignoraient pourtant le lieu où elle devait conduire, et ils ne connaissaient pas ce qu devaient y trouver. Mais nous, M. F., n savons que si nous suivons constamment route que la foi nous a tracée, nous ne pouv manquer d'arriver au ciel; et que si nous sc mes assez heureux pour y arriver, nous y ser à l'abri de tous les maux, et nous y jouiror jamais de tous les biens que nous pourrons sirer. Y a-t-il rien de plus propre à nous ani et à nous encourager? Surmontons donc gé reusement toutes les difficultés, tous les ob cles qui pourraient rebuter notre lâcheté; e nous ne pouvons pas les vaincre par nous-mes, imitons la prudence des Mages, et com eux, adressons-nous à ceux qui, par leurs lun res et leurs connaissances, peuvent supplé notre incapacité.

Comme Dieu voulut sans doute éprouver l délité de ces sages Mages, il permit qu'un nu épais se répandît tout-à-coup dans les air couvrît entièrement de son ombre l'astre l lant qui les éclairait. Ils se virent alors guide, et ils demeurèrent d'abord incertain la route qu'ils devaient prendre. Mais sac qu'ils trouveraient à Jérusalem les dépositi et les interprètes des oracles divins, ils allè les interroger sur le lieu où devait naître le veau roi des Juifs; ils prirent la réponse prêtres et des pontifes pour règle de leur duite; et c'est parce qu'ils eurent la sages s'y conformer, qu'ils méritèrent que l'étoil raculeuse parût de nouveau pour les éclair pour les guider.

Or ce que firent les Mages dans la cir

tance dont je viens de parler, c'est ce que nous devons faire nous-mêmes, lorsque l'esprit d'erreur cherche à obscurcir à nos yeux la vérité de la foi, ou lorsque les anxiétés de notre conscience font naître en nous des doutes sur les règles de conduite que nous prescrit la morale chrétienne. S'il est question de ce qui a rapport à la foi, nous devons nous en tenir aux décisions du tribunal infaillible que Jésus-Christ a établi dans son Eglise pour régler notre croyance, et ne pas écouter le langage des hérétiques, dont les suggestions ne nous seraient pas moins funestes que les ordres du perfide Hérode ne l'auraient été aux Mages, s'ils les eussent suivis. S'il s'agit de ce qui concerne la loi de Dieu et les règles de la morale, nous devons avoir recours aux lumières des guides spirituels que Dieu nous a donnés pour nous diriger; et lorsque nous avons entendu la voix des premiers pasteurs réunis aux chefs de l'Eglise; lorsque nous avons reçu les sages conseils des directeurs de notre conscience, nous devons marcher sans crainte dans les routes qu'ils nous ont tracées, parce que Dieu les ayant établis pour nous éclairer et pour nous conduire, il ne permettra pas qu'ils nous égarent, et que ce n'est d'ailleurs qu'en nous soumettant à leurs jugemens et en nous abandonnant à leur conduite, que notre cœur pourra jouir de la paix, et notre esprit être éclairé des lumières qui nous sont nécessaires pour arriver au port du salut, comme ce ne fut qu'en ajoutant foi à la *réponse* des prêtres et des pontifes, que les Mages parvinrent à l'heureux terme où ils devaient *trouver* le Sauveur du monde.

Dès qu'ils furent entrés dans l'étable qu'il habitait, et au-dessus de laquelle l'étoile s'était ar-

rêtée; dès qu'ils le virent dans la crèche où il était couché, ils se prosternèrent devant lui, ils l'adorèrent, et ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens, de la myrrhe, et lui consacrèrent ainsi ce qu'ils avaient de plus précieux.

Jésus-Christ, M. F., est notre roi et notre Dieu, comme il était le leur; il a autant de droit à nos hommages, qu'il en avait à ceux qu'ils lui présentèrent, et nous ne pourrions les lui refuser, sans méconnaître en quelque sorte sa grandeur et sa divinité. Lors donc que nous entrons dans nos temples, où il renaît dans un sens tous les jours, et où il est aussi réellement présent qu'il l'était dans l'étable de Bethléem; prosternons-nous humblement en sa divine présence; adorons-le avec le respect qui est dû à sa majesté suprême, et faisons-nous un devoir de lui offrir un don qui lui sera plus agréable que tous les présens des Mages. Ce don qu'il préfère à l'or, à l'encens et à la myrrhe, c'est notre cœur. C'est là ce qu'il y a de plus précieux à ses yeux; c'est là ce qui seul peut lui plaire; et ce serait en vain que nous fléchirions les genoux devant lui pour l'adorer, si nous nous obstinions à ne pas l'aimer. Le seul tribut qu'il exige de nous, c'est notre amour; ce don renferme tous les autres, parce que l'amour étant, ainsi que s'exprime S. Paul, la plénitude de la loi, si nous l'aimons véritablement, nous nous porterons avec ardeur vers tout ce qui peut lui plaire, nous éviterons avec soin tout ce qui peut l'offenser, et à l'exemple des Mages qui, pour retourner dans leur patrie, prirent un chemin différent de celui qu'ils avaient suivi, en s'éloignant, nous tiendrons une conduite entièrement opposée à la vie que nous

avons menée jusqu'à présent ; nous ferons succéder en nous la pénitence au péché, la vertu au vice, la piété à l'indévotion, l'humilité à l'orgueil, la mortification à la sensualité, le recueillement à la dissipation, l'amour de Dieu à l'amour des créatures.

Ce n'est qu'en opérant en nous ce changement ; ce n'est qu'en passant de la voie large du monde à la voie étroite de l'Evangile, que nous pourrons parvenir à la céleste patrie, où Jésus-Christ a voulu nous conduire en se manifestant à nous, et en nous éclairant des rayons de la foi.

Mais la manifestation de ce Dieu sauveur n'est pas le seul objet de cette fête. L'Eglise elle-même nous en avertit. C'est aujourd'hui, nous dit-elle dans une des antiennes que nous chantons, c'est aujourd'hui que l'étoile conduisit les Mages à la crèche du Dieu sauveur qu'ils vinrent adorer; c'est aujourd'hui aussi qu'il changea l'eau en vin aux noces de Cana ; c'est aujourd'hui enfin qu'il voulut être baptisé par Jean-Baptiste, et que, pour le glorifier autant qu'il s'était humilié en recevant ce baptême qui n'était fait que pour les pécheurs, le Père céleste annonça du haut des airs, qu'il était son Fils bien-aimé, qu'il avait mis en lui toutes ses complaisances, et que c'était lui que nous devions désormais écouter comme notre maître. L'Eglise n'a sans doute réuni ces trois grandes merveilles dans cette fête, que pour relever en quelque sorte l'état d'abaissement où Jésus-Christ s'était réduit pendant son enfance. Ne nous laissons donc pas rebuter par l'humble extérieur sous lequel il se montra à nos yeux. Quoiqu'il ait daigné prendre les traits d'un enfant ordinaire, nous ne devons pas moins le reconnaître pour notre Dieu; l'é-

toile miraculeuse qu'il fit briller tout-à-coup dans le firmament, et le prodige éclatant qu'il opéra en transformant l'eau en vin, et le glorieux témoignage que lui rendit son Père céleste; tout se réunit pour nous persuader que sous les dehors de l'humanité il cachait la puissance et la gloire de Dieu.

Si nous le considérons sous ce point de vue, nous ne verrons rien dans ses humiliations et dans sa bassesse apparente, qui puisse affaiblir le respect que nous lui devons; nous y trouverons, au contraire, tout ce qu'il y a de plus propre à nous attacher à lui, puisqu'il ne s'est abaissé et humilié, que parce qu'il nous aimait, et qu'il n'y aurait rien de plus odieux et de plus injuste, que de se montrer insensible à son amour et à sa bonté. C'est là cependant ce que font la plupart des chrétiens. Ils sont tous instruits des bienfaits dont nous sommes redevables à ce Dieu sauveur. Mais, de même que parmi le grand nombre de gentils qui virent sans doute briller l'étoile miraculeuse qui parut dans l'Orient, il n'y en eut que trois qui furent assez sages et assez courageux pour suivre la route qu'elle leur traça; ainsi parmi la grande multitude de fidèles qui sont éclairés des rayons de la foi, il n'y en a que fort peu qui aient assez de sagesse et assez de courage pour suivre les maximes qu'elle leur apprend, et se conformer aux règles qu'elle leur prescrit. Que nous serions malheureux, M. F., si nous étions du nombre de ces chrétiens ingrats! Hélas! en refusant de suivre, comme les Mages, la lumière divine dont le Seigneur nous a éclairés, nous ne pourrions manquer de nous égarer et de nous perdre, au lieu qu'en la suivant, nous sommes assurés de marcher dans la

voie droite qui conduit au salut, et de parvenir à l'heureux terme où nous sommes tous appelés.

INSTRUCTION

SUR LA PRÉSENTATION DE N. S. J.-C. AU TEMPLE ET LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Quoique la fête que nous célébrons aujourd'hui ne soit désignée que sous le nom de purification de la Sainte-Vierge, elle a cependant encore pour objet la présentation de notre Seigneur Jésus-Christ, et ce second mystère n'est pas moins intéressant que le premier. Je vous exposerai donc les principales circonstances de l'un et de l'autre; et si vous les écoutez attentivement, vous y trouverez de quoi vous instruire et de quoi vous toucher.

Parmi les différentes lois que Dieu avait données à son peuple par le ministère de Moïse, il y en avait une qui ordonnait aux parens de venir offrir leurs enfans au Seigneur dans son temple, afin de reconnaître par cette offrande, que tout vient de Dieu, que tout appartient à Dieu, et que par conséquent tout doit lui être consacré. Mais en offrant ces enfans, on pouvait les racheter par l'offrande d'un agneau, ou par celle de deux tourtereaux, ou de deux jeunes colombes, lorsqu'on n'était pas assez riche pour faire un don plus précieux.

Il y avait une loi par laquelle il était enjoint aux femmes qui avaient mis un enfant au monde

d'aller à certains jours fixés par Moïse, se purifier dans le temple, par le ministère et les prières du prêtre. Or, comme Marie était extrêmement attentive à remplir exactement tous les devoirs que la religion lui prescrivait, elle crut devoir se soumettre à ces deux lois ; et malgré les raisons qui l'autorisaient à s'en dispenser, elle s'empressa de les observer dans le temps et de la manière qui lui étaient prescrits. Lors donc que le jour désigné pour l'accomplissement de cette cérémonie fut arrivé, elle se hâta d'aller au temple, portant entre ses bras le divin Fils à qui elle avait donné la vie ; elle s'avança humblement et modestement vers le grand-prêtre, entre les mains de qui elle le remit ; elle se joignit à lui pour le présenter au Seigneur avec tous les sentimens de piété que pouvait inspirer cette touchante cérémonie ; elle lui offrit, pour le racheter, une paire de tourtereaux, qui était l'offrande ordinaire des pauvres, et elle accomplit ensuite la loi qui la concernait elle-même, en paraissant se purifier d'une tache qu'elle n'avait point contractée; puisque, bien différente des autres femmes, elle était devenue mère sans cesser d'être vierge. Voilà, M. F., ce que l'Evangile nous apprend des deux mystères que nous célébrons en ce jour. Mais que de leçons salutaires ne renferment pas ces mystères, et combien de grands exemples de vertu Marie ne nous donne-t-elle pas d'abord dans l'offrande qu'elle fait de son divin Fils !

Elle nous donne l'exemple de la dépendance, du dévoûment et de la piété la plus généreuse. Car en offrant au Seigneur le fruit de ses chastes entrailles, elle honore publiquement le souverain domaine qu'il a sur toutes les créatures, elle

reconnaît solennellement que tout étant l'ouvrage de la puissance de Dieu, tout doit être aussi consacré à sa gloire, et que, comme c'est lui qui nous a donné sa vie, c'est aussi pour lui que nous devons vivre. Elle imite en cela l'exemple de Jésus-Christ même, qui, quoiqu'il fût égal à son Père comme Dieu, vint cependant, comme homme, s'abaisser devant lui, s'offrir à lui, et s'engager même, par cette offrande, à se sacrifier entièrement pour lui.

Or, si cette Vierge sainte, quoiqu'elle fût la mère d'un fils qui était Dieu, crut devoir venir dans le temple, le présenter au Seigneur comme un don qu'elle tenait de sa main bienfaisante, et comme un dépôt sacré qu'il lui avait confié, est-il un seul père, une seule mère qui, à son exemple, ne doivent se faire une loi de consacrer à Dieu les enfans qu'il leur a donnés, et de remplir ainsi la fin qu'il s'est proposée en les leur donnant? Car ce n'est point pour eux, ce n'est point pour le monde qu'il les a fait naître; et vous n'ignorez pas que lorsqu'on nous demande pourquoi Dieu nous a créés et mis au monde, nous devons répondre, d'après les principes de la religion, que c'est pour le connaître, pour l'aimer et pour le servir.

La première chose que doivent donc faire tous les parens chrétiens, c'est d'offrir à Dieu les enfans qu'ils tiennent de Dieu; c'est de les mettre, dès leur naissance, sous les ailes de sa protection, c'est de le prier instamment de répandre sur eux ses bénédictions, de leur inspirer sa crainte et son amour, de les rendre dignes de lui et d'en faire des hommes selon son cœur. C'est là, pères et mères, la plus grande marque d'amour que vous puissiez leur donner, parce

que ce sont là les plus grands avantages que vous puissiez leur procurer. En les dévouant au monde, aux plaisirs et à la vanité, vous contribueriez à leur perte plutôt qu'à leur bonheur, et vous ressembleriez, dans un sens, à ces parens inhumains qui, comme le dit l'Ecriture, portaient l'aveuglement et la cruauté jusqu'à sacrifier leurs propres enfans à de méprisables idoles. Mais en offrant les vôtres au Seigneur, vous les consacrerez au seul Maître qu'ils doivent servir et qui puisse les rendre heureux dans le temps et dans l'éternité.

Vous donc qui avez eu, ou qui devez bientôt avoir le bonheur d'être mère, faites-vous un devoir d'observer religieusement la louable coutume que la piété a introduite parmi les femmes chrétiennes, et qui les a portées jusques ici à venir faire hommage au Seigneur de leurs nouveaux-nés, en les lui présentant au pied de ses saints autels. Que votre premier soin soit de venir lui offrir les vôtres ; et en les lui offrant, dites-lui du fond du cœur, plutôt que du bout des lèvres : C'est de vous, ô mon Dieu ! que je tiens cet enfant à qui j'ai donné la vie ; c'est aussi entre vos mains que je viens le remettre. Daignez agréer le don que je vous en fais, en vous le consacrant. Daignez surtout le sanctifier par votre grâce ; et puisqu'il ne vit que par vous, faites qu'il ne vive aussi que pour vous. Je ne vous demande pour lui ni la gloire, ni les richesses, ni les prospérités temporelles, parce que ces biens apparens se changent souvent en maux réels, et que par l'abus qu'en font la plupart des hommes, ils deviennent pour l'ordinaire l'instrument de leurs vices et de leurs passions. Tout ce que je désire pour sa gloire et pour son

bonheur, c'est qu'il ne cesse jamais de vous craindre et de vous aimer, parce que ce n'est qu'en vous craignant et en vous aimant, qu'il pourra être vertueux et heureux.

Tels sont les vœux que vous devez adresser au Seigneur, si vous avez les sentimens que doit avoir toute mère chrétienne. Mais en présentant vos enfans à Dieu, comme Marie, n'oubliez pas de vous offrir vous-mêmes à lui comme Jésus-Christ. Ce divin Sauveur était égal à son Père par sa divinité, mais il lui était inférieur par son humanité ; et comme en qualité d'homme il venait de Dieu, il était à Dieu, il se crut obligé de se consacrer à Dieu, en se soumettant à la loi qui ordonnait que tous les enfans lui fussent offerts, il joignit son offrande à celle de sa sainte Mère ; et c'est sans doute alors que, conformément à l'oracle du Prophète, il dit à son Père céleste : Vous avez rejeté les victimes que les hommes vous ont présentées ; mais vous m'avez formé un corps ; et comme c'est de vous que je le tiens, c'est aussi à vous que je viens l'offrir et le consacrer.

Or, si ce divin Sauveur, tout grand et tout Dieu qu'il était, se fit ainsi un devoir de se donner au Seigneur, à combien plus forte raison ne devons-nous pas lui faire l'offrande de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes, nous qui, n'étant que de viles créatures, ne sommes rien et n'avons rien que par lui, nous qui tenons tout de lui, et qui n'avons été créés que pour lui ! Pourrions-nous nous soustraire à l'empire et nous refuser au service de ce souverain Maître, sans le frustrer des droits inaliénables qu'il a sur nous, et sans nous priver des avantages inestimables qu'on se procure

en le servant? N'est-il pas le plus grand, le meilleur, le plus généreux de tous les maîtres; et peut-il y avoir rien de plus glorieux, de plus doux et de plus intéressant pour nous que de le servir? Hélas! vous le savez, M. F., en s'attachant au service du monde et des grands du monde, on se gêne, on se fatigue, quelquefois même on s'avilit, on se dégrade; et pour fruit de l'abaissement et des peines auxquels on se condamne, on ne recueille souvent que le chagrin et le regret de s'y être condamné inutilement. Mais nous n'avons point à craindre un pareil sort en nous consacrant au service de Dieu. Le servir, dit l'Ecriture, c'est régner, parce qu'en le servant, on s'élève au-dessus du monde, au-dessus des créatures, au-dessus de soi-même et l'on trouve dans son service tout ce qui peut faire le bonheur et la gloire de l'homme. Consacrons-nous-y donc dès à présent; mais consacrons-nous-y pour toujours, consacrons-nous-y sans partage, et que Dieu seul soit désormais l'objet de tout notre zèle et de tout notre amour. C'est là ce que nous apprend le mystère de ce jour; mais ce n'est pas la seule instruction que nous pouvons en tirer; et l'exemple de Marie va nous en donner d'autres qui ne sont ni moins salutaires, ni moins importantes.

La loi de Moïse obligeait, comme je l'ai déjà dit, toutes les mères qui avaient mis un enfant au monde, de venir se purifier dans le temple après leur enfantement. Mais Marie n'ayant contracté aucune souillure dont elle dût se purifier, et étant devenue mère de son divin Fils, par l'opération ineffable de l'Esprit saint, cette loi ne la regardait pas, et elle aurait pu s'en dispenser

sans manquer à ce qu'elle devait à Dieu. Elle ne laissa pourtant pas que de l'observer ; et fermant les yeux sur le glorieux privilége qui l'élevait au-dessus de toutes les autres mères, elle vint, comme elles, se présenter au prêtre pour être purifiée par ses prières. Quelle soumission, quelle obéissance à la loi, et qu'elle est bien propre à nous faire rougir de notre conduite!

Nous n'avons aucune raison de nous dispenser d'observer les différens commandemens que Dieu nous a faits : tout nous porte, au contraire, à nous y soumettre, puisque, Dieu étant notre souverain Maître, nous sommes tous obligés de le servir, et que le premier devoir de tout serviteur est d'obéir au maître qu'il sert. Mais sommes-nous exacts à lui donner des marques de notre obéissance? mais avons-nous soin de faire de ses préceptes la règle de notre conduite? mais nous montrons-nous attentifs à nous interdire tout ce qu'il nous défend, et à pratiquer tout ce qu'il nous ordonne? Hélas! on ne voit dans la plupart des chrétiens, que des serviteurs rebelles, qui, ne connaissant les ordres de Dieu que pour les enfreindre, semblent dire comme l'ange prévaricateur : Je n'obéirai point, je ne me soumettrai point; je ne veux connaître d'autres lois que mes désirs, et d'autre maître que mes passions. Si l'on ne porte pas toujours l'audace jusqu'à tenir ce langage impie, et jusqu'à se révolter ouvertement contre Dieu, on n'oublie du moins rien pour se soustraire au joug de sa loi; on cherche dans sa santé, dans son état, dans la situation où l'on se trouve, mille vains prétextes pour en éluder l'observation; on examine avec une attention scrupuleuse, si l'on est rigoureusement tenu de l'ob-

server. Suis-je obligé à cela? dit-on tous les jours, en parlant des différentes obligations que la loi de Dieu nous impose? Est-ce pour moi un devoir indispensable de fuir ces spectacles, de m'éloigner de ces bals, de m'interdire ces parures, de me priver de ces gains qu'on me représente comme illicites, et qu'on se permet presque généralement dans le monde? Ah! M. F., si nous avions de la grandeur et de la bonté de Dieu l'idée que nous devons en avoir, ferions-nous ces questions et cet examen qui annoncent une crainte servile plutôt qu'un amour filial? Ne devrait-il pas nous suffire de savoir que ce que nous voudrions nous accorder paraît contraire à ce que Dieu nous défend, pour que la crainte de lui déplaire nous engageât à nous le défendre nous-mêmes; et au lieu de nous exposer à violer sa loi en agissant dans le doute, ne nous ferions-nous pas un devoir, comme Marie, de l'accomplir avec toute l'exactitude dont nous sommes capables? Cette Vierge sainte ne cherche point à examiner si elle est tenue, ou non, de se conformer à la loi de la purification; mais, persuadée qu'en s'y soumettant elle contribuerait à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain, elle s'y soumit aux dépens mêmes de sa propre gloire, et en la sacrifiant, elle nous donna encore l'exemple de l'humilité la plus profonde.

On ne la vit point cacher avec soin ce qui pouvait l'humilier aux yeux du monde, pour ne montrer que ce qui pouvait lui attirer ses éloges et son estime. C'est là ce que font la plupart des hommes, parce que c'est presque toujours l'orgueil qui les fait agir : leur unique attention est de dissimuler les défauts qu'ils ont, et de prendre

le dehors des vertus qu'ils n'ont pas. Ils ne cherchent qu'à paraître plus qu'ils ne sont, et leur vanité n'est satisfaite que lorsqu'ils ont réussi, par leur artifice, à se distinguer de ceux avec qui leur naissance, leur état ou leur fortune les confondaient.

Mais ce n'est point ainsi que se comporte Marie. Comme elle sait que Dieu aime les humbles et qu'il résiste aux superbes, au lieu de chercher à se faire valoir, en manifestant aux yeux des hommes les grandes choses que Dieu a faites en elle, elle ne songe qu'à les couvrir du voile de l'humilité. Elle ne dit donc rien, elle ne fit rien qui pût donner à connaître qu'elle était la mère de son Dieu même; mais quoiqu'elle fût au-dessus des autres femmes par cette auguste dignité, elle ne se montra que comme les mères ordinaires, et elle se soumit humblement, comme elles, à la loi de la purification: elle ne rougit pas même de se confondre avec les plus pauvres, et elle se contenta d'offrir comme elles, une paire de tourtereaux pour racheter son divin Fils, parce qu'elle savait que pour plaire à Dieu, il suffit d'être riche en grâces et en vertus. Ne vous affligez donc pas, pauvres qui m'écoutez, si votre fortune ne vous permet pas d'offrir au Seigneur des dons plus précieux que ceux que votre piété vous porte à lui présenter; mais souvenez-vous qu'il agrée le denier de la veuve, comme la moitié des biens de Zachée, et que l'offrande la plus précieuse que vous puissiez lui faire, c'est un cœur embrasé du désir de lui plaire, et de le glorifier.

C'est dans cette intention que Marie présenta au prêtre le don modique qu'elle venait offrir au Seigneur, et ce fut pour l'en récompenser,

que le Seigneur fit briller tout-à-coup une lumière céleste aux yeux du saint vieillard Siméon, qui remplissait alors les fonctions de grand-prêtre : car à peine eut-il reçu dans ses bras le divin enfant que Marie lui avait offert, que, transporté de joie, il s'écria dans un saint enthousiasme : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur. Ce Sauveur que vous nous donnez, ô mon Dieu! est celui que vous avez destiné à être exposé aux yeux de tous les peuples, comme la lumière qui doit éclairer toutes les nations, et faire la gloire de votre peuple d'Israël.*

C'est ainsi que le saint vieillard célébra la gloire du Dieu enfant qu'il tenait dans ses bras. C'est ainsi qu'il s'applaudit du bonheur qu'il avait de le posséder. Ce divin Sauveur viendra à nous comme il alla à lui, lorsque nous toucherons au terme de notre carrière. Mais le recevrons-nous avec la même joie, et pourrons-nous nous écrier comme lui, que nous mourons en paix? La paix aux approches de la mort, ne peut être que le fruit d'une sainte vie; et nous ne pourrons alors regarder Jésus-Christ comme notre Sauveur, qu'autant que nous aurons travaillé à nous sauver. En annonçant à Marie la destinée de son divin Fils, Siméon lui prédit expressément qu'il était pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël. Si donc nous secondons fidèlement les desseins de miséricorde qu'il a sur nous en vivant en véritables chrétiens, il sera notre résurrection; mais si nous sommes assez ingrats pour contrarier ces desseins salutaires, en ne répondant à ses bienfaits que par des offenses, il sera notre ruine, et tout

ce qu'il aura fait pour nous sauver, ne servira qu'à nous perdre. Armons-nous donc de courage et imitons la généreuse fermeté dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple.

Après lui avoir prédit les effets que devait produire l'avènement de son divin Fils, le grand-prêtre lui annonça qu'elle-même aurait l'âme transpercée d'un glaive ; mais en lui faisant connaître la douleur profonde que devaient lui causer les souffrances de ce qu'elle avait de plus cher, cette triste prédiction ne la découragea pas, ne l'abattit pas : elle se soumit humblement aux rigoureux décrets de la Providence, elle s'offrit par avance au glaive de douleur qui devait percer son âme ; et quelque sacrifice que Dieu exigeât de sa fidélité, elle ne cessa jamais de lui être fidèle.

Il n'est personne parmi nous, M. F., à qui l'on ne pût dire dans un sens, comme Siméon le disait à Marie, qu'un glaive de douleur transpercera son âme, puisqu'il n'est personne qui, dans le cours de sa vie, ne soit exposé à avoir bien des peines à endurer, bien des sacrifices à faire, bien des maux à souffrir. Mais toutes ces peines, tous ces sacrifices et tous ces maux ne doivent pas nous empêcher d'obéir à Dieu et de lui être soumis : ils doivent au contraire nous y animer, parce que la Providence ne nous les envoie que pour éprouver notre fidélité, et pour rendre notre soumission plus méritoire en la rendant plus pénible. Acceptons-les donc par avance, comme Marie, avec une entière résignation ; et puisqu'elle est aujourd'hui l'objet de notre culte, qu'elle soit aussi le modèle de notre conduite.

Pour rendre ce culte plus remarquable et

pour nous mieux inculquer les leçons que nous fait le mystère de ce jour, l'Eglise a voulu qu'en le célébrant, on fît une procession solennelle, où les fidèles porteraient à la main un cierge allumé ; et ce n'est pas sans raison qu'elle a prescrit cette cérémonie. Cette procession nous rappelle le voyage que firent à Jérusalem Marie et Joseph, qui servait de père à Jésus, et qui en cette qualité vint avec sa sainte Mère l'offrir au Seigneur, pour apprendre par son exemple à tous les pères et à toutes les mères chrétiennes que leur premier soin doit être, comme je l'ai déjà dit, de consacrer leurs enfans à Dieu, et de leur faire remplir tous les devoirs que nous impose la religion. Ce cierge allumé représente la lumière que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et dont, selon l'oracle du saint vieillard Siméon, il a éclairé toutes les nations : il est encore l'image de la lumière que nous devons faire luire nous-mêmes aux yeux des autres par nos bons exemples, afin que notre Père céleste en soit glorifié : il est surtout le symbole de la vive ardeur dont notre cœur doit brûler pour Dieu ; et il doit nous apprendre que, de même que nous avons soin de le tenir allumé pendant tout le temps de la pieuse course que nous faisons dans nos temples, ainsi nous devons être attentifs à entretenir en nous les saintes flammes de l'amour divin pendant tout le cours du pélerinage que nous faisons sur la terre. Telle est l'idée que nous devons nous former de cette cérémonie religieuse. En l'envisageant sous ce point de vue, nous en sentirons la convenance et l'utilité ; nous la pratiquerons avec les sentimens de piété que l'Église a voulu nous inspirer en l'établissant ; nous y puiserons de nouveaux mo-

tifs pour nous attacher toujours plus étroitement à Dieu, pour le servir toujours plus fidèlement, pour l'aimer toujours plus ardemment et pour mériter de le posséder éternellement.

INSTRUCTION

SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE SEIGNEUR J.-C.

Ce n'est pas sans raison, M. F., que, pour rendre plus solennelle la fête que nous célébrons, l'Eglise déploie la pompe la plus imposante, qu'elle étale dans nos temples ses ornemens les plus magnifiques, qu'elle les fait retentir de mille chants d'allégresse, et qu'elle invite avec transport ses enfans à participer à sa joie et à son bonheur. Cette fête lui retrace l'événement le plus glorieux pour son céleste Epoux; elle lui rappelle que, s'il s'est soumis à la mort, ce n'a été que pour en triompher, et que son tombeau même est devenu le théâtre de sa puissance; elle lui apprend que, comme nous étions tous morts en Adam, nous ressusciterons tous en Jésus-Christ; que sa résurrection est non-seulement le gage de la nôtre, mais qu'elle en est encore le modèle, et que, peu content de ranimer un jour nos corps, ce divin Sauveur les fera encore participer à la clarté, à l'agilité et à l'incorruptibilité merveilleuse qui distinguèrent le sien, après le triomphe qu'il eut remporté sur la mort. Peut-il y avoir un plus juste sujet de joie; et si nous croyions bien fermement le mystère consolant que la religion nous met

aujourd'hui sous les yeux, ne nous féliciterions-nous pas autant de notre bonheur, que nous applaudirions à la gloire de notre divin Rédempteur ? Mais nous sommes malheureusement dans un siècle où la foi est si chancelante et si faible, que les grands objets qu'elle nous présente, ne font presque plus aucune impression sur nos esprits, et n'ont presque plus aucune influence sur notre conduite et sur nos sentimens. Il est donc extrêmement important de la ranimer, de la fortifier, et c'est à quoi je destine cette instruction, où je n'emploîrai que les raisonnemens les plus simples, et où je tâcherai de me mettre à la portée de tous les esprits. Je vous montrerai donc d'abord que la résurrection de Jésus-Christ est le fait le plus incontestable. Je vous ferai voir ensuite quel est le fait le plus décisif en faveur de la religion. Elle est le fait le plus incontestable, parce que tout concourt à en démontrer la vérité. Elle est le fait le plus décisif en faveur de la religion, parce que cette résurrection seule suffit pour prouver toutes les autres vérités du christianisme. Appliquez-vous, M. F. : le sujet important que je traite mérite toute votre attention.

Pour qu'un fait doive être regardé comme incontestable, il faut qu'il soit appuyé sur un témoignage évidemment vrai, et que tout ce qu'on oppose pour le contester, n'ait rien qui puisse en infirmer la vérité. Or, telle est, M. F., la résurrection de notre divin Sauveur. Elle est d'abord fondée sur un témoignage dont on ne peut révoquer en doute la vérité, je veux dire le témoignage des Apôtres : car on ne pourrait les soupçonner d'erreur et de fausseté, qu'autant qu'ils auraient pu se tromper en croyant la résurrection de leur divin Maître, ou qu'ils au-

raient voulu nous tromper en nous l'annonçant. Mais peuvent-ils réellement s'être trompés? Ah! s'il s'agissait ici d'un événement qui se fût passé loin de leurs yeux, et dont ils n'auraient aucune preuve sensible ; s'ils ne l'avaient cru que sur des raisons frivoles et des rapports mal approfondis, on pourrait s'imaginer que leur témoignage n'est qu'un effet de leur crédulité, et qu'en nous attestant que Jésus-Christ a repris une nouvelle vie, ils ne nous ont débité qu'une erreur dont ils ont été les premiers les jouets. Mais il n'en est pas ainsi. Le prodige qu'ils racontent, ils en ont été eux-mêmes les témoins, ils l'ont vu de leurs propres yeux ; ils l'ont, pour ainsi dire, touché de leurs mains, et ils ne l'ont cru, qu'après avoir d'abord refusé obstinément de le croire.

En vain leur divin Maître leur avait-il prédit expressément qu'il rétablirait le temple de son corps, et que, renouvelant en sa personne le prodige de Jonas, il sortirait le troisième jour du sein de la terre, comme ce prophète était sorti du sein du monstre qui l'avait dévoré ; les opprobres de sa passion avaient entièrement détruit dans leur esprit l'espérance de sa résurrection, et ils ne pouvaient pas se persuader qu'après avoir été la victime de la mort, il eût pu en devenir le vainqueur. En vain les pieuses femmes qui étaient allées embaumer le corps de Jésus, vinrent-elles leur annoncer qu'elles avaient trouvé la pierre de son tombeau renversée ; qu'elles avaient entendu la voix de l'ange qui l'avait ouvert, et qu'elles avaient même vu plein de vie l'homme-Dieu qui en était sorti : ce prodige était trop contraire à leurs idées, pour qu'ils le crussent conforme à la vérité ; et au

lieu d'ajouter foi au récit de ces saintes femmes, ils ne le regardèrent que comme le fruit de l'erreur et de l'illusion. En vain même Jésus ressuscité se rendit-il visible à leurs yeux, et leur montra-t-il les cicatrices de ses plaies encore empreintes sur son corps ; parce que Thomas n'avait pas été témoin de cette apparition merveilleuse, il traita de pieuse rêverie le récit circonstancié que lui en firent les autres Apôtres ; il protesta hautement qu'il ne le croirait pas, à moins qu'il n'eût mis le doigt dans l'ouverture de ses plaies sacrées, et il fallut en effet que Jésus-Christ reparût pour lui donner la preuve qu'il voulait avoir de sa résurrection ; et ce ne fut que lorsqu'il la lui eut donnée, qu'il reconnut, comme les autres, la vérité de ce grand prodige.

Or, je vous le demande, M. F., est-il possible que des hommes qui avaient porté si loin la défiance et l'incrédulité, se soient laissé tromper par une vaine apparence ? Est-il possible qu'ils aient cru tous voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas, toucher ce qu'ils ne touchaient pas, sans qu'aucun d'eux s'aperçût de la méprise où ils tombaient tous ? Est-il possible qu'ils se soient tous trompés sur une personne qu'ils avaient vue et suivie pendant tout le cours de ses travaux apostoliques, c'est-à-dire pendant trois années consécutives ? Est-il possible que tous leurs sens aient concouru à leur faire croire que cette personne se montrait à eux dans les différens endroits qu'ils désignent, qu'elle leur tenait les divers discours qu'ils rapportent, quoiqu'il ne leur eût jamais parlé, ni apparu en aucune manière ? Non, M. F., une erreur si grossière ne peut avoir prise sur

les hommes même les plus ignorans; et quand même les Apôtres l'auraient été encore plus qu'on ne le suppose, ils n'étaient du moins pas sourds, ils n'étaient pas aveugles; et quand on a la faculté de voir et d'entendre, on est aussi en état de bien juger d'un fait simple, sensible et palpable, que les hommes même les plus éclairés.

Il est donc évident que les Apôtres n'ont pas pu se tromper sur le fait de la résurrection de Jésus-Christ; mais n'est-il pas à craindre qu'ils n'aient voulu nous tromper en l'imaginant et en le revêtant des couleurs de la vérité? Ah! M.F., qu'il faudrait que l'incrédulité eût bien peu de ressources pour en chercher une dans une accusation si absurde! Quoi! des hommes dont la conduite a toujours été si irréprochable, que leurs ennemis eux-mêmes n'ont jamais pu leur faire le moindre reproche, auraient formé un projet qui ne peut-être que le fruit de la plus profonde scélératesse! Des hommes si humbles et si désintéressés, que, bien loin de rechercher les richesses et les honneurs, ils se faisaient un devoir de les mépriser et d'y renoncer, auraient inventé une fourberie qui ne peut être inspirée que par la cupidité et par l'ambition la plus effrénée! Des hommes en qui l'on ne voyait rien que de vil et de méprisable aux yeux du monde, auraient formé une entreprise qui exigeait le plus grand crédit et l'autorité la plus imposante! Des hommes enfin qui n'avaient ni talent, ni intrigue, ni habileté, se seraient mis dans l'esprit de faire croire à tous les peuples une merveille que les hommes même les plus habiles, les plus éclairés et les plus intrigans auraient eu peine à persuader à quelques particuliers!

Mais quel intérêt ces hommes avaient-ils donc à accréditer, contre le témoignage de leur conscience, le mensonge qu'on ose leur imputer? Ne savaient-ils pas qu'ils ne pourraient annoncer la résurrection de Jésus-Christ, sans choquer les préjugés et les idées de leur nation? Ne savaient-ils pas qu'en la prêchant, ils s'exposeraient évidemment à tout ce que la persécution, l'exil, les tourmens et la mort ont de plus affreux? Oui, M. F., ils le savaient, et s'ils avaient pu l'ignorer, l'événement ne tarda pas à le leur apprendre. Mais on eut beau les menacer, les persécuter, les maltraiter, les emprisonner: loin de rétracter le témoignage qu'ils avaient rendu à la résurrection de leur divin Maître, ils continuèrent à l'annoncer aux Juifs et aux gentils; ils la prêchèrent jusque sur les roues et sur les échafauds; ils allèrent même jusqu'à en sceller la vérité de leur propre sang, sans que la crainte des supplices et de la mort les fît désavouer à un seul d'entre eux. Or, est-il à présumer qu'ils eussent montré une fermeté si inébranlable, s'ils n'eussent pas été intimement convaincus de la réalité du fait qu'ils attestaient? Non, M. F., il est impossible qu'on soit assez ennemi de soi-même, pour aller volontairement à la mort, dans la seule vue de persuader aux autres une fausseté dont on ne doit retirer soi-même aucun avantage. Un homme qui porterait jusqu'à ce point la haine qu'il aurait pour lui-même, serait un phénomène inconcevable. Mais douze hommes qui donneraient dans le même travers, et qui feraient le même sacrifice, formeraient un prodige mille fois plus incompréhensible que les mystères que nous croyons.

Nous sommes donc assurés que les Apôtres

n'ont pu ni se tromper, ni avoir voulu nous tromper. On ne peut donc raisonnablement les soupçonner ni d'erreur, ni d'imposture, et leur témoignage seul établit de la manière la plus invincible, la résurrection de notre divin Sauveur. Mais si ce témoignage ne suffisait pas pour la prouver, en faudrait-il d'autres preuves que les vains efforts qu'ont faits les Juifs pour en montrer la fausseté?

Ils avaient certainement le plus grand intérêt à empêcher que la croyance de ce grand miracle ne s'établît dans le monde, puisque si l'on venait à être persuadé que ce même Jésus qu'ils avaient fait mourir ignominieusement sur une croix, était sorti glorieux et triomphant du tombeau par sa propre vertu, ils seraient regardés partout comme peuple déicide, et ils deviendraient un objet d'horreur aux yeux de tous les autres peuples. Si donc la résurrection de Jésus-Christ qu'ils étaient si intéressés à combattre, eût été réellement fausse, ils devaient naturellement prendre les mesures les plus efficaces pour en démontrer la fausseté, et démasquer l'imposture par des raisons qui ne permissent pas d'y ajouter foi. Mais où sont ces raisons, et qu'est-ce que les Juifs ont opposé au témoignage des Apôtres? Ils ont osé dire que si ces Apôtres ont annoncé la résurrection de leur Maître, ce n'est que parce qu'ils avaient enlevé son corps après son trépas.

Mais d'abord, M. F., les Apôtres auraient-ils pu exécuter cet enlèvement chimérique ; et la défiance des Juifs qui semblaient le craindre, n'avait-elle pas pris les moyens les plus infaillibles pour l'empêcher? N'avaient-ils pas mis une garde redoutable autour du sépulcre de Jésus-

Christ, pour en défendre les approches? N'avaient-ils pas fait apposer le sceau public sur la pierre qui le fermait? Comment donc les disciples de Jésus auraient-ils pu échapper à tant de vigilance, et pénétrer jusqu'au tombeau de leur Maître à travers tant d'obstacles insurmontables? Y pensez-vous, Juifs aveugles, lorque vous ne craignez pas d'avancer qu'ils sont venus pendant la nuit, et tandis que les gardes étaient ensevelis dans un profond sommeil? Ne deviez-vous pas sentir qu'il est contre toute vraisemblance, que le bruit inévitable qu'il fallait faire pour renverser la pierre qui couvrait le sépulcre, n'eût pas éveillé un seul des soldats qui le gardaient? Ne deviez-vous pas voir que, bien loin que le silence de la nuit favorisât le dessein que vous prêtez aux Apôtres, il ne pouvait servir au contraire qu'à le trahir? Ne deviez-vous pas comprendre, en un mot, que, bien loin de pouvoir se flatter de faire avec succès l'enlèvement dont vous les accusez, il devait leur paraître naturellement impossible, et que par conséquent ils n'ont pas même eu l'idée de le tenter?

Supposons cependant qu'ils aient été assez aveugles pour ne pas voir l'impossibilité de cet enlèvement : ils ne pouvaient pas du moins s'en dissimuler la difficulté; ils devaient sentir qu'autant qu'il leur était aisé d'échouer dans une entreprise si périlleuse, autant il leur était difficile d'y réussir, et que si malheureusement ils y échouaient, ils deviendraient infailliblement l'objet de la haine et de la vengeance publique. Or, est-il à présumer que ces hommes qui avaient abandonné si lâchement leur divin Maître pendant sa vie, se soient courageusement exposés aux périls les plus évidens pour l'enle-

ver après sa mort? Est-il à présumer qu'après n'avoir pas pu résister à la voix d'une femme, ils se soient déterminés à braver la fureur d'une troupe de soldats armés? Et qu'est-ce donc qui aurait pu opérer en eux un tel changement? L'intérêt qu'ils prenaient à la gloire de Jésus-Christ? Mais s'il était vrai, comme les Juifs le supposent, que, malgré ses promesses, il ne fût pas sorti triomphant du tombeau où il avait été enseveli, quel intérêt les Apôtres auraient-ils pu prendre à la gloire d'un homme qui les aurait trompés? Est-il naturel qu'on s'expose, qu'on se sacrifie pour un imposteur qui n'existe plus, et de qui l'on n'a plus rien à craindre ni à espérer? Qu'est-ce donc encore qui aurait pu les porter à une entreprise si dangereuse et si opposée à leur caractère naturellement faible et timide? Serait-ce leur propre intérêt? Mais qu'avaient-ils à attendre de cette entreprise, si ce n'est les supplices et la mort, s'ils y échouaient, et la vie la plus pénible, s'ils y réussissaient? Ce sont les Juifs perfides dont la fureur était allée jusqu'à faire condamner leur Dieu même à mourir sur une croix, qui avaient le plus grand intérêt à nier sa résurrection ; et c'est pour colorer leur injustice et leur cruauté, qu'ils ont imaginé cet enlèvement chimérique. Mais votre sagesse, ô mon Dieu! a confondu leur indigne artifice. L'iniquité s'est démentie elle-même, et les efforts qu'on a faits pour obscurcir la vérité de votre résurrection, n'ont servi qu'à le mettre dans une plus grande évidence.

Nous pouvons donc le dire hardiment avec l'Apôtre : Jésus-Christ est véritablement ressuscité, et l'incrédulité la plus obstinée ne peut se refuser aux preuves que nous en avons, sans

aller contre les lumières de la raison. Mais dès que ce divin Sauveur est véritablement ressuscité, ne pouvons-nous pas ajouter que sa résurrection est non-seulement le fait le plus incontestable, mais encore le fait le plus décisif et le plus propre à démontrer la vérité de la religion ?

Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, disait autrefois S. Paul aux Corinthiens, c'est en vain que je vous prêche et que vous m'écoutez : votre foi est aussi vaine que ma prédication est inutile. Mais si, au contraire, il est sorti vivant du tombeau, il est évident qu'il est Dieu, et qu'en croyant les vérités de la religion, nous les croyons sur la parole d'un Dieu. Quel autre en effet, quel autre qu'un Dieu aurait eu le pouvoir de quitter et de reprendre la vie à son gré? Quel autre qu'un Dieu pouvait se glorifier d'être libre jusque sous l'empire de la mort à laquelle il s'était soumis? Quel autre qu'un Dieu enfin pouvait trouver en lui-même assez de puissance pour se ranimer par sa propre vertu et pour recouvrer la vie jusque dans le sein du trépas? On avait bien vu quelques hommes extraordinaires arracher, par leurs prières, d'autres hommes des bras de la mort; mais il n'en avait paru aucun qui eût opéré ce prodige sur lui-même, et il n'y avait qu'un Dieu, dit S. Ambroise, qui pût ressusciter et se ressusciter.

Aussi, M. F., lorsque les Juifs demandèrent à Jésus-Christ une preuve incontestable de sa divinité, il ne leur cita ni les malades qu'il avait guéris, ni les aveugles qu'il avait éclairés ni les morts mêmes qu'il avait retirés de la poussière du tombeau; mais pour ne laisser aucune ressource à leur incrédulité, il les renvoya uni-

quement au miracle de sa résurrection. Détruisez, leur dit-il, en parlant de son corps, détruisez ce temple, et dans trois jours je le rétablirai; et si en mourant je consens à me mettre au rang des simples mortels, en ressuscitant, je vous forcerai de convenir que je suis égal à Dieu. C'est là effectivement l'effet que ce miracle produisit sur les esprits les plus opiniâtres et les plus incrédules. C'est à la vue de Jésus ressuscité, que l'incrédule Thomas se prosterna humblement à ses pieds, confessa hautement sa divinité dont il avait paru douter jusqu'alors, et s'écria avec transport : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. Eh! qui pourrait ne pas reconnaître un homme-Dieu dans un homme qui s'est ressuscité lui-même? Les ennemis mêmes de Jésus-Christ n'ont pas osé porter la déraison jusqu'à ce point; ils n'ont nié sa résurrection, que pour avoir droit de méconnaître sa divinité, parce qu'ils sentaient bien que s'il était véritablement ressuscité, il fallait nécessairement en conclure qu'il était Dieu.

C'est là en effet la conclusion que nous en tirons et que nous devons en tirer. Jésus-Christ est ressuscité : donc il est Dieu. Mais de cette première vérité combien n'en découle-t-il pas d'autres qui viennent à l'appui de notre *foi!* Jésus-Christ est Dieu : donc ses oracles sont infaillibles, sa doctrine est véritable, et quelque incompréhensibles que soient les mystères qu'il nous a révélés, nous devons les croire sans craindre de donner dans l'erreur; parce que Dieu étant essentiellement vrai, il ne peut nous enseigner que la vérité. Jésus-Christ est Dieu : donc nous devons suivre ses maximes et observer sa loi, parce qu'étant notre Dieu, il a le droit

de nous commander, et qu'étant ses créatures nous sommes obligés de lui obéir.

Ce sont là, M. F., les conséquences que l'on est forcé d'admettre, lorsqu'on reconnaît la divinité de Jésus-Christ; et l'on ne peut s'empêcher de la reconnaître, lorsqu'on est convaincu, comme nous devons l'être, de la vérité de sa résurrection. Laissons donc l'incrédule s'égarer à la suite de sa raison aveugle. Pour nous, reconnaissons ici avec joie, qu'en suivant les routes de la foi, nous suivons la voie la plus sûre et la plus raisonnable; que la résurrection seule de Jésus-Christ, dont la vérité nous est démontrée, suffit pour nous démontrer la vérité de la religion, et qu'il n'est aucun de nous qui ne puisse s'écrier avec autant d'assurance que l'apôtre S. Paul : Je sais quel est celui que j'adore et en qui j'ai mis toute ma confiance. Je sais que s'il a consenti à mourir pour expier mes péchés, il est ressuscité, selon sa promesse, pour assurer ma foi. Je sais qu'après m'avoir donné la plus grande marque d'amour dans sa mort, il m'a laissé une preuve évidente de sa divinité dans sa résurrection. Je suis donc assuré qu'en croyant en lui, je ne puis me tromper, et que ma foi est aussi raisonnable que sa parole est infaillible.

Tel est, M. F., le consolant témoignage que nous pouvons tous nous rendre en ce jour. Mais comme la religion nous apprend que la foi sans les œuvres est une foi morte, nous ne devons pas nous borner à croire la résurrection de notre divin Sauveur; nous devons encore accomplir sa loi, suivre ses maximes, imiter ses exemples, et mériter, en vivant comme lui, de ressusciter un jour comme lui : car ce n'est qu'à cette condition que nous pourrons participer aux avantages

de sa résurrection glorieuse, et l'apôtre S. Paul nous déclare expressément que ce n'est qu'en partageant ses souffrances, que nous pourrons avoir part à sa gloire. Faisons-nous donc un devoir de marcher sur ses traces ; et si nous sommes d'abord effrayés par les difficultés que l'on rencontre dans la route pénible qu'il a suivie, songeons que les peines passagères que nous aurons à y endurer, seront un jour remplacées par un bonheur qui n'aura point de fin. Y a-t-il rien de plus propre à nous encourager et à nous animer? Hélas ! nous ne faisons pas souvent difficulté de nous assujettir à la vie la plus dure et la plus gênante pour nous procurer des biens et des avantages dont on ne peut jouir que le court espace de temps que nous avons à passer sur la terre. Ah ! cherchons, M. F., cherchons quelque chose de plus solide et de plus durable. Méprisons ce qui passe, pour nous attacher à ce qui demeure : préférons une éternité de bonheur à quelques momens de plaisir, et en menant, comme Jésus-Christ, une vie souffrante et crucifiée, tâchons de mériter la résurrection glorieuse de l'éternelle félicité qu'il nous a promise et que je vous souhaite.

INSTRUCTION

SUR L'ASCENSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Lorsque Jésus-Christ eut brisé les liens de la mort, et fut sorti victorieux du tombeau, il

crut devoir encore passer quarante jours sur la terre pour se montrer à ses Apôtres, pour achever de les instruire, pour les rassurer, et surtout pour les bien convaincre qu'il était véritablement ressuscité. Mais après qu'il eut affermi leur foi en conversant et en mangeant plusieurs fois avec eux; après qu'il eut permis à l'incrédule Thomas de porter la main dans l'ouverture de ses plaies pour ne laisser aucun lieu à ses doutes; il voulut encore augmenter leur foi et leur espérance par le spectacle merveilleux de son ascension; et c'est dans ce dessein qu'il se rendit sur la montagne des Olives. Là, environné de plus de cinq cents disciples qui l'avaient suivi, il leur rappela les vérités qu'il leur avait enseignées, il ajouta de nouvelles promesses à celles qu'il leur avait déjà faites; et après les avoir bénis, il s'éleva en leur présence jusqu'au plus haut des cieux.

Voilà, M. F., ce que l'evangile nous apprend de l'ascension de notre divin Rédempteur; et et voilà aussi ce qui en démontre la vérité. Car ce n'est pas dans un lieu obscur et éloigné des yeux du public, que se passe le merveilleux événement que je viens de vous retracer. C'est sur une montagne, c'est sur une hauteur exposée aux regards de tous ceux qui y sont rassemblés. Cet événement n'est point un de ces faits équivoques qu'il soit difficile de bien distinguer, et où l'on puisse confondre l'apparence avee la réalité; c'est un fait palpable qui frappe de la manière la plus sensible les yeux de tous ceux qui sont à portée d'en être témoins. Ce n'est point un fait controuvé, et qu'on puisse soupçonner d'avoir été inventé à plaisir; il est trop contraire aux lois de la nature et trop au-dessus

de ses forces, pour qu'on ait pu l'imaginer; et il faut l'avoir réellement vu, pour avoir pu le croire, pour avoir osé l'annoncer, et surtout pour en avoir scellé la vérité de son propre sang, comme ont fait les Apôtres qui l'ont publié et prêché dans tout l'univers.

L'ascension de Jésus-Christ n'a donc rien que de véritable; mais elle n'a rien aussi que de glorieux pour ce divin Sauveur, rien que de consolant et d'instructif pour nous-mêmes, et c'est sous ce double point de vue, que je vais vous la représenter.

Quoi de plus glorieux, en effet, pour Jésus-Christ, que le triomphe de son ascension, et les différentes circonstances qui en relèvent l'éclat? Ce n'est pas, comme Elie, par le secours d'un char de feu, qu'il s'élève dans les airs; c'est par sa propre vertu. Il n'a pas besoin que les esprits célestes viennent l'aider à traverser l'espace immense qui sépare la terre du firmament; il le franchit par son seul pouvoir, il s'avance de lui-même vers les portes éternelles; il pénètre, dit S. Léon, jusqu'au-dessus du séjour qu'habitent les Anges, les Archanges, les Puissances, les Dominations, et il ne s'arrête que lorsque, parvenu jusqu'au trône de la divinité, il s'assied et triomphe à la droite du Tout-Puissant. C'est là le rang suprême qu'il occupe dans le ciel en qualité d'Homme-Dieu, égal à son Père par sa divinité; et c'est là que, placé au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, il reçoit les hommages de toutes les créatures, et il voit les esprits célestes eux-mêmes prosternés à ses pieds pour l'adorer. Pouvait-il y avoir rien de plus glorieux pour lui?

Mais l'ascension de notre divin Rédempteur

n'a pas seulement mis le comble à sa gloire, elle a encore réparé la dignité et assuré le bonheur des hommes. Nous avions tous été dégradés par le péché de notre premier père, et en le faisant chasser du paradis terrestre, ce funeste péché nous avait fait exclure du ciel. Cet heureux séjour avait été fermé pour tous les enfans d'Adam, et jusques à l'ascension de Jésus-Christ, aucun d'eux n'avait pu y entrer. Mais ce divin Sauveur en a ouvert aujourd'hui les portes; il a rétabli notre humanité dans l'état glorieux pour lequel elle avait été créée, il l'a environnée dans sa personne de tout l'éclat de la gloire céleste; et, peu content de prendre possession lui-même du royaume qui nous avait été préparé dès l'origine du monde, peu content d'y avoir introduit avec lui les âmes de tous les saints et de tous les patriarches qui étaient retenus dans les lymbes, il y est allé, comme il le disait lui-même à ses disciples, pour nous y préparer une place. Son ascension est donc, selon l'expression de S. Grégoire, le gage de notre élévation; et comme, en qualité de chrétiens, nous sommes tous destinés à être ses cohéritiers, nous pouvons tous espérer de partager un jour son héritage. Quoi de plus propre à nous consoler et à nous animer ?

Ah! M. F., nous cherchons tous à nous rendre heureux sur la terre, et il n'est aucun effort, aucun sacrifice que nous ne fassions pour nous procurer le bonheur que nous désirons. Mais qu'est-ce que ce bonheur en comparaison de celui dont nous jouirons avec Jésus-Christ dans le ciel, si nous sommes assez sages pour travailler à le mériter? Hélas! vous le savez, et l'expérience vous l'apprend tous les jours.

Le bonheur d'ici-bas est un bonheur imparfait. En nous procurant quelques biens, il ne nous met pas à l'abri de tous les maux. Nous avons toujours quelque chose à souffrir, soit du côté de nous-mêmes, soit du côté des autres. Les idées qui fatiguent notre esprit, les maladies qui affligent notre corps, les désirs ou les craintes qui agitent notre âme, viennent presque toujours répandre l'amertume sur les douceurs dont nous jouissons, et le plus heureux d'entre les hommes n'est que celui qui est le moins malheureux. Mais il n'en sera pas ainsi du bonheur qui nous est réservé dans le ciel. Là nous n'aurons plus rien à souffrir. Dieu, dit l'Ecriture, sèchera les larmes qui inondaient ici-bas les yeux de ses élus; et dans l'heureux séjour qu'ils habiteront, il n'y aura plus ni peine, ni chagrin, ni adversité qui puisse leur en arracher de nouvelles.

Le bonheur d'ici-bas est un bonheur incomplet qui nous laisse toujours quelque chose à désirer. Si l'on jouit d'une fortune propre à satisfaire la cupidité, on n'occupe pas un rang qui flatte la vanité. Si l'on vient à bout de parvenir aux honneurs qu'on ambitionnait, on ne peut se procurer le repos après lequel on soupirait. Si l'on goûte la douceur des plaisirs, on ne jouit point de la paix de l'âme et de la tranquillité de la conscience, qui seules peuvent nous rendre vraiment heureux. Mais dans le ciel, rien ne manquera à notre bonheur, et nous aurons en partage tout ce qui peut être l'objet de nos vœux et de nos désirs. Placés sur un trône de gloire, inondés d'un torrent de délices, éclairés au dedans des lumières de la vérité, revêtus au dehors de splendeur et de majesté, possédant ce

qu'il y a de plus précieux, aimant ce qu'il y a de plus aimable, nous y jouirons de tout ce qui peut satisfaire notre esprit, de tout ce qui peut embellir notre corps, de tout ce qui peut charmer notre cœur. Nous y verrons Dieu, nous l'y aimerons, nous l'y posséderons ; et que peut-on avoir à désirer, lorsqu'on est en possession du souverain bien, et à la source de tous les biens ?

Le bonheur d'ici-bas est un bonheur fragile et passager. Il n'est aucun jour où un revers de fortune ne puisse nous en priver. Nous savons du moins que nous en serons un jour dépouillés par la mort, et qu'à ce jour fatal qui peut arriver plus tôt que nous ne le croyons, de tous les avantages, de tous les biens que nous possédons, il ne nous restera, hélas ! qu'un tombeau. Mais lorsque nous serons dans le ciel, nous n'aurons point à craindre que l'adversité interrompe le cours de notre bonheur, ou que la mort vienne y mettre fin. L'adversité, dit l'Ecriture, n'a point accès dans le ciel, et la mort n'y saurait exercer son empire. Les années s'écouleront, les siècles se succèderont, le monde finira; mais la vie bienheureuse dont nous jouirons dans le séjour de l'immortalité, n'aura point de fin : elle durera autant que Dieu même; et comme Dieu est éternel, nous vivrons éternellement comme lui, nous serons éternellement heureux avec lui.

Telle est, M. F., la différence qu'il y a entre la félicité que Jésus-Christ est allé nous préparer dans le ciel, et celle dont nous pouvons jouir sur la terre. Nous avons à choisir entre l'une et l'autre : car on ne peut les réunir toutes les deux ; et c'est à nous à voir quelle est celle qui

doit avoir la préférence. Mais que dis-je? y a-t-il donc à choisir, à délibérer; et ne faudrait-il pas que nous fussions entièrement aveugles, pour ne pas comprendre que toutes les satisfactions que nous pouvons trouver dans ce lieu d'exil, ne sont rien en comparaison des délices ineffables qui nous sont réservées dans la céleste patrie? Ne faudrait-il pas que nous fussions ennemis de nous-mêmes, pour aimer mieux être imparfaitement heureux pendant quelques années, que de l'être entièrement dans le ciel, pendant toute l'éternité? C'est là cependant le grand désordre où tombent la plupart des hommes. Ils soupirent sans cesse après les richesses, les honneurs et les plaisirs de ce monde, et ils ne tournent jamais leurs désirs vers les biens, le bonheur et la gloire de l'autre. Ils ambitionnent les places que leurs protecteurs peuvent leur procurer sur la terre, et ils ne font aucun cas de celle que Jésus-Christ est allé leur préparer dans le ciel. Ce n'est cependant qu'en y pensant et en le désirant; ce n'est surtout qu'en travaillant à la mériter, que nous pouvons nous promettre de l'obtenir. Jésus-Christ lui-même, qui est notre chef et notre modèle, ne l'a obtenue qu'à cette condition, et il nous assure expressément dans nos livres saints, qu'il a fallu qu'il souffrît pour entrer dans sa gloire. Ne nous flattons donc pas de pouvoir y parvenir sans souffrir. Les souffrances sont la voie qui conduit au ciel; et c'est en cela que nous devons admirer la sagesse et la bonté de la Providence: car vous n'ignorez pas, M. F., que les maux que nous avons à endurer sur la terre, l'emportent de beaucoup sur les biens dont nous pouvons y jouir. Vous savez que dans cette vallée de lar-

mes, le nombre des malheureux est beaucoup plus grand que celui des heureux, et que les afflictions et les souffrances sont l'apanage de presque tous les hommes. Or, cela étant, Dieu pouvait-il prendre un moyen plus sage et plus avantageux pour nous, que de nous faire envisager ces souffrances et ces afflictions comme autant de degrés destinés à nous conduire au souverain bonheur; et si nous les considérions sous ce point de vue, bien loin de nous en plaindre, ne serions-nous pas plutôt portés à nous en réjouir?

Souffrez donc, vous surtout que la Providence semble avoir condamnés à toutes les rigueurs du travail et de la pauvreté, souffrez que, me servant des paroles de Jésus-Christ, je vous dise comme il le disait à ses Apôtres : La carrière pénible que vous avez à parcourir, vous offrira bien des sujets de larmes et de soupirs; mais, bien loin de vous attrister des maux que vous aurez à endurer, réjouissez-vous-en plutôt et tressaillez-en d'allégresse, parce que si vous sanctifiez ces maux par la résignation et par la patience, ils deviendront le titre de la récompense que vous recevrez dans le ciel, où vous n'aurez plus aucun mal à souffrir. Oui, pauvres et malheureux, c'est ainsi que Dieu vous dédommagera dans la suite de l'espèce de rigueur dont il use maintenant envers vous. C'est là qu'aboutiront toutes les peines et tous les chagrins qui répandent l'amertume sur votre vie. La route difficile que vous suivez à présent est semée de ronces et d'épines; mais le terme où elle conduit, est un séjour délicieux où vous ne trouverez que des fleurs, et où le lait et le miel coulent de toutes parts. Dieu veut maintenant vous

éprouver ; mais il ne vous éprouve que pour pouvoir dans la suite vous récompenser. Soyez donc patiens, dit l'apôtre S. Jacques. Imitez la sagesse du laboureur, qui dans l'espérance de la récolte abondante qu'il se promet, supporte courageusement les travaux qui doivent la lui procurer ; et lorsqu'à la vue des peines que vous aurez à souffrir, vous sentirez votre courage s'affaiblir et se ralentir, portez vos regards vers le ciel. Un seul coup-d'œil vers cet heureux séjour suffira, si vous avez de la foi, pour adoucir toutes les amertumes de votre sort ; et puisque, à l'exemple de Jésus-Christ, il vous faut nécessairement souffrir pour y parvenir, non-seulement vous supporterez vos souffrances avec patience, mais vous irez peut-être, comme l'apôtre S. Paul, jusqu'à vous en faire un sujet de joie.

Ce n'est cependant pas par les seules souffrances que nous pouvons mériter la place que Jésus-Christ est allé nous préparer dans le ciel. Nous voyons dans la description prophétique que le saint roi David nous a faite de l'ascension de ce Dieu sauveur, nous voyons, dis-je, que les anges qui le précédaient et qui ouvraient, pour ainsi dire, la marche de son triomphe, s'écrièrent, lorsqu'ils furent parvenus à la porte du ciel : Levez-vous, princes de la milice céleste. Ouvrez-vous, portes éternelles, afin que le roi de gloire puisse entrer dans l'heureux séjour que vous habitez. Mais nous lisons aussi que les esprits célestes à qui l'on avait confié la garde de ces portes sacrées, répondirent à ceux qui les invitaient à les ouvrir : Quel est donc ce roi de gloire ? et qu'ils ne les ouvrirent que lorsqu'on leur dit : C'est le Seigneur qui, par sa force et sa puissance, a triomphé de tous ses ennemis :

c'est le Seigneur qui s'est signalé par la pratique de toutes les vertus, dont il a donné l'exemple dans sa conduite.

Or, que signifient ces demandes? que veulent dire ces réponses des esprits bienheureux? Elles signifient que ce n'est point sans un titre légitime qu'on peut entrer dans le royaume céleste : elles nous apprennent que, pour y être admis, il faut avoir imité la force, le courage, la sainteté de Jésus-Christ, qui, en nous servant de guide, doit aussi nous servir de modèle. Quand donc vous vous présenterez aux portes de la céleste Jérusalem, et que vous demanderez qu'on vous les ouvre, on examinera si vous avez les mêmes titres que ce divin Sauveur, pour y être introduits; et si, comme lui, vous avez vaincu les ennemis que vous aviez à combattre, et pratiqué les vertus que vous prescrivait votre religion, les portes éternelles s'ouvriront pour vous recevoir, et vous irez occuper la place que Jésus-Christ vous est allé préparer. Mais si au contraire vous vous êtes laissé vaincre par les passions et subjuguer par le vice, vous ne pouvez vous attendre qu'à en être exclus, parce que cet heureux séjour n'est destiné qu'aux âmes fortes et vertueuses qui s'en seront rendues dignes par les victoires qu'elles auront remportées, et les vertus qu'elles auront pratiquées.

Ne vous y trompez donc pas, dit ici S. Augustin : Ni l'avarice, ni l'orgueil, ni l'ambition, ni l'amour des plaisirs, ni le désir de la vengeance, ni aucune autre passion ne peuvent monter dans la région fortunée où notre chef nous a précédés; et il faut renoncer à ses passions, pour pouvoir y entrer. Si donc nous en suivons les mouvemens déréglés, elles ne pourront que nous

entraîner dans l'abîme de la perdition; mais si nous avons soin de les réprimer et de nous élever au-dessus des désirs criminels qu'elles nous inspirent, elles deviendront les instrumens de notre salut; et les victoires que nous remporterons sur elles seront comme autant de degrés qui nous aideront à parvenir au céleste séjour. C'est ainsi qu'y sont parvenus tous les saints, et ce n'est que par ce moyen que nous y parviendrons nous-mêmes. On ne donnera la manne, dit l'Ecriture, qu'à ceux qui auront vaincu, et il n'y aura de couronnés, ajoute l'Apôtre, que ceux qui auront légitimement combattu. Le ciel est une récompense : on ne peut l'obtenir sans l'avoir méritée, et on ne peut la mériter, qu'en fuyant le vice et pratiquant la vertu.

N'oublions donc rien pour nous en rendre dignes; et pour nous y animer, songeons que, d'après l'oracle de l'apôtre S. Paul, tous les sacrifices que nous pourrions faire, toutes les souffrances que nous pourrions avoir à endurer ici-bas, ne sont rien en comparaison de la gloire et du bonheur ineffables qui doivent en être la récompense dans le ciel. Songeons que, comme le disait un fervent chrétien que l'on blâmait d'avoir préféré les rigueurs de la solitude aux agrémens dont il pouvait jouir dans le monde, le plaisir d'être exempt de toute peine pendant toute l'éternité, vaut bien la peine de se priver de tous les plaisirs pendant un court espace de temps. S'il nous faut des exemples pour nous animer, jetons les yeux, je ne dis pas sur ce qu'ont enduré Jésus-Christ et les saints, mais sur ce qu'endurent tous les jours ceux qui ne cherchent le bonheur que dans les avantages qu'on peut trouver ici-bas. Considérons en particulier ces guerriers

intrépides qui sont destinés à défendre la patrie et à combattre ses ennemis. Que ne souffrent-ils pas, que ne sacrifient-ils pas pour parvenir au terme où ils aspirent? L'intempérie des saisons, la fatigue des marches, la vue du danger, la crainte de la mort, rien ne les décourage, rien ne les arrête, et l'espérance de la récompense qu'ils se promettent leur fait tout braver et tout surmonter. Mais quelle est donc cette récompense? Hélas! vous le savez, M. F., c'est un poste honorable, c'est une distinction glorieuse, c'est quelquefois, si vous le voulez, une fortune considérable. Mais combien de fois leur désir et leur espoir ne sont-ils pas trompés! Combien de fois, faute d'être connu, leur mérite ne demeure-t-il pas sans récompense! Ils ne se dégoûtent pourtant pas, ils ne se découragent pas, et ils ne cessent de poursuivre à travers les fatigues et les périls, ce qu'ils n'obtiendront peut-être jamais, ou ce que la mort viendra leur enlever dès qu'ils l'auront obtenu.

Nous, M. F., nous savons que tous les avantages et tous les biens dont le monde pourrait les combler ne sont rien en comparaison de ceux que Dieu nous réserve. Nous savons que si nous nous rendons dignes de la récompense qu'il nous a promise, nous sommes assurés qu'il nous l'accordera. Nous savons enfin que si nous sommes assez heureux pour l'obtenir, nous pouvons nous promettre d'en jouir éternellement; et cependant nous ne voulons rien faire, rien souffrir, rien sacrifier pour la mériter! N'est-ce pas là l'aveuglement le plus déplorable; et ne faut-il pas avoir entièrement perdu la foi, pour tenir une conduite si contraire aux vérités qu'elle nous enseigne et aux espérances qu'elle nous

donne ? Revenons donc, M. F., revenons de ce funeste aveuglement ; et puisque ce n'est que dans le ciel que nous pouvons être parfaitement et éternellement heureux, comportons-nous et vivons de telle manière que nous puissions être jugés digne d'entrer en possession du bonheur dont on y jouit.

INSTRUCTION

SUR LA DESCENTE DU S. ESPRIT SUR LES APOTRES.

La fête qui nous rassemble aujourd'hui au pieds des autels est une de celles que l'Eglise célèbre avec le plus de solennité, parce qu'elle nous rappelle un des plus grands bienfaits que Dieu ait accordés aux hommes. C'est aujourd'hui en effet que, comme le dit l'Eglise elle-même dans une des antiennes qu'elle chante pour nous retracer ce bienfait, c'est aujourd'hui que l'Esprit saint parut aux yeux des Apôtres sous le symbole du feu qu'il fit briller sur leurs têtes. C'est aujourd'hui qu'il les enrichit de ses dons les plus précieux. C'est aujourd'hui qu'il les envoya dans le monde pour y prêcher l'Evangile et pour annoncer à tous les peuples que ceux qui croiraient et recévraient le baptême seraient sauvés. C'est aujourd'hui qu'en conséquence de cette mission divine, les Apôtres sortirent du cénacle où ils s'étaient renfermés, et se montrèrent en public, prêchant la résurrection de leur divin Maître, et étonnant toute la ville de Jérusalem et tous les étrangers qui s'y

étaient rendus pour la fête de la Pentecôte, par les miracles qu'ils faisaient, et par le don qu'ils avaient de se faire entendre à toutes les nations à la fois, comme s'ils avaient parlé la langue de chacune d'elles. C'est aujourd'hui enfin que trois mille Juifs se convertirent à la première prédication de S. Pierre, et qu'il commença à se former dans la Judée une Eglise qui, par la piété et la charité dont elle était animée, fut dans la suite le modèle de toutes les Eglises.

On peut donc regarder le jour de la Pentecôte, comme le jour de la naissance de la religion chrétienne, et c'est pour cela que l'Eglise la célèbre avec tant de pompe. Ce qui distingue encore plus particulièrement cette fête, c'est que, bien différente de toutes les autres, où nous ne faisons que rappeler les mystères qui en sont l'objet, nous pouvons, en la célébrant, voir se renouveler l'heureux événement que nous y célébrons. Quand nous solennisons, par exemple, la fête de la naissance ou de la résurrection de notre divin Sauveur, nous ne pouvons pas nous flatter de le voir naître ou ressusciter de nouveau. Mais aujourd'hui que nous faisons la fête de la descente du Saint-Esprit, nous pouvons espérer de la voir se renouveler en nous d'une manière invisible; nous pouvons attirer en nous ce divin Esprit qui descendit autrefois sur les Apôtres; nous pouvons enfin participer à l'heureux changement qu'il opéra en eux, et dont nous avons encore plus besoin qu'eux. Il est donc important, M. F., que vous sachiez quel est ce changement, et ce que vous devez faire pour vous en rendre dignes; et c'est ce que je me propose de vous apprendre dans cette Instruction.

Quel est donc l'effet que produisit sur les

Apôtres la descente du Saint-Esprit? Pour nous en former une idée, il ne faut qu'examiner, d'un côté ce qu'étaient ces Apôtres avant qu'ils eussent reçu ce divin Esprit, et de l'autre ce qu'ils devinrent après l'avoir reçu. Or qu'étaient-ils avant que cet Esprit de vérité, de sainteté et de charité se fût répandu sur eux en forme de langues de feu? C'étaient des hommes ignorans et imbus de préjugés si profondément enracinés dans leur esprit, que Jésus-Christ lui-même n'avait pu les en arracher. Il leur avait bien expliqué les mystères du royaume de Dieu, tantôt ouvertement et sans détour, et tantôt par des comparaisons et des paraboles qui auraient dû les rendre sensibles à leurs yeux; mais toutes les leçons de ce divin Maître avaient été inutiles : ils ne comprenaient rien, dit l'Ecriture, aux grandes vérités qu'il leur prêchait; et la veille même de son ascension, ils le forcèrent encore à leur reprocher leur lenteur à croire. Il leur avait bien annoncé plusieurs fois que son royaume n'étant pas de ce monde, il ne voulait régner que sur les esprits et les cœurs de ceux qui croiraient en lui. Mais malgré tout ce qu'il leur avait dit sur ce sujet, ils croyaient toujours comme les Juifs charnels, qu'il n'était venu sur la terre que pour les soustraire au joug des nations, et pour les faire régner eux-mêmes sur les autres peuples. Mais dès que les lumières de l'Esprit saint, figurées par le feu brillant qui parut sur leur tête, se fut répandu dans leur esprit, elles en bannirent l'erreur, l'ignorance, les préjugés; et conformément à la promesse de Jésus-Christ, non-seulement elles leur montrèrent quelques vérités, mais elles leur firent connaître toute vérité. Il s'opéra alors dans leur

esprit le même changement qui s'opère dans la nature, lorsque le jour succède à la nuit. Ils étaient plongés dans les ténèbres, et ils furent tout-à-coup environnés de clartés; ils ne pouvaient pas concevoir les vérités les plus simples, et ils comprirent les mystères les plus sublimes; ils étaient incapables de saisir les instructions qu'on leur donnait à eux-mêmes, et ils furent en état d'instruire les autres, et, de disciples ignorans qu'ils étaient, ils devinrent les maîtres de l'univers.

Qu'était-ce encore que les Apôtres avant que l'Esprit saint fût venu purifier et embraser leurs cœurs? C'étaient des hommes sujets à tous les défauts de l'humanité : ils n'avaient que des idées charnelles et des désirs terrestres; ils ne soupiraient qu'après les distinctions; ils n'ambitionnaient que les premières places du royaume imaginaire qu'ils croyaient que Jésus-Christ venait fonder sur la terre, et on les avait vus se disputer la prééminence le jour même où, en leur lavant les pieds, ce divin Sauveur leur avait donné l'exemple de l'humilité la plus profonde. Mais que leur conduite fut bien différente après la descente de l'Esprit saint! Alors l'amour de Dieu remplaça en eux l'amour du monde. Alors, bien loin de rechercher les honneurs, ils se firent un devoir de les fuir et de se dérober à ceux qu'on leur offrait. Alors ils n'eurent plus d'autre ambition que celle de se sanctifier eux-mêmes en travaillant à sauver les autres. Alors, en un mot, ils furent transformés en des hommes nouveaux; ils devinrent les vainqueurs des passions dont ils étaient les esclaves, et au lieu de se laisser subjuguer par le moindre vice, ils donnèrent l'exemple de toutes les vertus.

Qu'était-ce, enfin, que les Apôtres avant que l'Esprit saint les eût revêtus de la force et de la vertu du Très-Haut ? C'étaient des hommes lâches, timides et pusillanimes, que le plus faible obstacle arrêtait, que le moindre danger effrayait, et à qui la crainte avait fait indignement sacrifier la reconnaissance et l'attachement qu'ils devaient à leur divin Maître. A la seule voix d'une femme, Pierre avait nié qu'il fût son disciple, et pour ne pas se compromettre, il était allé jusqu'à protester qu'il ne le connaissait même pas. Les autres Apôtres n'avaient pas montré moins de lâcheté que leur chef. Loin de se déclarer ouvertement pour Jésus-Christ, la crainte de partager les outrages qu'il essuyait leur fit oublier la fidélité qu'ils lui avaient vouée et qu'il méritait à tant de titres. Dès qu'on eut frappé le pasteur, le troupeau se dispersa, et il n'y eut que le disciple bien-aimé qui eût le courage de l'accompagner sur le Calvaire. Mais qu'ils se comportèrent bien autrement, lorsqu'ils eurent reçu l'Esprit de force que leur divin Maître avait promis de leur envoyer ! Timides brebis, ils furent transformés tout-à-coup en lions intrépides, et ils montrèrent encore plus de courage et de fermeté, qu'ils n'avaient fait paraître de faiblesse et de lâcheté. Ce même Pierre que les reproches d'une femme obscure avaient déterminé à renier Jésus-Christ, ne craint pas aujourd'hui de lui rendre témoignage en présence de tous les habitans de Jérusalem; il ne sort du cénacle que pour aller leur reprocher sa mort, leur annoncer sa résurrection; et l'Esprit divin dont il est animé lui donne tant d'ascendant sur eux, qu'il en convertit plus de cinq mille par un seul discours. Les autres

Apôtres ne se montrent pas moins courageux. Comme ils ont reçu le même Esprit que Pierre, ils déploient le même zèle ; ils se répandent de tous côtés pour publier la gloire du Dieu sauveur qu'ils avaient vu ressuscité; et il n'est rien qu'ils n'osent et qu'ils n'affrontent pour le faire adorer. C'est en vain qu'on emploie les défenses et les menaces pour leur fermer la bouche : ils répondent à ceux qui les leur font, qu'il est juste d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. C'est en vain qu'au lieu de les écouter et de les croire, on les persécute et on les couvre d'affronts : les mauvais traitemens et les injures ne font qu'augmenter l'ardeur de leur zèle, et ils se réjouissent, dit l'historien sacré, de ce qu'en publiant la gloire et le nom de Jésus, ils ont été jugés dignes d'essuyer les insultes dont on les accable.

Tels sont, M. F., les merveilleux effets que l'Esprit saint opéra sur l'esprit et sur le cœur des Apôtres. Mais ce n'est pas seulement sur ces hommes privilégiés qu'il répandit ses bienfaits. Nous voyons dans les divers endroits de l'Ecriture, que les premiers fidèles n'eurent souvent pas moins de part à ses dons que les Apôtres. Nous y lisons qu'ils recevaient aussi l'Esprit saint, et qu'il descendait quelquefois sur eux d'une manière sensible. Mais aussi quel admirable changement ne remarqua-t-on pas dans la conduite de ces premiers chrétiens ! Ils étaient auparavant sujets à tous les vices qu'autorisait l'idolâtrie ; et ils donnèrent au monde l'exemple de toutes les vertus qu'inspire le christianisme. Pleins de ferveurs et de piété, ils renonçaient au monde, pour ne s'attacher qu'à servir Dieu ; ils lui offraient sans cesse l'encens de leurs prières, ils s'unissaient tous les jours à lui par la

communion. Détachés des biens de la terre, ils venaient déposer aux pieds des Apôtres les richesses qu'ils possédaient, ou ils ne s'en servaient que pour soulager les pauvres et les malheureux. Unis entre eux par les liens sacrés de la charité, ils se regardaient, ils se chérissaient tous comme des frères; il n'y avait parmi eux qu'un cœur et qu'une âme, et l'union sincère qui régnait parmi eux faisait une si vive impression sur l'esprit même des idolâtres, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de l'admirer, et que plusieurs même en vinrent jusqu'à l'imiter en embrassant le christianisme qui la leur inspirait. Aussi détachés d'eux-mêmes qu'attachés à Dieu, ils étaient toujours prêts à tout abandonner, à tout souffrir pour lui, et plusieurs d'entre eux ont prouvé, en se dévouant à toutes les rigueurs du martyre, qu'ils aimaient mieux sacrifier leur vie que de renoncer à leur foi ou de manquer à leur devoir. Mais d'où leur venait cette piété, ce mépris des richesses, cet attachement pour Dieu, ce renoncement à eux-mêmes et cette charité pour les autres, si ce n'est de l'Esprit saint, qui en éclairant leur esprit et en embrasant leurs cœurs, les avait élevés au-dessus des faiblesses de la nature, et en avait fait des hommes nouveaux?

Mais ce divin Esprit, qui est toujours prêt à descendre sur ceux qui l'invoquent avec confiance, a-t-il opéré en nous les mêmes effets qu'il produisit autrefois parmi les Apôtres et les premiers chrétiens? Remarque-t-on en nous la ferveur et la piété qu'on admirait en eux? Sommes-nous, comme eux, assidus à la prière, zélés pour le service de Dieu et empressés de nous unir à Jésus-Christ par la communion? Hélas! on ne regarde presque plus dans le monde ces saints

exercices que comme le partage de quelques âmes pieuses; la plupart des mondains ne les connaissent plus que pour s'en dispenser ; et il en est même un grand nombre qui, bien loin de se faire un devoir de s'en occuper, se feraient une honte de les pratiquer. Sommes-nous détachés comme les premiers chrétiens, des biens de la terre, et n'ambitionnons-nous, comme eux, que les biens du ciel? Hélas! presque tous les hommes semblent avoir, au contraire, renoncé aux trésors du ciel, pour ne s'occuper qu'à s'enrichir sur la terre. L'intérêt et la cupidité sont les seuls mobiles de leur conduite, l'opulence et la fortune sont les seuls objets de leurs désirs ; et quoiqu'ils n'ignorent pas les terribles anathèmes que Jésus-Christ a lancés contre les riches, ils n'ont d'autre soin et d'autre ambition que de le devenir. Voit-on régner parmi nous l'esprit de charité qui animait les membres de la primitive Eglise? Nous aimons-nous comme eux? Ne faisons-nous, comme eux, qu'un cœur et qu'une âme? Regardons-nous les pauvres comme nos frères, et leur faisons-nous éprouver, par nos dons et par nos aumônes, les salutaires effets de la charité fraternelle que nous devons avoir pour eux? Hélas! vous le voyez, M. F., et souvent même vous vous en plaignez : l'égoïsme, l'avarice, l'amour du faste et du luxe, l'indifférence et la dureté, ont remplacé parmi nous la charité qui faisait la gloire de la religion dans les premiers siècles du christianisme. Le feu sacré de cette divine charité semble s'être entièrement éteint, et l'on ne voit presque partout que celui de la vengeance, de la haine et de l'animosité. Sommes-nous enfin animés de cette force et de ce courage intrépide qui animait les premiers fidè-

les, et qui en les élevant au-dessus de tous les obstacles et de tous les dangers, leur faisait préférer les horreurs des tourmens et de la mort aux attraits du vice et du péché? Hélas! la moindre peine nous rebute, la moindre difficulté nous arrête dans le chemin de la vertu. Il ne faut que la crainte d'une raillerie, pour nous faire sacrifier le devoir du respect humain. Il ne faut qu'une menace de la part des hommes pour nous faire braver toutes celles de la religion, et retenus par une lâche timidité, quand il s'agit d'obéir à la loi de Dieu, nous ne montrons du courage, que lorsqu'il est question de nous soumettre aux maximes et aux usages du monde.

Pouvons-nous donc, M. F., nous flatter d'avoir reçu le Saint-Esprit comme les Apôtres et premiers chrétiens? Pouvons-nous croire qu'il règne en nous comme il régnait en eux? Ah! ce qui y règne, c'est l'esprit de cupidité, c'est l'esprit d'ambition, c'est l'esprit de vengeance, c'est l'esprit de jalousie; c'est, en un mot, l'esprit du monde que nous avons préféré et que nous préférons encore à l'esprit de vérité, à l'esprit de piété, à l'esprit de la force, c'est-à-dire à l'Esprit saint qui seul devrait y régner. Nous avons eu dans notre enfance le bonheur de le recevoir, cet Esprit saint, en recevant le sacrement que Jésus-Christ a établi pour nous le donner. Nos corps devaient à jamais lui servir de temple, et nos cœurs de sanctuaire. Mais nous l'en avons en quelque sorte chassé, pour y laisser dominer les passions qu'il devait en bannir. Et quel a été le fruit de l'indigne préférence que nous avons donnée à ces honteuses passions? Quel avantage avons-nous retiré de l'esprit du monde qui a détruit en nous le règne de l'Esprit saint? Je n'ai

pas besoin de vous le dire, et l'expérience a dû suffire pour vous l'apprendre. En suivant cet esprit du monde, qui n'est qu'un esprit de mensonge et de libertinage, vous n'avez fait que vous égarer, que vous dépraver, que vous déshonorer peut-être par les désordres les plus honteux; et en croyant trouver dans la voie large où il vous a entraînés les satisfactions qui semblaient devoir faire votre bonheur, vous n'y avez trouvé que des peines, que des chagrins et que des remords; au lieu que si vous eussiez suivi les lumières et les inspirations de l'Esprit saint qui est un esprit de vérité et de sainteté, vous auriez marché constamment dans la voie droite qui conduit au salut, vous vous seriez préservés des taches honteuses du vice, vous vous seriez fait estimer par la pratique de toutes les vertus, et vous auriez mené une vie pure et tranquille qui aurait fait tout à la fois votre gloire et votre bonheur. Mais comment pourriez-vous être éclairés et dirigés par l'Esprit saint, tandis que, livrés à la dissipation et entraînés par le tourbillon du monde, vous l'abandonnez, vous l'oubliez et ne songez seulement pas à implorer ses lumières?

Quand les Apôtres voulurent se disposer à le recevoir, ils s'éloignèrent du tumulte du monde, ils se retirèrent dans les ombres de la retraite, ils ne s'occupèrent qu'à l'attirer sur eux par la ferveur de leurs prières. Or voilà, M. F., ce que vous devez faire vous-mêmes, si vous voulez que l'Esprit saint vienne éclairer votre esprit et purifier votre cœur, comme il éclaira et purifia celui des Apôtres. Cet esprit de paix n'habite point dans le trouble, et il ne fait entendre sa voix qu'à ceux qui l'écoutent dans

le silence de la solitude. Commencez donc par renoncer au commerce du monde qui vous le fait oublier, et faites succéder en vous le recueillement à la dissipation. Si votre situation ne vous permet pas de vous retirer dans un lieu solitaire, faites-vous du moins une solitude dans votre cœur; ne vous y occupez qu'à y attirer par vos vœux et par vos désirs l'Esprit saint qui seul peut le sanctifier, et adressez-lui continuellement cette belle prière que l'Eglise lui adresse tous les jours pendant ce saint temps: Venez, Esprit saint, venez nous éclairer de vos divines lumières et nous enrichir de vos dons précieux. Vous seul pouvez nous instruire, nous fortifier, nous consoler et nous animer. Sans vous il ne peut y avoir en nous que ténèbres et que corruption. Venez donc remédier aux maux qui nous accablent, et nous accorder les biens qui nous manquent. Faites succéder dans nos âmes la vertu au vice, la ferveur à la lâcheté, l'amour de Dieu à l'amour du monde et de nous-mêmes, afin que, toujours dirigés, soutenus et animés par vous, nous puissions parvenir à l'heureux terme et au séjour glorieux où vous voulez nous conduire.

INSTRUCTION

SUR LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

Le mystère de la très-sainte Trinité est le plus grand mystère de la religion et la source de tous

les autres mystères. Tout vient de la Trinité; tout doit être rapporté à la Trinité : elle est le principe et la fin de tout. Il est donc extrêmement important, M. F., que nous vous instruisions de tout ce qui a rapport à ce grand mystère, et c'est ce que je me propose aujourd'hui. Or, pour le faire d'une manière plus solide, plus claire et plus utile, je vous exposerai d'abord ce que la foi nous apprend de la Trinité : je vous montrerai ensuite ce que nous devons faire pour la Trinité.

Qu'est-ce donc d'abord que la foi nous apprend de la Trinité? Elle nous apprend qu'en Dieu il y a trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; que le Père est la première personne, le Fils la seconde, et le Saint-Esprit la troisième.

Elle nous apprend que ces trois personnes sont distinctes l'une de l'autre; que le Père est distingué du Fils, et que le Saint-Esprit n'est ni le Père ni le Fils.

Elle nous apprend que ces trois personnes sont Dieu; qu'elles sont toutes trois égales en puissance, en sagesse, et en tous les autres attributs de la divinité; mais qu'elles ne sont point trois Dieux; qu'elles subsistent en une seule et unique nature, qu'elles n'ont qu'une seule substance, qu'une même essence et ne font qu'un seul Dieu.

Elle nous apprend que de toute éternité le Père en se connaissant lui-même engendre le Fils qui lui est consubstantiel, c'est-à-dire qui est la même substance que lui, et qui est le verbe et la sagesse de Dieu.

Elle nous apprend que le Saint-Esprit n'est point engendré, mais que de toute éternité il

procède du Père et du Fils, qui le produisent en s'aimant mutuellement.

Elle nous apprend enfin que le Fils et le Saint-Esprit sont aussi anciens que le Père, parce que le Père n'a pas pu être un instant sans se connaître, et ainsi engendrer le Fils; tout comme le Père et le Fils n'ont pas pu être un instant sans s'aimer, et ainsi produire le Saint-Esprit.

C'est là, M. F., l'idée que la religion nous donne de la Trinité; c'est là ce que la foi nous en fait connaître. Mais quels devoirs avons-nous à remplir envers elle? C'est ce que je vais vous expliquer, et ce que je vous prie d'écouter attententivement. 1° Nous devons croire la Trinité. 2° Nous devons l'honorer. 3° Nous devons l'imiter.

Je dis d'abord que nous devons la croire. Et pourquoi? Parce qu'il n'y a rien de plus juste, rien de plus méritoire, rien de plus consolant que d'en faire l'objet de notre croyance.

Quoi de plus juste, en effet, que de croire ce que Dieu lui-même nous a révélé? Si c'était un pur homme qui nous eût appris et annoncé de lui-même le grand mystère d'un Dieu en trois personnes, quelques talens, quelques lumières, quelques connaissances qu'il pût avoir, nous pourrions être fondés à refuser d'ajouter foi à ses paroles, parce que nous savons tous que les hommes, même les plus instruits et les plus éclairés, sont sujets à l'erreur, et peuvent, en se trompant, nous tromper nous-mêmes. Mais ce n'est pas d'après la parole d'un homme, c'est d'après les oracles de Dieu, que nous croyons le mystère de la Trinité. C'est lui qui nous l'a révélé, et qui seul pouvait nous le révéler, parce qu'il est trop relevé et trop supérieur aux lu-

mières de notre esprit, pour qu'il ait pu être imaginé par les hommes. C'est lui qui nous a dit expressément par l'organe de l'apôtre S. Jean, inspiré par le Saint-Esprit : *Il y a dans le ciel trois témoins qui rendent témoignage, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ces trois sont un.* C'est Jésus-Christ lui-même, Dieu comme son Père, qui nous a dit en propres termes : *Moi et mon Père, nous sommes une même chose.* C'est lui qui a ajouté, en parlant à ses Apôtres : *L'esprit saint qui procède du Père vous enseignera toute vérité.* Quand donc nous croyons que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu en trois personnes, nous ne le croyons que parce que c'est ce seul Dieu en trois peronnes qui nous a révélé cette vérité. Or dès qu'il est certain que c'est lui qui nous l'a révélée, nous ne pourrions refuser d'y ajouter foi ; et oser seulement la révoquer en doute, ce serait méconnaître sa véracité, son infaillibilité ; ce serait, en quelque sorte, l'accuser de se tromper ou de vouloir nous tromper nous-mêmes ; ce qui est incompatible avec l'idée que nous devons avoir de l'Être infiniment parfait, et de celui qui est la vérité même.

Il est vrai, M. F., que le mystère de la Trinité a quelque chose de si sublime et de si supérieur à notre intelligence, qu'il nous est impossible de le comprendre. Mais devons-nous en être surpris ? Ne savons-nous pas que Dieu étant un être infini, il est naturel que l'homme, qui n'est qu'un être borné, ne puisse pas découvrir sa nature et ses perfections, qui n'ont point de bornes ? Ne voyons-nous pas que jusque dans les ouvrages de la nature, il y a une infinité de phénomènes qui sont aussi inintelligibles pour

nous, que peuvent l'être les dogmes de la religion ? Loin donc que la profondeur et l'obscurité du mystère adorable de la Trinité doivent nous empêcher d'y ajouter foi, elles doivent au contraire nous y animer, parce que plus nous avons de répugnance et de peine à le croire, plus aussi nous acquérons de mérite en le croyant.

S'il en était de ce grand mystère comme des vérités naturelles que nous pouvons découvrir par les seules lumières de notre esprit, notre foi n'ayant rien de pénible, n'aurait rien aussi de méritoire ; et comme elle n'exigerait de nous aucun sacrifice, Dieu ne nous en tiendrait aussi aucun compte. Mais il n'en est pas ainsi du mystère d'un seul Dieu en trois personnes. Nous ne pouvons le croire sans sacrifier les lumières de notre raison, qu'elle confond par son obscurité impénétrable ; et c'est ce sacrifice qui fait notre plus grand mérite aux yeux du Seigneur : car en le faisant, nous renonçons à ce qui nous tient le plus au cœur, je veux dire l'orgueil de notre esprit qui naturellement n'est porté à croire que ce qu'il comprend, et nous offrons à Dieu l'hommage qui l'honore le plus, je veux dire la soumission à sa divine parole ; soumission qui fait que, malgré notre répugnance, nous croyons fermement ce que nous ne comprenons pas, et nous ne le croyons que parce que c'est Dieu lui-même qui nous en a attesté la vérité. Ne cherchons donc pas, M. F., à percer les sombres voiles qui nous dérobent la connaissance du mystère que nous célébrons aujourd'hui, et ne nous flattons pas de pouvoir jamais le comprendre ; mais bornons-nous à l'adorer avec une foi humble et soumise, et tenons-nous-en à cette sage maxime de S. Bernard : Vouloir approfondir le mystère de

la Trinité par les lumières de la raison, c'est une témérité : le croire par la lumière de la foi, c'est le fruit de la piété ; le connaître dans l'autre vie, c'est la souveraine félicité.

Nous pouvons cependant, M. F., y trouver dès à présent le plus grand sujet de consolation. Quoi de plus consolant en effet que les traits sous lesquels la foi nous représente les trois adorables personnes de la Trinité? Elle nous montre dans le Père notre créateur, dans le Fils notre rédempteur, et dans l'Esprit saint notre sanctificateur. Elle nous apprend que le Père a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique pour le racheter; que ce Fils unique a eu tant de charité pour les hommes, qu'il s'est entièrement sacrifié pour les sauver. Elle nous enseigne que l'Esprit saint, à qui l'Ecriture donne le nom d'avocat et de consolateur, prend un si vif intérêt à notre salut, que, pour rendre nos prières plus efficaces, il nous aide à prier et forme en nous des gémissemens ineffables. Peut-il y avoir pour nous un plus grand sujet de consolation; et ces doux noms de Créateur, de Sauveur, d'Intercesseur, sous lesquels la religion nous fait envisager les trois adorables personnes de la Trinité, ne doivent-ils pas suffire pour nous inspirer la plus vive confiance en elles?

Eh! que pourrions-nous craindre, ou plutôt que ne devons-nous pas espérer, lorsque nous invoquons le Seigneur sous des titres qui sont si propres à le toucher, et qui, en lui rappelant ses anciennes miséricordes, ne peuvent manquer de l'engager à se montrer toujours plus miséricordieux envers nous? L'Eglise ne connaît point de moyen plus efficace pour l'attendrir; et lorsqu'en s'adressant à lui, elle invoque sa clémence

en faveur d'un chrétien qui est sur le point de comparaître à son tribunal redoutable, elle ne croit pas pouvoir mieux désarmer sa colère, qu'en lui disant : *Souvenez-vous, Seigneur, que, quoiqu'il ait péché, il a confessé votre auguste Trinité.* Elle se servira du même moyen en notre faveur ; et quand la mort sera prête à nous enlever, le prêtre n'emploîra, pour nous faire trouver grâce aux yeux du souverain Juge, que le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Partez,* dira-t-elle à notre âme, *partez de ce monde, au nom de Dieu, le Père tout-puissant qui vous a créé, au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous, au nom du Saint-Esprit qui s'est répandu sur vous.* Ce serait cependant en vain qu'on invoquerait pour nous ce saint Nom, si nous refusions de rendre à l'adorable Trinité les hommages que nous lui devons. Il ne suffit pas de la croire, il faut encore l'honorer ; et comment faut-il lui rendre les honneurs qu'elle a droit d'attendre de nous ? écoutez-le, M. F., et ne perdez rien, je vous prie, des détails instructifs où je vais entrer.

Il faut l'honorer en se prosternant humblement devant elle, et en lui offrant chaque jour avec respect le juste tribut d'adoration que lui doivent toutes les créatures, puisque le premier commandement qu'elle nous fait, c'est de l'adorer. Il faut l'honorer en célébrant souvent ses louanges et en joignant notre voix à celle de l'Eglise qui termine la plupart de ses prières par ces paroles : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.* Il faut l'honorer en lui consacrant toutes nos actions, et en faisant tout en son nom, puisque l'Eglise, qui doit nous servir de modèle, nous en donne sans cesse l'exemple, et qu'elle ne com-

nence aucune prière, aucune bénédiction sans les faire précéder par ces paroles : *Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* Il faut l'honorer en la faisant connaître à ceux qui l'ignorent, puisque la connaissance de ce grand mystère est absolument nécessaire pour être sauvé, et que la plus grande marque de charité que nous puissions donner à nos semblables, c'est de leur montrer le chemin du salut et de les y faire entrer. Il faut l'honorer en entrant nous-mêmes dans la pieuse association qui s'est formée dans ces derniers temps, pour réciter tous les jours en son honneur quelques prières particulières, et pour gagner ainsi les indulgences qui ont été accordées à ceux qui les réciteraient. Nous devons surtout l'honorer par la sainteté de notre vie, parce que ce Dieu trois fois saint ne peut être dignement servi que par des serviteurs qui soient saints, et que des hommes souillés par le péché ne sauraient honorer un Dieu qui hait souverainement le péché. Ne faisons donc rien qui puisse déplaire aux trois adorables personnes de la Trinité, et qui ne soit digne d'elles et de nous. N'oublions jamais que nous sommes les enfans adoptifs du Père, les membres du Fils, le temple de l'Esprit saint, et rappelons-nous souvent que si notre conduite ne répondait pas à de si glorieux titres, nous ne serions plus que des enfans odieux, qui ne mériteraient que la colère de leur Père céleste ; que des membres gâtés, qui seraient indignes d'être unis à leur divin chef ; que des temples souillés et profanés, qui forceraient l'Esprit saint qui les habitait, à les fuir et à s'en éloigner. Si nous sommes bien pénétrés de ces vérités, nous éviterons avec soin tout ce qui pourrait blesser les regards des trois

augustes personnes de la Trinité, à qui nous sommes unis par des liens si étroits, et nous ne nous appliquerons qu'à nous rendre toujours plus agréables à leurs yeux.

Mais ce que nous devons surtout faire pour nous rendre dignes de leur complaisance, c'est de les imiter, en entretenant parmi nous la même union et le même amour qui règne entre elles. C'est là du moins la grande leçon que le Docteur des nations donnait autrefois aux premiers fidèles. Puisque vous n'avez tous, leur disait-il, qu'un même Dieu, qu'une même foi, qu'un même baptême, et que vous ne faites tous qu'un même corps, qui est l'Eglise, n'est-il pas juste que vous n'ayez tous qu'un même esprit? Au nom de qui avez-vous été baptisés, ajoutait le même Apôtre, pour étouffer certaines discordes qui s'étaient élevées parmi les premiers chrétiens? N'est-ce pas au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et cette unité de religion ne doit-elle pas former entre vous l'union des cœurs? Ne doit-elle pas aussi la former parmi nous, M. F.; et voudrions-nous avoir la honte de nous laisser vaincre en cela par les hérétiques, qui par là même qu'ils font secte, croient devoir être unis entre eux, prennent les intérêts les uns des autres, se soutiennent, s'entr'aident, se soulagent mutuellement dans tous leurs besoins; et la vérité nous rendrait-elle moins charitables que ne le sont les partisans de l'erreur?

D'ailleurs, M. F., les enfans du même père sont-ils fait pour se haïr, pour être divisés? Ne doivent-ils pas au contraire s'aimer, s'accorder en tout; et puisque le christianisme est comme une grande famille dont Dieu est le chef, et dont tous les hommes sont les membres, notre pre-

mier devoir n'est-il pas de nous regarder et de nous chérir tous comme des frères? Aimons-nous donc comme doivent s'aimer les enfans du même père ; et puisque dans la prière que Jésus-Christ adressait au Ciel en faveur de ses disciples, ils demandaient qu'ils ne fussent qu'un entre eux, comme dans l'auguste Trinité le Père et le Fils ne sont qu'un, formons-nous sur un si beau modèle, et faisons en sorte qu'on remarque en nous la même union que l'on trouve en elle. Dans cette adorable Trinité, il n'y a point d'intérêts différens, point de sentimens opposés, point de volontés contraires. Il n'y en avait point dans l'Eglise naissante, et l'historien sacré nous assure qu'il n'y avait parmi les premiers chrétiens qu'un cœur et qu'une âme. On pourrait faire le même éloge de nous, M. F., si nous étions tous animés du véritable esprit du christianisme. Mais qu'il s'en faut bien que cet esprit règne en nous, comme il régnait parmi les premiers fidèles ! En voyant leur conduite, les idolâtres eux-mêmes s'écriaient avec admiration : Voyez comme ils s'aiment les uns les autres! Mais en examinant la nôtre, ne pourrait-on pas dire avec indignation : Voyez comme ils se haïssent, comme ils se déchirent, comme ils se jalousent, comme ils cherchent mutuellement à se nuire !

Que voit-on en effet dans le monde, si ce n'est des ruptures, des discordes, des haines, des animosités? A quoi s'y applique-t-on, si ce n'est à se supplanter, à s'élever les uns sur les ruines des autres, et à sacrifier ainsi l'intérêt de ses semblables à son propre intérêt? Hélas! au lieu de ne voir dans tous les hommes que des amis et des frères, l'on n'y trouve le plus souvent que des rivaux et des ennemis. Au lieu de se regar-

der comme les membres de la même famille, ils ne s'envisagent que comme des étrangers qui, ne tenant les uns aux autres par aucun lien, ne se donnent aussi que marques d'aversion ou d'indifférence. Ce n'est pourtant qu'autant que nous serons unis avec nos semblables, que nous pourrons l'être avec Dieu. Ce n'est qu'autant que nous les regarderons comme nos frères, que notre Père commun nous regardera comme ses enfans. Ce n'est qu'autant que nous nous aimerons les uns les autres, que Jésus-Christ nous comptera au nombre de ses disciples. Ce n'est enfin qu'autant que nous ferons régner en nous l'esprit de charité, que nous pourrons y faire régner Dieu, qui, selon les expressions de l'Ecriture, est la charité même.

Ranimons donc dans nos cœurs le feu sacré de cette charité ; et puisque le mystère que nous célébrons en ce jour, nous en offre le plus parfait modèle, tâchons de retracer dans notre conduite l'union parfaite que la religion nous présente dans les trois adorables personnes de la Trinité ! Ne soyons qu'un, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un. Ayons tous les mêmes sentimens, le même intérêt, la même volonté ! Aimons-nous comme s'aiment ces trois adorables personnes. Aimons-nous comme elles nous ont aimés ; aimons-nous comme elles veulent que nous nous aimions, afin qu'après avoir été unis ici-bas par les liens d'une charité mutuelle, nous puissions l'être dans le ciel par la jouissance du bonheur éternel qui doit être la récompense de cette charité.

INSTRUCTION

POUR LE JOUR DE LA FÊTE-DIEU.

La fête que nous célébrons aujourd'hui n'était pas connue autrefois dans l'Eglise. On n'avait pas besoin alors d'honorer Jésus-Christ caché sous les voiles eucharistiques, par un hommage public et solennel. Tous les fidèles des premiers temps du christianisme s'empressaient de répondre à son amour, soit en lui payant journellement le juste tribut de leur adoration, soit en lui offrant assidûment l'encens de leurs prières, soit en s'unissant fréquemment à lui par la communion; et ces hommages secrets étaient bien plus propres à le flatter, que les honneurs publics que nous lui rendons à présent. Mais peu à peu cette première ferveur des fidèles se ralentit; peu à peu la plupart des chrétiens devinrent insensibles à l'excessive bonté que ce divin Sauveur nous témoigne dans le sacrement adorable de nos autels : ils l'abandonnèrent, ils s'éloignèrent de lui : il y en eut même qui portèrent l'aveuglement jusqu'à le méconnaître, jusqu'à nier sa présence réelle, jusqu'à blasphémer, jusqu'à outrager ce qu'ils auraient dû adorer; et ce fut cette indifférence des catholiques, ce furent ces excès odieux des hérétiques, qui dans le treizième siècle engagèrent le pape Urbain IV à instituer une fête particulière en l'honneur du corps adorable de Jésus-

Christ, caché sous les espèces du pain et du vin. Ce digne pontife voulut par l'éclat de cette fête qui porte le nom de *Fête-Dieu*, dédommager en quelque sorte ce divin Sauveur de l'état d'humiliation où il s'est réduit lui-même, et des outrages qu'il reçoit des hommes pour lesquels il s'est humilié. Ce n'est donc pas sans raison que nous la célébrons, et l'on peut dire qu'il n'y a rien de plus sagement établi que cette grande fête. Il faudrait seulement, M. F., que nous entrassions dans les vues salutaires que l'Eglise s'est proposées en l'établissant. Mais c'est là malheureusement ce que nous ne faisons pas; et vous verrez dans cette instruction, que, s'il n'y a rien de plus juste que les intentions qu'a l'Eglise en célébrant la Fête-Dieu, il n'y a rien de plus contraire aux intentions de l'Eglise, que la manière dont nous la célébrons.

Qu'est-ce que l'Eglise s'est proposé en instituant une fête solennelle en l'honneur de Jésus-Christ caché dans le sacrement de l'Eucharistie? Elle a voulu, comme je l'ai déjà dit, le dédommager en quelque sorte de l'état d'humiliation où il s'y réduit, et réparer les outrages qu'il y a reçus et qu'il y reçoit encore tous les jours. Or, y a-t-il rien de plus juste que cette conduite de l'Eglise; et pour en sentir toute la justice, ne suffira-t-il pas de considérer d'abord l'excès et les motifs de l'humiliation à laquelle notre divin Sauveur a bien voulu se condamner en se renfermant sous les symboles eucharistiques? Il s'est humilié, il est vrai, dans tous les autres mystères; mais les humiliations qu'il y a subies laissaient toujours échapper quelque rayon de sa gloire, et l'éclat de sa divinité perçait toujours à travers les voiles obscurs de son humanité.

S'il avait consenti à naître dans une étable, les esprits célestes avaient célébré sa naissance par leurs cantiques de louanges, et, guidés par une étoile miraculeuse, des Mages étaient venus du fond de l'Orient l'adorer jusque dans sa crèche. Si, tout saint qu'il était, il s'était soumis à recevoir le baptême du saint Précurseur, qui n'était fait que pour les pécheurs, les cieux s'étaient ouverts, l'Esprit saint était descendu sur lui en forme de colombe, et le Père céleste avait annoncé du haut des airs, qu'il reconnaissait en lui son Fils bien-aimé. Sa passion même et sa mort, qui semblaient devoir être pour lui le comble de l'ignominie, furent signalées par les marques les plus éclatantes de sa puissance; et les prodiges étonnans qui accompagnèrent son dernier soupir, forcèrent ses bourreaux même à avouer qu'il était véritablement le Fils de Dieu.

Mais il n'en est pas ainsi de l'état où il paraît dans l'Eucharistie. Loin d'y faire briller sa divinité, il y cache son humanité même. Et comment l'y cache-t-il? est-ce comme sur le mont Sinaï, en s'enveloppant d'un nuage étincelant, d'où partent des tonnerres et des éclairs? Non, M. F., c'est, comme vous le savez, en se renfermant sous la simple apparence d'un aliment ordinaire. C'est en s'environnant seulement des espèces du pain et du vin. Là, on ne voit rien qui frappe les regards, qui annonce sa présence et qui publie sa gloire. Il y est en quelque sorte comme s'il n'y était pas; ou plutôt il y est dans un état entièrement opposé à ce qu'il est par sa nature. Etre immense, l'univers entier ne peut le contenir; et sur nos autels, il est renfermé dans l'étroite circonférence d'une hostie consacrée. Souverain maître du monde, toutes les

créatures lui obéissent, et il obéit lui-même à une pure créature; et à peine le prêtre a-t-il prononcé les paroles de la consécration, que, docile à sa voix, il vient se renfermer sous les espèces eucharistiques. Arbitre suprême de la nature, il s'est souvent plu à opérer des prodiges pour manifester l'empire absolu qu'il a sur tous les élémens; mais quoique dans l'Eucharistie il fasse tous les jours les plus grands miracles, quoiqu'il change réellement le pain et le vin en son corps et en son sang adorables; quoiqu'il soit en même temps véritablement présent en mille endroits différens, il ne donne aucun signe sensible de sa puissance. Toutes les merveilles qu'il opère, ne se font que dans le silence, que dans l'obscurité, et il ne fait usage de son pouvoir divin, que pour se cacher et s'humilier.

Mais pourquoi donc se réduit-il à l'état d'humiliation où nous le voyons dans le sacrement de l'Eucharistie? Ah! écoutez-le, M. F., et apprenez à connaître l'excès admirable de sa bonté. Il s'y réduit pour ménager la faiblesse de notre esprit, qui aurait été alarmé par l'éclat imposant de sa majesté, et qu'il a voulu rassurer, en la dérobant entièrement à nos yeux. Il s'y réduit pour ne pas nous priver de sa divine présence et pour accomplir la consolante promesse qu'il avait faite à ses Apôtres, de rester avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Il s'y réduit pour agréer les hommages que nous irons lui offrir, et pour nous accorder les grâces que nous aurons à lui demander. Il s'y réduit pour fortifier et sanctifier nos âmes, en leur servant lui-même d'aliment et de nourriture. Il s'y réduit enfin pour servir de médiateur entre le ciel et la terre, en renouvelant chaque jour

dans le sacrifice de la messe le sacrifice qu'il avait offert pour nous sur la croix, et en détournant, par les humbles supplications qu'il adresse à son Père céleste, les terribles fléaux dont nos crimes nous rendent dignes : car c'est là surtout le grand bienfait dont nous sommes redevables à sa puissante médiation; et si, malgré l'excès de notre malice, le Seigneur suspend encore sa colère pour nous donner le temps de recourir à sa miséricorde, ce n'est que parce que cette innocente victime intercède continuellement pour nous sur l'autel. Pour vous offrir une image sensible des effets salutaires que produit son intercession, je crois devoir vous citer ici un trait qu'on lit dans l'histoire profane.

Tandis qu'un vaisseau qui voguait sur la mer était sur le point d'être submergé par une horrible tempête, le capitaine qui le commandait, voyant qu'il n'avait point d'autre ressource pour échapper au pressant danger qui le menaçait, prit un jeune enfant dans ses bras, et l'éleva vers le ciel, en adressant à Dieu cette touchante prière : Nous reconnaissons, Seigneur, que vous ayant tous offensé, nous méritons tous d'être punis. Mais vous savez, ô mon Dieu ! que l'enfant que je vous présente pour apaiser votre courroux, n'a jamais commis aucune offense qui ait pu l'en rendre digne. Daignez donc fixer les regards de votre miséricorde sur lui : laissez-vous attendrir par cette innocente victime, et pardonnez-nous nos crimes en faveur de son innocence. Le Ciel en effet se laissa toucher, les flots se calmèrent, la tempête cessa, et tous les coupables furent sauvés.

Ce trait, M. F., se renouvelle chaque jour sur nos autels. Nous sommes tous criminels aux

yeux du Seigneur, et s'il n'avait égard qu'à notre malice, il n'apercevrait rien en nous qui ne l'engageât à nous immoler à sa terrible justice. Mais en voyant nos crimes, il voit l'état humiliant où son divin Fils, qui est l'innocence même, s'est réduit dans nos temples, pour détourner, par ses humiliations, les châtimens que nous avons mérités; et à cette vue, sa colère s'apaise, son cœur s'attendrit, sa justice fait place à sa miséricorde, et il nous pardonne, ou il nous épargne du moins au lieu de nous punir. Si donc jusqu'ici nous n'avons pas été immolés à la vengeance céleste, ce n'est que parce que Jésus-Christ l'a désarmée en se sacrifiant pour nous, et après avoir été notre Sauveur sur la croix, il le devient encore tous les jours sur l'autel.

Il semble qu'après nous avoir donné tant de marques de bonté, il ne devait recevoir de nous que des témoignages de reconnaissance. Mais qu'avons-nous fait, et que faisons-nous encore tous les jours pour reconnaître dignement ses bienfaits? Hélas ! loin de se montrer reconnaissant envers un Dieu si bon, la plupart des hommes n'ont répondu et ne répondent encore à sa tendresse que par des outrages; et quels outrages encore? Je ne vous mettrai point ici sous les yeux l'horrible tableau des profanations et des sacriléges dont les hérétiques ont souvent souillé nos temples et nos autels. Je ne vous représenterai pas le pain des anges foulé aux pieds, livré aux flammes, ou servant de pâture à de vils animaux. Je ne vous rappellerai pas les attentats exécrables où se sont portés les impies de ces derniers temps. Je ne vous les montrerai pas profanant ou renversant nos églises, enfonçant nos tabernacles, enlevant nos vases sacrés, je-

tant comme une vile poussière les hosties consacrées qui y étaient renfermées, et se faisant un sujet de blasphème et de dérision de ce qui devait être l'objet de leur adoration. Des spectacles si odieux ne sont faits que pour révolter ceux qui ont encore la moindre étincelle de foi ; et nous ne devrions les rappeler que pour en faire le sujet de nos gémissemens. Mais combien de chrétiens qui, au lieu d'en gémir, semblent vouloir les renouveler, et ne répondent aux bienfaits et à l'amour excessif de leur divin Maître, que par l'indifférence et l'ingratitude la plus odieuse !

Que voyons-nous, en effet, dans nos temples, et comment s'y comporte-t-on à l'égard du divin Sauveur qui les habite et qui s'y sacrifie tous les jours pour nous ? Est-ce avec le respect, le recueillement, l'attention et la pitié que devrait nous inspirer sa divine présence ? Hélas ! à la place des témoignages de foi, de reconnaissance et d'amour que nous devrions lui donner, on n'aperçoit, dans la plupart de ceux qui y sont rassemblés, que des marques de dissipation, d'indévotion et d'irrévérence. Loin d'être uniquement attentifs à lui offrir le juste hommage de leur adoration et de leurs prières, ils ne s'y occupent le plus souvent qu'à repaître leurs regards de tout ce qui peut satisfaire leur curiosité, et peut-être même flatter leurs passions ; ils ne cherchent qu'à charmer par des entretiens profanes, et peut-être même par des discours criminels, l'ennui que leur cause la durée du saint sacrifice. Les personnes mêmes du sexe que l'Eglise a qualifié de *sexe dévot*, n'y donnent souvent pas plus de preuves de dévotion : elles ne s'y montrent ni moins dissipées, ni plus rete-

divin Maître, en assistant à la procession solennelle que l'Eglise a ordonnée pour lui rendre publiquement les hommages qui lui sont dus; mais combien n'y en a-t-il pas aussi qui se dispensent de prendre part à cette auguste et pieuse cérémonie ! Autrefois on y voyait rassemblé tout ce qu'il y avait de plus distingué par le rang, par la naissance et par la fortune; mais depuis que l'incrédulité ou l'indifférence pour la religion ont éteint la foi ou affaibli la piété dans presque tous les cœurs et tous les esprits, la plupart des riches et des grands du monde croiraient en quelque sorte se dégrader, s'ils venaient mêler leurs hommages avec ceux que le commun des fidèles rend à Jésus-Christ; et tandis qu'ils se font une gloire de composer et d'augmenter le cortége des rois de la terre, ils se feraient une espèce de honte de se joindre à celui du Roi des rois et du souverain Maître de l'univers.

Il n'y a presque plus que les gens du peuple qui s'empressent de précéder ou d'accompagner leur divin Sauveur, lorsque, porté par les prêtres ou par les pontifes, il parcourt solennellement nos rues et nos places pour y répandre ses bénédictions et pour y recevoir nos hommages. Mais pour que ces hommages extérieurs pussent lui être agréables et l'honorer véritablement, il faudrait qu'ils fussent accompagnés d'un véritable esprit de piété. Or, je vous le demande, M.F.: est-ce la piété qui amène la plupart des fidèles à la sainte cérémonie à laquelle ils assistent? Ah! si cela était, on ne remarquerait en eux que modestie, que recueillement, et ils ne seraient attentifs qu'à offrir au Dieu qu'ils précèdent ou qu'ils accompagnent, le juste tribut de leur adoration, de leurs louanges et de leurs prières.

Mais ce n'est point à l'adorer, à le louer et à le prier, qu'on s'occupe, comme on le devrait. C'est à se distraire, c'est à promener ses regards sur tous les objets qu'on voit autour de soi. Ce n'est point à converser intérieurement avec Jésus-Christ, qu'on emploie le temps de ce pieux exercice, c'est à s'entretenir indécemment avec les hommes. Loin de chercher à expier, par le témoignage de son repentir, les outrages qu'on a faits à ce Dieu sauveur, on semble au contraire vouloir les renouveler par les irrévérences que l'on commet envers lui ; et ce qui était destiné à l'honorer et à l'apaiser, on ne le fait souvent servir qu'à l'offenser et à l'irriter.

Les jeunes personnes et les femmes chrétiennes qui se bornent à être les spectatrices du triomphe de Jésus-Christ, ne se rendent pas moins coupables envers lui. Ce n'est point la piété qui les porte à venir le contempler, c'est la curiosité ou la vanité. Comme c'est en ce jour qu'on se pique d'étaler les parures les plus brillantes, elles cherchent bien moins à glorifier ce Dieu sauveur par les marques de leur dévotion, qu'à se faire remarquer elles-mêmes par l'éclat de leur luxe et par l'artifice de leurs ajustemens: elles sont bien moins attentives à offrir leurs adorations à celui qu'elles regardent comme leur Dieu, qu'à s'attirer les regards et les éloges de ceux dont elles voudraient se faire adorer comme des espèces de divinités; et transformant une fête toute sainte en une fête toute profane, elles se font une occasion de péché de ce qui devrait être pour elles un exercice de piété.

Voilà, M. F., ce qui m'a fait dire au commencement de cette instruction, qu'il n'y a rien de plus contraire aux vues que l'Eglise s'est propo-

sées en établissant cette fête, que la manière dont nous la célébrons. Voilà ce qui ravit à Jésus-Christ la gloire qu'il devait en retirer. Voilà ce qui nous prive nous-mêmes des précieux avantages qu'elle pourrait nous procurer, et ce qui la fera même servir à notre condamnation, si nous continuons à la profaner. Reconnaissons donc aujourd'hui l'abus criminel que nous en avons fait; attachons-nous à le réparer; et puisque l'Eglise n'a institué cette grande fête que pour glorifier son céleste Epoux par les honneurs qu'elle lui rend, et qu'elle veut lui faire rendre par ses enfans, ne négligeons aucun des moyens qu'elle nous présente pour l'honorer pendant ce saint temps. Ne nous contentons pas d'augmenter la pompe de son triomphe en l'accompagnant dans nos rues avec le respect, la reconnaissance et l'amour que doivent nous inspirer sa suprême grandeur et son infinie bonté; mais, puisque pendant huit jours consécutifs l'Eglise l'expose sur nos autels pour y recevoir nos adorations, faisons-nous un devoir de ne passer aucun de ces jours sans aller l'y adorer. Là, prosternés en sa présence, rappelons dans l'amertume de notre cœur toutes les irrévérences, toutes les profanations, tous les outrages, en un mot, don nous nous sommes rendus coupables envers lui; faisons éclater à ses pieds la vive douleur qu'ils nous inspirent, et en recevant sa bénédiction, demandons-lui la grâce de ne plus nous occuper qu'à les réparer. Si nous entrons ainsi dans les vues de l'Eglise, si nous sommes exacts à vaquer aux pieux exercices auxquels elle cherche à nous appliquer pendant ce saint temps; si, peu contens d'adorer et de prier Jésus-Christ exposé sur nos autels, nous imitons l'exemple des âmes pieuses

qui ont la sainte coutume de s'unir au moins une fois à lui pendant les huit jours qui sont spécialement destinés à l'honorer et à lui témoigner notre amour, la célébration de cette fête ne contribuera pas moins à notre salut qu'à la gloire de ce Dieu sauveur, et après l'avoir aimé et adoré sur la terre, nous aurons le précieux avantage de le posséder éternellement dans le ciel.

INSTRUCTION

SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE-VIERGE,

POUR LA FÊTE DU ROZAIRE, DU SCAPULAIRE, OU DU SAINT NOM DE MARIE.

En établissant la fête que nous célébrons aujourd'hui, l'Eglise n'a pas eu seulement en vue de nous porter à la pratique des pieux exercices qui la distinguent des autres fêtes ; elle a voulu surtout nous engager à nous dévouer toujours plus ardemment au culte de Marie qui en est l'objet ; elle a voulu entretenir, affermir et augmenter, s'il se peut, dans nos cœurs la dévotion que nous devons tous avoir pour elle ; et c'est là aussi le but que j'ai cru devoir me proposer dans cette instruction. Je ne m'arrêterai donc pas à justifier les pratiques et à vous faire sentir les avantages de la solennité que vous célébrez ; mais comme en la célébrant, vous cherchez sans doute à donner à la sainte Mère de Dieu de nouvelles marques de dévotion envers elle, je m'attacherai uniquement à vous exposer les motifs

et les règles de cette dévotion. Vous verrez, en en considérant les motifs, qu'après Dieu, nous ne devons rien tant honorer que Marie; mais en en examinant les règles, vous verrez aussi avec douleur, que nous ne l'honorons pas toujours comme nous le devrions; et que la dévotion que nous avons pour elle, n'est souvent qu'une dévotion fausse et illusoire.

Comme, selon les lois de la société civile, nous sommes obligés d'honorer ceux qui, par leurs titres, par leur mérite et par leur rang, sont au-dessus des autres hommes; ainsi, selon les principes de la religion, nous devons nous faire un devoir de rendre des honneurs particuliers à ceux qui se sont le plus distingués par le ministère qu'ils ont rempli, par les vertus qu'ils ont pratiquées et par la gloire dont Dieu les a couronnés. C'est sur ce principe qu'est fondé le culte que nous rendons aux saints, et c'est pour cela que nous les honorons. Mais Marie ne mérite-t-elle pas encore plus d'être honorée; et soit que nous considérions la sublime dignité où elle a été élevée, soit que nous examinions l'éminente sainteté où elle est parvenue, soit enfin que nous envisagions le haut rang qu'elle occupe dans le séjour de la gloire, ne serons-nous pas forcés de reconnaître que les honneurs qu'elle a droit d'attendre de nous, doivent autant l'emporter sur ceux que nous rendons aux autres saints, qu'elle l'emporte sur eux par sa dignité, par son mérite, par son élévation, et que, comme après Dieu il n'y a rien d'aussi grand, d'aussi parfait et d'aussi élevé que Marie, il n'y a rien aussi après Dieu qui doive être autant honoré?

Ce qui a fait la principale gloire des saints, et ce qui leur attire justement nos hommages,

c'est qu'ils ont été les fidèles serviteurs et les amis mêmes de Dieu : car c'est là le glorieux titre que l'Ecriture leur donne. Mais quelle différence entre cette gloire, toute grande qu'elle est, et celle qu'a procurée à Marie la sublime dignité où elle a été élevée! Elle n'a pas été seulement *la servante du Seigneur*, comme elle disait elle-même; mais elle a été véritablement la mère de Dieu. Elle a renfermé dans son sein celui que l'univers entier ne peut contenir; elle a fourni de sa propre substance un corps à celui qui a créé tous les êtres; elle a nourri de son lait celui qui, en ouvrant la main, pourvoit, selon l'expression du Prophète, à la nourriture de tous les animaux ; elle a porté dans ses bras celui qui soutient le ciel et la terre; elle a eu la douce satisfaction de se voir prodiguer les plus tendres caresses par celui devant qui les anges eux-mêmes se couvrent de leurs ailes en signe de respect; elle a eu une véritable autorité sur celui qui règne sur toutes les créatures, et nous lisons dans l'Evangile que, quoique les vents et la mer obéissent à Jésus-Christ, il obéissait lui-même à Marie, et lui était soumis. Oui, M. F., voilà les glorieux priviléges qui étaient attachés à son auguste qualité de Mère de Dieu. Voilà les avantages inappréciables qu'elle lui procura. Or, ces avantages et ces priviléges ne la rendent-ils pas digne de tous nos hommages; et ces hommages ne doivent-ils pas être aussi supérieurs au culte que nous rendons aux autres saints, que la maternité divine l'élève au-dessus d'eux? Nous voyons, ici-bas, que la mère d'un roi de la terre est plus honorée que ses ministres et ses favoris. Or il doit y avoir la même proportion entre le culte de Marie et celui des saints. Ceux-ci n'ont

été, comme je l'ai déjà dit, que les serviteurs et les amis de Dieu. Marie a été véritablement sa mère; et comme, après Dieu, il n'y a aucune créature aussi grande que celle qu'il a daigné choisir pour lui donner la vie, il n'y en a aussi aucune à qui nous devions rendre d'aussi grands honneurs.

Mais ce n'est pas seulement par sa dignité, que cette auguste Vierge a droit au culte spécial que nous lui rendons; c'est encore par sa sainteté; et si elle est digne de ce culte, parce qu'elle a été la plus grande de toutes les créatures, elle le mérite également, parce qu'elle en a été la plus sainte. Les autres saints ont tous apporté en naissant la tache de la corruption originelle; au lieu que, selon la pieuse croyance de l'Eglise, Marie en a été préservée dès le premier moment de sa conception. Les autres saints n'ont reçu la grâce qu'avec mesure; au lieu que le Seigneur l'a versée dans l'âme de Marie avec tant d'abondance, que l'ange lui dit, en la saluant, qu'elle en était pleine. Les autres saints n'ont pas toujours été aussi fidèles qu'ils auraient pu l'être aux grâces qu'ils ont reçues du Ciel; au lieu que de toutes celles qui ont été accordées à Marie, il n'en est aucune qu'elle n'ait fait valoir, et qui, par conséquent, n'ait contribué à donner un nouveau degré de perfection à sa sainteté. Les autres saints ont été sujets à bien des défauts, et se sont même laissé quelquefois entraîner dans le péché; au lieu que Marie a été exempte de tout défaut, et n'a connu le péché, quelque léger qu'il pût être, que pour l'éviter et s'en préserver. Les autres saints enfin ne se sont fait remarquer que par quelques vertus particulières. Les uns ont brillé par la vivacité de

leur foi, les autres par l'ardeur de leur zèle; ceux-ci par la pureté de leur innocence, ceux-là par l'héroïsme de leur courage et de leur fermeté. Mais Marie a réuni en elle toutes les vertus; elle les a toutes portées jusqu'au plus haut degré de perfection; et c'est pour cela que l'Eglise l'appelle la reine des Prophètes, la reine des Apôtres, la reine des martyrs, la reine des confesseurs, la reine des vierges, la reine de tous les saints. Or, je vous le demande, M. F., n'est-il pas convenable que la reine soit plus honorée que les sujets? et puisque Marie s'est distinguée des autres saints par la sublimité de ses vertus, n'est-il pas juste que nous l'en distinguions nous-mêmes, en lui rendant des honneurs supérieurs à ceux qu'on rend aux autres saints?

C'est là la règle que Dieu lui-même a suivie en couronnant ses vertus. Il a proportionné la gloire qu'il lui a accordée, aux mérites qu'elle avait acquis; et c'est parce qu'elle s'était élevée ici-bas au-dessus de toutes les autres créatures par sa sainteté, qu'il a cru devoir la placer au-dessus d'elles dans le royaume céleste. C'est dans ce rang sublime que l'Eglise nous la représente, en nous disant expressément qu'elle a été élevée au-dessus des chœurs des anges; c'est-à-dire que, placée au-dessus des Trônes et des Chérubins, des Puissances et des Séraphins, des Vertus, des Dominations et de tous les esprits bienheureux, elle voit toutes les créatures à ses pieds et Dieu seul au-dessus d'elle. Mais quand même l'Eglise ne nous l'aurait pas assuré, ne suffirait-il pas de savoir ce qu'elle a été sur la terre, pour connaître la gloire dont elle jouit dans le ciel? Car vous n'ignorez pas, M. F., que

la récompense que Dieu accorde à ses élus, est toujours proportionnée à leur mérite. Or s'il est vrai, comme vous l'avez vu, que rien n'a égalé la sainteté de Marie, il est également certain que rien ne doit approcher de la gloire dont Dieu l'a récompensée; et dès qu'il n'y a aucune créature qui ait été autant glorifiée dans le ciel, il n'en est aussi aucune qui doive être autant honorée sur la terre.

Tel est le principe sur lequel s'est fondée l'Eglise en décernant des honneurs particuliers à Marie. Comme elle sait que cette auguste Vierge occupe dans le ciel un rang plus glorieux que celui de tous les autres élus, elle a cru qu'elle méritait aussi un culte plus remarquable; et que n'a-t-elle pas fait pour le lui rendre? Elle ne s'est pas contentée d'établir une seule fête en son honneur, comme elle en a institué une pour honorer les autres saints; mais depuis sa conception jusqu'à son assomption, il n'est aucune des principales circonstances de sa vie, qu'elle n'ait fait célébrer par une solennité spéciale. Elle ne se borne pas à implorer son intercession par quelque oraison particulière; mais il n'est aucun jour où elle ne lui fasse adresser plusieurs prières par ses ministres; il n'est aucun jour où elle ne fasse entendre trois fois le son de la cloche pour inviter les fidèles à la saluer par les mêmes paroles qu'elle entendit autrefois de la bouche d'un ange. Elle ne désigne ordinairement les autres saints que par les titres qui expriment les vertus par lesquelles ils se sont le plus distingués; mais comme Marie s'est également signalée par la pratique de toutes les vertus, il n'est aucun titre qu'elle ne lui donne, il n'est aucun éloge qu'elle ne lui

accorde ; et après avoir épuisé toutes les louanges que son admiration a pu lui suggérer, elle avoue humblement qu'elle ne peut trouver des termes assez expressifs pour la louer autant qu'elle le mérite. Il n'est que certaines villes, que certains lieux particuliers, à qui elle donne les autres saints pour patrons; mais Marie, elle nous la fait envisager comme la protectrice de tous les pays, comme l'avocate et la mère de tous les hommes. Ce n'est que dans quelques églises qu'elle fait rendre des honneurs particuliers aux autres saints; mais il n'est aucun temple où elle ne nous offre l'image de Marie, et où elle n'ait érigé quelque chapelle pour l'honorer. Que vous dirai-je enfin? Les sociétés qu'elle a établies sous son nom, les pratiques de piété qu'elle a imaginées en son honneur, et les indulgences qu'elle a accordées à ceux qui l'honorent par ces pieuses pratiques, tout nous prouve, tout nous annonce qu'après le culte qui est dû à Dieu, comme au seul objet qui mérite par lui-même nos adorations, il n'en est aucun qu'elle ait autant à cœur que celui de sa sainte Mère, et qu'elle est par conséquent persuadée qu'après Dieu, il n'y a rien qui soit aussi digne qu'elle d'être l'objet spécial de notre dévotion.

Oui, M. F., c'est ainsi que pense l'Eglise; c'est ainsi qu'elle se comporte ; et c'est ce sentiment, c'est cette conduite de cette sainte épouse de Jésus-Christ, qui doivent surtout nous engager à rendre comme elle un culte spécial à Marie : car, comme nous devons croire ce que croit l'Eglise, nous devons aussi pratiquer ce qu'elle pratique; et si la doctrine qu'elle nous enseigne doit être la règle de notre foi, les exemples qu'elle nous donne doivent être le

modèle de notre conduite. Dès-lors donc qu'elle croit devoir rendre, et qu'elle rend en effet de plus grands honneurs à Marie qu'à toute autre créature, quelque sainte qu'elle ait été, nous devons nous-mêmes nous faire un devoir de l'honorer plus que les autres saints; et nous ne saurions lui refuser ce juste tribut, sans nous mettre en opposition avec cette Eglise sainte qui doit nous servir de guide.

Mais quand même l'exemple qu'elle nous donne ne nous animerait pas à nous consacrer au culte de l'auguste Mère de Dieu, notre intérêt seul ne devrait-il pas suffire pour nous y porter? Nous aimons tous la protection de ceux que leur élévation et leur crédit mettent en état d'améliorer notre sort, et il n'est rien que nous ne fassions pour la mériter et pour nous l'attirer. Mais, quelque puissans que soient les protecteurs que nous avons ici-bas, ils n'ont souvent ni le pouvoir ni la volonté de nous faire jouir des avantages que nous désirons. Il n'en est pas ainsi de Marie que l'Eglise nous fait envisager comme notre protectrice. Il n'est rien qu'elle ne puisse nous obtenir; il n'est rien qu'elle ne désire de nous procurer; et le crédit qu'elle a dans le ciel égale le vif intérêt qu'elle prend à notre bonheur. Faut-il rien de plus pour nous engager à l'honorer, à l'invoquer et à ne rien oublier pour nous rendre dignes de sa protection?

Je dis d'abord, qu'il n'est rien qu'elle ne puisse nous obtenir. Que ne peut pas en effet la mère d'un Dieu? Ce seul titre n'est-il pas un sûr garant de l'efficacité de sa médiation? Pourrait-il se faire qu'elle levât inutilement vers son divin Fils ces mêmes mains qui l'ont si souvent servi pendant son enfance? Pourrait-il se faire

qu'un fils si tendre se montrât insensible aux vœux d'une médiatrice qui lui est si chère? et si Salomon crut devoir prévenir les demandes de sa mère, oserions-nous croire que Jésus-Christ rejette les prières de la sienne? Non, M. F., la tendresse que ce divin Sauveur a pour elle, ne peut nous laisser aucun doute sur le crédit qu'elle a sur son cœur; et ce crédit va si loin, qu'un saint Père n'a pas craint de dire qu'il la rend comme toute-puissante.

Mais elle n'a pas seulement le pouvoir de contribuer à notre bonheur, elle en a encore la volonté; et pour en être convaincu, ne suffit-il pas de se rappeler que si elle est la mère de Dieu, elle est aussi la mère des hommes? Vous savez, M. F., quel est le vif intérêt qu'une mère prend au sort de ceux à qui elle a donné la vie; vous savez qu'elle ne peut voir leurs larmes, entendre leurs soupirs et être témoin de leurs maux, sans en être attendrie et sans s'empresser de les soulager. Or, pourrions-nous craindre que Marie, qui est la plus tendre des mères, n'eût pas le même zèle pour notre bonheur; et oserions-nous la soupçonner de faire moins pour ses enfans, que les femmes ordinaires ne font pour les leurs? Ah! loin de nous une pensée si injurieuse à sa bonté maternelle! Elle nous aime trop, pour ne pas désirer de nous rendre heureux; et si nous avons pour elle les sentimens que tout enfant bien né doit avoir pour sa mère, elle aura pour nous la tendresse que toute bonne mère a pour ses enfans.

Or, quel avantage ne sera-ce pas pour nous d'être les objets de son amour; et que n'avons-nous pas droit d'attendre d'une protectrice qui a tant de pouvoir et tant de bonté? Mais pour

pouvoir obtenir sa protection, il faut la mériter, et ce n'est que par une tendre et sincère dévotion envers elle, qu'on peut s'en rendre digne. Quoiqu'une mère aime tous ses enfans, elle ne donne cependant des marques particulières de son affection qu'à ceux qui, par leurs attentions et les témoignages de leur amour, lui prouvent qu'ils lui sont réellement affectionnés. Or, il en est ainsi de Marie : elle ne protége spécialement que ceux qui l'honorent assidûment ; et ce n'est que par notre dévouement à son service et notre zèle pour sa gloire, que nous pouvons nous attirer les effets salutaires de sa protection. Mais en devenant les serviteurs de cette Vierge sainte, n'imitons pas la conduite de ceux qui, contens d'en porter le nom, négligent d'en avoir les sentimens et d'en remplir les devoirs : car, comme on abuse de tout, il se glisse aussi quelquefois des abus dans le culte qu'on rend à Marie ; et vous allez voir que, quoique nous devions tous avoir une véritable dévotion envers elle, il est cependant peu de chrétiens en qui on la trouve.

En effet, M. F., pour que cette dévotion soit telle qu'elle doit être, il faut d'abord que, nous bornant à offrir à Marie les hommages qu'elle mérite, nous ne portions jamais le zèle pour sa gloire jusqu'à lui rendre des honneurs qui ne lui sont point dus. Mais combien de chrétiens qui s'écartent de cette règle que la religion nous prescrit ; et combien de fois n'arrive-t-il pas que les uns l'honorent trop, et que les autres ne l'honorent pas assez !

On voit tous les jours, surtout parmi le peuple, des femmes simples, des hommes ignorans qui, assimilant Marie aux autres mères, s'imagi-

nent qu'elle a sur son Fils la même supériorité que les femmes ordinaires ont sur leurs enfans; lui attribuent un pouvoir indépendant de celui de ce Fils adorable; s'adressent à elle comme à l'arbitre suprême de leur destinée, et s'en font une espèce de divinité qu'elles élèvent au-dessus de la divinité elle-même. Telle est du moins l'idée que semblent s'en être formée les partisans d'une nouvelle secte, qui se décorent du titre imposant d'*Illuminés*, mais dont les lumières ne sont que ténèbres. Or, avoir une pareille idée de Marie et se comporter ainsi envers elle, ce n'est point l'honorer, mais c'est offenser Dieu; ce n'est point lui donner une marque de dévotion, mais c'est contredire les principes de la religion : car en nous apprenant que cette Vierge sainte est au-dessus de toutes les créatures, la religion nous apprend qu'elle est infiniment au-dessous de Dieu, que toute sa gloire lui vient de Dieu; qu'elle n'a d'autre pouvoir que celui qu'elle tient de Dieu; qu'elle peut donc bien intercéder pour nous, mais que par elle-même elle ne peut rien faire pour nous; qu'il n'est pas en son pouvoir de nous accorder les grâces dont nous avons besoin, mais qu'elle peut seulement les demander à Dieu; qu'elle est enfin notre protectrice, mais que Dieu seul est notre souverain Maître, et que c'est pour cela que lorsque, dans nos prières, nous nous adressons directement à ce Dieu tout-puissant, nous lui disons : *Père céleste qui êtes Dieu, Fils rédempteur du monde qui êtes Dieu, Esprit saint qui êtes Dieu, ayez pitié de nous;* au lieu que lorsque nous nous adressons à Marie, et que nous lui donnons les glorieux titres de sainte Mère de Dieu, de vierge des Vierges, de

Mère du Sauveur, nous lui disons seulement: *Priez pour nous*. Voilà, M. F., les règles et les principes que nous devons suivre, pour nous renfermer dans les bornes que la religion nous prescrit, et pour ne pas donner dans un excès qui, changeant notre prétendue dévotion à Marie en une véritable superstition, semblerait vérifier les calomnies des hérétiques qui ont osé nous accuser de préférer la Mère au Fils, et la créature au Créateur.

Mais en évitant de pousser trop loin les honneurs que nous rendons à la Reine des vierges, nous devrions être aussi attentifs à lui rendre tous ceux qu'elle mérite ; et c'est ce que ne font pas la plupart des chrétiens. Autrefois il n'y en avait presque aucun qui ne se fît un devoir de se consacrer au culte de Marie, et une gloire d'être mis au nombre de ses serviteurs; mais dans le siècle irréligieux et indévot où nous sommes, il en est plusieurs qui s'en feraient une honte; et presque tous ne regardent les hommages que nous lui rendons, que comme des pratiques inutiles et superflues. Les sociétés qui s'étaient formées sous son nom, et qui étaient autrefois si nombreuses, n'ont presque plus d'associés; ses autels, qui étaient environnés d'une multitude de supplians, sont presque entièrement désertés; les temples consacrés à sa gloire, où l'on accourait de toutes parts, n'attirent plus aucun concours ; ses fêtes, qui ranimaient la piété des fidèles, se célèbaent sans dévotion ; et comme il n'y a presque plus de chrétiens qui soient animés du véritable esprit du christianisme, il n'y en a presque plus qui soient véritablement devots à Marie.

Je me trompe, M. F. : il y en a encore un

grand nombre qui se flattent de l'être; mais le sont-ils réellement; et leur dévotion est-elle plus solide et plus vraie que celle dont je viens de parler? Pour qu'elle le fût, il faudrait que, peu contens d'honorer Marie avec le zèle qu'on doit avoir pour sa gloire, ils l'invoquassent avec la confiance que doit nous inspirer le vif intérêt qu'elle prend à notre salut. Or, combien de ces prétendus dévots qui, bien loin de mettre toute leur confiance en sa bonté, semblent s'en défier, et qui, par une suite de cette injuste défiance, négligent de réclamer sa protection dans les occasions où elle leur serait le plus nécessaire? Quand un enfant se voit menacé de quelque mal qu'il redoute, et dont il ne peut espérer de pouvoir se garantir par lui-même, il cherche à suppléer à sa faiblesse par un secours étranger; et comme il sait que personne n'est plus porté à le secourir que sa mère, c'est d'abord à sa mère qu'il adresse ses vœux; c'est sa mère qu'il prie instamment de lui tendre une main secourable; et c'est ce que nous ferions tous à l'égard de Marie, si nous la regardions tous comme notre mère, et si nous avions en elle la confiance que ce doux nom devrait faire naître dans notre cœur. Si donc nous négligeons de l'invoquer, quand notre corps ou notre âme sont menacés de quelque danger, c'est que nous ne sommes pas animés de cette confiance qu'elle mérite à tant de titres; et vous savez, M. F., qu'il n'y a rien de plus douloureux pour une mère, que de voir ses enfans se défier de la tendresse qu'elle a pour eux.

Ce défaut n'est pas pourtant si général, qu'il n'y ait encore bien des chrétiens qui s'en garantissent. Mais en évitant un accueil, ils vont donner contre un autre; et s'ils ne se défient

pas de la bonté de Marie, ils poussent souvent trop loin la confiance qu'ils ont en elle, et ils en abusent. Ils s'imaginent que parce qu'ils sont au nombre de ses serviteurs, ils peuvent impunément continuer à être pécheurs ; que la confiance qu'ils ont en elle, est une sauve-garde qui les met à l'abri de la justice divine, et que pourvu qu'ils soient protégés par la Mère, ils n'ont rien à craindre de la colère du Fils. D'après cette fausse idée, ils s'abandonnent librement à la fougue de leurs passions, ils s'obstinent à vivre dans le péché ; et lorsqu'on veut les exhorter à en sortir pour mener une vie chrétienne, ils disent que Marie les aime trop pour les abandonner; que l'Eglise elle-même l'appelle *le refuge des pécheurs*, et que plusieurs saints Pères ont assuré qu'un serviteur de Marie ne saurait périr.

Oui, M. F., il est vrai que Marie nous aime ; mais elle aime encore plus son divin Fils ; et elle ne l'aimerait pas, si elle employait le crédit qu'elle a dans le ciel, à protéger ceux qui l'offensent sur la terre. Il est encore vrai qu'elle est le refuge des pécheurs, mais de quels pécheurs ? C'est de ceux qui désirent sincèrement de revenir à Dieu, et non pas de ceux qui s'obstinent toujours plus à s'en éloigner : car accorder sa protection à de tels pécheurs, ce serait favoriser le crime ; et cette Vierge sainte ne peut que l'abhorrer. Il est vrai enfin que plusieurs saints Pères ont avancé qu'un serviteur de Marie ne saurait périr. Mais par ce nom ils n'entendaient pas un serviteur qui n'en eût que le nom, et qui se bornât à porter quelques marques extérieures de son dévouement au service de la Reine des vierges, ou à lui adresser de temps en temps quelques vœux et quelques

prières : ils entendaient un serviteur fidèle, un serviteur zélé, un serviteur attentif à se conformer à ses désirs, et par conséquent à servir, à glorifier et à aimer son divin Fils, puisque c'est là ce qu'elle désire avec le plus d'ardeur.

Ne vous y trompez donc pas, M. F., et ne comptez pas sur la protection de Marie, si vous ne cherchez pas à la mériter, en vous efforçant de sortir de l'abîme de l'iniquité, si vous êtes pécheurs, ou de faire toujours de nouveaux progrès dans la route de la vertu, si vous êtes justes. Ce doit être là la fin de la dévotion que vous vous piquez d'avoir pour elle; et ce serait en vain que vous vous empresseriez de l'honorer et de l'invoquer, si vous ne vous proposiez pas encore de l'imiter. Comme elle est la plus sainte des créatures, elle ne peut protéger et aimer spécialement que ceux qui désirent de se sanctifier; et le meilleur moyen de se sanctifier, c'est de suivre les exemples qu'elle nous a donnés. Si vous voulez donc l'avoir pour protectrice, prenez-la pour votre modèle, et que le glorieux avantage de lui ressembler soit le principal objet des prières que votre dévotion vous portera à lui adresser. Ces prières, qui ne peuvent que lui être agréables, ne pourront manquer d'être exaucées; et après vous avoir attiré les secours qui vous sont nécessaires pour imiter ses vertus sur la terre, elles vous procureront le précieux avantage de partager sa gloire dans le ciel.

INSTRUCTION

SUR LA CONCEPTION DE LA SAINTE-VIERGE.

L'objet que l'Eglise se propose en solennisant la fête qui nous rassemble, c'est de célébrer le premier moment où Marie a été conçue et animée dans le sein de sa mère, parce que cette Vierge sainte étant destinée à donner la vie au Sauveur du monde, ce premier moment a été le commencement de notre bonheur et de notre salut. Mais ce qui semble surtout l'avoir engagée à célébrer la conception de Marie, c'est que cette conception a été signalée par un privilége qui distingue cette heureuse Vierge de tous les autres enfans d'Adam ; c'est que, bien différente des autres hommes, qui sont tous conçus dans le péché, elle a été conçue dans la grâce, et n'a point eu de part à la corruption de notre origine. Tel est du moins le sentiment de S. Augustin, qui veut que, lorsqu'il est question du péché, on ne parle en aucune manière de cette Vierge sainte, à cause de l'honneur qu'on doit à son divin Fils. Tel est encore le sentiment de S. Vincent Ferrier, qui dit expressément que lorsque son corps fut créé et animé, son âme fut sanctifiée. Tel est, enfin, le sentiment de S. Bernard, qui s'écrie, en s'adressant à Marie : Vous avez été innocente et du péché originel et des péchés actuels, et il n'y a que vous,

Vierge sainte, qui puissiez vous glorifier d'avoir eu ce bonheur.

La plupart des autres saints Pères ne s'expriment pas autrement sur ce sujet, et la conduite des souverains pontifes est conforme au sentiment de ces saints docteurs. Les uns ont accordé des indulgences à ceux qui honorent l'immaculée conception de Marie; les autres ont défendu sous de grièves peines de prêcher, d'enseigner ou d'écrire qu'elle ait eu part au péché d'Adam; d'autres ont approuvé les offices et les hymnes composés pour célébrer cette glorieuse prérogative. L'Eglise assemblée semble l'avoir aussi reconnue, quoiqu'elle n'en ait pas fait un article de foi; et le saint concile de Trente déclare expressément, qu'il n'a point prétendu comprendre la bienheureuse et immaculée mère de Dieu dans le décret où il s'agit du péché originel. Ne convenait-il pas, en effet, dit S. Bernard, que celle de qui devait naître l'Agneau sans tache, fût exempte elle-même de toute tache? Celui qui est la sainteté même, pouvait-il puiser son sang dans une source infectée du venin du péché; et la gloire du Fils n'exigeait-elle pas que rien n'eût jamais terni celle de la Mère?

Je n'insisterai donc pas, M. F., sur les raisons que je pourrais alléguer pour vous prouver que Marie a été préservée du péché que nous avons tous hérité du premier homme; mais pour rendre cette instruction plus utile, je m'attacherai seulement à vous développer en peu de mots les grandes vérités qui résultent du mystère que nous célébrons; et en vous montrant d'un côté, dans la conduite que Dieu tient envers Marie, que rien ne peut nous rendre agréables à ce Dieu de sainteté, si notre âme est souillée

par le péché, je vous ferai voir de l'autre, que rien ne peut nous empêcher de lui plaire, si nous avons soin de nous préserver du péché. La première de ces vérités vous apprendra que Dieu hait souverainement le péché. La seconde vous fera comprendre qu'il ne hait que le péché, et que par conséquent, si nous voulons nous rendre dignes de ses complaisances et de son amitié, nous ne devons rien tant craindre que le péché, nous ne devons même craindre que le péché. C'est là tout le fruit que nous devons retirer de cette instruction.

Comme Marie était destinée à être le temple de la divinité et la mère même de Dieu, on ne peut douter que ce Dieu magnifique n'ait eu soin, en la créant, de lui prodiguer les dons les plus précieux dont une pure créature puisse être enrichie; et c'est pour cela que tous les saints Pères nous la représentent comme l'être le plus parfait qui soit sorti des mains du Créateur. Mais tous ces dons naturels ne suffisaient pas pour fixer sur elle les complaisances de celui à qui elle devait donner la vie; et quelles que fussent les perfections dont elle était ornée, elle ne lui aurait inspiré que de l'aversion, s'il eût découvert dans son âme la tache odieuse qui souille notre origine, parce qu'étant la sainteté même, il ne peut que haïr et abhorrer le péché. Il fallait donc que, pour la rendre digne de son amitié, il la préservât de ce funeste péché; et c'est là ce qu'il fit dès le premier moment de sa conception, afin qu'elle n'eût pas existé un seul moment, sans être agréable à ses yeux.

En vain la sentence prononcée contre toute la postérité d'Adam semblait-elle s'y opposer.

En vain fallait-il que, pour la soustraire aux effets de cette sentence, il établît un ordre particulier de providence pour Marie, et qu'il la préservât de la tache du péché originel, au lieu de l'en purifier comme les autres hommes : quoique ce fussent là des miracles dans l'ordre de la grâce, il ne les épargnera pas plus que les prodiges qu'il avait opérés dans l'ordre de la nature. Il avait empêché Noé d'être submergé dans les eaux du déluge, il avait suspendu le cours des eaux du Jourdain, pour qu'elles n'approchassent point de l'arche d'alliance : eh bien, il renouvellera les mêmes prodiges pour celle qui, en qualité de mère de Dieu, doit être dans un sens la réparatrice du genre humain et l'arche de la nouvelle alliance. Il la fera échapper au déluge d'iniquité qui inonde la terre : il suspendra le cours du péché pour qu'elle n'en soit point atteinte. Rien ne l'arrête, rien ne lui coûte, quand il s'agit de l'en préserver, parce que ce ne sera qu'autant qu'elle en sera préservée, qu'elle deviendra l'objet de ses complaisances; et que si elle en était infectée, quelque comblée qu'elle pût être des dons de la nature, elle n'aurait rien que d'odieux à ses yeux.

Et voilà, M. F., ce qui devrait bien nous détromper des fausses idées qu'on a ordinairement dans le monde de ce qui peut faire la véritable gloire et le vrai bonheur de l'homme. On croit souvent que, pour jouir de cette gloire et de ce bonheur, il suffit de posséder les avantages humains et d'être doué des qualités naturelles qui sont les plus propres à nous faire valoir aux yeux du monde. De là vient que lorsqu'on ne les a pas soi-même, on les envie à ceux qui les ont. De là vient que si l'on voit des personnes

qui, soit par l'éclat de leurs talens, soit par l'aménité de leur caractère, soit par les agrémens de leur esprit, soit par les charmes de leur beauté, se font généralement estimer, admirer et aimer; on les aime, on les estime, on les admire soi-même, on les regarde comme des êtres privilégiés, on applaudit à leur sort, et l'on dit en le leur enviant: Ils sont bien heureux! Oui, sans doute, ils le sont, si aux dons de la nature ils joignent le précieux trésor de la grâce, et si l'on peut dire d'eux comme du Sage, qu'ils sont également chéris de Dieu et des hommes. Mais si le péché obscurcit en eux l'éclat du mérite, et s'ils sont aussi coupables aux yeux du Seigneur qu'ils paraissent estimables et aimables à ceux du monde, ils sont les plus malheureux de tous les mortels; parce que, bien loin de mériter l'estime et l'amitié de celui qui seul peut faire notre gloire et notre bonheur, ils ne sont dignes que de sa haine, de son mépris et de ses vengeances.

Cessez donc de vous enorgueillir et de vous réjouir des avantages que vous pouvez avoir reçus de la nature; et ne croyez pas que les bonnes qualités qui vous font estimer et aimer des hommes, vous mettent à l'abri de la haine et de la colère de Dieu, si vous n'avez pas soin d'éviter le péché. Les anges rebelles avaient été enrichis de dons mille fois plus précieux que ceux dont vous pouvez vous glorifier. Dieu s'était plu à répandre sur eux ses faveurs les plus signalées, et s'ils eussent toujours été aussi fidèles qu'ils étaient parfaits, ils n'auraient jamais cessé de jouir de la gloire et du bonheur pour lesquels ils avaient été créés. Mais malgré les bienfaits dont le Créateur les avait comblés,

ils osèrent porter l'orgueil et l'audace jusqu'à vouloir s'égaler à lui. C'en fut assez pour les rendre odieux à ses yeux. Le péché dont ils s'étaient rendus coupables envers le Seigneur, fit disparaître tout ce qui pouvait les rendre dignes de ses complaisances, et en leur faisant perdre son amitié, il attira sur eux toutes les rigueurs de sa juste colère.

Or il en est de nous comme de ces anges prévaricateurs. Eussions-nous apporté en naissant les talens les plus distingués, les dons les plus rares, les qualités les plus estimables; fussions-nous doués de tout ce qui peut nous faire admirer et chérir des hommes; si, au lieu de voir en nous un cœur pur et innocent, Dieu n'y découvre qu'une âme défigurée et souillée par le péché, nous ne sommes à ses yeux qu'un objet d'horreur; et malgré tout le mérite dont nous brillons aux yeux du monde, il ne nous juge dignes que de sa haine et de son courroux. Oh! que vous êtes donc aveugles, vous qui prenez tant de peine pour conserver votre réputation, votre honneur ou votre beauté, et qui ne craignez que ce qui peut vous faire perdre l'amitié ou l'estime des hommes! Ce que vous devez le plus craindre, si vous pensez en véritable chrétien, c'est de vous priver par le péché de celles de Dieu, parce que c'est Dieu qui doit vous juger, et non par les hommes; parce que c'est de Dieu et non pas des hommes, que dépend votre sort éternel. Craignez donc le péché, et ne craignez même que le péché: car si en en préservant Marie, Dieu a permis qu'elle fût sujette à toutes les autres misères de l'humanité, ce n'a été que pour nous faire comprendre que ces misères ne sont point des maux véritables; qu'elles

ne peuvent nuire ni à notre gloire, ni à notre bonheur, et que par conséquent nous ne devons craindre que le péché.

Et en effet, M. F., si l'abjection et la pauvreté étaient un mal aux yeux de Dieu, comme elles en sont un à ceux des hommes, il n'aurait pas sans doute manqué de prendre les mesures nécessaires pour en préserver l'heureuse créature qu'il avait choisie pour être la mère de son divin Fils. Mais comme il voit du même œil la prospérité et l'adversité, les richesses et l'indigence; comme il estime également les petits et les grands, les pauvres et les riches, pourvu qu'ils soient également justes et vertueux; comme il n'a enfin de la haine et de l'aversion que pour le péché, il ne cherche point à préparer à Marie un sort agréable, un rang distingué, un état brillant selon le monde; il permet au contraire qu'elle ait pour mère une femme obscure, une femme pauvre, une femme presque inconnue, une femme que rien ne distinguait des autres femmes, si ce n'est la noblesse de l'origine, parce qu'il était écrit que le Messie naîtrait de la famille de David. Mais en permettant que cette vierge sainte n'ait en partage que les humiliations et les misères inséparables d'un état pauvre et obscur, il ne peut se résoudre à permettre qu'elle participe au péché du premier homme, parce qu'il n'y a que le péché qui puisse nous rendre odieux à ses yeux.

Voilà, M. F., ce que nous apprend le mystère de ce jour, et ce qui est bien propre à détruire l'aveugle prévention que nous avons en faveur des richesses et des honneurs. Comme nous voyons qu'ils sont l'objet de l'ambition de presque tous les hommes, nous nous imaginons

souvent que dès qu'on a l'avantage de les posséder, on n'a plus rien à désirer pour être heureux. Mais écoutez, M. F., les paroles que l'ange de l'Apocalypse adressait à un homme qui les possédait. Vous vous félicitez, lui disait-il, des douceurs apparentes de votre sort, et vous dites, en vous glorifiant : Je suis riche, je suis environné de trésors, et je n'ai besoin de rien. Mais si vous envisagiez votre état avec les yeux de la foi, vous verriez qu'au jugement de Dieu, seul juste appréciateur du mérite de l'homme, il n'y a en vous qu'aveuglement, que misère, que pauvreté, et que la véritable richesse consiste dans l'or pur de la charité dont le péché vous a dépouillé. Tâchez donc de réparer la perte que vous en avez faite, et sachez que vous ne serez véritablement riche et heureux, que lorsque vous l'aurez recouvrée.

On s'imagine également que dès qu'on est privé des dons de la fortune et de l'éclat dont ils nous font briller aux yeux du monde, on ne peut jouir d'aucune gloire, d'aucun bonheur, et que l'indigence et l'obscurité nous rendent nécessairement méprisables et malheureux. Mais qui fut jamais dans un état plus obscur et plus pauvre, que le saint homme Job ? Dépouillé de tous ses biens et tout couvert de plaies, il n'avait plus d'autre asile que le fumier où il était couché, et il était devenu un objet d'horreur aux yeux même de ses proches et de ses amis. Mais tandis que le monde le regardait comme le plus vil et le plus infortuné de tous les mortels, du haut du ciel, le Seigneur abaissait sur lui ses regards avec complaisance, et le préférait à ce qu'il y avait alors de plus grand, de plus puissant, de plus distingué sur la terre, et il sem-

blait se glorifier de l'avoir pour serviteur.

Mais pourquoi lui accordait-il cette préférence ? C'est, nous dit-il lui-même dans nos Livres saints, c'est que c'était un homme simple et droit qui, craignant Dieu, n'avait jamais souillé son innocence par aucun péché. Cette simplicité, cette droiture, cette innocence étaient aux yeux de Dieu les ornemens les précieux : elles lui tenaient lieu de tout ; elles l'élevaient au-dessus de tout, elles le rendaient plus heureux et plus grand jusque sur son fumier, que les pécheurs ne l'étaient au milieu des plaisirs, du faste et de l'opulence.

Ne vous affligez donc pas, vous qui, comme Job, n'avez en partage que l'indigence et l'obscurité ; mais songez seulement à vous préserver comme lui du péché. C'est là le seul mal que vous ayez à craindre ; et pourvu que vous l'évitiez, en paraissant méprisables et malheureux, vous jouirez de la véritable gloire et du vrai bonheur ; puisqu'il n'y a rien de plus glorieux et de plus avantageux que d'être agréable aux yeux de Dieu, que d'être aimé de Dieu, que de jouir de l'estime et de l'amitié de Dieu. Ce Dieu qui permet que vous soyez accablés d'afflictions et de revers, n'éprouve maintenant votre fidélité, que pour pouvoir la couronner dans la suite, et votre récompense sera d'autant plus grande, que l'épreuve à laquelle il met votre patience aura été plus longue et plus rigoureuse. Soutenez-la donc avec courage, et souvenez-vous que, comme le disait Tobie à son fils, nous serons toujours assez riches et assez heureux, pourvu que nous craignions le Seigneur.

Vous avez peut-être peine à comprendre cette vérité. Mais quand même la religion ne nous l'apprendrait pas, la raison seule ne suffirait-elle

pas pour nous la démontrer? Vous savez, M.F., que le désir le plus vif, dans le cœur d'un père, est de rendre ses enfans heureux. Or, Dieu étant notre père et le meilleur de tous les pères, il devait nous fournir à tous les moyens de parvenir au bonheur. Mais nous l'aurait-il fourni, s'il eût placé ce bonheur dans la jouissance des honneurs, des richesses et des plaisirs? Il aurait condamné au contraire la plupart des hommes à être malheureux, puisque la plupart des hommes naissent et passent leur vie entière dans un état pauvre, abject et pénible. Qu'a donc fait ce Dieu de bonté? Au lieu de faire dépendre leur félicité présente et future de ce qui ne dépendait pas d'eux, et de ce qu'ils n'auraient pas pu avoir, quand même ils auraient voulu se le procurer, il a déclaré lui-même dans l'Ecriture, que notre gloire et notre bonheur consistaient surtout à le craindre et à l'aimer. Or, comme il n'est aucun homme qui, avec le secours de la grâce, ne puisse persévérer dans sa crainte et dans son amour, il n'en est aucun aussi qui ne puisse être constamment heureux; et si nous ne le sommes pas, ce n'est que parce que nous ne le craignons pas, ce n'est que parce que nous ne l'aimons pas, et que tout enfant qui refuse de craindre et d'aimer son père, ne mérite que d'être malheureux. Rappelez-vous souvent cette vérité, hommes infortunés que votre état oblige de mener une vie pauvre, obcure et pénible; et en vous excitant à vous attacher à Dieu, elle vous fera trouver dans sa crainte et dans son amour, le moyen le plus propre à adoucir vos peines et à faire votre bonheur.

Mais vous qui coulez vos jours dans le sein de l'abondance et de la prospérité, cessez de vous

glorifier et de vous applaudir des avantages qu'elles vous procurent. Tous ces avantages peuvent bien vous faire paraître grands et heureux aux yeux des hommes, qui ne voient que ce qui brille au dehors; mais si tandis qu'ils admirent votre fausse gloire, et qu'ils envient votre prétendu bonheur, Dieu, dont le regard perçant pénètre jusqu'au fond de votre cœur, y découvre les taches honteuses du vice et du péché; vous n'avez rien que d'odieux à ses yeux, il ne voit en vous que des esclaves rebelles, que des enfans ingrats et dénaturés, qui ne méritent que sa haine, qui ne sont dignes que de sa colère. Et que peut-il y avoir de plus terrible et de plus malheureux pour l'homme, que d'être l'objet de la haine de Dieu, que d'avoir Dieu même pour ennemi?

Ah! prévenons, M. F., prévenons un si grand malheur; et puisque nous ne pouvons le prévenir qu'en évitant le péché, ne craignons rien tant que ce funeste péché, et n'oublions rien pour nous en garantir. Tant que nous aurons soin de nous en préserver, quoique nous soyons dans un état pauvre et obscur, nous n'aurons rien à désirer, puisque nous jouirons de l'amitié de Dieu qui est le plus précieux de tous les biens. Mais si nous étions assez téméraires pour le commettre, en perdant ce bien inestimable, nous nous livrerions en proie à tous les maux, et nous nous exposerions à être malheureux dans le temps et dans l'éternité. N'oublions donc rien, encore une fois, pour l'éloigner à jamais de notre cœur; et prions tous les jours Marie de nous obtenir la grâce de ne le connaître, comme elle, que pour le fuir, parce que ce n'est qu'en le fuyant, que nous pourrons participer au bonheur et à la gloire éternelle dont elle jouit dans le ciel.

INSTRUCTION

SUR LA NATIVITÉ DE LA SAINTE-VIERGE.

Ce n'est pas sans raison, M. F., que l'Eglise a voulu que le jour où l'auguste Mère de Dieu vint au monde, fût distingué des autres par une fête particulière. Dans tous les pays et dans tous les temps, on a célébré solennellement l'heureuse époque des événemens qui avaient contribué au bonheur public ; et les jours de la naissance des princes qui semblaient devoir assurer la félicité de tout un royaume et de tout un peuple, ont toujours été signalés par des fètes et des réjouissances publiques. Mais quel événement plus heureux, et qu'est-ce qui pouvait plus influer sur le sort, non pas seulement d'un peuple particulier, mais de toutes les nations et de tout le genre humain, que la naissance de Marie ? C'est par elle que devait nous venir notre rédemption et notre salut, puisque c'est elle qui était destinée à donner la vie à notre Rédempteur et à notre Sauveur. Sa nativité a été comme l'aurore de notre bonheur, puisqu'elle annonçait le soleil de justice, et qu'en dissipant les ténèbres dont le monde entier était enveloppé, ce soleil de justice devait répandre partout la lumière et la fécondité. Aussi c'est à la vue de cet heureux événement, que l'Eglise s'écrie avec un saint enthousiasme : *Votre naissance, ô Vierge sainte, a annoncé le grand don qui devait porter la joie dans tout l'univers ; car c'est de vous qu'est né Jésus-Christ notre Dieu qui a fait succéder la béné-*

diction à la malédiction, et qui, en nous délivrant de la mort, nous a donné la vie éternelle. Nous devons donc regarder le mystère que nous célébrons, comme le commencement de notre bonheur; et si nous l'envisageons sous ce point de vue, il ne peut manquer de nous inspirer une sainte joie. Mais en nous réjouissant de la naissance de Marie, nous devons aussi en tirer des leçons qui puissent servir à nous instruire ou à nous corriger ; et c'est là aussi ce que je me propose dans cet entretien. Or pour cela, considérant d'un côté, la faveur que Dieu a accordée à Marie, et de l'autre la fidélite que Marie a montrée envers Dieu, je vous ferai voir d'abord que, quelque différence qu'il y ait entre la conduite que ce Dieu de bonté tint envers cette Vierge sainte, et celle qu'il a tenue envers nous, il a cependant presque autant fait pour nous que pour elle. Mais je vous montrerai ensuite que nous faisons beaucoup moins qu'elle ne fit, pour répondre aux bienfaits du Ciel. La première de ces vérités nous fera admirer la bonté de Dieu ; la seconde nous fera rougir de notre ingratitude. C'est là le fruit que nous devons retirer de cette instruction.

Ce qui distingua le plus la naissance de Marie de celle des autres hommes, et ce qui la rendit, dès le premier moment de sa vie, la plus privilégiée et la plus heureuse de toutes les créatures, ce ne fut point d'être sortie de la famille la plus illustre et de compter les plus grands rois parmi ses ancêtres. L'antiquité de l'origine et le lustre de la naissance, que les hommes estiment tant, n'ont aucun prix aux yeux du Seigneur. Il regarde du même œil les petits et les grands, les roturiers et les nobles, les serviteurs et les maî-

tres : il ne reconnaît d'autre distinction que celle que mettent entre eux le vice et la vertu ; et s'il voulut que Marie eût, en naissant, l'éclat que donne aux yeux des hommes la noblesse de l'origine, ce ne fut que pour accomplir l'oracle par lequel il avait annoncé que celle qu'il avait destinée à être la mère de son divin Fils, serait de la maison et de la famille de David.

Pour la préparer à cette sublime destination, il choisit un privilége bien plus glorieux et bien plus propre à l'en rendre digne. Et quel fut ce privilége ? Vous vous imaginez peut-être que ce fut d'illustrer sa naissance par tout ce que le rang, les honneurs et l'opulence ont de plus imposant et de plus brillant, parceque, séduits par les fausses maximes du monde, vous n'estimez que ce qui peut nous faire briller. Mais ce n'est point ainsi que pense le Seigneur. A ses yeux, nous ne sommes véritablement estimables et dignes de ses complaisances que lorsque nous possédons son amitié ; et nous ne la possédons que lorsqu'il voit en nous un cœur pur et une âme innocente. Il ne chercha donc point à signaler la naissance de Marie par les distinctions qu'auraient pu lui procurer les prospérités et les grandeurs humaines ; mais pour la distinguer des autres enfans d'Adam d'une manière plus glorieuse, il eut seulement soin de l'enrichir, avant qu'elle naquît, du don précieux de sa grâce, parce qu'il ne convenait pas que celle qui devait donner la vie à l'Agneau sans tache, eût été jamais souillée par la moindre tache, et que le Saint des saints devait naître d'une mère qui eût toujours été sainte.

Voilà ce qu'il y a de plus remarquable dans la naissance de Marie ; voilà ce qui rend son sort

si différent du nôtre. Nous naissons pécheurs, et elle naquit innocente. Nous sommes en naissant des enfans de colère, ainsi que s'exprime S. Paul ; et au moment de sa naissance, Dieu ne vit en elle qu'une fille chérie qui était digne de tout son amour. Mais quoique nous n'ayons pas été aussi privilégiés que Marie, pourrions-nous nous plaindre de la bonté de notre Dieu, et n'a-t-il pas presqu'autant fait pour nous que pour elle ? Il ne nous a pas, il est vrai, préservés du péché, avant que nous fussions nés ; mais ne nous en a-t-il pas purifiés par le baptême, d'abord après notre naissance ? Il ne nous a pas empêchés d'encourir sa disgrâce ; mais ne s'est-il pas empressé de nous en retirer, et de remplacer dans nos âmes le péché originel par la grâce sanctifiante ? Il ne nous a pas distingués de tous les autres enfans d'Adam ; mais ne nous a-t-il pas préférés à une infinité d'autres hommes qu'il a laissés plongés dans les ombres de la mort et dans les ténèbres de l'idolâtrie ? Il ne nous a pas destinés à être la mère de son divin Fils ; mais ne nous a-t-il pas choisis pour être ses enfans et les cohéritiers de son royaume ; et pouvait-il nous donner une plus grande marque de bonté ?

Ah ! M. F., si un roi de la terre, dont nous aurions encouru la disgrâce, daignait faire pour nous ce qu'a fait le souverain Maître de l'univers ; si en nous pardonnant nos révoltes, et en nous faisant rentrer dans ses bonnes grâces, il était assez généreux pour nous dire : Vous ne méritez que les effets de ma juste colère ; mais je ne veux vous donner que des marques de mon amour. Au lieu donc de vous traiter en esclaves rebelles, je veux bien vous admettre au nombre de mes enfans, et vous accorder le droit de par-

tager avec eux mon royaume. Si, dis-je, un roi de la terre vous tenait un si tendre langage, vous éclateriez sans doute en transports de joie, et vous ne croiriez jamais pouvoir lui en témoigner assez votre reconnaissance. Eh bien, M. F., ce qu'aucun roi, ce qu'aucun souverain n'a jamais fait à l'égard de ses sujets, Dieu, tout grand qu'il est, a bien voulu le faire pour nous. Il a effacé, dès les premiers jours de notre vie, le péché originel qui nous rendait dignes de sa colère; il a cessé de nous regarder comme ses ennemis, pour ne plus voir en nous que ses enfans, que les frères de Jésus-Christ, et, en cette qualité, il nous a donné droit d'être un jour ses cohéritiers. Pourrions-nous donc nous plaindre de la conduite qu'il a tenue à notre égard?

Ah! si nous avions un cœur sensible et reconnaissant, nous devrions au contraire ne passer aucun jour sans le remercier de la clémence et de la libéralité dont il a usé envers nous. Nous devrions sans cesse nous féliciter et nous réjouir de ce qu'en nous réconciliant avec lui par le sacrement de la régénération, qui a été pour nous comme une seconde naissance, il a bien voulu nous rendre son amitié, il nous a autorisés à le regarder comme notre Père, il nous a ordonné de l'invoquer sous ce doux nom, et il nous a même promis de nous mettre en possession de son héritage, si nous avons pour lui les sentimens et l'amour que tout enfant doit avoir pour celui qui lui a donné la vie. Mais qui est-ce qui a cet amour et ces sentimens pour ce tendre Père? Hélas! en les admettant au nombre de ses enfans, ce Dieu de bonté n'a fait de la plupart des hommes que des ingrats, qui ne songent seulement pas à la faveur inappréciable qu'il leur a

accordée en les adoptant ; et s'il est vrai, comme je viens de vous le démontrer, que Dieu a presque autant fait pour nous qu'il fit pour Marie, il n'est pas moins certain que nous faisons beaucoup moins que ne fit Marie pour répondre à la bonté de Dieu.

En effet, M. F., elle ne crut pas qu'il lui suffit d'être née dans la grâce, pour remplir les desseins que le Seigneur avait sur elle ; mais comme elle savait que le trésor précieux dont il l'avait enrichie, lui deviendrait inutile et même funeste, si elle venait à le perdre, ou si elle négligeait de le faire valoir, elle employa tous ses soins à le conserver et à l'augmenter, et la sainteté de sa vie répondit toujours à celle de sa naissance.

Elle ne fut pas plus tôt sortie des routes de l'enfance, que, pour se dérober aux dangers du monde, dont le commerce est ordinairement si funeste à ceux qui osent le fréquenter, elle se retira dans le temple, comme dans l'asile le plus propre à mettre sa vertu en sûreté. Là, négligeant tout ce qui aurait pu contribuer à embellir et à orner son corps, elle ne s'occupa que du soin de sanctifier toujours plus son âme ; et ce ne fut qu'après s'être bien affermie dans la piété, sans laquelle il n'y a point de vertu solide, qu'elle retourna dans la maison paternelle. La vie qu'elle y mena ne fut pas moins sainte que celle qui l'avait fait admirer dans la maison de Dieu. Elle y partagea tout son temps entre le travail et la prière, entre ce qu'elle devait au Seigneur et les devoirs qu'elle avait à remplir envers ses parens. Point d'autre fréquentation pour elle, que celle de ces saints parens, qui l'excitaient à la vertu par leurs exemples encore plus que par leurs

discours. Point d'autre plaisir que celui qu'elle trouvait à leur donner des marques continuelles de son respect, de son obéissance et de son amour. Tout ce qui aurait pu exposer son innocence au moindre danger, était à ses yeux un écueil dont elle ne croyait jamais pouvoir trop s'éloigner, et la vue d'un ange même suffit pour la jeter dans le trouble. Elle n'avait pourtant rien à craindre du côté d'elle-même; et comme elle avait été préservée du péché originel, elle n'en éprouvait point, comme nous, les suites funestes. Il n'y avait en elle ni ce penchant violent qui nous porte au mal, ni cette répugnance secrète qui nous éloigne du bien. Ses passions étaient dociles à la voix de sa raison, et sa raison était soumise à la loi de Dieu. La chair ne combattait point en elle contre l'esprit, ni l'esprit contre la chair. Les plaisirs et les vices n'avaient pour elle aucun attrait; et elle ne se sentait d'inclination que pour les bonnes œuvres et pour la vertu.

Cependant, M. F., quoique Marie eût tous ces secours et tous ces avantages pour conserver la grâce sanctifiante, elle ne laissa pas, comme vous l'avez vu, de prendre toutes les mesures nécessaires pour se mettre à l'abri de tout ce qui pouvait la lui faire perdre. Que ne devrions-nous donc pas faire pour en prévenir la perte, nous qui, dépourvus de tous les moyens qu'avait cette Vierge sainte, sommes obligés de surmonter une infinité d'obstacles qu'elle ne connaissait pas; nous qui trouvons sans cesse, soit dans les ténèbres de notre esprit, soit dans le dérèglement de notre volonté, soit dans les révoltes de notre chair, soit dans les attraits du monde, soit dans les tentations du démon, des ennemis

toujours prêts à nous attaquer et à nous dépouiller du précieux trésor de la grâce? Mais qu'il s'en faut bien que nous imitions la sage vigilance dont Marie nous a donné l'exemple! Loin de craindre et de fuir ces ennemis, qui sont mille fois plus redoutables pour nous qu'ils ne l'étaient pour elle, nous sommes les premiers à les attaquer; et quoique nous n'ignorions pas que tout devrait nous faire trembler, nous croyons cependant pouvoir tout braver. En vain l'Esprit saint nous exhorte-t-il à nous éloigner des occasions du péché, comme on fuit à l'aspect d'un serpent; en vain nous déclare-t-il expressément que celui qui aime le péril y périra; insensibles à ses exhortations et à ses menaces, nous nous exposons volontairement à tout ce que le vice a de plus séduisant, à tout ce que les plaisirs ont de plus attrayant, à tout ce que le monde a de plus engageant: nous courons à ses amusemens et à ses spectacles, nous nous conformons à ses usages et à ses modes, nous prêtons l'oreille à ses discours et à ses maximes; nous voulons tout voir, tout entendre, tout lire; et au lieu de nous faire un devoir de nous éloigner des dangers qui peuvent nous faire perdre la grâce, nous semblons nous faire un plaisir de les rechercher.

Mais aussi qu'arrive-t-il? C'est qu'au lieu de triompher de ces dangers qu'on ne peut vaincre que par la fuite, nous en devenons tous les jours les tristes victimes. C'est qu'au lieu de conserver la grâce sanctifiante, nous la perdons presque d'abord après que nous l'avons reçue par le baptême, ou que nous l'avons recouvrée dans le tribunal de la pénitence; c'est qu'il n'y a rien de plus commun que le péché et de plus rare que

l'innocence ; c'est qu'on ne trouve presque plus aucun vestige de cette précieuse innocence dans l'âge même dont elle était autrefois le partage, et que les enfans n'ont pas plus tôt l'usage de la raison, qu'ils ne s'en servent que pour se livrer au vice et contenter leurs passions. Voilà, M. F., ce que l'expérience nous met tous les jours sous les yeux. Nous devrions être uniquement attentifs, comme Marie, à conserver le précieux trésor dont Dieu nous a enrichis en nous donnant sa grâce et son amitié ; et nous semblons nous empresser de le perdre, en nous livrant au péché, dès que nous sommes en état de le commettre. Peut-il rien y avoir de plus déplorable et de plus contraire à nos vrais intérêts ? Ah ! M. F., on ne croit jamais pouvoir prendre assez de précautions pour conserver les bonnes grâces et la protection des grands de la terre. Mais ne devrions-nous pas être encore plus soigneux de ne pas nous priver de l'amitié de celui devant qui tous les grands de la terre ne sont que néant ? La protection des hommes ne peut nous procurer que quelques honneurs frivoles, que quelques biens périssables ; au lieu que l'amitié de Dieu, qui est attachée à la grâce sanctifiante, nous assure un bonheur et une gloire éternels. N'oublions donc rien pour conserver cette grâce que nous devons regarder comme le plus précieux de tous les biens, et, peu contens d'imiter les soins que Marie crut devoir prendre pour ne pas la perdre, employons, comme elle, toute notre ardeur et tout notre zèle à la faire fructifier et à l'augmenter.

Cette Vierge sainte n'ignorait pas que la grâce sanctifiante dont Dieu l'avait enrichie avant sa naissance, était comme un talent qu'il ne lui

avait confié que pour le faire valoir : elle savait qu'il ne suffisait pas d'être entré dans les routes de la sainteté, mais qu'il fallait sans cesse y faire de nouveaux progrès, et que celui qui est saint doit, selon les expressions de l'Ecriture, se sanctifier toujours plus. Aussi, loin de se borner à conserver la grâce, elle s'appliqua continuellement à la rendre fertile en fruits de sainteté ; elle mit tous ses soins à augmenter ses mérites par ses bonnes œuvres ; et jusqu'à quel point ne les augmenta-t-elle pas ! La foi nous apprend que chaque acte de vertu que nous faisons, lorsque nous possédons la grâce, en accroît en nous le trésor. Combien donc ce trésor ne dut-il pas grossir entre les mains de Marie, elle dont chaque action fut un acte de vertu, et qui, depuis sa naissance jusqu'à la fin de ses jours, ne cessa pas de s'avancer toujours plus dans les voies de la perfection !

Mais avons-nous soin, M. F., d'imiter sa fidélité, et cherchons-nous, comme elle, à faire valoir le don précieux dont Dieu nous a enrichis en nous donnant sa grâce ? Ne faisons-nous pas consister toute notre vertu à ne pas donner dans le vice ? Ne négligeons-nous pas entièrement la pratique des bonnes œuvres, et n'imitons-nous pas la conduite du serviteur paresseux, qui, croyant qu'il lui suffisait de ne pas dissiper le talent que son maître lui avait confié, prit le parti de l'enfouir, et négligea de s'en servir pour en acquérir d'autres ? Ah ! il n'est que trop vrai, M. F., que la conduite de ce serviteur est la fidèle image de la nôtre. Mais si nous ne craignons pas d'être lâches et indolens comme lui, ne devrions-nous pas craindre le châtiment que lui attirèrent son indolence et sa

lâcheté ? Il fut condamné, comme vous le savez, à être jeté dans les ténèbres extérieures, parce qu'au lieu de faire valoir le talent qu'il avait reçu, il se contenta de l'ensevelir dans le sein de la terre, pour ne pas le perdre. Or il en sera ainsi de nous, si nous ne faisons aucun usage de la grâce que Dieu nous a accordée, et si, contens d'éviter le crime, nous négligeons entièrement la pratique de la vertu. Pour mériter la récompense que Dieu réserve à ses serviteurs, il ne suffit pas de s'abstenir du mal, il faut encore pratiquer le bien; et ce n'est qu'en le pratiquant, que nous pourrons nous entendre dire, comme le serviteur de l'Evangile, qui avait doublé par ses soins les cinq talens qu'il avait reçus : Parce que vous avez été fidèle à remplir les intentions de votre maître, qui voulait que vous multipliassiez ses dons par vos soins et par vos travaux, vous entrerez dans sa joie, et vous partagerez son bonheur. Imitons donc la fidélité de ce serviteur, et faisons du moins, pour les biens du cel, ce qu'on fait tous les jours pour ceux de la terre. Lorsqu'on possède ceux-ci, on ne se contente pas de les conserver avec soin; on travaille encore avec ardeur à les augmenter, et plus on en a, plus on en veut avoir. Ce ne sont là cependant que des biens inconstans et fragiles, que nous pouvons perdre à tout moment, et dont nous serons dépouillés entièrement à la mort. Mais les trésors que nous amasserons pour le ciel, en augmentant nos mérites par nos bonnes œuvres, ne nous échapperont jamais : ils nous accompagneront au-delà du tombeau, où tout le reste ne saurait nous suivre; et après nous avoir sanctifiés dans le temps,

ils nous rendront heureux pendant toute l'éternité.

INSTRUCTION

SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE-VIERGE.

Parmi les différentes fêtes qui ont été établies en l'honneur de Marie, il n'en est aucune que l'Eglise solennise avec autant de pompe, que celle que nous célébrons aujourd'hui, parce qu'il n'en est aucune qui nous rappelle des événemens aussi glorieux pour cette auguste Vierge. C'est aujourd'hui qu'après s'être distinguée pendant toute sa vie par la pratique des vertus les plus rares et les plus sublimes, elle la termina par la mort la plus sainte et la plus douce. C'est aujourd'hui qu'après avoir subi les lois du trépas, elle en brisa les liens, et qu'au lieu d'être livré en proie à la pourriture, son corps virginal sortit vivant du tombeau où il avait été enseveli. C'est aujourd'hui enfin que, par un privilége particulier, ce corps, qui avait été le temple de la divinité sur la terre, fut élevé par les anges jusqu'au plus haut des cieux, et placé en triomphe à côté du trône de celui à qui il avait servi de sanctuaire. C'est donc la mort, la résurrection et l'assomption de la sainte mère de Dieu, que nous célébrons en ce jour; et c'est aussi sur ces trois objets, que je viens fixer vos regards dans cette instruction. Mais en vous exposant ce qui

peut tourner à la gloire de Marie, j'aurai soin d'y mêler des réflexions qui puissent vous être utiles, et je ferai en sorte qu'en enviant l'heureux sort de cette Vierge sainte, vous appreniez et vous vous animiez toujours plus à imiter ses vertus.

Depuis que la mort avait rompu les doux liens qui unissaient Marie à son divin Fils, elle n'avait soupiré qu'après l'heureux moment où elle irait se réunir à ce cher et unique objet de sa tendresse. Mais, soit que le Ciel voulût éprouver sa constance, soit que, pour former les premiers fidèles à la vertu, il voulût qu'ils eussent dans la conduite de cette incomparable Vierge le plus parfait modèle de vertu qu'il y eût sur la terre, il différa d'exaucer ses vœux ; et ce ne fut que lorsqu'elle fut parvenue à un âge avancé, qu'elle vit enfin approcher la fin de sa carrière. Mais de quel œil l'envisagea-t-elle ? La vit-on éprouver les frayeurs et les craintes que les approches de la mort font naître dans le cœur de presque tous les hommes ? Non, M. F. : cette mort dont le seul aspect jette l'épouvante dans le cœur des pécheurs, et fait même quelquefois trembler les justes, n'eut rien d'effrayant et de redoutable pour elle. Eh ! comment aurait-elle pu en être effrayée ? Les vives alarmes dont les autres hommes sont saisis dans ces derniers momens, ne viennent pour l'ordinaire que des péchés dont ils se sont rendus coupables envers le Seigneur. Ils les voient alors, ces péchés qu'ils avaient cherché à se dissimuler. Ils voient, en reportant leurs regards sur le passé, que leur vie entière n'a été qu'une suite continuelle de désordres et d'égaremens. Ils voient qu'au lieu de l'employer à connaître, à servir et à aimer

Dieu, ils n'en ont fait usage que pour l'oublier et pour l'offenser. Ils cherchent dans le cours de cette vie, des vertus et des bonnes œuvres qui puissent les rassurer; et ils n'y trouvent que des vices et des péchés qui les font trembler. Tous ces vices et tous ces péchés sont à leurs yeux comme autant d'accusateurs qui vont déposer contr'eux au tribunal du souverain Juge; et ils ne peuvent envisager ce tribunal redoutable, où ils se voient près d'être cités, sans être consternés et trembler d'effroi.

Mais il n'en était pas ainsi de Marie. Jamais la moindre tache n'avait obscurci l'éclat de sa belle vie. Elle en avait employé tous les jours et tous les momens à donner au Seigneur des marques continuelles de son amour : elle n'avait eu d'autre soin et d'autre désir que de se rendre toujours plus agréable à ses yeux; et exempte de tout péché, en paraissant devant lui, elle n'avait à lui présenter que les actes de vertu qu'elle avait pratiqués, et le trésor de mérites qu'elle avait acquis. Pouvait-elle éprouver aucune crainte? Ah! l'on n'a rien à craindre, lorsqu'on n'a rien à se reprocher; et quand on a vécu saintement, on meurt toujours tranquillement. Voulons-nous donc jouir de la douce tranquillité dont jouit Marie, en voyant approcher la mort? Appliquons-nous à imiter la sainteté de sa vie. Evitons avec soin tout ce que nous pourrions nous reprocher, adonnons-nous avec ardeur à tout ce que nous voudrions avoir pratiqué, lorsque nous nous verrons prêts à comparaître devant notre souverain Juge; et alors la mort sera aussi douce pour nous qu'elle le fut pour Marie.

Mais non-seulement cette Vierge sainte en

envisagea les approches sans crainte; elle la vit encore approcher avec joie; et cette mort qui est à nos yeux le plus grand de tous les malheurs, elle la regarda comme le commencement du plus grand bonheur dont elle pût jouir, puisqu'elle devait la réunir au seul objet qu'elle aimât et qu'elle désirât. Mille fois elle avait soupiré après l'heureux moment où elle reverrait son Fils. Mille fois, en lui adressant ses vœux, elle s'était écriée, comme le saint-Roi prophète: « Qui » me donnera des ailes comme à la colombe, pour » me transporter dans l'heureux séjour que vous » habitez, et pour y aller jouir de votre douce pré- » sence? Hélas! loin de vous, la vie n'est pour moi » qu'un cruel martyre; et tant que je serai privée » du bonheur de vous voir, je ne cesserai de ver- » ser des larmes. Venez donc, et ne souffrez pas » que je demeure plus long-temps éloignée et sé- » parée de ce qui seul peut me rendre heureuse. »

C'est avec ces sentimens que Marie vit approcher sa dernière heure. Aussi ce ne furent ni les rigueurs de la maladie, ni la défaillance de la nature, qui mirent fin à ses jours: ce fut le vif empressement qu'elle avait d'aller se réunir au Fils adorable qu'elle avait porté dans son sein; et comme son amour pour lui avait été l'unique occupation de sa vie, il fut aussi la seule cause de sa mort. Que nous serions heureux, s'il pouvait aussi causer la nôtre, et si nous ne trouvions rien de plus dur pour nous dans la vie, que de ne pouvoir pas jouir de la présence de notre Dieu! Alors, loin de craindre la mort, nous la désirerions, et ses amertumes se changeraient pour nous en douceur. Mais pour mourir comme Marie, il faut vivre comme elle.

La satisfaction qu'elle éprouva dans ses der-

niers momens, ne fut pas le seul avantage dont elle jouit; et la mort n'eut pas pour elle les suites humiliantes qu'elle a pour les autres hommes. Elle la subit, il est vrai, comme son divin Fils; elle mourut, elle fut ensevelie; mais son tombeau devint, comme celui de ce Fils adorable, le théâtre de sa gloire, et son corps n'y fut déposé que pour en sortir bientôt plein de vie.

Telle est la prérogative par laquelle nous croyons que Dieu a distingué sa sainte Mère; et ne sommes-nous pas fondés à le croire? Car, prenez garde, dit S. Augustin : comme Jésus-Christ est tout-puissant, on ne peut nier qu'il n'ait pu préserver sa sainte Mère de la corruption du tombeau. Or, s'il a eu le pouvoir de lui accorder ce privilége, pourquoi le lui aurait-il refusé? La chair de ce divin Sauveur n'est-elle pas, dans un sens, la chair de Marie ? N'est-ce pas d'elle qu'il l'a tirée; et pourrait-on croire qu'il ait souffert qu'une chair qu'il avait pour ainsi dire divinisée, en en formant la sienne, devînt la pâture des vers ? Non, non, continue le saint docteur, je ne puis pas me persuader que le saint corps dans lequel un Dieu même s'est incarné, et où il a uni la nature divine à la nature humaine, ait été livré à la pourriture, et se soit changé en poussière, comme celui des autres enfans d'Adam. J'aime à croire, au contraire, que si ce Dieu tout-puissant et infiniment bon eut soin de préserver Jonas de la voracité du monstre qui l'avait englouti, et Daniel de la férocité des lions qui l'environnaient, il aura été encore plus attentif à garantir sa sainte Mère des atteintes de la corruption, et qu'elle ne subit la mort que pour en triompher.

Oui, M. F., ce fut là le glorieux privilége qui

fut accordé à Marie. Comme elle n'avait point eu de part au péché, elle n'en éprouva point les suites funestes; elle ne subit point la sentence qui condamnait tous les hommes à retourner en poussière; et pour me servir ici des expressions du Prophète, Dieu ne souffrit pas que celle qui avait toujours été sainte, devînt la proie de la corruption qui est le partage de l'homme pécheur. Elle sera le nôtre, M. F., et ce corps que nous conservons, que nous nourrissons, que nous ornons avec tant de soin; ce corps dont nous faisons maintenant notre idole, ne sera plus, après notre mort, qu'un tas d'ossemens desséchés, qu'un amas de pourriture. Mais l'état affreux et humiliant où il sera réduit, ne durera pas toujours, et il ne dépend que de nous de participer un jour au triomphe éclatant que Marie a remporté sur la mort. La foi nous apprend que non-seulement nous devons tous ressusciter à la fin des siècles, mais encore, que si nous sommes justes, notre corps deviendra semblable à celui de Jésus ressuscité, et que notre résurrection sera aussi glorieuse que celle de sa sainte Mère. Imitons donc ses vertus; et non-seulement nous sortirons comme elle triomphans de l'obscurité du tombeau; mais encore nous irons, comme elle, recevoir dans le ciel la récompense que nous aurons méritée.

Il faudrait maintenant, M. F., étaler à vos regards la pompe imposante avec laquelle Marie fut transportée dans le séjour glorieux où elle devait aller régner avec son divin Fils. Il faudrait, en me servant des images que nous fournit l'Ecriture, vous la représenter s'élevant de la terre comme l'aurore, répandant comme la lune une douce clarté au milieu des airs, et

couronna plutôt que sa dignité; et si par son rang elle est dans le ciel au-dessus de toutes les autres créatures, ce n'est que parce que sur la terre elle s'était élevée au-dessus d'elles par sa sainteté.

La gloire du ciel n'est donc pas le prix du rang, des titres et des dignités; mais elle est la récompense des vertus. Quels que soient donc notre état et notre condition, nous pouvons tous parvenir au ciel; mais pour y parvenir, il faut le mériter, et nous ne pouvons espérer de partager un jour la gloire de Marie, qu'autant que nous pratiquerons les vertus dont elle nous a donné l'exemple. Prenons-la donc aujourd'hui pour notre modèle, et que la vue du glorieux terme où elle est parvenue, nous anime à marcher dans la route pénible qu'elle a suivie. Si, comme Jésus-Christ le disait, le disciple n'est point au-dessus du Maître, les sujets ne sont pas non plus au-dessus de leur reine; et s'il a fallu que cette auguste reine du ciel et de la terre méritât par la sainteté de sa vie la gloire éclatante dont Dieu l'a couronnée, nous ne pouvons pas espérer de partager sa récompense, si nous ne travaillons pas à devenir saints comme elle. Attachons-nous donc à marcher sur ses traces, et faisons de ses exemples la règle de notre conduite.

Mais en la choisissant pour notre modèle, prenons-la aussi pour notre protectrice. Elle eut toujours le pouvoir et le désir de faire ressentir à ceux qui imploraient son secours les effets salutaires de sa protection; et c'est pour cela que, lors même qu'elle était encore sur la terre, on s'adressait à elle, et l'on employait sa médiation auprès de son divin Fils. Mais si l'on

croyait qu'elle était alors assez puissante et assez charitable pour rendre efficaces les vœux qu'on lui offrait, combien plus ne doit-elle pas l'être depuis qu'elle est dans le ciel? Son crédit n'y est-il pas encore plus grand et sa charité plus ardente, qu'ils ne l'étaient sur la terre; et pourrions-nous douter qu'étant mère, et nous regardant comme ses enfans, elle ne se plaise à les employer en notre faveur? Non, M. F., Marie n'est point semblable à ces hommes orgueilleux et insensibles qui, lorsqu'ils sont parvenus à la gloire et à la fortune, oublient ceux qu'ils ont laissés dans l'obscurité ou dans l'indigence, et croiraient s'avilir s'ils daignaient s'occuper à adoucir la rigueur de leur sort. L'éclat de sa gloire ne lui a pas fait perdre de vue notre misère : il n'a servi au contraire qu'à rendre toujours plus ardent le zèle qu'elle avait pour notre bonheur et pour notre salut. Le glorieux titre de Reine des cieux ne lui a pas fait oublier qu'elle est notre protectrice, et qu'elle est notre mère; et en ces qualités, elle est toujours prête à prier pour nous, à intercéder pour nous, et à nous faire éprouver les salutaires influences du crédit tout-puissant dont elle jouit auprès de Dieu et de la tendresse maternelle qu'elle a pour nous. Adressons-nous donc à elle avec la plus vive confiance; et offrons-lui, surtout aujourd'hui, l'hommage de nos vœux et de nos prières. C'est le jour où ils montent sur leur trône, que les rois de la terre se plaisent à exercer leur libéralité envers leurs sujets; et c'est aussi le jour où elle a pris possession du rang qu'elle occupe dans le ciel, que Marie aime sans doute à donner à ses serviteurs des marques de sa protection. Réunissons-nous

donc pour la réclamer, et disons-lui tous avec la plus vive confiance : C'est à votre puissante intercession, Vierge sainte, que nous avons recours. Daignez nous en faire sentir les effets salutaires ; et puisque c'est aujourd'hui que le héros invincible qui nous gouverne crut devoir faire triompher la religion de ses ennemis, comme il a toujours triomphé des siens ; puisque c'est aujourd'hui que, pour rendre plus glorieux et plus remarquable le rétablissement de cette religion qui a toujours été regardée comme le plus ferme appui des trônes et le gage le plus certain de la félicité publique, il voulut qu'il se fît sous vos auspices et le jour même de votre triomphe, employez surtout en sa faveur le crédit que vous avez auprès de votre divin Fils : obtenez-lui par vos vœux et par vos prières tout ce qui peut mettre le comble à sa gloire, tout ce qui peut augmenter son bonheur, tout ce qui peut surtout assurer son salut ; et faites que le Ciel répande sur lui autant de bénédictions que le peuple lui en donna lorsqu'il rouvrit nos temples et releva nos autels. Daignez aussi jeter sur nous un regard de miséricorde. Souvenez-vous que vous êtes notre mère ; et que ce nom si doux vous engage à demander pour nous les secours qui nous sont nécessaires pour nous montrer toujours dignes d'être vos enfans, et pour mériter, en imitant les exemples que vous nous avez donnés, de partager la gloire dont vous jouissez.

INSTRUCTION

POUR LA FÊTE DU SAINT PATRON DE LA PAROISSE.

La fête que nous célébrons aujourd'hui est celle qui paraît le plus vous intéresser, que vous attendez avec le plus d'empressement et vous voyez arriver avec le plus de joie. Elle est en effet bien propre à nous inspirer un vif intérêt et à nous causer une sainte allégresse, puisqu'elle nous offre des secours et des moyens de salut qui pourraient nous être extrêmement avantageux. Mais pour en retirer les avantages qu'elle pourrait nous procurer, il faudrait que nous l'envisageassions avec un œil chrétien, et qu'en la célébrant, nous entrassions dans les vues que l'Eglise s'est proposées en l'établissant. Or quelles sont ces vues, et qu'a-t-elle prétendu en nous ordonnant d'honorer par une fête solennelle le saint patron qu'elle nous a donné ? Elle a voulu que nous regardassions ce saint patron comme notre protecteur et comme notre modèle : elle a voulu que la célébration de sa fête répondît à ces deux qualités. Elle a voulu par conséquent que le jour où on la solennise, fût surtout employé à l'invoquer et à l'imiter ; et si notre conduite était conforme aux intentions de l'Eglise, cette fête deviendrait pour nous une source de grâces et un moyen de salut. C'est là ce que je vous ferai voir d'abord dans cette instruction ; mais après vous avoir appris combien la fête de

notre saint patron pourrait nous être utile et contribuer à notre salut, je serai forcé de vous montrer que la manière dont on a coutume de la célébrer, nous la rend entièrement inutile, et la fera même servir à notre perte. Fasse le Ciel qu'en apprenant à connaître les abus qui s'y sont glissés, vous vous déterminiez enfin à les réformer.

Que faudrait-il faire pour célébrer chrétiennement la fête du saint patron que nous honorons? Il faudrait l'invoquer et réclamer sa protection : il faudrait l'imiter et suivre ses exemples.

Je dis d'abord qu'il faudrait l'invoquer et réclamer sa protection : car c'est là la première fin que l'Eglise s'est proposée en le donnant pour patron. Comme elle sait que nous sommes sujets à mille faiblesses et exposés à mille dangers, elle a voulu nous procurer un appui et un défenseur qui, par sa puissante intercession auprès de Dieu, nous obtînt les secours et les grâces qui nous sont nécessaires, soit pour nous soutenir dans les routes de la vertu, soit pour ne pas nous égarer dans celles du vice; et c'est là en effet ce que nous trouverions dans notre saint patron, si nous avions soin de lui offrir nos vœux et de lui adresser nos prières. Car pourquoi ne nous procurerait-il pas ses grâces et ses secours? Serait-ce parce qu'il ne le pourrait pas? Mais la foi ne nous apprend-elle pas qu'en qualité d'amis de Dieu, les saints ont auprès de lui un crédit qui les met en état d'obtenir tout ce qu'ils lui demandent? Serait-ce parce qu'il ne le voudrait pas? Mais ne savons-nous pas qu'en vertu de l'union étroite qui règne entre l'Eglise triomphante et l'Eglise militante, les saints nous re-

gardent comme leurs frères, comme les membres du corps dont ils font eux-mêmes partie; et pourraient-ils avoir de nous cette idée, sans prendre un vif intérêt à notre sort, et sans se sentir portés à nous faire éprouver les salutaires effets de leur protection?

Vous n'ignorez pas, M. F., que lorsque ces saints étaient sur la terre, ils se faisaient un devoir de donner aux autres hommes des marques continuelles de leur charité : vous savez qu'ils se plaisaient à les aider, à les secourir, et qu'ils semblaient faire consister leur bonheur à adoucir les maux des malheureux. Mais s'ils étaient si charitables dans ce lieu d'exil, où nous ne trouvons souvent dans notre prochain que des défauts et des procédés propres à refroidir ou à aigrir notre cœur; combien plus ne doivent-ils pas l'être dans la céleste patrie, cet heureux séjour où il n'y a qu'amour et que charité! Se pourrait - il qu'ils vissent les maux de leurs frères sans y compatir ; qu'ils entendissent leurs soupirs, sans en être attendris? Se pourrait-il qu'au lieu de s'empresser de les secourir, ils se montrassent insensibles à leurs prières, lorsque, prosternés au pied des autels, ils les supplient humblement de leur tendre une main secourable? Non, M. F., ce serait ne pas connaître les heureux habitans du ciel, que de supposer en eux des sentimens si contraires à l'ardente charité dont ils sont embrasés; et je ne crains pas de dire qu'après le bonheur qu'ils ont de voir Dieu et de le posséder, il n'en est point de plus grand pour eux, que de pouvoir faire du bien aux hommes par le crédit qu'ils ont auprès de Dieu.

Mais si ce sont là les dispositions de tous les

saints, on ne peut douter que ce ne soient particulièrement celles du saint que nous honorons; et pourquoi? C'est qu'en qualité de patron de cette paroisse, il doit spécialement veiller sur elle et la protéger; c'est qu'en vertu des liens particuliers qui l'attachent à nous, il doit nous regarder comme autant de cliens qui lui ont donné leur confiance, et dont il est spécialement chargé de défendre les intérêts. Oui, M. F., c'est là l'idée que nous devons avoir des sentimens de ce saint protecteur; et d'après cette idée, est-il rien que nous ne puissions attendre de sa protection? Non, M. F., quoi que nous puissions demander à Dieu par son intercession, nous avons droit d'espérer qu'il nous l'accordera; et si nous sommes attentifs à implorer son secours, les tendres sentimens qu'il a pour nous ne pourront manquer de l'engager à nous secourir.

Je dis, si nous sommes attentifs à réclamer son secours : car, comment voulez-vous qu'il vous donne des marques de sa bonté, tandis que vous ne lui en donnez aucune de votre confiance? comment voulez-vous qu'il exauce vos prières, tandis que vous ne daignez seulement pas le prier? Quand on a dans le monde un protecteur sur qui l'on croit pouvoir fonder l'espérance d'adoucir ses maux et d'améliorer son sort, on ne craint jamais de recourir trop souvent à lui, on lui fait tous les jours de nouvelles instances; et on ne cesse de solliciter ses bienfaits, que lorsqu'on a été enfin assez heureux pour les obtenir. Or voilà, M. F., l'image naturelle de la conduite que nous devrions tenir envers le saint patron que nous avons dans le ciel. Voilà ce que nous devons faire surtout aujourd'hui, où la fête

que nous célébrons en son honneur doit l'engager à écouter nos prières plus favorablement que dans tout autre temps. Employons donc principalement ce saint jour à les lui offrir ; supplions-le humblement de jeter sur nous un regard de compassion, et d'attirer sur nous, par sa puissante médiation, les secours temporels dont nous avons besoin pour adoucir l'amertume de nos maux, et les grâces spirituelles qui nous sont nécessaires pour triompher des ennemis de notre salut. Ce saint protecteur que nous avons dans le ciel, ne sera pas plus insensible à nos vœux que ceux que nous avons sur la terre : il se plaira encore plus qu'eux à nous faire sentir les salutaires influences de sa protection ; et si nous avons soin de la réclamer comme nous le devons, elle deviendra pour nous une source abondante de grâces et de bienfaits.

Mais pour bien célébrer la fête de ce saint patron, il ne suffit pas de réclamer sa protection et de l'invoquer, il faut encore suivre ses exemples et l'imiter ; car c'est là, M. F., la seconde vue que l'Église s'est proposée en nous le donnant pour patron. Elle a voulu qu'en l'invoquant comme notre protecteur, nous le prissions pour notre modèle ; elle a voulu qu'en nous rappelant les principaux traits de sa vie, nous apprissions à corriger les défauts de la nôtre ; elle a voulu qu'en comparant les grands exemples de vertu qu'il nous a donnés, avec les excès et les désordres auxquels nous nous sommes livrés, nous apprissions à rougir de notre conduite, et nous commençassions à nous former sur la sienne ; elle a voulu qu'en considérant l'opposition qu'il y a entre la route qu'il a suivie et celle que nous suivons nous-mêmes, nous puis-

sions voir clairement que nous nous égarons, que nous nous perdons, puisque ce n'est qu'en marchant sur les traces de ce saint, que nous pouvons arriver à l'heureux terme où il est parvenu ; elle a voulu enfin qu'à la vue du contraste frappant qu'il y a entre sa sainteté et notre malice, nous nous disions intérieurement à nous-mêmes : qu'ai-je fait, et quelle a été la vie que j'ai menée jusqu'à présent? J'aurais dû ne m'appliquer qu'à suivre les traces du saint patron que l'Église m'a donné pour modèle, et je n'ai fait jusqu'ici que m'en éloigner; j'aurais dû me faire un devoir d'imiter ses exemples, et je n'ai cessé de les contredire par mes actions. Quelle différence, en effet, entre sa conduite et la mienne! Il s'est distingué par la pratique de toutes les vertus, et moi je me suis abandonné à tous les vices; il n'a aimé que Dieu, et moi je n'ai aimé que le monde et les créatures; il n'a soupiré qu'après les biens du ciel, et moi je n'ai désiré et cherché que ceux de la terre; il a toujours vécu en saint, et moi je n'ai cessé de vivre en pécheur. Je suis cependant appelé à la sainteté comme lui, et je n'ai pas moins de raisons pour y tendre que lui. J'ai les mêmes devoirs à remplir, la même loi à observer, le même Dieu à servir, les mêmes châtimens à craindre, la même récompense à espérer. Mais puis-je me promettre d'obtenir un jour, comme lui, cette récompense, si je ne travaille pas à la mériter? Ne dois-je pas plutôt m'attendre à n'avoir en partage que les terribles supplices qui sont réservés aux pécheurs?

Telles sont les réflexions qui se présenteraient naturellement à notre esprit, si nous comparions notre vie à celle du saint patron que nous hono-

rons ; et pourrions-nous les faire, sans nous déterminer à vivre désormais plus chrétiennement et plus saintement ? Non, M. F., pour peu qu'il nous reste de foi, nous ne pourrions voir l'opposition monstrueuse qu'il y a entre le dérèglement de notre conduite et la sainteté de la sienne, sans nous sentir portés à devenir saints comme lui ; et si nous profitons si peu des exemples qu'il nous a donnés ; si la célébration de sa fête nous laisse tous nos défauts, et ne produit en nous aucun changement, ce n'est que parce que nous la rendons inutile et même nuisible pour notre salut, par la manière dont nous la célébrons ; car, prenez garde, M. F., et ne perdez rien des détails instructifs où je vais entrer.

Pour que cette fête nous procurât les précieux avantages que nous pourrions en retirer pour le salut de notre âme, il faudrait 1° qu'on s'appliquât à la sanctifier ; il faudrait 2° qu'on évitât de la profaner. Mais qui est-ce qui a soin de la célébrer de cette manière ? On ne pourrait la sanctifier que par la prière, que par l'assistance aux offices divins, que par la lecture des livres de piété ; et le jour où on la célèbre est ordinairement celui où l'on prie le moins, où on fréquente le moins nos églises, et où l'on s'applique le moins aux exercices de religion. On ne le regarde que comme un jour de dissipation, que comme un jour de réjouissance et d'amusement. A peine prend-on quelques momens pour assister au saint sacrifice de la messe ; et comment encore y assiste-t-on ? On y est présent de corps, mais l'esprit et le cœur en sont bien éloignés ; et tandis qu'on ne devrait s'y occuper qu'à donner à Dieu des marques de sa piété, les uns ne cher-

chent qu'à y étaler leur vanité, et les autres qu'à y satisfaire leur curiosité. Les dispositions qu'on apporte aux autres exercices de religion, ne sont ni plus saintes, ni plus chrétiennes ; et si, par coutume ou par bienséance, on assiste à la procession solennelle qu'on a l'usage de faire en l'honneur du saint dont on célèbre la fête, ce n'est point pour lui rendre hommage, c'est pour se donner soi-même en spectacle ; ce n'est point pour chanter ses louanges, c'est pour s'en attirer à soi-même ; ce n'est point pour édifier le prochain par sa modestie et sa piété, c'est pour se faire remarquer par l'éclat de son luxe et l'artifice de sa parure. Pourrait-on, après cela, se flatter de retirer quelque avantage de ces saints exercices ; et avez-vous droit d'espérer que votre saint patron s'intéresse pour vous, et vous fasse ressentir les effets de sa protection, tandis que vous ne pensez pas à lui, et que vous ne lui donnez aucune marque de votre dévotion ? Ah ! détrompez-vous, M. F., pour mériter d'en être protégés, il faut être attentif à l'honorer ; et comme vous ne songez seulement pas à lui payer le juste tribut d'honneur que vous lui devez ; comme vous ne faites rien pour lui, vous ne devez aussi rien attendre de lui ; et par conséquent la célébration de la fête ne peut qu'être inutile pour votre salut.

Heureux encore, si tout le préjudice que vous vous causez en la célébrant mal, se bornait à vous priver des avantages spirituels que vous pourriez en retirer ! Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que non-seulement vous la rendez inutile pour votre salut, en négligeant de la sanctifier, mais encore que vous la faites servir à votre perte en la profanant.

N'est-ce pas, en effet, la profaner, que de la passer presque entièrement dans des festins, dans des parties de plaisirs, dans des jeux, dans des bals et dans d'autres amusemens qui, quand même ils ne seraient pas toujours criminels, comme on le prétend, sont du moins toujours dangereux, et mènent souvent au crime? Les choses saintes ne doivent servir que pour les choses saintes. Or il n'y a rien de plus saint que les fêtes, et c'est pour cela que l'Eglise nous oblige de les sanctifier par la pratique des exercices de religion. Lors donc qu'au lieu de les consacrer au recueillement, à la prière et aux bonnes œuvres, nous ne les célébrons qu'en nous livrant à la dissipation, aux amusemens et à l'intempérance; lorsqu'au lieu de nous appliquer à imiter les vertus du saint patron que nous honorons, nous n'employons le jour de sa fête qu'à des divertissemens dangereux et même souvent criminels, ne nous rendons-nous pas aussi coupables que si nous profanions les choses saintes; et ne sommes-nous pas encore plus condamnables que les païens, à qui l'on reprochait de ne célébrer les fêtes de leurs dieux que par le crime et par la licence? Les païens, il est vrai, s'abandonnaient alors à tous les excès du libertinage et de la débauche; mais les fausses divinités qu'ils adoraient leur en donnaient l'exemple, et il est naturel d'imiter ce que l'on adore. Mais vous, M. F., vous ne pouvez pas avoir le même prétexte et la même excuse. Le saint que vous honorez ne nous a donné que des exemples de vertu; et vous, vous ne passez le jour même où vous célébrez ses vertus, que dans des plaisirs qui ne sont propres qu'à vous entraîner dans le vice : il s'est éloigné de toutes

les occasions du péché ; et vous, vous vous y exposez : il fut continuellement occupé à devenir toujours plus saint; et vous, vous ne faites jamais aucun effort pour cesser d'être pécheurs. Y a-t-il donc quelque ressemblance entre sa conduite et la vôtre? Ne sont-elles pas au contraire entièrement opposées ; et au lieu de nous faire un devoir de suivre ses exemples, ne semblez-vous pas affecter de les contredire par la vie déréglée que vous menez ?

Ce n'est pourtant qu'autant que vous les suivrez, qu'ils pourront vous devenir salutaires; et si vous n'en faites pas maintenant la règle de votre conduite, ils deviendront un jour le motif de votre condamnation. Dieu opposera la vie de votre saint patron à la vôtre, et en vous mettant ses vertus sous les yeux, Voilà, vous dira-t-il, le modèle que je vous avais donné. Il vous avait tracé par ses exemples la route que vous deviez suivre. Mais l'avez-vous suivie ? Vous n'avez cessé au contraire de vous en écarter, et tandis que ce saint allait continuellement de vertus en vertus, vous alliez sans cesse de désordre en désordre, d'égarement en égarement. Vous n'étiez cependant pas moins obligés que lui de travailler à vous sanctifier. Vous n'aviez ni moins de motifs, ni moins de secours pour devenir saints ; et si vous ne l'êtes pas devenus, ce n'est que parce que, au lieu d'imiter son courage, vous vous êtes laissé vaincre par votre lâcheté. Ne vous attendez donc pas à partager sa récompense; mais puisque vous avez mieux aimé suivre l'exemple des pécheurs que celui des saints, au lieu de la couronne immortelle qui est réservée aux saints, vous n'aurez en partage que les châtimens éternels qui sont destinés à punir les pé-

cheurs. Tel est M. F., le langage que vous adressera le souverain Juge, si vous refusez de marcher sur les traces du saint patron que l'Eglise vous a donné pour modèle. Ne vous bornez donc pas à l'honorer et à l'invoquer, mais appliquez-vous surtout à l'imiter; puisque ce n'est qu'en imitant la sainteté de sa vie sur la terre, que vous pourrez mériter de partager le bonheur et la gloire dont il jouit dans le ciel.

INSTRUCTION

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Après les fêtes qui ont été établies en l'honneur de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, il n'en est aucune qui soit aussi propre à nous intéresser et à ranimer notre piété, que celle que nous célébrons en ce jour. Toutes les autres n'ont été instituées que pour honorer chaque saint en particulier; au lieu que celle-ci est destinée à rendre un culte éclatant et solennel à tous les saints ensemble. Dans toutes les autres, l'Eglise ne propose à notre imitation que les vertus de quelque apôtre, de quelque martyr, de quelque confesseur, ou de quelque vierge; au lieu que dans celle-ci, elle nous offre pour modèle les exemples de tous les apôtres, de tous les martyrs, de tous les confesseurs et de toutes les vierges. Toutes les autres enfin prouvent seulement qu'il y a eu des saints dans certaines conditions et dans certains états; mais celle-ci nous montre qu'il y en a eu dans toutes les con-

ditions et dans tous les états. Voilà, M. F., ce qui distingue cette fête de toutes les autres : voilà ce qui a engagé l'Eglise à l'instituer et à la célébrer avec tant de pompe. Comme le nombre des saints est trop grand, pour qu'elle puisse rendre à chacun d'eux des honneurs particuliers, elle a voulu, pour leur payer à tous le juste tribut de vénération qui leur est dû, établir une solennité qui fût destinée à les honorer tous à la fois. Elle a voulu, en multipliant le nombre des intercesseurs que nous invoquons, augmenter le nombre des grâces que nous avons droit d'attendre de leur intercession. Elle a voulu surtout, en nous mettant sous les yeux des saints de tout caractère, de tout âge, de tout sexe, de toute profession, nous faire sentir que, qui que nous soyons, et dans quelque état que nous nous trouvions, nous pouvons tous parvenir comme eux à la sainteté ; et c'est là aussi ce que je me propose de vous montrer dans cette instruction, parce que c'est là ce qu'il y a de plus propre à nous consoler, à nous instruire et à nous animer. Car prenez garde, M. F., ce qui nous empêche d'aspirer à cette sainteté à laquelle nous sommes tous appelés, c'est que nous nous imaginons que nous ne pouvons pas être saints ; c'est que nous ne savons pas ce que nous devons faire pour être saints ; c'est enfin, que nous ne sentons pas assez combien nous sommes intéressés à devenir saints. Or, les exemples que l'Eglise nous met aujourd'hui sous les yeux, nous apprennent que nous pouvons tous être saints : ils nous enseignent les moyens que nous devons prendre pour être saints : ils nous montrent enfin qu'il n'y a rien de plus avantageux pour nous que d'être saints. Faut-il rien de plus

pour nous engager à faire tous nos efforts pour le devenir ?

Pour peu que l'on ait de foi, l'on ne peut considérer les vertus et la conduite des saints, sans envier leur sort, et sans désirer intérieurement de leur ressembler. Mais s'agit-il d'en venir à la pratique et de travailler à devenir saint comme eux ? on s'effraie, on se décourage et l'on se persuade que quand même on le voudrait, on ne pourrait jamais atteindre au degré de sainteté où ils sont parvenus. Mais y a-t-il rien de plus propre à vous détromper de cette fausse idée, que l'exemple des saints ? Qu'est-ce en effet qui pourrait vous empêcher de vous sanctifier ? Ce ne pourrait être que ce qui est en vous, ou ce qui est hors de vous, c'est-à-dire votre faiblesse et vos passions, votre état et votre condition. Or, si vous considérez l'exemple des saints, vous verrez que cet exemple confond le prétexte que vous tirez, soit du côté de votre faiblesse et de vos passions, soit du côté de votre état et de votre condition, et que par conséquent vous pouvez tous devenir saints, si vous le voulez.

Cet exemple confond d'abord le prétexte que vous tirez du côté de votre faiblesse et de vos passions. Qu'étaient-ils en effet, ces saints dont les vertus vous paraissent être si au-dessus de votre portée, et que vous désespérez de pouvoir imiter malgré tous vos efforts ? Etaient-ce des hommes impeccables, des hommes naturellement parfaits, des hommes exempts de toute passion et de toute faiblesse ? Non, M. F., ces saints que vous vous représentez comme des êtres privilégiés et pétris, pour ainsi dire, d'un autre limon que nous, n'étaient, en entrant dans la carrière de la sainteté, que des hommes fai-

bles et fragiles comme nous, que des hommes sujets aux mêmes défauts et aux mêmes passions que nous. Ils avaient le même penchant pour le mal, la même répugnance pour le bien, le même goût et la même inclination pour tout ce qui peut flatter la nature corrompue : ils étaient portés comme nous, à aimer le monde et toutes les douceurs que l'on peut y goûter. Les plaisirs et la vanité avaient autant d'attrait pour eux que pour nous. Comme nous, ils avaient des assauts continuels à essuyer du côté d'eux-mêmes: la chair combattait en eux contre l'esprit, et l'esprit contre la chair. Il y en a même plusieurs qui se sont laissé vaincre dans ces combats; il y en a plusieurs qui, succombant à leur faiblesse, et se laissant entraîner par leurs passions, ont commencé, comme les Madeleine et les Augustin, par donner dans les plus grands écarts, et ne sont devenus de grands saints, qu'après avoir été de grands pécheurs.

Or, si, malgré leur faiblesse, leurs passions et eurs égaremens, ils ont pu se sanctifier, pourquoi ne le pourriez-vous pas vous-mêmes? Serait-ce parce que vous n'auriez pas les mêmes secours du côté de Dieu? Mais ce Dieu qui est la sagesse et la bonté même, ne commande rien d'impossible, et dès qu'il vous ordonne, comme le fait dans l'Ecriture, de travailler à devenir saints, c'est une preuve évidente qu'il est disposé à vous accorder toutes les grâces nécessaires pour parvenir à la sainteté. Eh! ne vous les accorde-t-il pas en effet? Car, sans parler ici de ces mouvemens intérieurs, de ces pensées salutaires de ces saints désirs qu'il excite sans cesse dans votre esprit et dans votre cœur, soit pour vous éloigner du mal, soit pour vous porter au bien,

soit pour vous détacher du monde et pour vous attirer à lui ; n'avez-vous pas en votre pouvoir les mêmes moyens de sanctification qu'avaient les saints? Ne pouvez-vous pas, comme eux, vous purifier de vos fautes au tribunal de la pénitence, et vous nourrir du pain des anges à la table sainte ? Ne pouvez-vous pas vaquer à la prière, entendre la parole de Dieu, méditer sa sainte loi, et profiter de tous les autres secours extérieurs que la religion nous offre pour nous aider à nous sanctifier? Ah ! convenez-en de bonne foi, M. F., ce ne sont pas les moyens qui vous manquent, c'est le courage, c'est la bonne volonté ; et si vous n'êtes pas semblables aux saints, ce n'est pas que vous ne puissiez l'être, c'est uniquement parce qu'ennemis de toute contrainte, et ne cherchant qu'à satisfaire le goût que vous avez pour le monde et pour les plaisirs, vous ne voulez faire aucun des efforts et des sacrifices que les saints ont faits pour s'élever à la sainteté : car, de nous dire, comme vous le faites souvent, qu'étant obligés de vivre dans le monde, votre état et votre condition ne vous permettent pas d'y tendre et d'y arriver, ne serait-ce pas un prétexte dont l'exemple des saints démontre encore la fausseté ?

Quel était, en effet, l'état de ces saints dont vous désespérez de pouvoir imiter la conduite? Etaient-ils tous des solitaires et des anachorètes? Avaient-ils tous brisé les liens qui les attachaient au monde, pour aller s'ensevelir dans les ombres du cloître et de la retraite? S'étaient-ils tous consacrés par état au ministère des autels, ou au service des pauvres ; et n'y en a-t-il aucun qui ait passé sa vie dans la situation où

vous vous trouvez? Dans l'Epître que nous lisons aujourd'hui à la messe, nous voyons que des douze tribus qui composaient le peuple de Dieu, il n'y en eut aucune où il ne se trouvât des milliers d'individus sur lesquels l'ange du Seigneur imprima le signe qui devait distinguer ceux qui seraient sauvés. Or, il en est de même des différens états où se trouve engagée la multitude innombrable de chrétiens qui forment maintenant le véritable peuple de Dieu. Il n'y a aucun de ces états, où il n'y ait eu des élus, et qui n'ait donné un grand nombre de saints à l'Eglise. Il y en a eu parmi les petits, comme parmi les grands; parmi les riches, comme parmi les pauvres; parmi les gens du monde, comme parmi les gens d'Eglise. Il y en a eu dans le sexe le plus faible, comme dans le plus fort; dans l'âge le plus tendre, comme dans l'âge le plus avancé; dans l'état du mariage, comme dans le célibat. Chaque terre a porté des fruits de salut; chaque condition a produit des modèles de sainteté; et en nous en offrant dans le siècle comme dans la solitude, dans les professions les plus dangereuses, comme dans les plus favorables au salut, la Providence a voulu nous montrer que, quelle que pût être la nôtre, nous pouvons tous devenir saints, et que les divers états qui partagent la société sont comme autant de routes qui, toutes différentes qu'elles sont les unes des autres, peuvent cependant toutes nous conduire au ciel. Ne vous découragez donc pas, vous qui peut-être, jusques ici, avez regardé le vôtre comme un obstacle qui vous empêchait d'y parvenir; et en considérant aujourd'hui la conduite de ceux qui se sont sanctifiés dans la condition

où Dieu vous a placés, apprenez comment vous devez vous y sanctifier vous-mêmes : car, c'est là la seconde leçon que nous fait l'exemple des saints ; et après nous avoir montré que nous pouvons tous être saints, il nous apprend encore ce que nous devons faire pour le devenir.

On croit souvent, surtout parmi le peuple, que pour arriver à la sainteté il faut se distinguer par des dons extraordinaires, ou se signaler par des actions éclatantes. Mais non, M. F., pour être saint, il n'est nécessaire ni de prédire l'avenir comme les Prophètes ; ni d'opérer des prodiges, comme les thaumaturges ; ni d'aller prêcher l'Evangile aux nations infidèles, comme les Apôtres ; ni de verser son sang pour la foi, comme les martyrs. Il suffit d'observer parfaitement la loi de Dieu et de remplir exactement les devoirs de son état. Il y a un grand nombre de saints qui ne sont parvenus à la sainteté, qu'en suivant cette route. Marie elle-même n'en a pas suivi d'autre : elle ne s'est fait remarquer par aucun don extraordinaire ; et nous ne lisons pas dans l'Ecriture qu'elle ait fait un seul miracle. Elle n'en est pourtant pas moins regardée comme la plus sainte de toutes les créatures. Ce ne sont donc point les miracles et les dons particuliers qui font les saints et les plus grands saints ; ce sont les vertus. Il n'est donc pas nécessaire, pour s'élever au plus haut degré de sainteté, d'être prophète, thaumaturge ou contemplatif ; il suffit d'être humble, chaste, doux, patient, pieux, attentif à fuir les dangers du monde, exact à remplir les devoirs de sa condition, ennemi de tout ce qui est mal, zélé pour tout ce qui est bien, plein de charité pour le prochain et embrasé d'amour pour Dieu. C'est ce que

vous reconnaissez vous-mêmes, M. F., et vous en êtes si bien convaincus, que lorsque vous voyez parmi vous quelque chrétien qui se distingue par la pratique de toutes les vertus, vous êtes les premiers à lui donner le titre de saint. Appliquez-vous donc à être parfaitement vertueux, et vous le serez vous-mêmes : car c'est la vertu qui, comme je l'ai déjà dit, fait le fond et l'essence de la sainteté : les dons extraordinaires n'en sont que l'ornement et l'accessoire.

Il en est de même des actions d'éclat ; et elles ne sont pas plus nécessaires pour s'élever à la sainteté, que le don de prophétie, des langues ou des miracles. Tous les saints n'ont pas paru sur de grands théâtres ; tous n'ont pas fait des actions éclatantes ; tous n'ont pas été des hommes puissans en œuvres et en paroles ; tous ne se sont pas fait admirer par l'étendue de leur science et de leurs lumières. Il y en a eu plusieurs qui, dépourvus de toutes les connaissances qu'on acquiert par l'étude, ne possédaient d'autre science que celle que la religion nous apprend à tous dès notre plus tendre enfance, et qui consiste à savoir servir et aimer Dieu. Il y en a eu plusieurs qui, inconnus au monde, ne sont jamais sortis des ténèbres d'un état obscur, et n'ont jamais mené qu'une vie commune. Mais en restant dans cet état obscur, ils s'appliquaient sans cesse à en remplir les devoirs ; mais en menant cette vie commune, ils étaient continuellement attentifs à en relever les occupations ordinaires, par des intentions pures et par des motifs surnaturels. Ils rapportaient tout à Dieu, ils faisaient tout pour Dieu ; et, comme Dieu considère moins nos actions que les sentimens de piété et de religion dont nous

les animons, en paraissant faire peu, ils faisaient beaucoup, et ils acquéraient plus de mérite à ses yeux, que ceux qui faisaient les actions les plus éclatantes, mais qui n'agissaient que par des motifs humains.

Ne croyez donc pas que, pour parvenir à la sainteté, il soit nécessaire de sortir des bornes de votre état. Non, dit le Prophète, cette sainteté où Dieu vous appelle, n'est ni loin de vous ni au-dessus de vous. Pour la trouver, vous n'avez besoin ni de vous élever au plus haut des cieux, ni de vous transporter au-delà des mers. Mais elle est près de vous et dans l'accomplissement des devoirs de la condition où sa providence vous a placés. Vouloir la chercher ailleurs, ce serait vouloir s'égarer, parce que ce serait s'écarter de la volonté de Dieu, qui, selon l'oracle de l'apôtre S. Paul, veut surtout que nous secondions les sages vues de sa providence, en remplissant fidèlement les obligations attachées à notre état. Ne croyez donc pas, encore une fois, que parce que vous êtes dans une situation qui, en vous assujettissant à des occupations et à des travaux continuels, ne vous permet pas de vous livrer, comme vous le voudriez, à l'exercice de la prière et à la pratique des bonnes œuvres, il vous soit impossible de devenir saints; mais, quels que soient ces travaux et ces occupations, ayez soin de les sanctifier par la pureté de vos intentions; mais, quoi que vous puissiez être obligés de faire dans votre état, faites-le parce que Dieu le veut, faites-le comme Dieu le veut; ne cherchez, en le faisant, qu'à obéir et qu'à plaire à Dieu; et cette application continuelle à remplir vos devoirs avec une intention pure, avec une ferveur soutenue et avec

une patience inaltérable, suffira pour vous rendre saints.

Ce n'est qu'ainsi que le sont devenus un grand nombre de ceux que nous honorons. Bornant tous ses soins à remplir exactement tous les devoirs que lui imposait le titre de mère de famille, sainte Monique ne s'occupa qu'à faire régner l'ordre, l'économie, l'union, la concorde et surtout l'amour et la crainte de Dieu dans la maison qu'elle gouvernait. Convaincus, d'après l'oracle de Jésus-Christ, que ce n'est point à ceux qui lui auront dit : Seigneur, Seigneur, mais à ceux qui auront accompli la volonté de son Père céleste, qu'est réservé le royaume des cieux, S. Isidore employait tout son temps à cultiver le champ qu'on lui avait confié ; sainte-Geneviève donnait tous ses soins à la garde du troupeau dont on l'avait chargée. Dans une pareille vie, il n'y a rien, comme vous le voyez, que d'ordinaire, que de simple, que de commun ; c'est cependant en la menant, que les saints dont je viens de parler, et un grand nombre d'autres, se sont sanctifiés et ont mérité d'être placés sur nos autels. Ne vous découragez donc pas, vous qui, nécessités à vivre dans l'état où ils se trouvaient, ne pouvez faire pour Dieu que ce qu'ils faisaient ; mais apprenez par leur exemple à le faire exactement, constamment et chrétiennement ; et en suivant la route qu'ils ont suivie, vous parviendrez au terme où ils sont arrivés, et en devenant saints, vous éprouverez, comme eux, qu'il n'y a rien de plus avantageux pour l'homme que la sainteté.

Quelle gloire, en effet, et quel bonheur ne leur a-t-elle pas procuré, soit pendant leur vie, soit après leur mort ? Elevés à l'école de Jésus-

Christ, qui nous dit à tous : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, ils avaient fait de l'humilité le fondement et la base de leur sainteté; ils fuyaient les honneurs autant que les autres hommes ont coutume de les rechercher, et ils n'aimaient qu'à être inconnus et comptés pour rien. Mais l'éclat et l'héroïsme de leurs vertus les faisaient connaître et admirer malgré eux, et la gloire qu'ils fuyaient les accompagnait partout où ils se montraient. On ne pouvait les voir, sans leur donner des marques de la plus profonde vénération, et l'on a même vu des princes et des potentats s'abaisser devant des hommes qui n'étaient recommandables que par leur sainteté.

Mais c'est surtout après leur mort, que, selon l'oracle du Prophète, les saints ont été couronnés d'honneur. La gloire des héros et des grands du monde finit avec leur vie, et l'on ne conserve pas même le souvenir de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils ont fait. Mais il n'en est pas ainsi de ceux qui se sont distingués par leur sainteté. Plus ils se sont humiliés pendant leur vie, plus le Seigneur se plaît à les glorifier après leur trépas, et leur gloire ne paraît jamais avec plus d'éclat, que lorsqu'ils ont cessé d'exister. C'est alors que l'on célèbre leurs fêtes, que l'on chante leurs louanges, qu'on leur offre de l'encens, qu'on leur adresse des prières, qu'on réclame le crédit qu'ils ont auprès de Dieu; et les honneurs éclatans que nous leur rendons aujourd'hui, doivent suffire pour vous faire sentir que rien n'égale la gloire que la sainteté leur a procurée, si ce n'est le bonheur dont elle les a fait jouir.

En les voyant se priver habituellement de tous les plaisirs du monde, et s'assujettir aux

lois austères de la religion, on serait tenté de croire qu'ils menaient la vie la plus triste et la plus pénible. Mais quoiqu'aux yeux de ceux qui ne font consister le bonheur de l'homme que dans ce qui flatte les sens, ils ne parussent pas heureux, ils l'étaient pourtant réellement. Et comment ne l'auraïent-ils pas été? Ce sont les craintes et les désirs qu'excitent en nous les passions; ce sont surtout les remords que nous causent les égaremens auxquels nous nous livrons, qui sont la source ordinaire de toutes les inquiétudes, de toutes les peines, de tous les maux que nous éprouvons. Mais, comme les saints étaient attentifs à réprimer leurs passions et à éviter les désordres où elles auraient pu les entraîner, ils n'étaient point exposés à en ressentir les suites funestes, et au lieu du ver rongeur qui déchire le cœur des pécheurs, ils avaient en partage la paix de l'âme, le calme de l'esprit, la tranquillité de la conscience; et c'est là, M. F., c'est là ce qui seul peut ici-bas nous rendre véritablement heureux; aussi, tandis qu'on ne rencontre souvent que des mécontens parmi les mondains, on ne trouve jamais parmi les saints que des cœurs satisfaits. Tandis que les premiers éclatent en plaintes et en murmures jusque dans le sein des plaisirs, les seconds tressaillent d'allégresse au milieu des tribulations; et il n'y en a pas un seul qui voulût échanger son sort contre celui des gens du monde qui paraissent les plus heureux. N'est-ce pas une preuve évidente que la sainteté est pour eux la source du vrai bonheur? Détrompez-vous donc, vous qui avez cru que vous ne pourriez jamais supporter les rigueurs apparentes que vous offre la vie des saints. et apprenez par leur exemple, que le plus sûr

moyen de vivre heureusement, c'est de vivre saintement.

Mais quand même les saints auraient été malheureux sur la terre, et que vous seriez obligés de l'être comme eux, la seule vue de la récompense dont ils jouissent dans le ciel, ne devrait-elle pas suffire pour vous faire surmonter toutes les difficultés que vous pourriez avoir à vaincre pour arriver à la sainteté ? Quoi de plus magnifique que cette récompense, et de combien ne l'emporte-t-elle pas sur les peines et sur les travaux par lesquels ils l'ont méritée ? Ils n'ont répandu que quelques larmes, et ils sont inondés d'un torrent de volupté. Ils n'ont enduré en passant que quelques légères souffrances, et ils goûtent constamment des délices ineffables. Ils n'ont renoncé qu'à quelques honneurs frivoles, qu'à quelques richesses périssables, qu'à quelques satisfactions passagères ; et ils sont assis sur un trône de gloire, et ils possèdent des biens infinis, et ils jouissent d'un bonheur éternel. Ne sont-ils pas bien dédommagés de tous les sacrifices qu'ils ont eu à faire ; et bien loin que ces sacrifices excitent en eux les moindres regrets, ne se félicitent-ils pas sans cesse de les avoir faits, et de s'être assuré une éternité de bonheur par quelques années de peines et de souffrances ? Or cette éternité de bonheur, nous pouvons tous, M. F., l'obtenir au même prix que les saints. Comme ils ont été ce que nous sommes, nous pouvons tous, dit S. Chrysostôme, devenir ce qu'ils sont, et pour le devenir, il ne faut qu'être ce qu'ils ont été ; il ne faut que faire ce qu'ils ont fait. Pourrions-nous être assez lâches et assez ennemis de nous-mêmes pour nous y refuser ?

Si en vous montrant les honneurs éclatans et les immenses richesses qui sont le partage de quelques heureux du siècle dont vous enviez le bonheur, on vous annonçait qu'il ne dépend que de vous de devenir aussi grands, aussi opulens, et aussi heureux qu'ils le sont; il n'est sans doute aucun de vous qui ne mît tout en œuvre pour partager les douceurs de leur sort. Mais ce sort n'est réservé, dans le monde, qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés, que la naissance, les talens, l'intrigue ou la protection élèvent au-dessus des autres; et bien loin de pouvoir espérer de vous procurer les avantages dont ils jouissent, vous savez que nous sommes condamnés presque tous à traîner nos jours dans la misère et dans l'obscurité. Mais rassurons-nous, M. F., et apprenons à nous consoler. S'il ne nous est pas donné d'être comptés parmi les heureux de a terre, nous pouvons tous être mis au nombre les heureux du ciel. Si nous sommes privés des alens et des ressources qui pourraient nous faire parvenir aux honneurs et à la fortune que le nonde accorde à ses favoris, nous avons tous les noyens et les grâces qui nous sont nécessaires our parvenir au bonheur et à la gloire que Dieu réserve à ses élus. Faisons donc pour cette loire infinie et pour ce bonheur éternel, ce que ous ferions pour des avantages frivoles et des iens passagers. Imitons la sagesse et la conduite es heureux habitans du ciel qui font aujourd'hui l'objet de notre culte. Préférons, comme x, ce qui demeure éternellement à ce qui passe ec la vie; et comme nous pouvons tous être nts, ne nous appliquons plus désormais qu'à devenir, puisque ce n'est qu'en le devenant, e nous pouvons pour rendre heureux pour le nps et pour l'éternité.

INSTRUCTION

POUR LE JOUR DES MORTS.

C'est bien avec raison, M. F., qu'on nous représente l'Eglise comme la meilleure et la plus tendre de toutes les mères. Pénétrée et embrasée de zèle pour ses enfans, elle ne s'occupe que du soin de les rendre heureux; et depuis leur naissance jusqu'après leur mort, elle ne cesse de travailler à leur procurer le bonheur éternel qui leur est réservé après cette vie. Ils ne sont pas plus tôt nés, qu'elle les reçoit dans son sein et les met au nombre de ses enfans. Après les avoir ainsi adoptés, elle les éclaire; elle les fortifie; elle les nourrit du pain de la parole divine et du pain encore plus salutaire qu'elle nous offre à la table sainte; elle leur fournit les moyens les plus propres à les préserver des maux qui menacent leur âme, et les remèdes les plus efficaces pour les en guérir. Elle ne se borne pas à les prémunir contre les dangers de la vie, elle les fortifie encore contre les horreurs du trépas; et comme elle sait que, malgré tous ses soins, il peut leur rester après leur mort bien des fautes à expier pour satisfaire à la justice divine, elle se hâte d'intercéder pour eux, et de conjurer instamment le Seigneur de leur accorder le repos éternel qu'il leur a promis. C'est là surtout ce qu'elle fait aujourd'hui; et c'est pour nous engager à le faire nous-mêmes, qu'elle a

voulu que ce jour fût spécialement consacré au soulagement et à la délivrance des âmes du purgatoire. Entrons donc dans les vues de cette tendre mère, et puisque ceux en faveur de qui elle réclame notre charité sont nos frères, comme ils sont ses enfans, faisons-nous un devoir d'imiter le zèle qu'elle fait éclater envers eux. Pour nous y animer, il ne faut qu'examiner d'un côté, ce que la foi nous apprend de l'état des âmes qui sont dans le purgatoire, et de l'autre, les motifs qui doivent nous porter à les secourir; et c'est là aussi ce qui va faire tout le sujet de cette instruction, où, sans négliger d'éclairer vos esprits, je m'attacherai surtout à toucher vos cœurs.

Il y a eu des hérétiques qui ont prétendu qu'en sortant de ce lieu d'exil, nous étions subitement transportés dans le ciel, ou précipités tout-à-coup dans l'enfer, et que nous devions nécessairement aboutir à l'un de ces deux termes immédiatement après notre mort. Mais selon la doctrine de l'Eglise, qui doit être la règle de notre foi, outre le ciel et l'enfer qui sont destinés, l'un à récompenser les bons, et l'autre à punir les méchans, il y a le purgatoire qui est un lieu de souffrance où les âmes de ceux qui meurent dans la grâce de Dieu, achèvent de satisfaire à sa justice pour les peines qui sont dues à leurs péchés; et cette vérité est si bien appuyée sur les oracles de l'Ecriture, sur les décisions des conciles et sur les témoignages des saints Pères, qu'il faut vouloir s'aveugler soi-même pour en douter.

Nous lisons dans nos Livres saints, que Judas Machabée ayant appris que plusieurs de ses soldats avaient commis avant que de périr dans

le combat, des fautes dont il craignait qu'ils ne fussent punis après leur mort, il ne se contenta pas d'ordonner au peuple de prier pour eux, mais il envoya encore deux mille drachmes d'argent à Jérusalem, afin qu'on y offrît des sacrifices pour obtenir du Seigneur qu'ils fussent délivrés de la peine qu'ils avaient méritée par leurs péchés. Mais si l'on n'eût pas cru, dans l'ancienne loi, qu'il y avait un lieu où les justes qui n'ont pas suffisamment réparé leurs fautes pendant leur vie, achèvent de s'en purifier par les souffrances après leur mort, ce pieux capitaine aurait-il ordonné des prières et des sacrifices; et après avoir rapporté ce trait, l'historien sacré aurait-il ajouté : *C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés ?*

Les oracles du Nouveau Testament s'accordent sur ce sujet avec ceux de l'Ancien. Jésus-Christ nous assure expressément dans l'Evangile, qu'il y a des péchés qui ne sont remis ni en ce monde ni en l'autre. Il donne donc clairement à entendre, comme l'observe S. Augustin, qu'il y en a qui sont remis dans l'autre vie ; et dès qu'ils le sont, ils ne peuvent l'être que dans le purgatoire ; puisque la foi nous apprend que dans l'enfer il n'y a point de rémission, ni de rédemption.

Nous voyons également dans l'Evangile que Jésus-Christ nous menace d'une prison d'où le débiteur ne pourra sortir qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole. Et qu'est-ce que cette prison, si ce n'est le purgatoire d'où l'on n'est retiré qu'après avoir entièrement satisfait à la justice divine ?

Mais quand nos Livres saints ne s'expliqueraient pas aussi clairement sur l'existence du pur-

gatoire, la raison seule, éclairée par la foi, ne suffirait-elle pas pour nous la prouver ? Car on ne peut douter que la plupart de ceux qui meurent dans la grâce de Dieu, ne sortent de ce monde sans avoir fait une pénitence proportionnée au nombre et à la grièveté de leurs péchés. Or, comme il est écrit que rien de souillé ne peut entrer dans le royaume des cieux, il faut nécessairement qu'avant que d'y être admis, ils soient entièrement purifiés de toutes les taches qui ternissent encore la pureté de leur âme. Et où le seront-ils, si ce n'est dans le purgatoire ?

Il est donc certain que ce purgatoire existe, et qu'il y a beaucoup d'âmes qui achèvent d'y expier par les souffrances les péchés qu'elles n'ont pas expiés ici-bas par la pénitence. Mais il est également certain que non-seulement nous pouvons adoucir les peines qu'elles y endurent, mais que nous pouvons encore les en délivrer, en intercédant pour elles auprès de Dieu. C'est ce que nous prouvent les décrets de plusieurs conciles qui ordonnent expressément aux vivans de prier pour les morts. C'est ce que nous prouvent les exhortations des saints Pères qui ont recommandé cet usage, comme étant répandu partout où la religion s'était établie. C'est ce que nous prouvent surtout les saints exercices que nous pratiquons en ce jour, puisque l'Eglise ne prie et ne nous ordonne de prier pour ceux qui nous ont précédés, avec le signe de la foi, que parce qu'elle est persuadée que nos prières peuvent contribuer à leur soulagement et à leur délivrance. Or, dès que nous pouvons les soulager et les délivrer, je prétends que nous le devons; et pour en être convaincu, ne suffit-il pas de considérer ce qu'elles souffrent et ce qu'elles sont ?

Quelque peu sensibles et humains que nous

puissions être, nous ne pouvons cependant voir les maux d'autrui sans en être touchés; et plus ils souffrent, plus nous nous sentons portés à les secourir et à leur adoucir l'amertume de leurs souffrances. Mais qui est-ce qui souffre plus? qui est-ce qui souffre même autant que les âmes qui sont condamnées à endurer les peines du purgatoire? Nos Livres saints ne nous apprennent nulle part quelle est la nature de ces peines ; mais l'Eglise croit en général qu'elles sont très-grandes, et on ne doute pas que ce ne soit la peine du feu. Or, ne suffit-il pas de nommer ce terrible élément? ne suffit-il pas de se représenter ces âmes infortunées en proie à l'ardeur des flammes, pour être persuadé de la rigueur inexprimable du tourment qu'ils endurent ?

Ce n'est pas là cependant la plus rude de leurs souffrances, et la peine que leur cause l'activité du feu où elles sont plongées, n'est rien en comparaison de celle que leur fait souffrir la privation de Dieu dont elles sont séparées. Vous ne sentez pas, M. F., ce que ce tourment a de rigoureux, parce que vous ne connaissez pas Dieu, parce que peut-être vous ne l'aimez pas, et que, faute de cette connaissance et de cet amour, vous êtes presque entièrement insensibles au malheur d'en être éloignés. Mais il n'en est pas ainsi des âmes qui sont dans le purgatoire : elles le connaissent, cet Être infiniment parfait, qui nous est presque entièrement inconnu. Du fond de l'abîme où elles sont retenues par sa justice, elles voient briller les charmes inexprimables de sa beauté ; elles voient qu'il réunit en lui tout ce que l'éclat de la majesté a de plus imposant, tout ce que les attraits de la bonté ont de plus touchant; et comme on ne peut le connaître sans l'aimer, à la vue des

traits ravissans sous lesquels il se montre à leurs yeux, elles se sentent embrasées d'amour pour lui ; elles gémissent de se voir séparées de lui, elles soupirent avec ardeur après l'heureux moment où elles pourront se réunir à lui, elles s'élancent avec impétuosité vers lui, comme vers le centre de leur bonheur. Mais elles sont sans cesse repoussées par un bras vengeur qui arrête les efforts continuels qu'elles font pour s'approcher de lui ; et comme il n'y a rien de plus douloureux que d'être rebuté par ce que l'on aime, bien loin d'adoucir leur tourment, l'ardent amour qu'elles ont pour Dieu ne sert qu'à les tourmenter toujours davantage.

Il n'y a que l'assurance et l'espoir qu'elles ont de le posséder un jour, qui puisse adoucir l'amertume de leur douleur. Mais quand est-ce qu'elles verront enfin arriver cet heureux jour ? quand est-ce qu'elles pourront jouir de la présence de Dieu, qui est l'objet de tous leurs désirs et de tout leur amour ? Hélas ! elles l'ignorent. Elles savent que leur future délivrance est certaine ; mais elles savent aussi que le temps en est incertain ; et cette cruelle incertitude est pour elles un nouveau supplice. Tout se réunit donc pour les tourmenter, et elles ne trouvent rien qui puisse les soulager. Je me trompe, M. F., elles peuvent trouver un soulagement dans les prières que la charité doit nous porter à faire pour elles ; et si elles pouvaient nous faire entendre leurs voix, chacune d'elles nous dirait comme le saint homme Job le disait autrefois à ses amis : *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi*, vous que la religion oblige de m'aimer comme vous-même. Se pourrait-il que nous fussions assez inhumains et assez peu charitables pour être insensibles à leurs cris touchans ?

Mais dites-moi, M. F., si vous voyiez un malheureux courbé sous le poids des maux les plus accablans, et que vous pussiez, sans beaucoup de peine, lui procurer les soulagemens et les secours que la rigueur de son triste sort lui rendrait nécessaires, ne vous feriez-vous pas un devoir de le secourir et de le soulager ? Si vous rencontriez un fils condamné à un dur esclavage, et que par votre crédit vous pussiez briser ses chaînes et lui rendre la liberté, ne vous empresseriez-vous pas de lui procurer la douce satisfaction d'aller jouir des embrassemens du tendre père dont il a la douleur de se voir séparé ? Eh bien ! M. F., c'est là ce que vous pouvez faire en faveur des âmes du purgatoire : vous pouvez mettre fin aux maux dont elles sont accablées ; vous pouvez les faire passer du lieu de l'exil rigoureux où elles gémissent, dans le sein du tendre Père qu'elles ont dans les cieux, et dont la seule présence peut les rendre heureuses ; et vous refuseriez de leur procurer ce bonheur !

Mais pourquoi donc vous montreriez-vous si durs et si cruels envers elles ? Ont-elles commis quelque crime exécrable qui ne les rende dignes que de votre indignation ? Eh ! quand même cela serait, ne suffit-il pas qu'elles soient malheureuses, pour exciter votre pitié ? Ne s'attendrit-on pas sur les maux des hommes même les plus criminels ; et ne voit-on pas tous les jours des âmes charitables descendre dans leurs sombres cachots, pour leur en adoucir la rigueur ? Mais non, M. F., les âmes pour lesquelles je viens solliciter votre charité, ne sont point semblables à ces monstres de scélératesse dont les forfaits odieux ne sont propres qu'à exciter une vive horreur : ce sont des âmes vertueuses, des âmes

qui, irréprochables aux yeux des hommes, n'ont à se reprocher que de n'avoir pas évité avec assez de soin ce qui pouvait déplaire à Dieu ; des âmes qui, malgré les infidélités et les fautes légères dont elles se sont rendues coupables envers ce Dieu infiniment saint, ont conservé sa grâce, jouissent de son amitié, et n'ont besoin, pour aller prendre possession de son royaume, que d'achever de satisfaire à sa justice par les souffrances. Y a-t-il donc rien en elles qui ne doive exciter votre compassion ; et s'il est vrai, comme on le dit tous les jours, que rien n'est plus intéressant que la vertu souffrante et malheureuse, ne faudrait-il pas que vous fussiez entièrement insensibles, pour ne prendre aucun intérêt à leurs maux et à leurs souffrances? Ah! si ce qu'elles sont en elles-mêmes ne suffit pas pour vous engager à leur tendre une main secourable, songez à ce que plusieurs d'entre elles sont par rapport à vous.

Quoique la charité nous oblige d'aimer et de secourir tous nos semblables, elle exige cependant, quand elle est bien réglée, que nous préférions ceux qui nous sont unis par des nœuds particuliers, à ceux avec qui nous n'avons que des rapports généraux. Les sentimens de la nature nous en font un devoir, aussi bien que les lois du christianisme ; et ce ne serait pas seulement se conduire en mauvais chrétien : ce serait encore se comporter en homme dénaturé, que de se montrer insensible aux maux de ceux à qui nous tenons par les liens de l'amitié, de la parenté ou du sang. Or voilà, M. F., ce que vous feriez, si vous refusiez de soulager par vos prières les justes qui souffrent dans le purgatoire. Ces justes ne sont pas seulement vos semblables : ce sont vos amis, ce sont vos proches, c'est peut-

être votre père ou votre mère. Ces noms si touchans et si doux ne devraient-ils pas suffire pour vous attendrir sur leurs maux ; et pourriez-vous y penser, sans vous empresser de les soulager ? Ah ! si vous êtes assez durs pour ne pas en être touchés, rappelez-vous les bienfaits dont ils vous ont comblés, et les marques de tendresse qu'ils n'ont cessé de vous donner. Souvenez-vous que ce sont eux qui vous ont donné la vie et vous l'ont conservée ; que ce sont eux qui ont soutenu votre enfance et soigné votre éducation pendant votre jeunesse ; souvenez-vous que la fortune dont vous jouissez, est le fruit de leurs sueurs et de leurs travaux, et qu'en se refusant à eux-mêmes l'usage des biens qu'ils voulaient vous laisser, ils ont sacrifié leur bonheur au vôtre. Souvenez-vous enfin que ce n'est peut-être que pour vous avoir trop aimés pendant leur vie, qu'ils sont si cruellement tourmentés après leur mort, et que les peines extrêmes qu'ils endurent, ne sont que le châtiment des complaisances excessives qu'ils ont eues pour vous. Toutes ces marques de tendresse qu'ils vous ont données, ne sont-elles pas comme autant de voix éloquentes qui vous exhortent sans cesse à leur donner, à votre tour, des preuves de votre reconnaissance et de votre amour ; et si après tout ce qu'ils ont fait pour votre bien, vous ne faisiez rien pour leur soulagement, n'auraient-ils pas droit de vous regarder comme des enfans dénaturés et comme des monstres d'ingratitude ?

On se pique ordinairement dans le monde d'avoir un cœur sensible et reconnaissant. On se glorifie surtout d'aimer ceux à qui l'on doit la vie ; et c'est pour cela qu'on se fait un devoir de leur rendre, après leur mort, tous les honneurs qui peuvent donner au public une idée

avantageuse des sentimens d'amour et de gratitude qu'on veut paraître avoir pour eux. Mais à quoi serviront, M. F., les honneurs que vous leur rendez et les marques d'attachement que vous leur donnez, si vous négligez de les soulager par vos prières et par vos bonnes œuvres? Nous lisons dans l'histoire qu'un jeune gentilhomme, voyant que son palais allait être consumé par le feu, se jeta courageusement au milieu des flammes pour en préserver le portrait de son père, et qu'après l'en avoir retiré, il considéra d'un œil indifférent les rapides progrès que faisait l'incendie et les affreux dommages qu'il lui causait. Mais si, content d'avoir sauvé l'image de son père, ce jeune homme eût laissé son père même en proie à l'ardeur des flammes, sans faire le moindre effort pour l'en arracher, pourriez-vous reconnaître en lui la piété filiale que tout enfant doit avoir pour les auteurs de ses jours? Ne le regarderiez-vous pas au contraire comme le fils le plus barbare qui eût jamais existé sur la terre ?

Eh bien ! M. F., souffrez que je le dise ici : voilà le titre affreux que vous mériteriez, si, vous bornant, comme on le fait dans le monde, à étaler aux yeux du public la pompe funèbre, les marques de deuil et les signes de douleur que la vanité des vivans a imaginés pour honorer la mémoire des morts, vous négligiez par avarice ou par indifférence de procurer à vos parens les secours que la religion nous fournit pour les retirer du milieu des flammes où ils sont tourmentés. Rendez-leur donc tous les honneurs que votre tendresse pourra vous suggérer ; mais que votre premier soin soit de faire tout ce que la charité pourra vous inspirer pour adoucir les peines qu'ils endurent et pour les en délivrer.

Si, tandis qu'ils étaient sur la terre, ils avaient été condamnés par la justice humaine à languir dans une sombre et rigoureuse prison, jusqu'à ce qu'ils eussent payé entièrement les dettes qu'ils avaient contractées, et qu'ils ne pouvaient pas acquitter par eux-mêmes, vous seriez sans doute empressés de voler à leur secours ; vous vous seriez fait un devoir de suppléer à leur indigence, et, eût-il fallu même sacrifier une partie de votre fortune, j'aime à croire que vous n'auriez pas hésité d'en faire le sacrifice pour mettre fin aux rigueurs de leur esclavage, et pour leur faire goûter les douceurs de la liberté. Eh bien ! M. F., telle est la triste situation où ils se trouvent à présent réduits. Faute d'avoir acquitté les dettes dont ils étaient redevables à la justice divine, ils sont dans la prison la plus rigoureuse ; ils endurent les peines les plus cruelles : ils ne peuvent par eux-mêmes ni les adoucir, ni s'en délivrer; et leur délivrance ne peut être que votre ouvrage. Mais pour l'obtenir, il n'est pas nécessaire que vous vous dépouilliez de vos biens, et que vous sacrifiiez une partie de votre fortune. Vous n'avez besoin, pour acquitter leurs dettes, que de prier, que de faire l'aumône, que d'offrir ou de faire offrir le saint sacrifice pour eux ; et vous seriez assez inhumains et assez ingrats pour leur refuser ces faibles marques de reconnaissance et de charité ! Ah ! si vous n'êtes sensibles ni à leurs souffrances, ni à leurs bienfaits, ni à leur amour, soyez-le du moins à votre propre intérêt !

Il viendra un jour, et ce jour n'est peut-être pas éloigné, il viendra un jour où vous serez vous-mêmes dans l'état où ils se trouvent, où vous subirez les tourmens qu'ils endurent : car qui peut se flatter de n'être pas condamné à les

éprouver? Pour mériter d'y être livré, il ne faut qu'avoir négligé d'expier ici-bas ses péchés par la pénitence ; et comme la plupart des pécheurs, vous ne connaissez la pénitence que pour la fuir. Vous avez donc tout sujet de craindre d'être précipité, après votre mort, dans le terrible lieu de souffrances qu'habitent maintenant ceux que vous négligez de secourir; et lorsque vous y serez en proie aux tourmens que l'on y endure, vous désirerez ardemment que vos amis, que vos proches et vos enfans vous tendent une main secourable pour vous en retirer; vous implorerez leur compassion, et vous leur direz, pour les attendrir sur votre triste sort : Ayez pitié de moi, vous à qui j'ai donné tant de marques d'amour et qui avez tant de raisons de m'aimer. Mais comme vous êtes insensibles aux cris touchans des autres, il arrivera par un juste jugement de Dieu, qu'on le sera aussi aux vôtres, et vous éprouverez que, comme le dit l'Ecriture, il n'y a point de miséricorde pour celui qui refuse de faire misécorde. Si au contraire vous employez tous vos soins à soulager et à délivrer les âmes souffrantes qui réclament votre charité, non-seulement on sera aussi charitable pour vous sur la terre, que vous l'aurez été pour autrui; mais encore vous aurez autant de protecteurs dans le ciel que vous y aurez introduit de nouveaux habitans par vos prières et par vos bonnes œuvres. Travaillez donc, selon le conseil de Jésus-Christ, à vous faire maintenant des amis, afin que lorsque vous sortirez de ce lieu d'exil, ils vous ouvrent les tabernacles éternels, comme vous les leur aurez ouverts à eux-mêmes, et que vous puissiez jouir plus tôt avec eux du bonheur sans fin dont vous leur aurez accéléré la jouissance.

FIN.

TABLE

DU TOME TROISIÈME.

PETIT CARÊME.

(Suite).

HOMÉLIES

INSTRUCTIONS

SUR LES PRINCIPALES FÊTES.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

